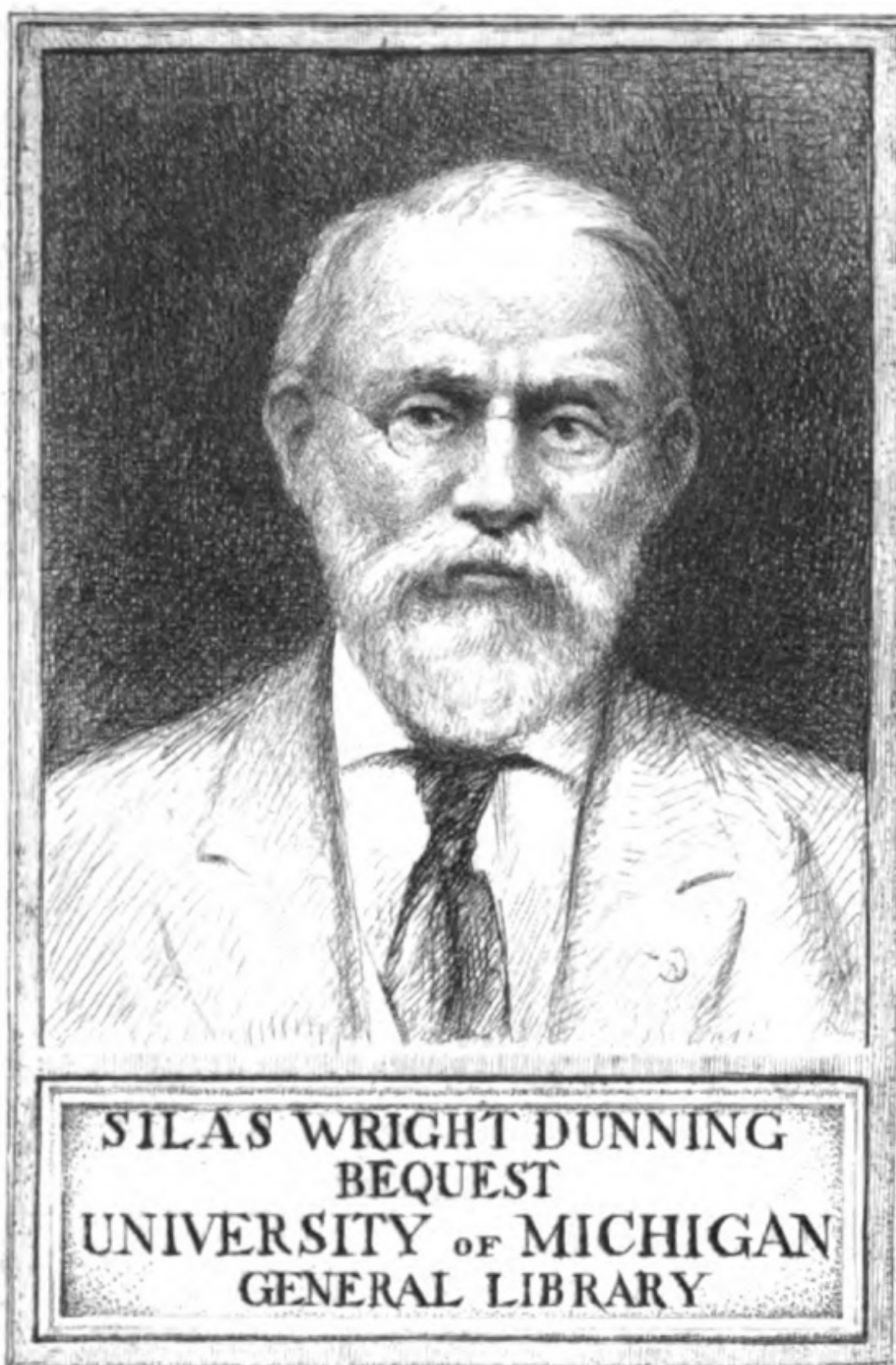


B 377989

DUPL



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

AS
162
.07

MÉMOIRES
DE LA SOCIÉTÉ
D'AGRICULTURE, SCIENCES
BELLES-LETTRES ET ARTS
D'ORLÉANS

**La Société laisse aux auteurs des travaux insérés dans ses
Mémoires la responsabilité de leurs opinions.**

MÉMOIRES
DE LA SOCIÉTÉ
D'AGRICULTURE, SCIENCES
BELLES-LETTRES ET ARTS
D'ORLÉANS

Fondée en 1809

V. SÉRIE

TOME NEUVIÈME

1909

ORLÉANS

IMPRIMERIE AUGUSTE GOUT ET C^{ie}

PASSAGE DU LOIRET

1909

NOTE

SUR LES

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ (1)

Les travaux publiés par la Société, dont l'existence légale date du 18 avril 1809, forment, au 31 décembre 1908, 77 volumes répartis en 5 séries.

1^{re} SÉRIE (1810-1813), 7 tomes in-8° c.

1^{er} Empire.

Cette série comprend les publications de la Société (2) depuis sa fondation jusqu'aux événements politiques de la fin de 1813, qui entraînèrent la cessation de ses réunions, sous le nom de :

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES PHYSIQUES, MÉDICALES ET D'AGRICULTURE
D'ORLÉANS

Ce Bulletin se compose de 7 tomes formés chacun de 6 cahiers, à l'exception du tome III, qui contient un septième cahier supplémentaire, soit 43 au total.

Le tome I^{er} commence au mois de juin 1810 et le tome VII s'arrête au mois de décembre 1813.

La pagination du tome VI recommence après le quatrième cahier.

(1) Cette note a été établie d'après les 77 volumes de la collection complète et reliée des publications de la Société, mise à la disposition des membres pour leurs recherches.

(2) La nouvelle Société succédait aux deux Sociétés royales qui existaient à Orléans avant la Révolution.

La Société Royale d'Agriculture (1762-1789).

La Société Royale de Physique, d'Histoire Naturelle et des Arts d'Orléans (1781) érigée en Académie Royale des Sciences, Arts et Belles-Lettres d'Orléans en (1786) et spontanément dissoute en 1793.

II^e Restauration
e Monarchie
de juillet.

II^e SÉRIE (1818-1837), 14 tomes in-8° c.

Comprend les publications de la Société depuis sa réorganisation, en janvier 1818, jusqu'en 1836, sous le nom de :

ANNALES

**DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS
D'ORLÉANS (1818), 1 tome.**

Le tome I^{er}, qui contient une planche, se compose de 6 cahiers, dont le premier a paru en juillet 1818; il porte par erreur la date de 1819 : lire 1818.

ANNALES

**DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS
D'ORLÉANS (1819 à 1836), 13 tomes.**

Le tome II (1819) se compose de 6 cahiers.

Le tome III (1821) contient une planche; le tome IV (1822) en contient deux; le tome V (1823), une; le tome VI (1823), une; le tome VII (1824), trois; le tome IX (1828), deux; le tome XI (1830), sept; le tome XII (1839), neuf; le tome XIII (1833), neuf; le tome XIV (1836), deux.

Monarchie
de juillet.

III^e SÉRIE (1837 à 1852), 10 tomes in-8° c.

Comprend les publications de la Société du 24 novembre 1836 au 5 novembre 1852, sous le nom de *Mémoires*.

La Société a cru devoir changer le titre de ses publications, « à cause de la difficulté qu'il y a à compléter la série des publications de la Société, parues sous le nom de Bulletin ou Annales (1) ».

MÉMOIRES

**DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS
D'ORLÉANS (1837 à 1846-48), 7 tomes**

Le tome I (1837) contient quatre planches; le tome II (1838) en contient trois; le tome III (1840), une; le tome IV (1842), trois; le tome V (1843), sept; le tome VI (1845), deux; le tome VII (1846), une.

(1) Séances du 7 et du 14 Avril 1837.

MÉMOIRES
DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS
D'ORLÉANS (1849 à 1852), 3 tomes.

Le tome VIII (1849) contient trois planches; le tome IX (1849) en contient deux; le tome X (1852), dix-sept.

IV^e SÉRIE (1853 à 1900), 38 tomes in-8° r.

Comprend les publications de la Société de 1853 à 1900 sous le nom de :

II^e Empire
et
III^e République

MÉMOIRES
DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE (1), SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS
D'ORLÉANS

Le changement de format correspond au changement de titre de la Société, afin de jouir du bénéfice de la loi sur les Comices agricoles (Séance du 5 Décembre 1851).

Le tome I (1853) commence par une note de la séance du 2 avril 1852; il contient sept planches; le tome II (1855) en contient huit; le tome III (1857), onze; le tome IV (1859), trois; le tome V (1860), deux; le tome VI (1861), six; le tome VII (1863), dix-sept; le tome VIII (1864), sept; le tome IX (1866), dix-neuf; le tome X (1867), sept planches et trois tableaux; le tome XI (1868), une planche; le tome XII (1869), quatre; le tome XIII (1870), deux; le tome XIV (1872), deux; le tome XV (1873), deux; le tome XVI (1874), une; le tome XVII (1875), pas; le tome XVIII (1876), six; le tome XIX (1878), huit et des dessins et caractères égyptiens; le tome XX (1878), cinq; le tome XXI (1879), quatre planches, une eau-forte, dessins et caractères égyptiens; le tome XXII (1881), une eau-forte et douze planches; le tome XXIII (1882), une planche et caractères égyptiens; le tome XXIV (1883), lire 55^e volume

(1) Le Titre de Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans paraît seulement avec les Mémoires de l'année 1853, parce que sans doute, dans le tome de l'année 1852, sont publiés des travaux des années 1847 et 1850, époque à laquelle la Société s'appelait Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans.

au lieu de 34°, pas; le tome XXV (1885), huit; le tome XXVI (1886), deux; le tome XXVII (1887), une planche et dessins égyptiens; le tome XXVIII (1888), dix-huit, numérotées de 1 à 19, dont plan; le tome XXIX (1889 et 1890), en chiffres romains, I à XXXI, pas; le tome XXX (1891), trois portraits; le tome XXXI (1892), pas; le tome XXXII (1893), pas; le tome XXXIII (1894), trois; le tome XXXIV (1896), quatre tableaux; le tome XXXV (1897), pas.

III^e République.

V^e SÉRIE (1901 à), tomes in-8° r.

Comprend les publications de la Société en cours depuis 1901, toujours sous la même dénomination de :

MÉMOIRES
DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS
D'ORLÉANS

On a cru devoir créer cette nouvelle série pour éviter la notation de tomes à chiffres élevés.

Le tome I (1901) contient trois portraits, une planche et des caractères et dessins égyptiens; le tome II (1902), qui porte par erreur le titre de tome premier et forme le 71^e volume de la collection et non le 72^e, comme il a été imprimé par erreur, contient de nombreux dessins et caractères égyptiens; le tome III (1903) contient deux planches et des caractères et dessins égyptiens; le tome IV (1904) contient douze planches consacrées aux armoiries d'Orléans, un portrait et des caractères égyptiens; le tome V (1905) ne renferme pas de planches; le tome VI (1906) contient deux portraits; le tome VII (1907) contient deux portraits, six planches, des caractères et dessins égyptiens; le tome VIII (1908) contient un plan, une carte, quatorze planches hors texte, dix dessins dans le texte, c'est le 77^e volume de la collection des travaux de la Société.

Une table générale des matières et des planches, contenues dans les 46 premiers volumes et la collection des publications de la Société, a été insérée après le tome XVII (1875) et une nouvelle table après le tome XXXV (1897) et le tome XXXVIII (1900) de la IV^e série.

LISTE

DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

AU 1^{er} AOÛT 1909

Bureau

<i>Président :</i>	A. BASSEVILLE O , depuis 1904.
<i>Vice-Président :</i>	C ^{te} DU ROSCOAT, — 1904.
<i>Secrét. génér.-arch. :</i>	D ^r FAUCHON, — 1906.
<i>Secrét. part. :</i>	Abbé LAUCH, — 1907.
<i>Trésorier :</i>	LALBALETTIER, — 1904.
<i>Bibliothécaire :</i>	GUILLAUME, — 1907.

MEMBRES D'HONNEUR DE DROIT

M. GODEFROY, Préfet du Loiret, ✱, (O. I.), (M. A.)

M. le Général FERRÉ, C. ✱, commandant le 5^e corps
d'armée.

M. FACHOT, O. ✱, Premier Président à la Cour d'appel.



M. COURTIN-ROSSIGNOL, ✱, Maire d'Orléans.

MEMBRES D'HONNEUR ÉLUS

MM.

1887. MASPERO, O. *, de l'Institut, professeur
au Collège de France et à l'École des
Hautes-Études,
24, avenue de l'Observatoire, Paris.
1907. LAFENESTRE (Georges), O. *, de l'Institut,
conservateur au Louvre, professeur
d'histoire de la peinture au Louvre et au
Collège de France,
5, avenue Lakanal, Bourg-la-Reine (Seine).
1907. LEMAITRE (Jules), O. *, membre de
l'Académie Française,
39, rue d'Artois, Paris.
1907. GOYAU (Georges), ancien élève de l'Ecole
Normale Supérieure et de l'Ecole de Rome,
12, rue Pierre-Charron, Paris.

MEMBRES HONORAIRES

1907. CUISSARD,  I., ancien bibliothécaire,
A la Rochelle (Charente-Inférieure).
1907. JULLIEN-CROSNIER, ancien bibliothécaire,
54, rue d'Illiers, Orléans.
1907. Dr DESHAYES,  I., ancien trésorier,
55, rue Etienne-Dolet, Orléans.

MEMBRES TITULAIRES

1^o Section d'Agriculture

MM.

1. 1873. TIMOTHÉE DES FRANCS,
2, place du Châtelet, Orléans;
Château de Morchène, Saint-Cyr-en-Val
(Loiret).
2. 1873. Comte DU ROSCOAT,
12, rue Parisie, Orléans;
Château de la Matholière, Tigy (Loiret).
3. 1899. A. ANGOT, ✱, ☉, ☼, vétérinaire militaire
en retraite, ancien professeur
de l'Ecole vétérinaire du Japon,
75, rue des Murlins, Orléans.
4. 1901. DENIZET, propriétaire,
3, rue de la République, Orléans.
Villeny (Loir-et-Cher).
5. 1901. JULES BANCHEREAU,
6, quai Barentin, Orléans;
Château des Aubiers, par Nançay (Cher).
6. 1902. BOURDALOUE, propriétaire,
1, rue des Murlins, Orléans;
Château du Coudray, par Brinon-sur-Sauldre
(Cher).
7. 1902. VICOMTE DE LARNAGE, membre de l'Académie
de Sainte-Croix, conseiller général,
Château de Mézières, par Cléry (Loiret).
8. 1903. RAOUL DE TRISTAN,
Château de Cormes, Saint-Cyr-en-Val (Loiret).

MM.

9. 1906. MAXIME DIDIER, attaché au Musée
de peinture et de sculpture d'Orléans,
111, rue Bannier, Orléans
Château de Saint-Léger-en-Braye,
par Auneuil (Oise).
10. 1907. ANDRÉ CALLIER, propriétaire,
12, rue du Colombier, Orléans ;
Les Malacots, par Sully-sur-Loire (Loiret).
11. 1907. DE LA LOGE, ✱,
16, rue des Fauchets, Orléans ;
Champvallins, Sandillon (Loiret).
12. 1907. RIMBERT, notaire honoraire, propriétaire
horticulteur, ,
3, route d'Olivet, Orléans.
13. 1909. MAX. D'ALLAINES, propriétaire,
48, rue d'Illiers, Orléans ;
Château de Laugères-Saint-Marc,
par Saint-Menoux (Allier).
14. 1909. COMTE ADRIEN DE MATHAN, propriétaire,
10, rue de Patay, Orléans ;
Château de Boisgibault, Ardon (Loiret).
15. 1909. PIERRE FOUGERON, propriétaire,
55, rue de la Bretonnerie, Orléans ;
Mousseaux, par Romorantin (Loir-et-Cher).

2^e Section de Médecine

1. 1877. D^r PILATE, chirurgien honoraire
de l'Hôtel-Dieu,
12, rue Jeanne-d'Arc, Orléans.

MM.

2. 1885. D^r CHAIGNOT, médecin de l'Hôtel-Dieu
et des prisons,
47, rue Etienne-Dolet, Orléans.
3. 1886. D^r ROCHER, médecin de l'Hôpital général,
président du « Souvenir Français »,
4, rue Dupanloup, Orléans.
4. 1887. D^r GEFFRIER, médecin de la Fondation
Payen (Hôtel-Dieu).
6, rue d'Escures, Orléans.
5. 1887. D^r LUIZY, chirurgien de l'Hôtel-Dieu,
10, rue Porte-Madeleine, Orléans.
6. 1890. D^r FAUCHON, médecin de l'Hôtel-Dieu
et du Chemin de fer d'Orléans,
96, rue Bannier, Orléans.
7. 1891. D^r COEUR, chirurgien de l'Hôtel-Dieu,
78, rue Bannier, Orléans.
8. 1891. D^r VACHER, chirurgien-adjoint libre de
l'Hôtel-Dieu, médecin du Chemin de fer
d'Orléans, membre de la Société archéo-
logique et historique de l'Orléanais,
3, rue Sainte-Anne, Orléans.
9. 1895. D^r BARANGER, médecin du Grand Sémi-
naire et du pensionnat Saint-Euverte,
ancien médecin-adjoint de l'Hôpital général,
2 bis, rue du Bourdon-Blanc, Orléans.
10. 1900. D^r GARSONNIN, conservateur-adjoint du
Musée historique et du Musée Jeanne d'Arc,
membre de la Société archéologique et
historique de l'Orléanais,
24, boulevard Saint-Vincent, Orléans.
Henrichemont (Cher).





MM.

11. 1902. D^r BAILLET, ancien aide d'anatomie de la Faculté de Médecine de Paris, ancien interne des hôpitaux,
89, boulevard Alexandre-Martin, Orléans.
12. 1902. D^r MARMASSE, chirurgien-adjoint de l'Hôtel-Dieu,
22, rue du Colombier, Orléans.
13. 1906. D^r COVILLE, chirurgien de la Maternité de l'Hôtel-Dieu, professeur du cours départemental d'accouchements,
48, rue du Colombier, Orléans.
14. 1907. D^r TOUCHE, chirurgien-adjoint de l'Hôtel-Dieu,
57, boulevard Alexandre-Martin, Orléans.
15. 1909. COCHINAL (Frédéric), pharmacien des Hospices,
39, rue de Limare, Orléans.

3^e Section des Belles-Lettres

1. 1869. BAILLY, *, Q I., correspondant de l'Institut de France, professeur honoraire de l'Université, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais,
91, rue Bannier, Orléans.
2. 1875. BAILLET-DUJONCQUOY, archiviste paléographe, ancien membre de la Société de l'Ecole des Chartes, ancien membre du Tribunal de commerce d'Orléans, membre du Conseil municipal de la ville d'Orléans, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais,
26, rue Eudoxe-Marcille, Orléans.

MM.

3. 1877. BASSEVILLE (A.), , ancien bâtonnier de l'Ordre des Avocats, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, 13, rue des Pensées, Orléans.
Brelat, Commune de Nouan-le-Fuzelier (Loir-et-Cher).
4. 1880. COCHARD (chanoine), rédacteur des *Annales Religieuses* du diocèse d'Orléans, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais et de l'Académie de Sainte-Croix,
18, rue Saint-Etienne, Orléans.
5. 1886. CHARPENTIER (Paul), avocat, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais,
14, rue des Charretiers, Orléans.
6. 1887. CHAROY (Marcel), ancien magistrat, ancien bâtonnier de l'Ordre des Avocats,
55, boulevard Alexandre-Martin, Orléans.
7. 1896. BERTON (Paul), ,  I., , conseiller-doyen à la Cour d'appel, secrétaire général de la Ligue contre la tuberculose dans le département du Loiret,
23, rue Pothier, Orléans.
Château de la Chapelotte,
par Henrichemont (Cher).
8. 1900. JARRY (Eugène), archiviste paléographe, lauréat de l'Institut, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais,
8, place de l'Etape, Orléans.
Château de Triguères (Loiret).








MM.

9. 1903. HUARD (Abel), receveur de l'Enregistrement en retraite,
7, rue du Bourg-Neuf, Orléans.
10. 1903. LAUCH (abbé), professeur d'histoire à l'institution Sainte-Croix, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais et de l'Académie de Sainte-Croix,
17, rue du Colombier, Orléans.
11. 1906. D^r COURGEON, licencié ès lettres, médecin-adjoint de l'Hôtel-Dieu,
14, rue de Loigny, Orléans.
12. 1908. CAGNIEUL (Albert), **Q**, bibliothécaire de la ville d'Orléans,
2, rue Guillaume-Prousteau.
13. 1909. MALLETERRE (Colonel), *** O. A.**, breveté d'état-major,
61, rue de Coulmiers, Orléans.

4^o *Section des Sciences et Arts*

1. 1873. FAUCONNIER, ingénieur des Arts et Manufactures, administrateur délégué de la Société orléanaise pour l'éclairage au Gaz et à l'Électricité,
2, rue Verte, Orléans.
2. 1880. DUMUYS (Léon), conservateur du Musée historique et du Musée Jeanne-d'Arc, correspondant de la Société des Antiquaires de France, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais,
61, rue de la Lionne, Orléans.
Ivoy-le-Marron (Loir-et-Cher).

MM.

3. 1881. DIDIER (Albert), O. , conservateur du Musée de peinture et de sculpture, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais,
13, rue du Bœuf-Saint-Paterne, Orléans.
4. 1885. PERRIN, manufacturier,
70, rue du Colombier, Orléans.
5. 1891. MAILLARD (abbé), licencié ès sciences, professeur de mathématiques à l'institution Sainte-Croix,
12, rue du Grenier-à-Sel, Orléans.
6. 1895. THÉVENIN, , directeur de la Manufacture des Tabacs,
26, boulevard Saint-Vincent, Orléans.
7. 1896. PAPELIER, ,  I., professeur de mathématiques spéciales au Lycée d'Orléans, agrégé des sciences mathématiques,
20, rue de Recouvrance, Orléans.
19, rue de la Mouillère, Orléans.
8. 1897. DESSAUX (Georges), ,  I., président de la Chambre de commerce, membre du Conseil supérieur du commerce et de l'industrie, ancien président du Tribunal de commerce,
1, rue Caban, Orléans.
9. 1899. RENARDIER, , ingénieur en chef des Ponts et Chaussées,
1, rue Neuve-Saint-Aignan, Orléans.

MM.

10. 1902. LALBALETTIER, professeur de mathématiques, licencié ès sciences mathématiques et physiques,
4, cloître Saint-Pierre-Empont, Orléans.
11. 1905. GUILLAUME, architecte,
23, rue Chanzy, Orléans.
12. 1905. ROUSSEAU, ✱, ingénieur en chef
des Ponts et Chaussées,
13, quai du Roi, Orléans.
13. 1907. DE KERVILER (Georges), ingénieur
des Ponts et Chaussées,
6, rue Saint-Euverte, Orléans.
14. 1908. D'ILLIERS (Gaston), sculpteur-animalier,
33, rue Chanzy, Orléans.
Château de la Fontaine, Olivet.

MEMBRES CORRESPONDANTS



MM.

1. 1889. **DUCHALAIS-ROUSSEAU**,
aux Montils, par Blois (Loir-et-Cher).
2. 1895. **BOUCHET (Emile)**, **Q I.**, vice-président
de la Société Dunkerquoise,
Dunkerque (Nord).
3. 1901. **TRISTAN (comte Elzéar DE)**,
château de Cormes, Saint-Cyr-en-Val (Loiret).
4. 1902. **ROCHETERIE (Maxime DE LA)**, lauréat de
l'Académie Française, président de la
Société d'horticulture et du Comice agricole
d'Orléans,
Château du Bouchet, à Dry (Loiret).
5. 1905. **BERNOIS (abbé)**, curé de Jouy-le-Potier.
6. 1906. **RAPINE (Henri)**, architecte diplômé du
Gouvernement,
11, rue Montparnasse, Paris.
7. 1906. **D^r COURTADE**,
Outarville (Loiret).
8. 1906. **RAGUENET DE SAINT-ALBIN (Octave)**,
17, rue d'Illiers, Orléans.
9. 1906. **D^r PERCEPIED**, médecin consultant,
au Mont-Dore (Puy-de-Dôme).
10. 1906. **D^r MERCIER**, professeur à l'Ecole
de Médecine de Tours,
41, b^d Heurteloup, Tours (Indre-et-Loire).
11. 1906. **D^r GUÉRIDAUD**, médecin consultant,
à Saint-Gervais (Haute-Savoie).

MM.

12. 1906. **PERRAULT (Maurice)**, avoué,
à Epernay (Marne).
13. 1906. **COLLIN (Jullian)**, docteur en droit, inspec-
teur de la Compagnie des Assurances
générales,
83, rue de Coulmiers, Orléans.
14. 1907. **COLOMBIER (Maurice DU)**,
55, rue des Murlins, Orléans.
15. 1907. **ORLÉANS (comte D')**,
Château de Rère, par Theillay (Loir-et-Cher).
16. 1907. **LEGAY**, ingénieur en chef des Ponts et Chaus-
sées,
à Moulins (Allier).
17. 1907. **DARBLAY**, conseiller général,
Chevilly (Loiret).
18. 1907. **GUÉRET**, pharmacien,
à Meung (Loiret).
19. 1907. **D^r DUCHATEAU**,
à Cléry (Loiret).
20. 1908. **JOHANET (Henri)**, administrateur
de la Société des Agriculteurs de France,
46, rue de Clichy, Paris.
21. 1908. **NICOLAS (Louis)**, peintre dessinateur,
27, rue des Grands-Champs, Orléans.
22. 1908. **MOROGUES (baron Gonzalve DE)**,
propriétaire,
80, rue Bannier, Orléans.

MM.

23. 1908. BARBIER (abbé), curé doyen,
à Beaugency (Loiret).
24. 1908. D^r LÉON-PETIT, ✱,  I., , secrétaire
général de l'œuvre d'Ormesson,
7, rue de Messine, Paris.
25. 1908. SAGET (abbé), curé doyen,
à Cléry (Loiret).
26. 1908. E. DESTENAY, ✱, compositeur de musique,
49 bis, rue Bannier, Orléans.
La Nivelles, Saint-Pryvé-Saint-Mesmin
(Loiret).
27. 1908. BILLARD (Georges), notaire,
9, rue Pétoniaud-Beaupeyrat, Limoges
(Haute-Vienne).
28. 1908. TABART, pharmacien,
47, rue du Loing, Montargis (Loiret).
29. 1908. VILMORIN (Maurice DE), ✱,
4, quai de la Mégisserie, Paris;
Château des Barres, Nogent-sur-Ver-
nisson (Loiret).
30. 1908. LAGNY, propriétaire,
à Chétif-Puits, Gien (Loiret).
31. 1909. COLAS DES FRANCS (Maurice),
2, place du Châtelet, Orléans;
Château du Bailly, Mézières (Loiret).
32. 1909. BASSEVILLE (Abbé G.), curé d'Amilly,
à Amilly (Loiret).

MM.

33. 1909. CHAMPVALLINS (Jean DE), propriétaire,
38, rue de Loigny, Orléans;
Château d'Auzan, par Châteauroux (Indre).
34. 1909. PUYVALLÉE (Albert DE), propriétaire,
10, rue de Patay, Orléans;
Château de Boisgibault, Ardon (Loiret).
35. 1909. MICHAU (René),
83, rue Bourgogne, Orléans.
36. 1909. BOUVIER (Armand), professeur de première
au Lycée d'Orléans,
37, faubourg Saint-Jean, Orléans.
37. 1909. DESBOIS (Louis), artiste peintre,
18, rue du Colombier, Orléans;
70 bis, rue Notre-Dame-des-Champs, Paris.
38. 1909. BENOIT (Charles), ✱, Directeur de la ma-
nufacture des Tabacs,
6, rue de la Manufact. des Tabacs, Orléans;
Chalet Saint-Louis, Berck-Plage (Pas-de-
Calais).
39. 1909. DORET (Jules), O. I., professeur de
quatrième au Lycée d'Orléans,
62, avenue Dauphine, Orléans.
40. 1909. CHANCEREL (Lucien), inspecteur adjoint
des Eaux et Forêts,
Château de Lintry, par Châteauneuf (Loiret);
76, rue d'Assas, Paris.
41. 1909. SAINT-POL (Comte Jean DE), ingénieur
agricole,
2, rue Saint-Marc, Orléans.
-

DÉMISSIONS

MEMBRES TITULAIRES

MM.

ARLON (D'), membre de la section d'Agriculture, démissionnaire le 15 janvier 1909.

COLAS DES FRANCS (Maurice), de la section d'Agriculture, démissionnaire le 15 janvier 1909.

D^r LE PAGE-VIGER, de la section de médecine, démissionnaire le 15 janvier 1909.

PUYVALLÉE (Albert DE), de la section d'Agriculture, démissionnaire le 19 février 1909.

DRIoux, O. I., de la section des Belles-Lettres, démissionnaire le 4 juin 1909.

MEMBRES CORRESPONDANTS

D^r BEZANÇON, démissionnaire en décembre 1908.

D^r DE LANGENHAGEN, démissionnaire en mars 1909.

A.-J. CORBIERRE, démissionnaire en juin 1909.

NÉCROLOGIE

MEMBRES TITULAIRES

CH. MICHAU, membre de la section des Lettres, décédé à Orléans, le 20 août 1908.

GUILLON, ✱, membre de la section des Lettres, décédé à Orléans le 13 avril 1909.

SAINJON, membre de la section des Sciences, décédé à Orléans le 21 avril 1909.

MEMBRES D'HONNEUR ÉLUS

D^r SAINT-YVES MÉNARD, ✱, décédé à Paris, le 12 juin 1909.

MEMBRES CORRESPONDANTS

COURCY (marquis DE), O. ✱, décédé à Sully-la-Chapelle le 7 août 1908.

CROZE-LEMERCIER (comte DE), décédé à Orléans le 25 janvier 1909.

DONATEURS DE LA SOCIÉTÉ

1850. M. GUYOT, membre de la Société, lui lègue par testament une partie de sa bibliothèque.

1874. M. LAISNÉ DE SAINTE-MARIE, président de la Société, lui fait don de 3.000 francs.

1880. M^{lle} DANGER lègue à notre Société une somme de 2.000 francs.

PRIX DE MOROGUES

Les lauréats du Prix de Morogues, en 1909, ont été MM. QUÈVRE, cultivateur à Vaupy, et MARCHAND, cultivateur à la Cotte.

SOCIÉTÉS ET INSTITUTIONS CORRESPONDANTES

A

Abbeville (Somme). — Société d'émulation d'Abbeville (*Bulletin*).

Aix (Bouches-du-Rhône). — Facultés de Droit et des Lettres (*Annales* des) (Bibliothèque de l'Université d'Aix).

Amiens (Somme). — Académie des Sciences, Lettres et Arts de la Somme (*Mémoires*).

Angers (Maine-et-Loire). — Société nationale d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers (*Mémoires*).

Angoulême (Charente). — Société archéologique et historique de la Charente (*Annales*).

Auxerre (Yonne). — Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne (*Bulletin*).

B

Besançon (Doubs). — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts (*Bulletin*).

Béziers (Hérault). — Société archéologique, scientifique et littéraire (*Bulletin*).

Blois (Loir-et-Cher). — Société des Sciences et Lettres du Loir-et-Cher (*Mémoires*).

Bordeaux (Gironde). — Société Linnéenne de Bordeaux (*Actes*).

Bourges (Cher). — Société des Antiquaires du Centre (*Mémoires*).

C

Caen (Calvados). — Académie nationale des Sciences, Arts et Belles-Lettres (*Mémoires*).

Cambrail (Nord). — Société d'Emulation (*Mémoires*).

Châlons-sur-Marne (Marne). — Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts du département de la Marne (*Mémoires*).

Châteaudun (Eure-et-Loir). — Société Dunoise (*Bulletin*).

Chartres (Eure-et-Loir). — Société archéologique d'Eure-et-Loir (*Bulletin*).

Cherbourg (Manche). — Société des Sciences naturelles et mathématiques de Cherbourg (*Mémoires*).

D

Dijon (Côte-d'Or). — Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon (*Mémoires*).

Dunkerque (Nord). — Société Dunkerquoise (*Mémoires*).

E

Evreux (Eure). — Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Eure (*Bulletin*).

G

Gien (Loiret). — Bibliothèque municipale.

H

Havre (Le) (Seine-Inférieure). — Société Havraise d'études diverses (*Recueil de publications*).

L

Lamotte-Beuvron (Loir-et-Cher). — Comité central de la Sologne.

Laon (Aisne). — Société académique (*Bulletin*).

Lyon (Rhône). — Société d'Agriculture, Sciences et Industrie de Lyon (*Annales*).

— Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon (*Mémoires*).

M

Mâcon (Saône-et-Loire). — Académie de Mâcon (*Annales*).

Mane (Le) (Sarthe). — Société d'Agriculture, Sciences et Arts du département de la Sarthe (*Bulletin*).

Marseille (Bouches-du-Rhône). — Académie des Sciences, Lettres et Beaux-Arts de Marseille (*Mémoires*).

Montpellier (Hérault). — Académie des Sciences et Lettres de Montpellier (*Mémoires*).

Montargis (Loiret). — Bibliothèque municipale.

Montauban (Tarn-et-Garonne). — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Montauban (*Recueil*).

N

- Nancy** (Meurthe-et-Moselle). — Académie de Stanislas (*Mémoires*).
- Nantes** (Loire-Inférieure). — Société académique de Nantes (*Annales*).
- Narbonne** (Aude). — Commission archéologique de Narbonne (*Bulletin*).
- Nevers** (Nièvre). — Société Nivernaise des Lettres, Sciences et Arts (*Bulletin*).
- Nice** (Alpes-Maritimes). — Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes (*Annales*).
- Niort** (Deux-Sèvres). — Société historique et scientifique des Deux-Sèvres (*Mémoires*).

O

- Orléans** Société archéologique et historique de l'Orléanais (*Bulletin et Mémoires*).
- Société d'horticulture d'Orléans (*Bulletin*).
 - Société horticole (*Bulletin*).
 - Comice agricole d'Orléans (*Bulletin*).
 - Bibliothèque municipale d'Orléans.
 - Bibliothèque des archives du département du Loiret.
 - Bibliothèque du Lycée d'Orléans.
 - Bibliothèque de l'École normale des instituteurs.
 - Bibliothèque de l'École normale des institutrices.

P

- Paris.** — Société nationale des Antiquaires de France (*Bulletin*).
- Musée Guimet (*Annales* du).
 - Musée Guimet (*Revue de l'histoire des religions*).
 - Bibliothèque de l'Université, à la Sorbonne.
 - Comité des Travaux historiques et scientifiques au Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts (*Bulletin archéologique*).
 - Société philomathique de Paris (*Bulletin*).
 - Société nationale d'agriculture, 18, rue de Bellechasse (*Bulletin des séances*).
- Perpignan** (Pyrénées-Orientales). — Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales (*Publications*).

Pithiviers. — Bibliothèque municipale.

Poitiers (Vienne). — Société des Antiquaires de l'Ouest (*Bulletin*).

R

Rouen (Seine-Inférieure). — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen (*Précis analytique*).

S

Saint-Malo (Ille-et-Vilaine). — Société historique et archéologique de l'arrondissement de Saint-Malo (*Annales*).

Senlis (Oise). — Comité archéologique (*Mémoires*).

Soissons (Aisne). — Société archéologique, historique et scientifique de Soissons (*Bulletin*).

T

Tananarive (Ile de Madagascar). — Académie Malgache (*Bulletin*).

Tours (Indre-et-Loire). — Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres d'Indre-et-Loire (*Annales*).

Troyes (Aube). — Société académique d'Agriculture, des Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de l'Aube (*Mémoires*).

V

Valence (Drôme). — Société départementale d'Archéologie de la Drôme (*Bulletin*).

Vannes (Morbihan). — Société polymathique du Morbihan (*Bulletin*).

Versailles (Seine-et-Oise). — Société des Sciences morales, littéraires et artistiques de Seine-et-Oise (*Mémoires*).

Sociétés étrangères de langue française

Grand-Duché de Luxembourg. — Institut Royal Grand-Ducal (*Publications*).

Belgique. — Mons. — Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut (*Mémoires*).

Egypte. — Le Caire. — Institut Egyptien (*Bulletin*).

SOCIÉTÉ ⁽¹⁾

D'AGRICULTURE, SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS

D'ORLÉANS

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

PENDANT SON PREMIER CENTENAIRE ⁽²⁾

T.	Membre Titulaire	<div style="display: inline-block; vertical-align: middle; font-size: 3em; line-height: 1;">{</div> <div style="display: inline-block; vertical-align: middle;"> A. d'Agriculture L. de Lettres. M. de Médecine. S. de Sciences et Arts. </div>
H.	—	d'Honneur ou Honoraire.
C.	—	Correspondant.
T. C.	—	Titulaire devenu correspondant ou inversement.
T. H.	—	Titulaire devenu honoraire ou inversement.

A

	Date d'entrée dans la Société.		Date d'entrée dans la Société.
1. Abadie, D^r. (C.)	1810	5. Allone, d^r. (C)	1810
Châteauneuf.		Propriétaire à la Touche.	
2. Abucharro, D^r. (C.)	1812	6. Alvarez d'Andrada. (C.)	1829
Tolosa.		Paris.	
3. Allaines, Max. d^r. (T. A). .	1909	7. Alvot. (C.)	
Propriétaire.		Naturaliste à Limoges.	
4. Alibert, D^r. (C.)	1810	8. Angot, Augus. (T. M. A.).	1897
Médecin à l'Hôpital St-		T. M. 1897, T. A. 1902.	
Louis, à Paris.		Vétérinaire militaire en	
		retraite.	

(1) Notre Société ayant changé plusieurs fois de dénominations, il est utile de les rappeler : en 1809, Société des Sciences Physiques et Médicales d'Orléans ; 1810, Société des Sciences Physiques, Médicales et d'Agriculture d'Orléans ; 1818, Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans ; 1819, Société Royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans ; 1848, Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans ; 1851, Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans.

(2) Arrivés au terme du premier centenaire de notre Société, il nous a paru bon

	Date d'entrée dans la Société.		Date d'entrée dans la Société.
9. Anselmier. (T. A.)	1890	Premier président à la	
Ancien directeur de fer-		Courroyale d'Orléans.	
mes-écoles.		14. Auberg. (C.)	1823
10. Arlon, d'. (T. A.)	1874	Pontoise.	
Propriétaire.		15. Aubin. (T. A.)	1838
11. Arnoux. (T. s.)	1872	7 ^e trésorier, 1839-1853.	
Professeur de mathéma-		16. Auteroche de Talzi, d'.	
tiques au Lycée d'Or-		(T. et H.).....	1818
léans.		T. janvier 1818,	
12. Arqué, D'. (T. M.)	1873	H. février 1818.	
6 ^e secrétaire général,		17. Authenac, D'. (C.)	1810
1901-1906.		Châteaudun (Eure-et-	
13. Arlhuys de Charnisey.		Loir).	
(H. et T. A.).....	1818		
H. 1818, T. 1821.			

de publier la liste de tous les membres qui en ont fait partie à des titres différents depuis sa fondation.

Cette longue nomenclature comporte un enseignement. Elle nous montre que des savants, dont le nom brillait au delà des frontières de la France, ne dédaignaient point le titre de membre honoraire de notre Société, tels les Becquerel, Corvisart, Cuvier, Egger, etc., etc.

Des hommes éminents, dont la mémoire ne périra pas, ne crurent pas déroger en sollicitant le titre plus modeste de Correspondant qui obligeait à une cotisation assez élevée; nous nous contenterons de citer les noms de d'Alibert, Bell, Brongniart, Civiale, Cloquet, Cornu, Demours, Dubois, Dupuytren, Monge, Poisson, Portal, Récamier.

Le grand nombre de Correspondants (plus de cent cinquante) que compta la Société dès les premières années de sa création est une preuve de sa vitalité à cette époque. Une académie départementale, subventionnée par le Conseil général, doit étendre ses ramifications principalement dans tout le département et s'attacher tous ceux qui cultivent les lettres et s'intéressent aux choses de la science. Leurs communications sont un nouvel élément de vie pour la Société: il y a là un enseignement qui n'échappera pas à la sagacité de nos collègues, qui voudront suivre les errements de leurs aînés.

En relisant les noms des membres titulaires, il est facile de se rendre compte que l'élite de la population orléanaise se faisait un honneur, souvent très disputé, d'entrer dans notre Compagnie, qui n'est restée étrangère à rien de ce qui s'est fait dans les Sciences et les Arts, les Lettres et l'Agriculture.

L'aridité de cette nomenclature a donc son éloquence: n'est-ce pas l'éloge le plus justifié que l'on puisse faire de notre Société pendant son premier siècle d'existence?

Qu'il nous soit permis d'émettre le vœu que cette longue liste, dont la reconstitution a exigé de nous plus d'une veille, soit continuée et tenue à jour par ceux de nos collègues qui nous succéderont dans notre charge.

D^r F...

B

	Date d'entrée dans la Société.
18. Bacqua. (C.)	1812
Nantes.	
19. Bagnenault de Viéville. (T.)	1818
Orléans.	
20. Bagnenault de Vieville, Gabriel. (T. A.)	1855
7 ^e président, 1873-1883.	
21. Baillet. (T.)	1809
Ingénieur.	
22. Baillet-Dujoncquoy (T.L.)	1875
Archiviste paléographe, égyptologue.	
23. Baillet, Dr Marcel. (T. m.)	1902
Chirurgien.	
24. Baillon. (C.)	1810
Tours.	
25. Bailly. (C.)	1849
Châteaurenard (Loiret).	
26. Bailly. (T. L.)	1869
Professeur honoraire de l'Université.	
27. Ballot, Dr. (C.)	1827
Gien (Loiret).	
28. Balme. (C.)	
Lyon.	
29. Banhereau, Jules. (T.A.)	1901
Sylviculteur.	
30. Baranger, Dr. (T. m.) ...	1895
Médecin-adjoint de l'hô- pital d'Orléans.	
31. Barbé. (C.)	1810
Propriétaire à Neuvy.	

	Date d'entrée dans la Société.
32. Barbé de Luze. (T. et C.)	1818
T. 1818, C. 1821. Maire à Neuvy.	
33. Barbier, Paul. (C.)	1908
Curé de Beaugency.	
34. Barbot du Plessis. (T. s.)	1820
Mathématicien.	
35. Barl. (C.)	1826
Paris.	
36. Bardo. (C.)	1883
Le Mans.	
37. Bardou. (T. s.)	1862
Orléans.	
38. Barillon, Dr. (C.)	1810
Epieds.	
39. Barré, D.-C. (T.)	1809
Professeur de physique au Lycée d'Orléans.	
40. Barré. (C.)	1821
Ingénieur à Angers.	
41. Basset. (C.)	1819
Censeur au Lycée Char- lemagne (Paris).	
42. Basseville, Anatole. (T.L.)	1877
11 ^e président, 1904-1910.	
43. Basseville, abbé. (C.) ..	1909
Curé d'Amilly.	
44. Bastard. (C.)	
Chalonnnes.	
45. Baudouin. (C.)	1852
Paris.	
46. Baumes, Dr. (C.)	1810
Professeur à la Faculté de Montpellier.	

	Date d'entrée dans la Société.
47. Beauchêne, Dr. (C.)	1810
Paris.	
48. Beauchêne, de. (C.)	1845
Paris.	
49. Beauregard, M^r de. (H.)	1821
Evêque d'Orléans.	
50. Beauregard, de. (T. A.)	1837
Propriétaire.	
51. Beauregard, abbé de. (C.)	1851
Paris.	
52. Beauvallet. (C.)	1845
Neung-sur-Beuvron.	
53. Beauvert, de. (H.)	1831
Premier président à la Cour d'Orléans.	
54. Beauvilliers, Max. (C.)	1862
Journaliste à Fontaine- bleau (S.-et-M.).	
55. Beoquerel. (H.)	1852
Membre de l'Institut, Paris.	
56. Behague, de. (C.)	1856
Dampierre.	
57. Behr, baron de. (H.) . . .	1873
Préfet du Loiret.	
58. Bell, Dr. (C.)	1810
Professeur de chimie, Londres.	
59. Benoist-Latour. (T. s.)	1820
6 ^e secrétaire particulier, 1822-1827.	
60. Benoit. Charles. (C.) . . .	1909
Direc ^r de la Manufacture des Tabacs d'Orléans.	
61. Bergere. (C.)	1836
Professeur de Musique à Gien (Loiret).	

	Date d'entree dans la Société.
62. Bergeron d'Auguy. (C.)	1830
Paris.	
63. Bergery (C.)	1839
Professeur à l'Ecole d'ar- tillerie de Metz.	
64. Berlioz, Dr. (C.)	1810
Blois.	
65. Bernois, abbé. (C.)	1905
Curé de Jouy-le-Potier.	
66. Berthevin. (C.)	1832
Paris.	
67. Berton, Paul. (T. L.) . . .	1896
Conseiller doyen à la Cour.	
68. Besnard. (H.)	1838
Maire d'Orléans.	
69. Bezançon, Dr. (C.)	1906
Paris.	
70. Billard, Georges. (C.) . .	1908
Président de la Chambre des notaires à Li- moges.	
71. Billy, Ernest de. (T. A.)	1834
Propriétaire.	
72. Bimbenet, Eugène. (T. L.)	1857
8 ^e président, 1883-1892.	
73. Bimbenet, Daniel. (T. L.)	1881
Conseiller à la Cour.	
74. Bizemont, Gaspard de. (T.)	1809
Fondateur du Musée de peinture d'Orléans.	
75. Blanvillain (T. et H.) . . .	1818
T. 1818, H. 1828. Professeur de littéra- ture au lycée.	
76. Bobée. (T. A.)	1856
Propriétaire.	

	Date d'entrée dans la Société.
77. Bobée de Chenailles. (C)	1856
A Chenailles.	
78. Bodard. (C)	
Paris.	
79. Boé, Dr. (C.)	1827
Paris.	
80. Bœgner. (H.)	1887
Préfet du Loiret.	
81. Boin, Dr. (C.)	1818
Bourges.	
82. Boinvilliers. (C.)	1810
Inspecteur d'académie à Douai.	
83. Boissard. (C.)	1810
Pharmacien à Château- roux.	
84. Bompland. (C.)	1818
Naturaliste au Para- guay.	
85. Bonino, Dr. (T. et C.)	1845
C. 1845, T. 1848.	
86. Boselli. (H.)	1853
Préfet du Loiret.	
87. Boucharlat. (C.)	1826
Professeur de littérature à Paris.	
88. Boucher. (T. s.)	1819
Professeur de mathéma- tiques au Collège royal d'Orléans.	
89. Boucher de Pertnes. (C)	1847
Abbeville.	
90. Boucher, Dr. (C.)	1852
Dijon.	
91. Bouchet, Emile. (T. et C.)	1892
T. L. 1892, C. 1895, à Dunkerque.	

	Date d'entrée dans la Société.
92. Bouet. (C.)	1874
Agronome à Paris.	
93. Bouglé, Dr. (T. m.)	1865
Ancien interne des hô- pitaux.	
94. Bougon, Dr. (C.)	1810
Alençon.	
95. Boullanger (C.)	1853
96. Boullé. (H.)	1885
Premier président à la Cour.	
97. Bourdalone. (T. A.)	1902
Propriétaire.	
98. Bouriat, Dr. (C.)	1810
Tours.	
99. Bouvier, Dr. (C.)	1810
Paris.	
100. Bouvier, Armand. (C.)	1909
Professeur de première au Lycée d'Orléans.	
101. Boyer, Dr. (C.)	1810
Oudon.	
102. Bradi, de. (T. et H.)	1825
T. A. 1825, H. 1838.	
103. Brady. (C.)	1810
Rebréchien (Loiret).	
104. Bravais. (C.)	1845
Membre de l'Institut, Paris.	
105. Brechemier, Dr. (T. m.)	1874
Chirurgien de l'Hôtel- Dieu d'Orléans.	
106. Breville, de. (H.)	1840
Préfet du Loiret.	
107. Briche, de. (T. s.)	1825
Orléans.	

	Date d'entrée dans la Société.
108. Briole-Briset. (C.) . . .	1818
Propriétaire.	
109. Brisé-Fradin. (C.)	1812
Pasteur à Châtillon.	
110. Brongniart. (C.)	1810
Directeur de la Manufac- ture de Sèvres.	
111. Brosset. (C.)	1829
Paris.	
112. Brunaud, Dr. (C.)	1829
Le Blanc (Indre).	

	Date d'entrée dans la Société.
113. Budan. (C.)	1811
Inspecteur de l'Univer- sité à Paris.	
114. Buzonnière, de, père. (C.)	
115. Buzonnière, N de. (T. L.)	1834
Ancien magistrat.	
116. Buzonnière, de. (T. A.) .	1893
Propriétaire.	

C

117. Cadet de Gassicourt. (C.)	1810
Pharmacien de S. M. I. et R., Paris.	
118. Cagnieul. (T. L.)	1908
Bibliothécaire munici- pal.	
119. Cail'au, Dr. (C.)	1812
Bordeaux.	
120. Callier, André. (T. A.)	1907
Propriétaire.	
121. Capval. (T.)	1809
Pharmacien à Orléans.	
122. Carrier, Dr. (T.)	1809
Orléans.	
123. Carteron. (T. s.)	1838
Géomètre en chef du cadastre.	
124. Carteron. (T. s.)	1845
Orléans.	
125. Casati. (T. et C.)	1883
T. L. 1883, C. 1884. Conseiller à la Cour.	

126. Le Canchoix. (T.)	1818
Conservateur des Eaux et Forêts.	
127. Causse. (T. m.)	1894
Pharmacien-chimiste à Orléans.	
128. Chabert. (C.)	1822
Nouvelle-Orléans.	
129. Chaignot, Dr H. (T. m.)	1885
Médecin de l'Hôtel-Dieu.	
130. Chambeaudoin, de. (C.)	1810
Préfet de l'Eure.	
131. Champeaux, de. (H.) . .	1809
Recteur de l'Académie d'Orléans.	
132. Champvallins, Alexan- dre Désiré de. (T.) . .	1809
Conseiller à la Cour.	
133. Champvallins, Dugai- gneau de. (T.)	1810
2 ^e président de la Société, 1815.	

	Date d'entrée dans la Société.	
134. Champvallins, J. de. (C.)	1909	
Propriétaire à Orléans.		
135. Chanoerel. (C.)	1909	
Inspecteur-adjoint des Eaux et Forêts, à Châ- teau-neuf-sur-Loire.		
136. Charoy, Marcel. (T. L.)	1887	
10 ^e président de la So- ciété, 1901-1904.		
137. Charpentier. (C.)	1824	
Guérigny.		
138. Charpentier. (C.)	1825	
Valenciennes.		
139. Charpentier, P. (T. L.)	1886	
Avocat.		
140. Charpignon, Dr. (T. M.)	1867	
11 ^e secrétaire particulier, 1870-1880.		
141. Chatelain. (T. s.)	1880	
Conseiller à la Cour.		
142. Chaudruc, de Cra- zannes. (C.)	1810	
Orléans et Agen.		
143. Chauston, Dr. (C.)	1819	
Olivet.		
144. Chaulnes, Gabriel de Forges de. (T. s. et L.)	1862	
T. s. 1862, T. L. 1865.		
145. Chaussier, professeur. (H.)	1810	
Président du Jury médi- cal du département du Loiret.		
146. Chavannes. (T. s.)	1852	
Raffineur.		

	Date d'entrée dans la Société.	
147. Chervin, Dr, aîné. (C.)	1870	
Paris.		
148. Le Chevallier-Leroy. H.	1815	
Préfet du Loiret.		
149. Chevallier, opticien. (C.)	1826	
Paris.		
150. Chevassier d'Audebert. (C.)	1812	
Paris.		
151. Chipault, Dr. (T. M.) . .	1876	
Chirurgien de l'Hôtel- Dieu.		
152. Choiseul Daillecourt, de. (T. et H.)	1818	
3 ^e président de la So- ciété, 1818; H. 1819. Préfet du Loiret.		
153. Cholet, Dr. (C.)	1838	
Beaune-la-Rolande.		
154. Chouppe. (T. s.)	1855	
Professeur de dessin.		
155. Civiale, Dr. (C.)	1824	
Paris.		
156. Claye, Dr. (C.)	1810	
Chartres.		
157. Cloquet. (C.)	1810	
Paris.		
158. Clonet. (T. s.)	1865	
Architecte départemen- tal.		
159. Clonet, professeur. (C.)	1874	
Rouen.		
160. Cochard, cha. (T. et C.)	1880	
T. 1880, C. 1883 à Ferrières, T. 1884.		

	Date d'entrée dans la Société.		Date d'entrée dans la Société.
161. Cochibal. (T. m.)	1909	177. Coullié, M^{sr}. (H.)	1878
Pharmacien de l'Hôtel- Dieu.		Evêque d'Orléans.	
162. Coetlogon, comte de. (H.)	1861	178. Couroelles, de. (C.) ...	1822
Préfet du Loiret.		Paris.	
163. Cœur, D^r Hip. (T. m.) .	1891	179. Couroy, M^{is} de. (C.) ...	1866
Chirurgien de l'Hôtel- Dieu.		Sully-la-Chapelle.	
164. Colas de la Noue. (T. L.)	1828	180. Courtade, D^r. (C.)	1906
Orléans.		Outarville du Loiret.	
165. Collin. (T. s.)	1859	181. Courgeon, D^r. (T. L.) ..	1906
Ingénieur des Ponts et Chaussées.		Médecin-adjoint de l'Hô- tel-Dieu.	
166. Collin. (C.)	1906	182. Courtin-Rossignol. (H.) .	1905
Inspecteur d'assurances à Orléans.		Maire d'Orléans.	
167. Colombier, M. du. (C.) .	1906	183. Crespin, Adolphe. (H.) .	1870
Botaniste à Orléans.		Maire d'Orléans.	
168. Colson, D^r. (C.)	1827	184. Crignon - Désormeaux.	
169. Coray, D^r. (C.)	1818	(H.).....	1809
Paris.		Maire d'Orléans.	
170. Corbierre, A. (C.)	1908	185. Crignon d'Auzouer. (T.)	1818
Sigillographe à Paris.		Député.	
171. Corbigny, de. (C.)	1810	186. Crimotel, D^r. (C.)	1818
Préfet de Loir-et-Cher.		Paris.	
172. Cormerais. (C.)	1829	187. Croizette - Desnoyers.	
Nantes.		(T. A.).....	1901
173. Cornas, D^r. (C.)	1851	Garde général.	
Neuchâtel (Suisse).		188. Crollanza, de. (C.) ...	1858
174. Cornu, Henri. (C.)	1848	Pise.	
Président de l'Académie de Valenciennes.		189. Croze-Lemercier, de.	
175. Corvisart, de. (H.)	1809	(T. et C.).....	1900
Médecin de Napoléon I ^{er} .		T. L. 1900, C. 1907.	
176. Coudret, D^r. (C.)	1858	190. Cuissard. (T. et H.) ...	1893
Paris.		3 ^e bibliothécaire, 1900-1906.	
		191. Curtet, D^r. (C.)	1819
		Meung.	

	Date d'entrée dans la Société.
192. Curtet. (C.)	1821
Aux échelles du Levant.	
193. Cuvier, professeur. (H.)	1809
Membre de l'Institut.	

	Date d'entrée dans la Société.
194. Czajewski, Dr. (T. s.) .	1865
Médecin aux Aydes.	

D

195. Daguenet. (H.)	1846
Premier président à la Cour.	
196. Danot, Dr. (C.)	1812
Lorient.	
197. Darbefeuille. (C.)	1810
Chirurgien de l'hôpital de Nantes.	
198. Darblay. (C.)	1907
Député, conseiller gé- néral à Chevilly.	
199. Darde. (C.)	1859
Homme de lettres à Car- carssonne.	
200. Dardonville, Dr. (C.) ..	1821
Paris.	
201. Dartonne. (C.)	1810
Sous-préfet de Gien.	
202. Daudier. (T. s.)	1852
Orléans.	
203. Daudier, Henri. (T. s.)	1867
Manufacturier.	
204. Davezac. (C.)	1821
Homme de lettres à Ba- gnères-de-Bigorre.	
205. Davoust. (T. s.)	1877
12 ^e secrétaire particulier 1881 à 1890.	

206. Debreuze, Dr. (C.)	1810
Montargis.	
207. Debrou, Dr. (T. et H.)	1845
T. m. 1845, H. 1879.	
Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu d'Orléans.	
208. Debrou, Paul. (C.)	1887
Conseiller général.	
209. Degerando. (C.)	1810
Maître des requêtes, Paris.	
210. Delacourt. (C.)	1826
Paris.	
211. Delacroix. (C.)	1810
Montargis.	
212. Delacroix. (T. et C.) ..	1855
T. s. 1855, C. 1860,	
Ingénieur.	
213. Delacroix-S^{te}-Clair. (T s)	1840
Orléans.	
214. Delaitre. (T. s.)	1848
215. Delametherie. (C.)	1812
Naturaliste à Paris.	
216. Delanoix. (C)	
Coulommiers.	
217. Delaporte. (C.)	1838
Vendôme.	

	Date d'entrée dans la Société.		Date d'entrée dans la Société.
218. Delarue. (C.)	1810		1878; 15 ^e vice-prési- dent, 1892-1897; vice- président d'honneur, 1897; vicaire général.
Pharmacien à Evreux.			
219. Delarue, Dr. (C.)	1906		
Paris.			
220. Delestre, Dr. (C.)	1810	233. Desparanches, Dr. (C.)	1810
Neuville-aux-Bois.		Médecin de l'Hôpital gé- néral, à Blois.	
221. Deloynes de Gautray			
222. Demond (T. et C.)	1823	234. Desportes père. (T.) . .	1818
T. A. 1857, C. 1867.		Président à la Cour.	
Directeur de l'Institut agricole à Paris.		235. Desportes fils. (T. L.) .	1823
223. Demours, Dr. (C.) . . .	1837	8 ^e secrétaire particulier, 1834-1842.	
Paris.		236. Dessaux, G. (T. s.)	1897
224. Denizet. (T. A.)	1901	Président de la Chambre de Commerce.	
Propriétaire.		237. Dessiaux. (C.)	1831
225. Denys, Dr. (T. M.)	1837	Issoudun.	
Orléans.		238. Dessiaux. (C.)	1867
226. Desbois, Louis. (C.) . . .	1909	Thiers.	
Artiste peintre, licencié ès lettres et en droit.		239. Destenay, Edouard. (C.)	1908
227. Descourtil. (C.)	1812	Compositeur de musique.	
Naturaliste à Boësses, par Pithiviers.		240. Devergie aîné, Dr. (C.)	1838
228. Descourtils. (C.)	1810	Paris.	
Paris.		241. Deyeux, professeur. (C.)	1810
229. Deshayes, Dr. (T. et H.)	1881	Premier pharmacien de Napoléon I ^{er} .	
T. M. 1881, H. 1907.		242. Didier, Albert. (T. s.) .	1881
Chirurgien honoraire de la Maternité.		Directeur du Musée de peinture.	
11 ^e trésorier, 1894 à 1904.		243. Didier, Max. (T. et C.)	1906
230. Deslongchamps, Dr. (C.)	1810	C. mars 1906, T. dé- cembre 1906.	
Paris.		Conservateur-adjoint du Musée de peinture.	
231. Desmarets, Dr. (C.) . . .	1812	244. Domet, Paul. (T. A.) . .	1889
Paris.		Inspecteur des forêts.	
232. Desnoyers, M ^{sr} . (T. et H.)	1862		
T. s. 1862, T. L. 1863.			
1 ^{er} bibliothécaire, 1867-			

	Date d'entrée dans la Société.
245. Doret, Jules. (C.)	1909
Professeur de quatrième au Lycée d'Orléans.	
246. Doublet de Boisthibault. (C.)	1837
Chartres.	
247. Doucet. (C.)	1828
248. Doyen (C.)	1853
Receveur général à Troyes.	
249. Dreuzy, de. (T. A.)	1874
Propriétaire.	
250. Dubec, Jules. (H.)	1888
Premier président.	
251. Dubessey. (H.)	1849
Préfet du Loiret.	
252. Dubezin. (T. L.)	1886
Conseiller à la Cour.	
253. Dubois, abbé. (T.)	1810
Archiviste.	
254. Dubois, professeur. (C)	1809
Chirurgien consultant de Napoléon I ^{er} .	
255. Dubois, professeur. (C.)	1810
Strasbourg. }	
256. Dubois de Brossard. (T. M.).....	1869
Vétérinaire.	
257. Dubois d'Angers. (H.)	1859
258. Dubuisson. (C.)	1810
Naturaliste à Nantes.	
259. Duchalais. (T. et C.) ..	1875
T. A. 1875, C. 1889.	
Conservateur des Fo- rêts.	

	Date d'entrée dans la Société.
260. Duchesne. (C.)	1834
Paris.	
261. Dufaur. (T. L.)	1820
262. Dufour, D^r. (C.)	1813
Montargis.	
263. Dumas. (H.)	1877
Premier président.	
264. Duméril, profes. (C.) .	1810
Physiologiste.	
265. Dumuys, Léon. (T. s.) .	1880
Conservateur du Musée historique.	
13 ^e secrétaire particulier, 1891 à 1894.	
266. Dupanloup, M^{gr}. (H.) ..	1849
Evêque d'Orléans.	
267. Duparc, abbé. (T. et H)	1818
T. 1818, H. 1821.	
Inspecteur de l'Acadé- mie royale d'Orléans.	
268. Dupré de St-Maur. (T. A.)	1848
Conseiller général.	
269. Dupuis. (T. L.)	1855
Vice-président du Tri- bunal.	
270. Dupuytren, profes. (C.)	1810
Chirurgien de l'Hôtel- Dieu de Paris.	
271. Dureau, Louis. (H.) ...	1863
Préfet du Loiret.	
272. Dureau, D^r. (C.)	1872
Bibliothécaire de l'Aca- démie de médecine.	
273. Durzy. (T.)	1821
Conseiller à la Cour.	

	Date d'entrée dans la Société		Date d'entrée dans la Société.
274. Dusserre. (T. s.)	1877	277. Duval, Dr. (C.)	1810
Architecte départemental.		Paris.	
275. Dutour de Salver. (C.) .	1821	278. Duvernay, Dr. (T. m.) .	1828
276. Dutrochet. (C.)	1818	Orléans.	
Châteaurenard (Loiret).		279. Duvivier. (C.)	1842
		Nevers.	

E

280. Egger. (H.)	1876
Membre de l'Institut.	

F

281. Fachot. (H.)	1898	288. Fayet, M^{sr}. (H.)	1843
Premier président à la Cour.		Evêque d'Orléans.	
282. Failli, de. (T.)	1818	289. Fée, Dr. (C.)	1821
283. Fanoaux, Dr. (C.)	1826	Professeur à l'Ecole militaire de Strasbourg.	
283 ^{bis} . Farny. (H.)	1901	290. Feroop, Dr. (C.)	1812
Général du 5 ^e corps.		Le Havre.	
284. Fauchon, Dr. (T. m.) . .	1890	291. Ferrand - Hérioart de	
Médecin de l'Hôtel-Dieu.		Montplaisir, vic ^{te} . (C.)	1819
8 ^e secrétaire général,		292. Ferré. (H.)	1908
1906.		Général du 5 ^e corps.	
285. Fauconnier. (T. s.) . . .	1873	293. Fischer, Dr. (C.)	1811
Administrateur de la Société d'éclairage au gaz et à l'électricité.		Salzbourg.	
286. Faugas de St-Fond. (C.)	1810	294. Fleuriau de Bellevue. (C.)	1810
Professeur d'histoire naturelle à Paris.		Naturaliste à la Rochelle.	
287. Faye, Dr. (C.)	1810	295. Fontenelle de la Vaux-Doré, de la. (C.) . . .	1830
Bourbon-l'Archambault.		Poitiers.	
		296. Foresta, M^{is} de. (H.) . .	1830
		Préfet du Loiret.	

	Date d'entrée dans la Société.	
297. Formey, Dr. (C.)	1810	
Berlin.		
298. Fougeron père. (T.) ...	1809	
Docteur en chirurgie.		
299. Fougeron fils. (T.)	1809	
Pharmacien.		
5 ^e secrétaire particulier,		
1819-1822.		
5 ^e trésorier, 1833-1835.		
300. Fougeron, P. (T. A.) .	1909	
Licencié ès sciences.		
301. Forges, Sazerac de. (H.)	1876	
Préfet du Loiret.		
302. Fougeroux de Seeval.		
(H.)	1810	
Président du Conseil du		
département du Loiret.		
303. Fougeroux de Denain-		
villiers. (C.)	1824	
Pithiviers.		
304. Fourcroy, Dr. (H.) ...	1809	
Membre de l'Institut.		
305. Fouré, Dr. (T.)	1809	
1 ^{er} vice-président,		
1809-1810.		
2 ^e secrétaire particulier,		
1810-1815.		

	Date d'entrée dans la Société.	
306. Fouré, Dr. (C.)	1810	
Membre du jury médical		
à Nantes.		
307. Franck, professeur. (C)	1810	
Wilna.		
308. Franck, Dr. (C.)	1825	
Parme.		
309. Franos, T. des. (T. A.)	1873	
Conseiller général.		
310. Franos, Colas des. (H.)	1888	
Maire d'Orléans.		
311. Franos, M. des. (T. et C.)	1899	
T. A. 1899, C. 1909.		
Propriétaire.		
312. Fran. (T. s.)	1865	
313. Fremont. (T. L.)	1840	
Conseiller à la Cour.		
314. Fribourg. (T. s)	1865	
Ingénieur.		
315. Frot. (T. A.)	1863	
Président de la Croix-		
Rouge du Loiret.		
316. Frot. (C.)		
Ingénieur de la marine		
à Angers.		

G

317. Gabien. (C.)	
Paris.	
318. Gable, Dr. (T.)	1809
Professeur du cours d'ac-	
couchement à l'Hôtel-	
Dieu d'Orléans.	

319. Gady. (C.)	1818
Magistrat à Versailles.	
320. Gaieta. (C.)	1852
Bourges.	

	Date d'entrée dans la Société.	
321. Galisset. (C.)	1810	Professeur de mathématiques à Paris.
322. Galisset fils. (T. s.) ...	1821	Avoué à Orléans.
323. Gannard, Dr. (C.)	1810	Pithiviers.
324. Garnier, Dr. (C.)	1810	Lorris.
325. Garsonnin, Dr. (T. m.) ..	1900	Conservateur du Musée d'Histoire naturelle à Orléans.
326. Gastellier, Dr. (C.)	1810	Montargis.
327. G. de Clairambant. (C.)		Magistrat à Tours.
328. Gaucheron. (T. A.)	1862	Pharmacien.
329. Gauthier. (C.)	1830	Architecte à Paris.
330. Gaulthier. (T. et C.) ..	1881	T. A. 1881, C. 1885, à Paris, 13 ^e vice-pré. 1883-1884. Avocat général.
331. Gautray, de. (T. L.) ...	1823	
332. Gay-Miron. (T. et C.) ..	1821	T. S. 1821, C. 1838, à Bourges. 4 ^e trésorier, 1826 à 1833.
333. Geffrier, Dr. (T. m.) ...	1887	Médecin de la Fondation Payen à l'Hôtel-Dieu d'Orléans.
334. Gendron, Dr. (C.)	1810	Vendôme.

	Date d'entrée dans la Société.	
335. Genteur. (H.)	1854	Maire d'Orléans.
336. Genty. (H.)	1809	Proviseur du Lycée d'Orléans.
337. Geoffroy St-Hilaire. (C.)	1810	Membre de l'Institut à Paris.
338. Gérard, Alex. (T. et C.)	1818	T. 1818, C. 1824 à Versailles, Directeur des Contributions directes.
339. Gerard, F. (H.)	1818	1 ^{er} peintre du roi à Paris.
340. Germon-Douville. (T. s.)	1852	Orléans.
341. Germon. (H.)	1875	Maire d'Orléans.
342. Gigot, Albert. (H.)	1871	Préfet du Loiret.
343. Gilbert, Dr. (C.)	1810	Chirurgien des Hôpitaux à Paris.
344. Gilbert. (C.)	1843	Briare.
345. Gilbert d'Her court. (C.)	1867	Monaco.
346. Gilet de Laumont. (C.)	1810	Minéralogiste à Paris.
347. Gillet-Damiette. (C.) ..	1858	Avoué à Gallardun (Eure-et-Loir).
348. Giovanni di Casamichela (C)	1907	Professeur à Lucques.

	Date d'entrée dans la Société.
349. Giraudière, de la. (T. et C.).....	1819
C. 1819, T. 1819. Propriétaire-agricul.	
350. Girandy, Dr. (C.).....	1810
Paris.	
351. Girandy. (C.).....	1857
Paris.	
352. Giraut. (C.).....	1810
1 ^{er} chirurgien du roi de Hollande, Amsterdam.	
353. Girouard de Sancheville. (C.).....	1829
Chartres.	
354. Gistel. (C.).....	1853
Naturaliste à Munich.	
355. Gobin. (C.).....	1866
Professeur à l'Ecole de Grignon.	
356. Gojard. (T. s.).....	1868
357. Gombault. (T. A.).....	1834
Propriétaire horticulteur.	
358. Germon. (H.).....	1875
Maire d'Orléans.	
359. Goyau. (H.).....	1907
Publiciste à Paris.	
360. Grandjean. (H.).....	1815
Maire d'Orléans.	
361. Grasset. (C.).....	1837
La Charité.	

	Date d'entrée dans la Société.
362. Grassy, Dr. (C)	1810
Bordeaux.	
363. Grellety, Dr. (C.)	1888
Vichy.	
364. Gretry. (T. s.).....	1821
365. Groen van Prinsterer. (C.).....	1810
Utrecht.	
366. Guérault, Dr. (T. M) ..	1859
367. Guerocheville, de. (T. A.)	1810
Propriétaire agriculteur.	
368. Guerocheville, de. (T. A.)	1848
Propriétaire agriculteur.	
369. Guéret. (C.).....	1907
Pharmacien à Meung.	
370. Guéridaud, Dr. (C.)... ..	1906
Saint-Gervais (Haute-Savoie).	
371. Guerrier. (T. L.).....	1876
Professeur au Lycée. 3 ^e secrétaire général, 1900 à 1901.	
372. Guillaume, Louis. (T. s.)	1905
4 ^e bibliothécaire, 1906.	
373. Guillon, Paul. (T. L.)..	1888
Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées.	
374. Guyot aîné. (T.).....	1820
3 ^e trésorier, 1821-1827. Imprimeur.	
375. Guy-Maraent. (C.)....	1830

H

	Date d'entrée dans la Société.	
376. Hallé, Dr. (C.)	1810	Professeur à la Faculté de médecine.
377. Harris. (T. et C.)	1869	T. L. 1869, C. 1869. Professeur au Lycée d'Orléans.
378. Haüy, professeur. (H.)	1809	Membre de l'Institut.
379. Hême. (H.)	1831	Maire d'Orléans.
380. Henry. (H.)	1882	Préfet du Loiret.
381. Heré. (C.)	1830	Professeur de mathéma- tiques à Saint-Quen- tin.
382. Hériotart, Dr. (C.)	1829	Paris.
383. Héron, Dr. (C.)	1819	
384. Herpin, Dr. (C.)	1819	A Metz.
385. Heude. (T. et C.)	1892	T. s. 1892, C. 1897. Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées.
386. Saint-Hilaire, Aug. de. (T. et H.)	1809	T. 1809, H. 1829, Naturaliste.
387. Hombre de Firman, d'. (C.)	1851	Membre de l'Institut à Paris.

	Date d'entrée dans la Société.	
388. Horme, de l'. (C.)	1827	Montargis.
389. Hosséine, Dr Mirza. (C.)	1866	Téhéran.
390. Houdar. (C.)	1863	Inspecteur primaire à Bourges.
391. Houry. (C.)	1810	Ingénieur à Paris.
392. Hu. (C.)	1907	Orientaliste à Pont- Levoy.
393. Huard, Abel. (T. L.) . . .	1903	Receveur de l'enregistre- ment en retraite.
394. Huan, Hippolyte. (T. s.)	1892	Conservateur du Musée de peinture.
395. Huan, Victor. (T. A.) . .		Propriétaire agriculteur.
396. Hubert-Valleroux. (C.) .	1866	Paris.
397. Huet, Emile. (T. L.) . . .	1888	Avocat.
398. Huffaud, Dr. (C.)	1810	1 ^{er} médecin du roi à Berlin.
399. Huillard. (T. et C.) . . .	1811	T. 1811, C. à Caen, 1819.
400. Humbert. (H.)	1898	Préfet du Loiret.
401. Hurtado, Dr. (C.)	1818	Madrid.

Date d'entrée
dans la Société.

402. **Husson, Dr. (C.)** 1840
Bibliothécaire de l'Ecole
de médecine à Paris.

Date d'entrée
dans la Société.

403. **Huzard. (C.)** 1840
Membre de l'Institut à
Paris.

I

404. **Ianoh, abbé P. (T. L.)** 1903
16^e secrétaire particu-
lier, 1907.

405. **Illiers, Patas-Léon-
Hector d'. (T.)** 1840
Maire d'Olivet.

406. **Illiers, Patas-Gaston d'.
(T. s.)** 1908
Sculpteur animalier.

407. **Isabeau, Dr. (C.)** 1840
Gien.

J

408. **Jacob, Alexandre. (T.s.)** 1825
Imprimeur.

409. **Jacob, Georges. (T. s.)** 1874
Imprimeur.

410. **Jacquemyns. (C.)** 1828
Dadizeele.

411. **Jahan, Dr. (C.)** 1840
Sully-sur-Loire.

412. **Jallon père, Dr. (T.)** . . . 1809
2^e secrétaire général,
1815-1821.
Médecin de l'Hôtel-Dieu.

413. **Jallon fils, Dr. (T.)** . . . 1821

414. **James. (C.)** 1844
Paris.

415. **Jarry, Louis. (T. L.)** . . . 1877
Archéologue.

416. **Jarry, Eugène. (T. L.)** . . . 1900
Archiviste paléographe.

417. **Johanet, Henri. (C.)** . . . 1908
Publiciste à Paris.

418. **Johanneau, Eloi. (C.)** . . . 1847
Archéologue à Montreuil.

419. **Jollois. (T. et C.)** 1822
C. 1882, T. s. 1883.
6^e vice-président,
1827-1830.
Ingénieur en chef.

420. **Jourdan. (C.)** 1826
Paris.

421. **Jousselin. (T. s.)** 1820
Ingénieur en chef.

422. **Jousselin. (C.)** 1837
Vienne-en-Val.

423. **Jullien, Marc-Ant. (C.)** . . . 1849
Paris.

Date d'entrée
dans la Société.

424. **Jullien-Crosnier. (T. H.)** 1862
T. 1862, H. 1907.
2^e bibliothécaire,
1878-1900.

Date d'entrée
dans la Société.

425. **Jussieu, de, profes. (H.)** 1809
Membre de l'Institut.
426. **Jutteur. (T. s.)** 1862
Architecte.

K

427. **Keraudon. (C.)** 1810
Inspecteur du service de
santé de la marine à
Paris.

428. **Kerviler, G. de. (T. s.)** 1907
Ingénieur des Ponts et
Chaussées.
429. **Kirkhoff. (C.)** 1825
Anvers.

L

430. **Laage de Meux, Fran-
çois de. (T. A.)** 1827
Sylviculteur.
431. **Laage de Meux, Alfred
de. (T. A.)** 1874
Propriétaire.
432. **Laage de Meux, Edouard
de. (T. A.)** 1881
Sylviculteur.
433. **Lablée. (C.)** 1821
Paris.
434. **Lacave fils. (T. s.)** 1821
7^e secrétaire particulier,
1827-1836.
Ingénieur.
435. **Lacave. (H.)** 1843
Maire d'Orléans.
436. **Lacoste. (C.)** 1810
Professeur d'histoire
naturelle à Clermont.

437. **Lacoste. (C.)** 1823
Gien.
438. **Lafenestre, G. (H.)** . . . 1907
Conservateur du Musée
du Louvre.
439. **Lafond, Dr. (C.)** 1810
Bordeaux.
440. **Lagny, Auguste. (C.)** . . 1908
Chétif-Puits (Gien).
441. **Lair. (C.)**
Caen.
442. **Laisné de Sainte-Marie.
(T. L.)** 1827
6^e président, 1847-1874.
Président de Chambre.
443. **Laisné de Villevêque.
(T. et H.)** 1818
T. 1828, H. 1831,
Député.

	Date d'entrée dans la Société.
444. Lajoux, de. (C.)	1824
Mas d'Azil.	
445. Lalbalettrier. (T. s.) ..	1902
12 ^e trésorier, 1904.	
446. Lallemant de Cussion.	
(C.)	1831
Gien.	
447. Lambron. (T.)	1809
Pharmacien.	
448. Lamoureux, Dr. (C.) ...	1821
Caen.	
449. Landré-Beauvais. (C.) .	1810
Médecin de la Salpêtrière (Paris).	
450. Langalerie, G. de. (T. s.)	1857
Directeur du Musée d'Or- léans.	
451. Langenhagen, Dr. (C.) .	1906
Plombières.	
452. Lanoix père, Dr. (T.) ..	1809
Président fondateur, 1809 à 1815.	
Médecin de l'hôpital général d'Orléans.	
453. Lanoix fils, Dr. (T. m.)	1826
Orléans.	
454. La Pérouse. (C.)	
Châtillon-sur-Seine.	
455. Lapeyrouse. (T. L.) ...	1845
456. Laplace, de. (C.)	1818
Membre de l'Institut.	
457. Larieu. (C.)	1810
Mer.	
458. Larnage, V^{te} de. (T. A.) .	1902
Conseiller général.	

	Date d'entrée dans la Société.
459. Larrey, baron. (C.)	1810
Chirurgien en chef de la Garde impériale à Paris.	
460. Lasnier. (C.)	1822
Nantes.	
461. Lassis, Dr. (C.)	1823
Paris.	
462. Lasteyrie, de. (H.)	1810
Membre de l'Institut.	
463. Lasteyrie, M^{is} de. (C.) .	1821
Paris.	
464. Latour père, Dr. (T. et H.)	1809
H. 1809, T. 1816, Médecin du roi de Hol- lande.	
465. Latour fils. (T.)	1809
1 ^{er} secrétaire général, 1809-1814.	
466. Latour-Maraille, (T. m.)	1821
Neveu, médecin de l'Hôtel-Dieu.	
467. Lannay, Le Provost de.	
(H.)	1859
Préfet du Loiret.	
468. Laurent. (C.)	1826
Recteur de l'Académie de Sens.	
469. Lauzeral. (T. et C.) ...	1818
T. 1818, C. 1818, T. 1834. 6 ^e trésorier, 1835-1839.	
470. Lebas, Dr. (C.)	1810
Bourges.	
471. Leber. (C.)	1810
Sully (Loiret).	

	Date d'entrée dans la Société.		Date d'entrée dans la Société.
472. Leber. (C.).....	1819	487. Lejeune. (C.).....	1833
Paris.		Chartres.	
473. Lebrun. (C.).....	1810	488. Le Jolis. (C.).....	1849
Pithiviers.		Naturaliste à Cherbourg.	
474. Lebrun. (T.).....	1818	489. Lelièvre. (C.).....	1810
Architecte de la ville		Minéralogiste.	
d'Orléans.		490. Lemaigre. (C.).....	1810
475. Lebrun, J.-B. (T.)....	1818	Propriétaire à Cléry.	
Peintre.		491. Lemaître, Jules. (H.)..	1907
476. Leoadre. (C.).....	1810	Membre de l'Académie	
Naturaliste à Nantes.		française.	
477. Locamus. (C.).....	1810	492. Leman. (C.).....	1810
Naturaliste à Paris.		Minéralogiste à Paris.	
478. Leoauchois. (T.).....	1810	493. Lemoine, Alex. (T. s.).	1879
Conservateur des Eaux		Maître de chapelle à la	
et Forêts.		Cathédrale.	
479. Leolero. (C.)	1822	494. Lemolt-Phalary. (T. L.).	1837
Chimiste à Paris.		9 ^e secrétaire particulier,	
480. Lecomte (T. L.).. . . .	1837	1842-1866.	
9 ^e vice-président,		10 ^e vice-président,	
1849-1864,		1866-1867.	
P. du Lycée d'Orléans.		Conseiller à la Cour.	
481. Lecomte, Dr Stan. [(C)]	1857	495. Lentz. (C.).....	1810
Verdes (Loir-et-Cher).		Iéna.	
482. Lefebvre. (T. A.).....	1896	496. Lepage, Dr F. (T. M.)..	1837
Inspecteur des forêts.		Professeur adjoint à	
483. Legay. (T. et C.).....	1902	l'Ecole de Médecine à	
T. 1902, C. 1907.		Orléans, 1843-1849.	
ingénieur des Ponts et		497. Lepage, Dr J.-B. (T. M.)	1880
Chaussées.		Médecin de l'asile des	
484. Legier aîné. (T. L.)...	1816	aliénés.	
Conseiller à la Cour.		498. Le Page-Viger, Dr. (T. M.)	1891
485. Legier neveu. (T. L.)..	1818	Directeur du Bureau	
Avocat.		d'hygiène d'Orléans.	
486. Legrand. (C.).....	1828	499. Lerminier, Dr. (C.)....	1810
Lieutenant au 4 ^e régi-		Paris.	
ment de la Garde.			

	Date d'entrée dans la Société.
500. Leroux, Dr. (C.)	1810
Médecin de la reine de Hollande.	
501. Leroy, A (C.)	1837
Instituteur à Donnemarie (Seine-et-Marne).	
502. Lesage. (C.)	1810
Evreux.	
503. Lespin, de. (H.)	1831
Recteur d'Académie.	
504. Letellier. (C.)	1875
Caen.	
505. Levacher de la Fentrie Dr. (C.)	1810
Paris.	
506. Léveillé, Dr. (C.)	1810
Paris.	
507. Levêque, Dr. (T.)	1818
Chirurgien de l'hôpital général.	
508. Levin, de. (H.)	1871
Maire d'Orléans.	
509. Lhuillier, Dr. (T. m.)	1842
510. Liancourt, de. (C.)	1848
511. Liétard, Dr. (C.)	1859
Plombières.	

	Date d'entrée dans la Société.
512. Lockhart, de. (T. A.)	1810
Fondateur du Musée d'histoire naturelle d'Orléans.	
513. Loge, Cassin de la. (T. A.)	1907
Chef d'escadron en re- traite.	
514. Loiseleur. (C.)	1842
Paris.	
515. Loiseleur. (T. s.)	1859
10 ^e secrétaire particulier. 1866-1870.	
4 ^e secrétaire général. 1870-1900.	
Bibliothécaire munici- pal.	
516. Longuemar, de. (H.)	1899
Général commandant le 5 ^e corps.	
517. Longuève, de. (H.)	1810
Propriétaire.	
518. Lorin de Chaffin. (C.)	1857
Beaugency.	
519. Lorraine, Dr. (T. m.)	1867
Médecin de l'Hôtel-Dieu.	
520. Luizy, Dr. (T. m.)	1887
Chirurgien oculiste de l'Hôtel-Dieu.	

M

	Date d'entrée dans la Société.		Date d'entrée dans la Société.
521. Macarel. (C.)	1819	534. Marchand. (C.)	
Paris.		Maire d'Ouzouer-sur-	
522. Macario, Dr. (C.)	1860	Trézée (Loiret).	
Lyon.		535. Marchant. (C.)	1839
523. Machart. (T. s)	1855	Géomètre du cadastre à	
Ingénieur en chef.		Saint-Benoist.	
524. Maillard, abbé. (T. s.) .	1891	536. Maroille, Eudoxe. (T.s.)	1872
15 ^e secrétaire particulier.		Conservateur du Musée	
1897-1907.		de peinture.	
Professeur de physique		537. Maréchal. (C.)	1837
à l'Institution Sainte-		Paris.	
Croix.		538. Marie de St-Vroin. (C.)	1810
525. Maillet. (T. s.)	1823	Paris.	
Directeur de l'Adminis-		539. Maringer. (H.)	1905
tration de la marine.		Préfet du Loiret.	
526. Mainville, de. (T. A.) ..	1837	540. Marmasse, Dr. (T. m.) .	1902
527. Maisonnette, de. (T. A.)	1885	Chirurgien - adjoint de	
Inspecteur des Forêts.		l'Hôtel-Dieu.	
528. Malingré. (C.)	1844	541. Marthe. (T. A.)	1855
Pont-Levoy (Loir-et-		Conseiller à la Cour.	
Cher).		542. Martin, Alex. (H.) ...	1848
529. Malle. (C.)	1834	Maire d'Orléans.	
Strasbourg.		543. Marty. (C.)	1884
530. Mallet de Chilly. (T.) .	1818	Toulouse.	
531. Mallet. (T. A.)	1825	544. Maspero. (H.)	1887
Propriétaire.		Professeur au Collège de	
532. Mallette. (T. L.) ...	1909	France.	
Lieutenant-colonel bre-		545. Masure. (T., C. et H.) .	1862
veté d'état-major.		T. s. 1862, T. A. 1865,	
Ancien professeur de		C. 1872, T. A. 1878,	
géographie à l'Ecole		H. 1899.	
supérieure de guerre.		Inspecteur d'académie.	
533. Mantellier. (H.)	1875	546. Mathan, c^{te} A. de. (T. A.)	1909
Premier président.		Propriétaire.	

	Date d'entrée dans la Société.
547. Manluy. (C.)	1810
Naturaliste au Mans.	
548. Mazas. (C.)	1829
Paris.	
549. Meirien, Dr. (C.)	1819
Pierre - de - Saint - Gilles (Gard).	
550. Meli. (C.)	1828
Ravenne.	
551. Ménard, Dr S^t-Yves. (H.)	1906
Membre de l'Académie de médecine.	
552. Merat. (C.)	1822
Curé de Chitry.	
553. Mérault, abbé. (T. L.)	1825
Fondateur du Grand Sé- minaire.	
554. Mercier, Dr. (C.)	1906
Professeur à l'Ecole de médecine de Tours.	
555. Merieux, Dr. (C.)	1819
Paris.	
556. Mesanges. (C.)	1810
Sous-Préfet de Montar- gis.	
557. Méthérie, de la. (C.) ..	1810
Professeur au Collège de France.	
558. Métivier. (H.)	1818
Vicaire général d'Or- léans.	
559. Michau. Ch. (T. L.) ..	1901
Adjoint au Maire d'Or- léans.	
560. Michau, René. (C.)	1909
Ingénieur agronome.	

	Date d'entrée dans la Société.
561. Michel. (C.)	1878
A Fontenay, près Fer- rières.	
562. Michon. (H.)	1877
Préfet du Loiret.	
563. Mignon. (C.)	1843
564. Mignon, Dr. (T. m.) ...	1865
Médecin de l'Hôtel-Dieu.	
565. Mille. (T. et C.)	1901
T. s. 1901, C. 1906.	
Ingénieur des Ponts et Chaussées.	
566. Millet, Dr. (C.)	1851
Tours.	
567. Millet, général. (H.) ...	1906
Commandant le 3 ^e corps.	
568. Millien. (C.)	1870
Nièvre.	
569. Mirondel'Espinay (T. L.)	1819
Président du Tribunal civil.	
570. Miron, Augustin. (T. s.)	1818
Manufacturier.	
571. Moléon, de. (C.)	1832
Paris.	
572. Monet. (T. s.)	1901
Professeur de grammaire au Lycée.	
573. Montfalcon. (C.)	1823
Lyon.	
574. Monge. (C.)	1810
Membre de l'Institut.	
575. Montaudouin, de. (C.)	1819
576. Montègre, Dr. (C.)	1812
Paris.	

	Date d'entrée dans la Société.
577. Montevray, de la Place de. (T. L.)	1818
4 ^e président, 1819-1842. Premier président à la Cour.	
578. Monvel, de. (T. et C.) .	1848
T. s. 1848, C. 1853. Professeur au Collège.	
579. Monvel, B. de. (T. L.) .	1855
Directeur de l'école nor- male primaire.	
580. Moquin-Tandon, Dr. (C.)	1828
Toulouse.	
581. Moreau père. (T.)	1818
Avocat.	
582. Moreau de Ionnières. (H.)	1867
Membre de l'Institut.	
583. Morlot, M^{sr}. (H.)	1839
Evêque d'Orléans.	
584. Morogues, Bigot-Sébas- tien de. (T. et H.) ..	1809
T. 1809, H. 1838, Pair de France.	

	Date d'entrée dans la Société.
585. Morogues, de, aîné (C.)	1810
Sylviculteur.	
586. Morogues, Achille de. (T. A.)	1838
Ancien officier de ma- rine.	
587. Morogues, Eudoxe de. (T. A.)	1869
Propriétaire.	
588. Morogues, G. de. (T. A.)	1900
Sous-inspecteur princi- pal à la Compagnie d'Orléans.	
589. Morvan, Dr. (C.)	1819
Pithiviers.	
590. Mouroux, Dr. (T. M.) ...	1859
591. Moyreau, Dr. (C.)	1810
Médecin aux armées.	
592. Mulcent. (C.)	1831

N

593. Nanche, Dr. (C.)	1810
Paris.	
594. Navarre. (T. s.)	1834
Ingénieur des Ponts et Chaussées.	
595. Nazon. (C.)	1810
Saint-Germain.	
596. Nazon, de. (H.)	1869
Maire d'Orléans.	

597. Neergaard, Dr. (C.) ...	1810
Paris.	
598. Nicolas, Louis. (C.) ...	1908
Artiste peintre à Orléans.	
599. Noegerah (C.)	
Bonn.	
600. Noël (T. s.)	1902
Architecte.	

	Date d'entrée dans la Société.
601. Noirot, Dr. (C.)	1847
Dijon.	
602. Nonel-Lecomte. (T. A.) .	1855
Agriculteur.	

	Date d'entrée dans la Société.
603. Nonel. (T. et H.)	
T. 1863, H. 1880.	
9 ^e trésorier, 1868-1878.	
Directeur du Musée d'his- toire naturelle.	

O

604. Ollivier. (T. et C.)	1855
T. 1855, C. 1859.	
Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées.	
605. Olry. (C.)	1840
Secrétaire de l'Académie de Nancy.	

606. Orléans, c^{te} d'. (T., C.) .	1903
T. 1903, C. 1907.	
Propriétaire agricult.	
607. Ourches, comte d'. (C.)	1818
Propriétaire agriculteur.	

P

608. Pagot. (T. s.)	1818
Architecte de la ville d'Orléans.	
609. Paillet. (T. L.)	1834
Rédacteur au <i>Journal du Loiret</i> .	
610. Pallois, Dr. (C.)	1810
Nantes.	
611. Panlevé, Dr. (C.)	1810
Artenay.	
612. Papelier. (T. s.)	1896
Professeur de mathéma- tiques spéciales au Lycée.	
613. Parmentier. (C.)	1810
Membre de l'Institut.	

614. Pasquier, Dr. (C.)	1810
Chirurgien du roi de Hollande.	
615. Passao, chevalier de. (C.)	1818
616. Patay, Dr. (T. M.)	1876
10 ^e trésorier, 1878-1894.	
Médecin de l'Hôtel-Dieu.	
617. Paulmier, Albert. (T. A.)	1879
9 ^e président, 1891-1900.	
Conseiller à la Cour.	
618. Payen, Dr. (T.)	1810
2 ^e trésorier, 1810-1821.	
Chirurgien de l'Hôtel- Dieu d'Orléans.	

	Date d'entrée dans la Société.		Date d'entrée dans la Société.
619. Payen, Dr neveu. (T. m.)	1837	633. Perrin. (T. s.).....	1885
Médecin de l'asile des aliénés.		Manufacturier.	
620. Pedroni. (C.).....	1847	634. Perrot. (T. a.).....	1840
Secrétaire de la Société Linnéenne de Bordeaux.		Conseiller à la Cour.	
621. Peerson. (C.).....	1810	635. Pesche. (C.).....	1832
Naturaliste à Paris.		Juge de paix au Mans.	
622. Peixoto, Dr. (C.).....	1830	636. Petit, Dr Antoine. (C.)	1810
Rio de Janeiro.		Médecin de l'Hôtel-Dieu à Paris.	
623. Pelletier. (C.).....	1821	637. Petit, Dr Marc-Ant. (C.)	1810
Pharmacien à Paris.		Lyon.	
624. Pelletier, Edou. (T. s.)	1883	638. Petit. (C.).....	
14 ^e secrétaire particulier, 1894-1897.		Chef de division au ministère de l'Instruction publique, à Paris.	
16 ^e v.-prés., 1897-1900.		639. Petit. (T. s.).....	1837
Conseiller à la Cour.		Orléans.	
625. Pelletier-Sautelet, Dr.		640. Petit-Bois, Edmond du.	1831
(T. m.).....	1809	Receveur des domaines.	
3 ^e secrétaire général, 1821-1870.		641. Petit de la Forêt. (C.)	1831
626. Pellioux, Dr. (C.).....	1810	Pithiviers.	
Beaugency.		642. Petit-Lafosse. (H.)....	1811
627. Pellioux fils, Dr. (C.)	1830	Premier président à la Cour.	
Beaugency.		643. Petit, Dr Léon. (C.)...	1908
628. Pensée. (T. s.).....	1828	Secrétaire général de l'Œuvre d'Ormesson, à Paris.	
Professeur de dessin.		644. Peyret, Dr. (C.).....	1810
629. Peroepied, Dr. (C.)....	1906	Paris.	
Mont-Dore.		645. Pibrao, Dufaur de. (T. L.)	1842
630. Percheron. (T. et C.) .	1855	Archéologue.	
T. 1855, C. à Paris.		646. Picault, Dr. (C.).....	1810
631. Pereira, A. (H.) 1848 et 1870		Chirurgien à Courtenay.	
Préfet du Loiret.		647. Pierre, Isidore. (C.)...	1860
632. Perrault, Maurice. (C.)	1906	Secrétaire de la Société d'agriculture de Caen.	
Avoué à Epernay.			

	Date d'entrée dans la Société.
648. Pierson, Dr. (C.)	1810
Nevers.	
649. Pieyre, baron. (H.) ..	1810
Préfet du Loiret.	
650. Pihan-Duseillay. (C.) ..	1829
Nantes.	
651. Pilate, Dr. (T. M.)	1877
Chirurgien de l'Hôtel- Dieu d'Orléans.	
652. Pillien, Dr. (C.)	1810
La Charité.	
653. Pillon. (T.)	1809
Pharmacien.	
654. Pinçon. (T. A.)	1872
Sylviculteur.	
655. Pinçon, Albert. (T. A.) .	1885
Sylviculteur.	
656. Pinel, Dr. (C.)	1810
Membre de l'Institut.	
657. Pinet, Dr. (C.)	1822
La Rochelle.	
658. Pitron Dufeuillet. (C.) .	1829
659. Planchon. (C.)	1847
Professeur à la Faculté des Sciences de Mont- pellier.	
660. Poinsot. (C.)	1810
Professeur au Lycée Bo- naparte.	

	Date d'entrée dans la Société.
661. Poisson. (C.)	1810
Membre de l'Institut.	
662. Pommerais, Dr Couty de la. (C.)	1842
Neuville-aux-Bois.	
663. Ponoe (C.)	1824
Graveur du roi à Paris.	
664. Poncin. (T. et C.)	1867
T. 1867, C. 1874 à Bor- deaux, inspecteur des Forêts.	
665. Portal. (C.)	1810
Professeur au Collège de France.	
666. Portalis, Harold. (H.)	1899
Maire d'Orléans.	
667. Poterat, Mis de. (T. s.) .	1827
668. Poulain de Bossay. (H.)	1843
669. Poulet de l'Isle (T. et C.)	1809
T. 1809, C. 1821 à Angers, recteur d'Académie.	
670. Poupard. (C.)	1840
671. Poussin. (C.)	
672. Puyvallée, de Bengy Albert de. (T. A.) ...	1885
18 ^e v.-prés., 1901-1904. Propriétaire agriculteur.	

Q

673. Quantin. (T. A.)	1892
Chimiste départemental.	

R

	Date d'entrée dans la Société.		Date d'entrée dans la Société.
674. Rabourdin-Renant	1848	686. Renardier . (I. s.).....	1899
(T. et C.).		Ingénieur en chef des	
T. m. 1848, C. 1893.		Ponts et Chaussées.	
Pharmacien.		687. Renault , Léon. (H.)...	1874
675. Rabourdin-Grivot . (H).	1890	Préfet du Loiret.	
Maire d'Orléans.		688. Riccó , vicomte de. (H.).	1819
676. Raffetot , comte de. (C.).	1818	Préfet du Loiret.	
Ancien écuyer du roi à		689. Richerand , Dr. (C.)....	1810
Versailles.		Professeur à la Faculté	
677. Raguenet de Saint-Al-		de Paris.	
bin . (C.).....	1906	690. Riffant . (C.).....	1820
Orléans.		Régisseur général des	
678. Rameau , Dr. (C.).....	1810	poudres et salpêtres,	
Gien.		à Paris.	
679. Ranque , Dr. (T.).....	1809	691. Rimbert . (T. A.).....	1907
1 ^{er} secrétaire particulier,		Propriétaire horticul-	
1809-1810.		teur.	
5 ^e président, 1842-1847.		692. Ripault , L. (T).....	1818
Médecin de l'Hôtel-Dieu.		Bibliothécaire du Pre-	
680. Rapine , Henri. (C.)...	1906	mier Consul.	
Architecte diplômé du		693. Ripault , Dr. (C.).....	1840
gouvernement, à Pa-		Dijon.	
ris.		694. Robineau-Pineau . (H.).	1887
681. Raynal , Dr. (C.).....	1811	Maire d'Orléans.	
Bourges.		695. Rochas , de. (T. et H.).	1818
682. Raynaud . (C.)		T. 1818, H. 1820.	
Aix.		Membre du Conseil de	
683. Reboulleau , Dr. (C.)...	1867	l'Académie royale d'Or-	
Constantine.		léans.	
684. Récamier , Dr. (C.)....	1810	696. Rocher , Dr. (T. m.)...	1886
Médecin de l'Hôtel-Dieu,		Médecin de l'Hôpital gé-	
à Paris.		néral.	
685. Regnault . (H.).....	1879		
Préfet du Loiret.			

	Date d'entrée dans la Société.
697. Rocheterie, Max. de la. (T. et C.).....	1877
T. 1877, C. 1902.	
698. Rocques. (C.)	1866
Paris.	
699. Roger. (C.) . Saint-Firmin.	
700. Roland. (C.)	1823
Paris.	
701. Romagnesi, Alex. (C.) . Sculpteur-statuaire.	1818
702. Romagnesi, N. (C.) ...	1831
Professeur de dessin.	"
703. Romieux, Dr. (C.)	1810
La Rochelle.	
704. Rouzier-Joly, Dr. (C.) ..	1866
Clermont-de-l'Hérault.	
705. Roques, Dr. (C.)	1811
Paris.	
706. Roscoat, c^{te} du. (T. A.) . 19 ^e vice-président, 1904-1910. Sylviculteur.	1873
707. Rosny, Joseph de. (C.) . Secrétaire de l'Académie de Valenciennes.	1811

	Date d'entrée dans la Société.
708. Rouillé. (C.)	1810
Naturaliste aux Sables- d'Olonne.	
709. Rousseau, M^{sr}. (H.) ...	1807
Evêque d'Orléans.	
710. Rousseau. (H.)	1842
Maire d'Orléans.	
711. Rousseau. (T. s.)	1905
Ingénieur des Ponts et Chaussées.	
712. Roussel, Dr. (C.)	1847
Paris.	
713. Routhier. (C.)	1829
Avocat à Paris.	
714. Roux, Dr. (C.)	1810
Châteaurenard-du-Loi- ret.	
715. Roux, Dr. (C.)	1852
Marseille.	
716. Roy, Dr. (C.)	1810
Médecin du roi de Hol- lande.	
717. Royer-Collard, Dr. (C.) . Paris.	1810

S

718. Sabatier, Dr. (C.)	1832
Paris.	
719. Saget, abbé Louis. (C.) . Curé de Cléry.	1908
720. Sainjon. (T. s.)	1862
Inspecteur général des Ponts et Chaussées.	

721. Saint-Clavien, J. de. (C.)	1860
Saint-Cyran (Indre).	
722. Saint-Pol, comte de. (C.)	1909
Ingénieur agricole. Orléans.	
723. Saizi, Dr. (C.)	1810
Pithiviers.	

	Date d'entrée dans la Société.
724. Salmon. (T. s.)	1837
Professeur de dessin.	
725. Salvert, de. (C.)	1810
Naturaliste.	
726. Sanglier, Charles. (H.) .	1878
Maire d'Orléans.	
727. Saulnier. (H.)	1831
Préfet du Loiret.	
728. Saussaye, de la. (C.) . .	1833
729. Sauveur, Dr. (C.)	1810
Liège.	
730. Scarpa, Dr. (C.)	1810
Professeur d'anatomie à Paris.	
731. Sédillot, Dr. (C.)	1810
Secrétaire perpétuel de la Société de médecine, à Paris.	
732. Septier, chanoine. (T.) .	1818
Bibliothécaire municipal.	
733. Septmonville, de. (C.) .	1810
Evreux.	
734. Seurrat de la Boulaye. (T. et C.)	1877
T. A. 1877, C. 1883, Paris.	

	Date d'entrée dans la Société.
735. Sevin-Mareau. (T. et H.)	1823
T. L. 1823, H. 1838. Maire d'Orléans.	
736. Sezzi, Esther. (C.)	1861
Femme de lettres à Pa- ris.	
737. Shea, David. (C.)	1819
Londres.	
738. Siméon, baron. (H.) . . .	1835
Préfet du Loiret.	
739. Simon, Dr Léon. (C.) . .	1819
Paris.	
740. Simon. (C.) .	
Blois.	
741. Simonin. (T. s.)	1834
Pharmacien.	
742. Solimani, Dr. (C.)	1810
Nîmes.	
743. Soyer-Villemet. (C.) . . .	1830
Nantes.	
744. Sue, Dr. (T. et H.) .	
T. 1809, H. 1828.	
745. Sainte-Suzanne, Dr de. (C.)	1810
Etampes.	

T

746. Tabart. (C.)	1908
Pharmacien à Montargis.	
747. Tabouret. (T.)	1809
Pharmacien à Orléans..	
748. Taille, I. de la. (T.s.) .	1873
Inspecteur des télégra- phes.	

749. Talleyrand, Al. de. (C.)	1810
Maire de La Ferté.	
750. Talleyrand, de. (H.) . . .	1815
Préfet du Loiret.	
751. Tallon. (H.)	1907
Préfet du Loiret.	

	Date d'entrée dans la Société.
752. Tarenget, Dr de. (C.) ... 1810 Douai.	
753. Tarry. (C.) 1873 Inspecteur des finances à Paris.	
754. Tartra. (C.) 1810 Paris.	
755. Tessier. (H.) 1810 Membre de l'Institut, à Paris.	
756. Testaud-Marchain. (C.) 1818 Châteauroux.	
757. Testu. (C.) 1832 Professeur de l'Univer- sité, à Loches.	
758. Thea. (C.) 1819	
759. Thévenin. (T. s.) 1895 Directeur de la Manufac- ture des Tabacs, à Or- léans.	
760. Thion, Dr. (T. m.) 1826 Orléans.	
761. Thiville, de. (T. et C.) . 1810 T. s. 1810, C. 1821.	
762. Thomas. (C.) 1823 Nouvelle-Orléans.	
763. Thomas, Mesmin. (C.) . 1834	
764. Thomas. (C.) 1843 Paris.	
765. Thouret, Dr. (C.) 1810 Doyen de la Faculté de médecine, à Paris.	
766. Thury. (C.) 1810 Minéralogiste à Paris.	
767. Tollemare, de. (C.) 1824 Nantes.	

	Date d'entrée dans la Société.
768. Tonnellier. (C.) 1810 Minéralogiste à Paris.	
769. Torquat, ab. de. (T. L.) . 1857 Orléans.	
770. Touanne, de la. (T. s.) 1868 Orléans.	
771. Touche, Dr. (T. m.) 1907 Chirurgien - adjoint de l'Hôtel - Dieu, à Or- léans.	
772. Touchet, M^{sr}. (H.) 1894 Evêque d'Orléans.	
773. Tourlet, Dr. (C.) 1810 Paris.	
774. Transon. (H.) 1896 Maire d'Orléans.	
775. Trederne, Dr. (C.) 1810 Paris.	
776. Trémery, de. (C.) 1810 Professeur de physique, à Paris.	
777. Trépont. (H.) 1905 Préfet du Loiret.	
778. Tristan, Jules de. (T.) . 1809 2 ^e vice-président, 1810-1815. 4 ^e secrétaire particulier, 1818-1819. 3 ^e vice-président, 1819-1826.	
779. Tristan père, de. (H.) . 1818 Echevin et maire d'Or- léans.	
780. Tristan, A. de. (T. A.) 1834 Ancien garde du corps de Louis XVIII.	

	Date d'entrée dans la Société.		Date d'entrée dans la Société.
781. Tristan, Th. de. (T. s.)	1855	784. Trouillet. (C.)	1823
Commandant des sa- peurs-pompiers d'Or- léans.		Montargis.	
782. Tristan, Elzéar de. (C.)	1901	785. Trouin. (C.)	1810
Colonel d'artillerie en re- traite, à Saint-Cyr-en- Val.		Membre de l'Institut, à Paris.	
783. Tristan, R. de. (T. A.)	1903	786. Trucy, Dr de. (C.)	1810
Propriétaire agriculteur.		Marseille.	

V

787. Vacher, Dr. (T. m.)	1891	798. Verdier. (T. A.)	1828
Chirurgien oculiste.		799. Vergnaud. (T. s.)	1825
788. Vainat de Solignac. (C.)		800. Vérin. (C.)	1906
789. Valentin, Dr. (C.)	1824	Docteur ès lettres, à Pont-Levoy.	
Nancy.		801. Verneuil, D. de. (T.) ..	1818
790. Vallet, Dr. (T. m.)	1819	Orléans.	
Chirurgien de l'Hôtel- Dieu.		802. Violet, Dr. (C.)	1810
791. Varicourt, M^{sr} de. (H.)	1819	Châteaurenard - du-Loi- ret.	
Evêque d'Orléans.		803. Vignat, Eugène. (H.)	1856
792. Vaslin. (C.)	1843	Maire d'Orléans.	
Nantes.		804. Vignery, Dr. (C.)	1810
793. Vassal, de. (T. s.)	1842	Toulouse.	
794. Vauquelin. (C.)	1810	805. Villebrême, de. (T. et C.)	1810
Membre de l'Institut, à Paris.		T. 1810, C. 1826.	
795. Vaussin, Dr. (T.)	1859	806. Villebrême, de (T. s.)	1848
Médecin de l'Hôtel-Dieu, à Orléans.		Orléans.	
796. Vauzelles, de. (T. L.) ..	1868	807. Villemin. (C.)	1843
Conseiller à la Cour.		Paris.	
797. Vavin. (C.)	1867	808. Villemereux. (T. s.) ..	1855
Lieutenant de vaisseau.		Inspecteur d'Académie.	

	Date d'entrée dans la Société.	
809. Villeneuve, de. (H.)..	1843	
Préfet du Loiret.		
810. Villy. (C).....	1822	
Metz.		
811. Vilmorin, M. de. (C.)..	1909	
Propriétaire horticulteur.		

	Date d'entrée dans la Société.	
812. Vitalis, Dr. (C.).....	1810	
Rouen.		
813. Voisin, Dr. (C.).....	1810	
Versailles.		

W

814. Watbled. (T. et C.)...	1862	
C. 1862, à Oran ;		
T. A. 1898, à Orléans.		
815. Watson. (T. L.).....	1848	
Bibliothécaire municipal.		

816. Werner. (C.).....	1810	
Conseiller des mines à Freyberg.		
817. Wildnow. (C.).....	1810	
Professeur de botanique à Berlin.		

CONCIERGES DE LA SOCIÉTÉ ⁽¹⁾

1809-1909

1. Ruison (Joseph) (2).....	1809 à 1818
2. Percheron (François).....	1818 à 1822
3. Contant (Jean-Baptiste).....	1822 à 1829
4. Taragon-Bize (Jean-Baptiste).....	1829 à 1843
5. Taragon-Bize (veuve Annette).....	1843 à 1868
6. Taragon-Jutteau (Emery).....	1868 à 1882
7. Taragon-Jutteau (veuve Célestine)	1882 à 1883
8. Chartier-Taragon (veuve Julie).....	1883 à 1894
9. Mongendre (Arthur).....	1894.

(1) Après les noms des membres de notre Académie, nous croyons devoir donner ceux de nos concierges, véritables seigneurs et maîtres de notre hôtel en dehors des heures de séances.

Ils ont la garde de nos archives et de notre bibliothèque. Dans certains nous avons trouvé des secrétaires, dans tous des gardiens vigilants et fidèles ; leurs noms ont donc leur place ici : c'est une manière de leur témoigner notre estime et notre satisfaction.

Nos concierges ont appartenu aux honorables corporations de serruriers, tailleurs, doreurs ; le dernier est un ancien instituteur.

La place de portier du Temple des lettres et des sciences d'Orléans est très convoitée. Les compétitions se font nombreuses dès que la place est vacante : l'heureux élu a la gloire d'avoir été choisi parmi vingt postulants.

(2) Le secrétaire perpétuel, docteur Dom. Latour fils, avait une telle opinion du concierge de la Société des sciences physiques, médicales et d'agriculture d'Orléans, qu'il le décore du nom de Reluisant (*Bulletin*, 1812, p. 38). Son vrai nom est bien Ruizan (Joseph-François), serrurier, décédé à l'âge de 77 ans, le 25 avril 1818 ; mais, vraisemblablement, on devait le connaître aussi sous le nom de Reluisant, car le docteur Payen, trésorier, après l'avoir inscrit plusieurs fois dans ses comptes sous le nom de Ruizan, le nomme Reluizan dans les comptes de 1818. Dans une facture, il est appelé Reluisant par M. Beaufort, qui fournissait la lumière « à la Chambre de médecine », sous forme de chandelles.

L'ASSISTANCE AUX BLESSÉS PENDANT LE SIÈGE D'ORLÉANS (1428-1429)

PAR M. LE CHANOINE TH. COCHARD

Membre de la Section des Lettres

Séances des 2 octobre et 6 novembre 1908

RAPPORT VERBAL DU D^r MARMASSE

Membre de la Section de Médecine

Séance du 2 avril 1909

Il y a quelques années, en recherchant le nombre et les noms des *Trépassés du Siège* (1), nous avons rencontré, à chaque combat et surtout à chaque assaut des bastilles anglaises, maints et maints blessés.

Nous nous demandions alors si ces victimes de la guerre avaient été, à temps, soignées et secourues.

Comme cette question sanitaire demandait à être traitée par un homme compétent en la matière, nous l'avions indiquée à l'un de nos collègues de la « section de médecine » (2) ; mais le temps et la santé ne lui permirent pas de l'étudier.

(1) *Les Trépassés du Siège d'Orléans* (1428-1429), broch. in-8° de 80 pages ; 1903, Orléans, librairie Herluison.

(2) M. le docteur Arqué, secrétaire général de la Société des Sciences.

Dès lors, malgré notre ignorance médicale, nous résolûmes d'utiliser nous-même les données de l'histoire sur un sujet qui aurait gagné, en autorité et en précision, s'il avait été exposé par un chirurgien, expert dans « l'art d'appareiller et de guérir les blessures », pour parler comme au xv^e siècle.

Ces documents *sui generis* ne pouvaient être que fort rares.

Nous les avons cherchés, d'abord dans les *Chroniques* du Siège. Mais, celles-ci ne s'attachant qu'aux faits de la guerre, ce n'est qu'incidemment qu'elles signalent les blessés, sans se soucier de nous renseigner sur leur sort. Puis, nous avons compulsé les *comptes royaux* et les *comptes de Ville* (1).

Ici et là, les articles, éparpillés, nous ont fourni les vrais éléments de notre étude. Si laconiques qu'ils soient, ils sont assez abondants pour nous renseigner sur l'assistance publique donnée aux blessés par l'autorité royale et par l'administration municipale.

A coup sûr, c'est là un sujet neuf : traité historiquement, il projettera un peu de lumière sur une question qui, de nos jours, plus que jamais, au point de vue humanitaire, est à l'ordre du jour de toutes les nations.

Celles-ci ne souhaitent qu'à la paix ; mais une paix l'arme au pied, suivant l'axiome : *Si vis pacem, para bellum*. Or, dans ces préparatifs de guerre, l'assistance aux blessés n'est pas oubliée.

De plus, cette étude aura un autre résultat, celui-ci, de détruire un préjugé.

En effet, les encyclopédistes, qui se croient tous des

(1) Pour les *Chroniques* du Siège et pour les *Comptes*, nous suivons l'édition CHARPENTIER ET CUISSARD du *Journal du Siège*, qui les contient.

Pic de la Mirandole, écrivent qu'avant l'institution des armées permanentes, qui n'eut lieu en France qu'à la fin du xv^e siècle, les blessés étaient abandonnés sur le champ de bataille, sans soins ni secours.

On verra, au contraire, que, s'ils s'étaient donné la peine d'étudier leur sujet, ils n'auraient pas affirmé un fait si contraire aux sentiments d'humanité, que la foi religieuse inspirait à nos pères.

L'assistance publique était, au moyen âge, très développée et admirablement pratiquée. Les maisons-Dieu, les maladreries, les hospices pour les voyageurs, les sanitas pour les maladies infectieuses en sont une preuve.

L'assistance des blessés sur le champ de bataille aurait-elle été omise par ceux qui pratiquaient si largement la charité, à l'égard des pauvres malades, des lépreux et des pestiférés ?

Non, nos encyclopédistes modernes, en voulant paraître savants *de omni re scibili*, ne sont parfois que des ignorants. Quand on ne sait pas, on se tait, ou mieux, on l'avoue : *Scire ignorare magna scientia est.*

A Orléans, durant le Siège, bourgeois et capitaines leur infligent un démenti formel, qui ne souffre aucune réplique.

Les premiers avaient un cœur trop patriotique pour ne pas accueillir avec bienveillance et traiter avec humanité ceux qui venaient combattre et mourir pour la défense de leur cité.

Les Orléanais, en effet, prévoyant que leur ville serait assiégée par les Anglais, n'avaient pas attendu que lord Salisbury arrivât devant leurs murs pour supplier le roi Charles VII de leur envoyer des troupes, aux-

quelles la milice bourgeoise se joindrait pour défendre la clef de la Loire.

Le roi leur envoya les troupes qu'il put rassembler, ou plutôt soudoyer, — car le trésor royal était à peu près à sec — ayant mis à leur tête le bâtard d'Orléans, frère adultérin du duc d'Orléans, Charles, alors prisonnier en Angleterre.

Ceux d'Orléans accueillirent les gens d'armes avec une sympathie qu'on ne leur connaissait pas ; car, avant le Siège, ils n'aimaient pas les gens d'armes, qui, pour le service du roi, logeaient, de temps à autre, dans leur cité : c'étaient, d'ailleurs, d'anciens routiers : picorurs, batailleurs et paillards.

Mais, du jour où ces mercenaires furent appelés à prendre part, avec eux, à la défense de leur ville contre l'Anglais, les Orléanais leur ouvrirent leur foyer, les alimentant et les soignant dans leurs maladies, non seulement comme des concitoyens, mais comme leurs enfants ou leurs frères.

Nous lisons, en effet, dans *l'Etablissement de la fête du 8 mai* :

« Durant le Siège, onques n'y eut aucune division entre les gens d'armes et ceux de la ville, nonobstant que par avant ils se entre haïssaient comme chiens et chats : mais, quand ils furent avec ceux de la ville, ils étaient comme frères ; et aussi ceux de la ville ne leur faisaient avoir aucune nécessité ou souffreté à leur pouvoir, en quelque manière que ce fut (1). »

Le chroniqueur du Siège n'est pas moins explicite :

« Et sy (les bourgeois) estoient avec (les gens d'armes) très unis pour défendre la cité ; et par ce les départaient entre eux, en leurs hôtels, et les nourrissaient de tels

(1) *Etablissement de la Procession du 8 mai*, p. 155.

biens que Dieu leur donnait, aussi familièrement comme s'ils eussent été leurs propres enfants (1). »

On peut croire que les gens d'armes du dehors, en se voyant traiter par les habitants comme s'ils étaient de la famille, répondirent aux bons soins de leurs hôtes par plus de discipline, à l'intérieur de la cité, et plus de bravoure sur le champ de bataille (2).

Les capitaines, partageant les sentiments charitables des bourgeois vis-à-vis des soldats, ne se contentaient pas de les solder, de les armer et de les alimenter ; mais, quand ceux-ci tombaient blessés, ils étaient aussitôt l'objet de leurs soins.

A Orléans, ces « chefs de guerre » furent surtout le bâtard d'Orléans et Jehanne la Pucelle. Qui oserait mettre en doute leur sollicitude à faire soigner leurs blessés, après avoir lu les deux traits où l'un et l'autre témoignent d'une si grande commisération pour les victimes de la guerre ?

C'était le 18 juin 1429, entre Lignerolles et Patay : à l'approche de l'armée française, les Anglais, pris de panique, s'étaient enfuis ; mais, poursuivis et pourchassés, 2,000 d'entre eux furent tués et 200 emmenés prisonniers.

Or, Jeanne à cheval croisait ceux-ci, qui défilaient devant elle, quand elle remarqua que l'un des Français, qui conduisait un groupe, frappa si brutalement l'un d'eux à la tête qu'il était tombé sans connaissance. Aus-

(1) *Journal du Siège*, p. 92.

(2) Le *Journal du Siège* ne signale qu'un acte d'indiscipline militaire commis par deux hommes d'armes de la compagnie du Gallois de Villiers : comme ils avaient « rompu le sauf conduit octroyé par le bâtard d'Orléans », celui-ci, le 10 mars, les fit pendre à un arbre hors la Porte Bourgogne (p. 57).

sitôt, prise de pitié pour le malheureux, la Pucelle mettait pied à terre, tentait de le ranimer de son mieux. Mais, comme il était blessé à en mourir, tout en le soulevant doucement et le consolant avec bonté, elle l'amenait à se confesser à l'un des aumôniers qui suivait l'armée (1).

Ainsi, pour Jeanne, l'Anglais blessé n'était plus un ennemi, mais un ami, *non hostis, sed hospes* : elle l'eût soigné comme une de nos sœurs de charité.

C'est de cette scène que s'inspira la princesse Marie d'Orléans, lorsqu'elle voulut composer une statue équestre de l'Héroïne (2).

Un peu plus tard, le bâtard d'Orléans nous apparaît s'apitoyant sur le sort d'une pauvre femme « navrée d'une grande plaie » par la brutalité d'un franc archer.

Après l'échec éprouvé par les Français devant Paris, le bâtard d'Orléans dut, avec ses troupes, se rabattre sur la Loire. Ce fut dans cette marche que peut se placer cette scène, qui rappelle celle de la Pucelle devant Patay.

Une lettre du bon capitaine, qui faisait étape à Saint-Benoît-sur-Loire, à M^{me} de Dampierre, qui résidait à quelques lieues de là, la décrit sommairement, avec une

(1) QUICHERAT, III, *Déposition de fr. Jean Pâquerel et de Louis de Coutes*.

(2) Notre Musée de Jeanne d'Arc en possède un exemplaire en plâtre, et le salon de l'Hôtel de Ville un autre en bronze : ces deux statues sont les dons à la ville d'Orléans de la reine Marie-Amélie, mère de l'auteur (1851-1855).

Jeanne d'Arc à cheval, armée de toutes pièces, sauf la tête, qui est coiffée d'une toque, cheveux courts, huque sur l'armure, de la main droite, abaisse son épée ; de la main gauche, elle tient les rênes. Sous les pieds du coursier, qui suspend sa marche, gît le corps d'un Anglais inanimé. A cette vue, Jeanne éprouve une émotion qui se trahit sur son visage et dans l'attitude de son corps.

délicatesse de cœur, insoupçonnée dans un soldat, mais digne d'un héros chrétien.

LETTRE DU BATARD D'ORLÉANS

à *M^{me} de Dampierre*

« MADAME ma comère, je me recommande à vous tant comme je puy ; je vous envoie Gauvayn avecque tel messaige que debvrez vous en esmerveiller de ma part, qui est ce petit enfant lequel ay depuyz deux jours et le veulx sortir de nos marches, l'ayant resçu d'une povre fame, laquelle ayant ung franc archer navré de grant plaie, et le tenant à son col, me l'a se tellement recommandé que je le prinsse, que je ne l'ay peu refuser, et le vous veulx aussi recommander et que faciez prier pour la povre dicte fame, laquelle, avant que morir, se confessa et prist touz les sacremenz comme bonne chrestienne, me priant bien de son dit enfant et de son âme.

De quoy vous en retorne jouxte la promesse que luy en ay faycte, priant notre benoit Créateur vous donner en sa grasse bien bonne vye et vos désirz.

De Saint Benoict, XX^e jour de sétambre.

Le tout votre bon compère,

LE BASTARD D'ORLÉANS.

M. Loiseleur, dans un de ses ouvrages sur le Siège d'Orléans, souhaitait que cette belle scène inspirât un grand peintre.

En attendant, sur notre désir, l'auteur du *Nouveau mystère du Siège d'Orléans* a bien voulu composer une touchante et naïve élégie, digne de ses « Poèmes Johaniques » (1), que nous reproduisons ici pour servir de commentaire à la missive si belle du compagnon de la Pucelle.

(1) *Ann. relig.*, 1895, p. 395.

CHANT DE COMPAGNONS DE GUERRE

(XV^e SIÈCLE)

Ah ! c'est un rude homme de guerre
Que monseigneur Jean de Dunois !...
Au combat, s'il ne boude guère,
Il est pitoyable à la guerre,
En vrai chevalier de tournois.

Un jour, dans le sac d'une place,
— Chose affreuse, même au vainqueur,
Sanglante, et qui d'horreur vous glace ! —
Un jour, dans le sac d'une place,
Nous avons pu juger son cœur.

Une femme gisait — mourante,
Navrée à grands coups, sur le sol.
Dans la cohue indifférente,
Elle appelait, faible et mourante,
Tenant son enfant à son col.

Lors, sur beau cheval de bataille,
Par hasard passait monseigneur ;
Il vit, frappé à moult entaille,
La victime de la bataille,
Et s'écria : « Sur mon honneur !

J'aurai pitié de la pauvrete,
Parmi tous ces indifférents ! »
— « Ah ! Monseigneur ; point ne regrette
De m'en aller, » dit la pauvrete ;
« Mais l'enfantelet ? » — « Je le prends ! »

Et, sur son cheval de bataille,
Se penchant vers l'enfantelet,
Monseigneur inclina sa taille
Vers l'orphelin de la bataille,
Et le prit, de son gantelet.

Puis (vraiment avec une larme)
Il l'assit sur son bras de fer,
Le cachant dans son *manteau d'arme*,
Et la mère, avec flot de larme,
Lui dit : « Vous me tirez d'enfer !...

Non, la mort ne m'est plus amère.
Vous le recommande si tant
Que puisse faire un cœur de mère.
Non ! la mort ne m'est plus amère ;
Et je m'en vais, le cœur content.

Mais qu'un fils de bonne chrétienne
Reste, sire, avec bons chrétiens ! »
— « Oui, bonne femme : à moi ne tienne...,
S'il est fils de bonne chrétienne,
Moult vaut la chose ; et je m'y tiens.

Bonne femme, voici le prêtre
Qui vient pour s'occuper de vous...
Embrassez encor ce doux être,
Avant que de parler au prêtre ;
Et puis, adieu ; comptez sur nous ».

Adonc s'en fut. Comme nourrice,
Allait, tout chargé, monseigneur :
« Puisqu'il plut à Dieu que le prisse,
Pauvret, je serai sa nourrice ;
Mais je n'y connais rien, d'honneur !... »

Si bien qu'après deux jours de marche
Où point ne quitta l'enfançon,
Monseigneur fit une démarche
Forcée, après deux jours de marche,
Et plaça le petit garçon.

Lors à la dame de Dampierre
Par un beau page il l'envoya :
Duquel fait, mouilla sa paupière
La bonne dame de Dampierre,
Et ledit enfant s'octroya.

C'est ainsi, même en temps de guerre,
Que monseigneur Jean de Dunois
Entendait les choses, naguère :
Vrai chevalier, pour qui la guerre
A comme un reflet des tournois.

Emile EUDE.

Si nos bourgeois et nos capitaines étaient d'un naturel aussi compatissant pour les victimes de la guerre, seraient-ils restés indifférents à l'égard de leurs défenseurs et de leurs soldats tombés sur le champ de bataille ?

Assurément non : l'histoire du Siège en donne maintes preuves formelles, qu'il convient d'exposer.

SERVICE MÉDICAL

Dès que, par un message spécial, Charles VII, qui était alors à Chinon, apprit que les Anglais avaient commencé le Siège d'Orléans (12 oct. 1428), le roi délégua un de ses chirurgiens pour rejoindre les troupes royales chargées « de la garde, tuition et défense d'Orléans ». C'était maistre Jehan JODOIGNE. En même temps, il lui était alloué XXX livres tournois, pour se procurer les remèdes nécessaires aux blessés :

« A maistre Jehan Jodoigne, cirurgien, pour acheter des onguements et autres médecines, pour garir les malades au dict lieu d'Orliens — XXX l. tournois (1) ».

Le peu de blessés à la fois ne nécessitant pas, sans doute, au début, une résidence continue, — d'autant que, comme nous le verrons plus loin, la ville avait, elle aussi, réquisitionné un de ses chirurgiens pour ses blessés, — maître Jodoigne était retourné à Chinon.

Mais, quand l'armée de secours et le convoi, qui devait ravitailler et approvisionner en vivres et en munitions la ville assiégée, partirent de Blois, à la fin d'avril.

(1) *Journal du Siège*, p. 187, XXIV^e commandement, où il est dit que cette somme fut remise audit chirurgien, dès la fin du mois de mars 1429.

maître Jodoigne reçut l'ordre de quitter Chinon pour se rendre à Orléans, car tout faisait prévoir que, des actions décisives ne tardant pas à s'engager, bien des blessés, parmi les gens du roi, auraient besoin de ses soins immédiats et continus, et de ses onguents plus ou moins souverains.

Avant son départ, qui eut lieu vers le 30 avril, le trésorier royal des Guerres, Hémon Raguier (1), lui remettait une allocation de XXV liv. tournois :

« A maistre Jehan, le cirurgien, pour avoir des drogues et des oignements, et aler dudict lieu de Chinon audict lieu d'Orliens de l'ordonnance du Roy nostre dict seigneur, saner et garir les bleciés estant illec — XXV livres tournois (2). »

Les Procureurs de la ville, de leur côté, avaient demandé à maistre THOMAS, l'un des chirurgiens de la cité assiégée, de se charger des blessés de la milice bourgeoise.

A la fin du Siège, celui-ci reçut pour salaire 8 livres tournois (3) :

« A Maistre Thomas, cirrogien, pour son sallère d'avoir appareillé les hommes d'armes, qui ont été bléciés — par l'ordonnance des procureurs — VIII liv. tournois. »

(1) Ce fonctionnaire avait plusieurs fils, dont l'un, Antoine, devait lui succéder en 1433, et dont un autre fut chanoine à Orléans et seigneur de l'Hay, près de Bourg-la-Reine, où, en 1468, mourut Dunois. (Cf. *Histoire de Cléry*, par L. JARRY, p. 126, et *Comptes de Charles VII*, par LOISELEUR, p. 162.)

(2) *Journal du Siège*, p. 195.

(3) *Journal du Siège*, p. 218. — Par suite d'une mauvaise lecture du texte original (CC. 701), on a écrit *Murgier* au lieu de *Cirrogien*.

Nos chirurgiens, ne pouvant suffire à la besogne, se firent aider par des barbiers. Ceux-ci visitaient les blessés à domicile et pansaient leurs plaies.

De ces derniers, Jehan PICHORE fut le plus occupé, à en juger par le salaire qu'il reçut deux fois :

« A Jehan Pichore, barbier, pour don à lui fait, parce qu'il a reviseté plusieurs gens d'armes blessés durant le Siège, oultre et par dessus X l., qui lui en furent paieez — et parce qu'il n'était pas content, pour ce VIII l. p. (1). »

L'autre barbier, Jehan CHEVILLON, reçut, sans se plaindre, 48 sous parisis :

« A Jehan Chevillon, barbier, pour avoir appareillé plusieurs gens d'armes qui ont été blessés durant le Siège, XLIII, s. p. (2). »

Ainsi, le service médical pour les blessés était officiellement organisé avec deux chirurgiens et deux barbiers.

Le service thérapeutique n'avait pas été oublié : il avait été confié à l'un des apothicaires de la ville, Geoffroy DRION.

Geoffroy Drion était un personnage, sinon considérable, considéré du moins pour son savoir professionnel et pour son dévouement intelligent à la défense de la ville. Les Procureurs le tenaient en si haute estime que, lorsqu'ils surent que, par les soins de la reine Yolande d'Aragon, un convoi de secours se formait à Blois, ils le déléguèrent auprès d'elle pour la renseigner sur les divers besoins d'Orléans, l'état des provisions et sur les ressources dont disposaient encore les assiégés (3).

(1) *Journal du Siège*, p. 230.

(2) *Ib.*, p. 229.

(3) QUICHERAT, *Procès*, III, p. 93. — D'après les *Comptes de forteresse*, trois Procureurs avaient été députés, dans le même temps, pour s'entendre avec Yolande au sujet des blés réclamés.

Geoffroy, par deux fois abandonnant son apothicairerie, se rendit à Blois dans le courant de mars. A chaque fois, il eut à « vaquer », d'abord à « recevoir et à mettre en sauf le blé que la reine de Sicile avait fait amener à Blois » ; et à « mettre en sacs de toile le blé et du salpêtre » ; puis, à expédier à Châteaudun une certaine quantité de ce « salpêtre affiné et dès habillements de guerre ».

Après avoir fait œuvre d'intendant militaire, notre apothicaire revenait à son officine pour alimenter le service médical des « drogues » et « onguents » nécessaires aux soins et aux pansements des blessés.

D'après les *Comptes de ville*, il lui fut alloué, pour son double voyage, qui avait duré 20 jours, la somme de LXX livres, 14 sous parisis (1). »

Ce praticien était même, à l'occasion, infirmier. Ne pouvant quitter son officine sans mécontenter sa clientèle, il soigna plusieurs blessés, qui logeaient en son « ostel » (2), proche l'église Saint-Samson :

« A Geoffroy Drion, apothicaire, pour avoir gouverné Maître Jehan le couleuvrineur, quand il fut blessé : — et — et ung sien varlet — par composition faite à lui — VII l. 4 s. p. (3). »

Ainsi, — il convient de le répéter, — pendant le Siège, deux chirurgiens, deux barbiers et un apothicaire furent *officiellement* chargés du soin des blessés.

Les Pic de la Mirandole de nos futures encyclopédies

(1) *Journal du Siège*, p. 327.

(2) C'est en cet hôtel que Isabeau Romée, mère de la Pucelle, fut soignée à son arrivée à Orléans, 1440.

(3) *Journal du Siège*, p. 256. — Jean de Montesclère fut blessé en mars 1429.

feront bien de se le rappeler, lorsqu'ils auront à traiter de l'assistance aux blessés au xv^e siècle.

LES BLESSÉS

Sans doute, le nombre de deux chirurgiens et de deux ou trois barbiers pour une armée de 6,000 à 7,000 soldats semble bien minime ; cependant il était suffisant.

En effet, tout compte fait, il y eut peu de blessés à la fois, car, durant la majeure partie du Siège, on compte plus d'escarmouches que de vrais combats. Comme les Anglais ne cherchaient qu'à affamer les Orléanais par le blocus, ceux-ci ne firent des sorties fréquentes que pour empêcher l'encerclement des bastilles et pour faciliter le ravitaillement de leur ville en munitions de bouche et de guerre.

Il n'y eut de sanglant, au début du Siège, que l'assaut des Tourelles (21 octobre 1428) par les Anglais ; que la sanglante *journée des Harengs* (12 février 1429), à six lieues de la ville assiégée, et que le triple assaut final et victorieux des bastilles de Saint-Loup, des Augustins et des Tourelles.

Malgré le petit nombre de blessés, plus présumé que certain, il nous eût été utile, au point de vue spécial de cette étude sanitaire, de pouvoir chiffrer leur nombre réel. Mais les données historiques des *chroniqueurs* sont trop vagues pour tenter cette supputation.

Nos statisticiens modernes, pour établir le nombre des blessés dans les grandes batailles récentes, le proportionnent à celui des tués. Il nous semble que, pour les batailles du xv^e siècle, où l'artillerie ne faisait que commencer à se joindre aux armes blanches et de traits (1), on ne peut calculer *à pari*.

(1) Epées, lances, haches, guisarmes ; piques, flèches, javelots.

Néanmoins, nous nous hasarderons à donner un nombre approximatif.

Donné que l'assaut final des Tourelles, qui dura onze heures, coûta aux vainqueurs 100 blessés, calculant d'après ce nombre authentique (1) que, dans les assauts des Augustins et de Saint-Loup, 100 autres furent blessés ; à ces 200, ajoutez de 150 à 200 pour tous les petits combats, qui signalèrent la défaite du 12 octobre 1428 et les escarmouches jusqu'au 4 mai 1429, on arrive à un total de 400 blessés contre 750 tués ; et tout cela, successivement ; ce qui devait permettre au service médical de suffire à sa besogne humanitaire.

Quant au genre de blessures, qui réclamaient l'intervention du chirurgien et les pansements des barbiers, il correspondait à la nature des armes et à la manière de combattre.

Ces blessures, comme nous le verrons plus loin, consistaient en fractures des membres, causées par des chutes, ou par les masses d'armes ; en plaies saignantes faites par les boulets des bombardes, la plombée des couleuvrines, par les chausse-trapes, et surtout par les flèches des archers et des arbalétriers.

Quant aux blessés, ce sont surtout les chefs, qui, se tenant aux premiers rangs, sont atteints par les coups ou les projectiles de l'ennemi. Aussi nos *chroniqueurs* du Siègè, qui se sont tus sur le nombre des blessés, parlent des principaux capitaines et surtout de la Pucelle, qui furent blessés. Cette énumération rentre trop dans notre sujet pour que nous l'omettions.

Le 21 octobre 1428, sont blessés Xaintrailles et Pierre

(1) *Déposition de Jeanne d'Arc* devant les juges de Rouen.

de la Chapelle (1), celui-ci si grièvement qu'il succomba peu de temps après.

Le même jour, c'est le gouverneur de la ville, le sieur de Gaucourt qui, tombant de cheval, près de Saint-Pierre-Empont, se démit le bras.

Le 30 décembre, le sire Chabannes est blessé au pied, d'un trait.

Le 1^{er} janvier 1429, c'est l'ancien chef de bande, l'abbé de Cerquenneaux, qui, à se bien défendre, reçoit une blessure (2).

Le 30 janvier, c'est le milicien Simon de Beaugency, qui est blessé mortellement.

A Rouvray-Saint-Denis (12 février), le bâtard d'Orléans est blessé au pied.

Le 3 mars, l'écuyer gascon Guillaume de Vernade est fait prisonnier après avoir été grièvement blessé.

Un autre jour, dans le mois de mars, Jean le « Coulevrineur » et son « varlet » sont assez blessés pour être soignés chez l'apothicaire Drion.

Le 6 mai, Jehanne la Pucelle, dirigeant l'assaut des Augustins, se blesse au pied, en heurtant une chausse-trape ; et, le 7 mai, dans le fossé même des Tourelles, elle est transpercée d'un javelot anglais entre l'épaule et la gorge.

Nous aurons à revenir sur ces illustres blessés, quand nous aurons à parler des soins que nécessiterent leurs blessures.

A ces chevaliers, il faut joindre les simples hommes

(1) Le sieur de la Chapelle est surnommé PIERRE dans le *Journal du Siège* et GUILLAUME dans la *Chronique du 8 mai*.

(2) Le 17 janvier, un boulet de canon ôte le soulier d'un compagnon, sans le blesser.

d'armes, qui sont cités, dans nos *Comptes de Ville*, comme blessés :

Les varlets de maître Jehan, de Duisy, fondateur de canons, et canonnier ; des hommes d'armes : l'un blessé à la jambe, l'autre ayant une jambe rompue.

Bertrand Coulon, homme d'armes, blessé, à l'assaut des Tourelles, par un boulet de canon.

On doit se rappeler qu'à cet assaut, les blessés furent fort nombreux, puisqu'au témoignage de la Pucelle ils atteignirent au nombre de cent.

SOINS DONNÉS AUX BLESSÉS

Il n'y a guère que les courtes notes des *Comptes de ville*, qui nous permettent de constater que les blessés étaient immédiatement soignés par les chirurgiens et pansés par les barbiers. Ces soins furent aussi éclairés et aussi efficaces que possible.

La chirurgie, sans être aussi hardie dans ses opérations que de nos jours, était, au xv^e siècle, aussi habile dans l'art de guérir les plaies et de remettre les membres brisés ou démis. Ce n'était plus une science en enfance.

Dès le commencement du xv^e siècle, il y avait, à Orléans, un collège de médecine (1), renommé (2), auquel

(1) V. LEMAIRE. — *Antiquités*. — Les médecins ou physiciens étaient alors, pour la plupart, des gens d'église ; ainsi le médecin, attaché à la Pucelle, pour le siège de Saint-Pierre-le-Moutier, était le doyen de la collégiale de Mehun-sur-Yèvre, Reginald Thierry. En 1490, c'était un prêtre, Pierre Bloet, qui, comme docteur en médecine, était chargé de soigner les malades à l'Hôtel-Dieu d'Orléans.

(2) Le duc d'Orléans avait pour médecin un Orléanais, Pierre de Vault. Le roi Louis XI avait également un Orléanais à son service comme médecin : il se nommait Chartier.

était annexée une école de chirurgie, d'où, après épreuves, sortaient d'excellents chirurgiens.

Le chirurgien Thomas, choisi par les Procureurs de la ville, pour s'occuper des blessés du Siège, avait donc tout le savoir exigé par ses fonctions. Les barbiers, ses aides, n'opéraient que sous ses yeux, ou d'après ses ordonnances.

Quant à la nature de ces soins et à la composition des onguents, lesdits comptes, qui ne sont que financiers, n'entrent dans aucun détail professionnel.

Que les blessés grièvement fussent relevés avant la fin de l'action et transportés dans la ville, les exemples suivants le prouvent amplement.

Un jour que, placé près de la Belle-Croix, Jehan le Couteuvrinier canonait, à loisir, les Anglais des Tourelles, pour se moquer d'eux « il se laissa choir à terre, feignant estre mort ou blessé. » Puis, ostensiblement, maître Jehan « se faisait porter en la ville ». Mais il retournait incontinent à l'escarmouche, et « faisait tant que les Anglais le sçavaient estre vif, en leur grand dommage et desplaisir (1) ».

Plus tard, néanmoins, maître Jehan fut blessé « pour de bon » : les Anglais se réjouirent sans doute, quand ses compagnons le transportèrent en ville : ce fut alors qu'il fut soigné chez l'apothicaire Drion.

A Rouvray-Saint-Denis, en s'apercevant que le bâtard d'Orléans, blessé au pied d'un trait, allait tomber aux mains de l'Anglais, deux archers retirèrent leur chef de la mêlée et, le hissant à grand'peine sur un cheval, ils réussirent à le sauver et à le conduire jusqu'à Orléans, où il n'arriva que dans la nuit (2).

(1) *Journal du Siège*, p. 19.

(2) *Journal du Siège*, p. 43 et 44.

Pendant l'assaut de la bastille anglaise de Saint-Loup, c'est tout un convoi de blessés qui est dirigé sur Orléans.

Le 4 mai, Jeanne, se portant au galop au secours des Français qui, à son insu, avaient assailli la bastille de Saint-Loup, sortait à peine de la porte Bourgogne qu'elle rencontrait ce convoi de blessés. Le premier blessé qu'elle aperçoit est ensanglanté, défiguré. — « Qui est-ce ? demande-t-elle. — C'est un Français, lui répond-on. — Jamais, répliqua-t-elle, je n'ai vu couler le sang français sans sentir mes cheveux se dresser sur ma tête ! (1) »

Et, pendant que tous ces blessés, accompagnés ou portés, sont dirigés sur la ville pour être incontinent soignés, elle pique des deux, et, arrivée au pied de la bastille, elle donne le signal d'un nouvel assaut, qui, cette fois, fut victorieux.

Le gouverneur d'Orléans, de Gaucourt, que nous avons vu s'être démis le bras, en passant près de la collégiale de Saint-Pierre-Empont, fut amené à la maison des étuves des hommes (2), sise rue du Plat-d'Etain (3). Là, un chirurgien, assisté d'un barbier, se mit en devoir d'appareiller le membre en souffrance.

Comment les chirurgiens traitaient-ils les blessures faites à l'arme blanche ? Nous n'avons guère qu'un exemple de la thérapeutique du xv^e siècle à donner, en la personne de Jeanne elle-même.

Le 7 mai, au moment où elle appliquait une échelle pour assaillir les Tourelles, une flèche, lancée par un

(1) QUICHERAT, *Procès*, III, p. 213. Déposition de d'Aulon.

(2) *Journal du Siège* [rue du Petit-Puits, selon le chanoine Dubois], p. 218.

(3) Les étuves pour les femmes se trouvaient rue de la Charpenterie, *Journal du Siège*, p. 218 ; selon Dubois, dans le *Vieux-Marché*, p. 218.

archer anglais, lui transperçait l'épaule. Elle roule dans le fossé : vite, elle en est tirée et conduite à l'écart, où elle est déposée sur l'herbe. Le bâtard d'Orléans, frère Paquerel, son aumônier, et les chefs l'entourent, anxieux et terrifiés.

Plusieurs hommes d'armes s'approchent. En voyant le sang couler et la Pucelle pleurer, ils offrent de charmer sa blessure. A cette proposition étrange, Jeanne répond : « J'aimerais mieux mourir que de commettre un péché : la volonté de Dieu soit faite ! Si l'on sait à mon mal quelque remède permis, je veux bien qu'on l'emploie ». Comme il n'y a point de chirurgien, Jeanne arrache elle-même le trait de son épaule, sur laquelle on applique une compresse imprégnée de lard et d'huile d'olives.

Puis, elle se remet en selle, et, au moment où la queue de son étendard, flottant au vent, touche à la muraille, elle pique des deux, en criant aux soldats : « En avant ! En avant ! tout est vôtre ! »

Les Tourelles forcées, Jeanne revenait à son logis où un habile chirurgien — ou maître Thomas, ou maître Jehan de Jodoigne — aidé par Jean d'Aulon, son écuyer, remplaçait par un pansement sérieux l'appareil rudimentaire, qui recouvrait la double plaie de la blessée (1). Puis, elle se coucha, n'ayant pris qu'un peu de vin mélangé d'eau (2).

Cette plaie, toutefois, ne se cicatrisa qu'au bout de quinze jours (3).

(1) *Procès*, III, « *per chirurgicum fota* ». Déposition de Dunois, p. 9 ; déposition de d'Aulon, p. 217.

(2) *Chronique de la Pucelle*, p. 259.

(3) A Rouen, Jeanne déclara à ses juges qu'elle fut guérie de sa blessure en quinze jours. — *Procès*.

Nous avons déjà vu la Pucelle, victorieuse à Patay, s'apitoyant sur un Anglais expirant.

Les Orléanais, un mois auparavant, témoignèrent, sans aucun doute, autant de commisération pour les blessés que les Anglais, en retraite, laissèrent dans leur camp (1) : ils les soignèrent à l'égal des leurs.

Cette hypothèse est trop conforme aux mœurs chevaleresques des combattants pour que nous ne l'acceptions pas. Alors, entre belligérants, le combat terminé, la courtoisie des procédés distinguait la trêve tacite, que chacun s'imposait.

Le *Journal du Siège* nous en fournit un exemple remarquable :

« Le mardi 22 février 1429, le comte de Suffolk et les seigneurs de Talbot et d'Escales envoyèrent par un héraut pour présent au bâtard d'Orléans un plat plein de figues, raisins (cabats) et dattes, en le priant qu'il lui plût envoyer au comte de Suffolk de la panne noire pour fourrer une robe. Ce qu'il fit volontiers, car il lui envoya par le héraut même ; de quoy le comte lui sut très grand gré (2) ».

Si donc, pour ne pas ralentir leur retraite, qui dut être précipitée, les Anglais délaissèrent leurs blessés et leurs ~~malades~~ du fort des Tourelles ou de l'ost de Saint-Laurent, on peut croire qu'ils comptaient sur l'humanité de leurs vainqueurs, afin qu'ils fussent soignés jusqu'à leur guérison. Dès lors, on pouvait les traiter en prisonniers, c'est-à-dire ne leur rendre leur liberté que contre une rançon proportionnée à leurs qualités.

(1) Le 8 mai, partirent les Anglais, mettant en l'abandon tous leurs malades, tant prisonniers comme autres (*Chronique de la Pucelle*). — QUICHERAT, V. p. 231.

(2) *Journal du Siège*, p. 55.

Sans être, plus que de raison, louangeurs du passé, nous pouvons penser que les soins donnés aux blessés du Siège par les chirurgiens et leurs aides du xv^e siècle étaient aussi efficaces que ceux des chirurgiens militaires du xx^e siècle.

Tout d'abord, le tempérament robuste et sain d'hommes habitués à une vie frugale et laborieuse, et capables d'une endurance habituelle, se prêtait à la guérison rapide des plaies, à la réduction des membres démis et à la suture de l'os brisé.

De plus, les blessés n'étaient pas centralisés dans une salle de l'Hôtel-Dieu : si le blessé était un milicien, il était transporté à son logis ; si c'était un homme d'armes, il était conduit à l'hôtel où ses compagnons étaient hébergés.

Cet isolement des blessés facilitait la cicatrisation de leurs plaies ; on n'avait donc pas à craindre la *pourriture* d'hôpital, si redoutée maintenant de nos chirurgiens militaires.

De fait, durant le Siège, il n'y eut, sous ce rapport, aucune maladie infectieuse, ni nulle autre épidémie (1).

SECOURS ACCORDÉS AUX BLESSÉS

Nos Procureurs ne se contentèrent pas d'assurer des soins aux blessés de la défense, ils leur octroyèrent des secours pécuniaires, quand ceux-ci étaient estropiés ou invalides, ou quand leur guérison tardait.

Il semble que chaque Procureur était chargé de visiter les blessés de son quartier, pour s'enquérir de ce

(1) La première épidémie, qui sévit à Orléans, après le Siège, ne se déclara qu'en 1433.

dont ils avaient besoin, soit pour consolider leur convalescence, soit pour les « aider à vivre ».

C'est ce qu'on peut déduire de la teneur des *Comptes de ville*, où sont enregistrés les dons faits aux blessés. Une simple énumération des articles suffira à justifier notre dire.

« A Raoulet de Recourt (1), pour bailler à un bon homme qui fut blessé à Jargeau, pour *don* à lui fait, 24 s. p. »

« A Raoulet de Recourt, pour un don fait à un homme blessé, 16 s. p. »

« A Jehan Mahy (2), pour *don* fait à des Ecosais qui étaient blessés, *pour les aider à vivre*, 48 s. p. »

« A Jehan Mahy, pour don fait à un povre homme blessé en la jambe, 4 s. p. »

« A Agnès de Champeaux (3), pour argent donné pour quérir aux gens d'armes, qui ont été blessés aux assauls des Tourelles, ce qui leur estoit besoing, XXV l. 8 s. p. »

« A Jaquet Leprêtre (4), pour un Ecosais, qui a eu la jambe rompue devant cette ville, pour un don à lui fait, 16 s. p. »

« A Jehan Morchoasne (5), pour bailler au varlet Guillaume Duisy, canonnier, pour don à lui fait parce qu'il était blessé, 63 s. p. »

« A Jehan Morchoasne, pour bailler au Moine, varlet de Maistre Jehan le canonnier, pour don à lui fait par les Procureurs, parce qu'il était blessé, 32 s. p. »

« A Jehan Le Camus (6), pour don à Barthélemy

(1) Bourgeois d'Orléans.

(2) Garde de la Prévôté d'Orléans.

(3) Procureur de la ville.

(4) Procureur de la ville en 1429.

(5) Procureur de la ville en 1429 et 1430.

(6) Bourgeois d'Orléans, parent de Pierre Le Camus, Procureur de la ville.

Coulon, homme d'armes, compagnie Oudin de Boissy, blessé d'un canon à l'assaut du boulevard du Portereau d'Orliens, 48 s. p. »

« A Jehan le Camus, pour don fait à un homme d'armes blessé, et pour deux lances ferrées, apportées par lui, après la prise des Tourelles, 32 s. p. »

« A Jehan de Civile (1), pour don à lui fait et à un blessé, 32 s. p. (2) ».

« Don fait à un blessé, Perroton du Mur, compagnie Roberton des Crois (3) ».

« A maître Jehan, canonnier, pour don à lui fait par les Procureurs, pour lui ayder à vivre, parce qu'il n'avait nuls gages de la ville, XXIII l. p. »

Le roi, de son côté, allouait au bâtard d'Orléans, qui, comme lieutenant général, commandait ses troupes, une assez forte somme à distribuer par l'intermédiaire de leurs capitaines respectifs :

« A mon dict Seigneur le Bâtard d'Orléans et à mon dict Seigneur de Graville, laquelle somme a esté par eux baillée et distribuée... en ladicte ville d'Orliens, à plusieurs personnes, gens de guerre et autres, compagnons, *qui avaient été blessés* audit siège, avoient dépendu du leur en ladicte ville et n'avoient de quoy vivre, pour ce ladicte somme V^e l. XV l. X 5. tourn. (4) ».

Comme on le voit, la ville répartit ses secours aux blessés sans distinction. Elle fit plus, il suffisait d'avoir

(1) Dans le compte de Raguier (p. 178), il est parlé de *Ferrando* de Civile, qui serait le capitaine de 26 hommes d'armes et de 14 hommes de trait. On peut présumer que ce Jehan de Civile lui était apparenté.

(2) *Comptes de ville*.

(3) *Archives communales*, CC, 711.

(4) *Compte de Raguier*, p. 187.

souffert du Siège pour recevoir d'elle un secours, témoins ces deux notes des comptes.

« A Guiot Boillève (1) pour *don* fait à neuf hommes d'armes des gens Pringent, qui sortaient du Châtelet de Paris, où ils étaient prisonniers de la prise de Janville et n'avoient quoy manger, pour ce 4 livres 6 s. p. »

« A Mahiet Gaulchier, peintre, don à lui fait pour l'aider à vivre, parce qu'il était indigent, gouteux, maladie qu'on dit lui être venue des grands peines et travaux qu'il a eus à faire pour la défense de la ville, en quoy, il s'est grandement employé, VIII livres ».

Dans les feuillets parcheminés des comptes municipaux, nous ne voyons que les actes financiers de l'assistance *publique* des blessés, c'est-à-dire ce que la ville a payé pour eux. Mais l'assistance privée des Orléanais en faveur de leurs défenseurs, blessés ou malheureux, nous échappe ; et cependant la coopération des habitants à soigner et à soulager ceux qui, pour les défendre, tombèrent sous leurs murs, est certaine, bien qu'aucun document n'en fournisse la preuve. On n'enregistre pas ce qui ne se paye point.

Si vous parcourez l'un des *marlyrologes des fondations de l'Hôtel-Dieu* d'Orléans, vous constaterez combien était générale et généreuse la charité des Orléanais, prêtres, bourgeois, artisans, pour les malades et les indigents, hospitalisés dans notre vieil Hôtel-Dieu (2).

Aussi, serait-ce faire injure à nos pères de penser que les blessés du Siège leur furent indifférents. Sans aucun doute les Orléanaises, femmes du peuple et bourgeoises, s'empressèrent d'aider les barbiers et de les suppléer pour soigner les blessés dans leur voisinage.

(1) Procureur de la ville.

(2) Cf. *Arch. hospitalières d'Orléans*.

Les blessés, qui se succédèrent et se multiplièrent après chaque combat important, logeaient, pour ainsi dire, sous leurs toits, répartis dans les quartiers bourgeois ou marchands, avoisinant le Châtelet ou les Grandes-Ecoles.

Pitoyables à la souffrance, les Orléanaises ajoutaient aux soins généraux des barbiers les soins particuliers et suivis de bonnes mères de famille.

Après l'assaut des Tourelles, le 7 mai, et le départ des Anglais (8 mai), le nombre des blessés français et même anglais s'accrut considérablement.

Sans aucun doute, les dames d'Orléans — ce que nous avons revu en 1870-1871 — se prodiguèrent, pour aider les chirurgiens et leurs auxiliaires dans leur mission.

Elles soignèrent et pansèrent les blessés, sans distinguer entre Français et Anglais, comme la Pucelle leur en avait donné l'exemple à Saint-Loup et à Patay.

Son page, Louis de Coutes, dans le *Nouveau mystère du Siège d'Orléans* (1), raconte si bien la scène de Patay, où la Pucelle se fit sœur de charité à l'égard d'un Anglais blessé mortellement, que nous n'hésitons pas à la reproduire :

La suivant, un jour, en bataille,
Avons vu prisonnier anglais
Qu'emmenaient gens d'armes français
Et parmi les nôtres, je sais
Qu'un certain, brute à haute taille,
Férit quelque Anglais fortement,
Si que tomba sans mouvement.
Dans l'instant passait la Pucelle :
Elle saute à bas de sa selle,
Relève l'Anglais expirant,

(1) *Nouveau Mystère du Siège d'Orléans*, par Em. EUDE, p. 202.

Le console, lui tient la tête,
Et (s'apitoyant et pleurant)
Doucement à mourir l'apprête
Et reçoit son dernier soupir.

Ainsi, sans conteste, durant le Siègè d'Orléans de 1428-1429, l'assistance publique aux blessés fut réellement organisée et s'exerça, du 12 octobre 1428 à la fin de juin 1429, au moins.

Le roi de France, dont Orléans était le dernier joyau de la couronne capétienne, et les Procureurs de la ville, qui le disputèrent au rapace léopard anglais, firent, sur ce point ignoré ou peu connu, tout leur devoir.

Que les plunitifs, qui l'ont nié par ignorance, fassent le leur, en disant qu'avant la création des armées permanentes, les blessés étaient soignés et secourus.

Nos ambulanciers, brancardiers et infirmiers de la « Croix-Rouge » ont donc des aînés, qui, sous le regard de la Pucelle d'Orléans et de ses compagnons, ayant été à la peine pour secourir les blessés, méritent, devant la grande histoire, d'être à l'honneur.



ÉTUDE
SUR
LA PHYSIONOMIE MORALE
DE LOUIS XI

PAR M. L'ABBÉ SAGET

Membre correspondant

Séances des 20 novembre, 4 et 18 décembre 1908

RAPPORT VERBAL DE M. PAUL BERTON

Membre de la Section des Lettres

Séance du 4 janvier 1909

La physionomie est, ce me semble, la transpiration de l'âme au travers de la poussière du corps, ou mieux l'épanouissement de l'âme sur les traits d'un visage.

La beauté ne consiste pas tant dans la régularité, dans l'harmonie plus ou moins parfaite des lignes, que dans l'expression extérieure de la pensée, de la volonté, de l'amour. Le principe de vie qui anime les traits d'un visage humain, qui éclaire le front, rayonne dans le regard, coule limpide ou jaillit puissant des lèvres, reflet charmant ou terrible explosion, toujours écho fidèle, image vraie de l'être intime, c'est la physionomie, la transfiguration. Plusieurs pensent que celle de



UN VŒU DE LOUIS XI A NOTRE-DAME

Louis XI est encore à peindre, comme aussi « l'histoire de sa vie est à refaire » (1).

Les jugements portés sur le restaurateur de l'unité française, par des contemporains qu'il domine de si haut, ambitieux ou flatteurs, et, plus tard, par des scribes ignorants ou incapables, ne pouvaient être justes. Monstrelet ou M^{re} de Pisan pouvaient-ils juger le guerrier ? Michelet pouvait-il comprendre le chrétien ? Walter Scott ou Casimir Delavigne, le politique ? Et, actuellement, comment se dégager du parti pris, saisir le vrai, parmi tant de contradicteurs ? Comment, au xx^e siècle, faire revivre le xv^e ?... Dans un long et profond recueillement, à distance, mais bien en face de nombreux tableaux reproduisant les personnages et les événements, dans un jour plus vrai, une plus belle lumière, plus facilement et plus sûrement aussi, peut-être pourra-t-on esquisser au moins les grands traits de cette physionomie, sans aucun doute très intéressante et très remarquable.

Tout d'abord, j'avoue que je suis un converti. Enfant, j'avais peur en lisant (et il me fallait l'apprendre et la savoir) cette horrible histoire. Les oubliettes, les cages de fer, les pendus, Plessis-les-Tours ! Pour moi, comme pour tous les collégiens de mon âge, Louis XI n'était qu'un vilain monstre qui faisait baigner les enfants dans le sang de leur père tombé sous la hache du bourreau, qui buvait lui-même du sang d'enfants pour vivre un peu plus. Il m'apparaissait comme un odieux et sacrilège hypocrite, qui promettait à la Sainte-Vierge, à Notre-Dame d'Embrun, une belle grille d'argent, si elle voulait bien lui venir en aide pour la perpétration d'un de ses petits crimes, comme, par exemple, de faire

(1) Marcel NAVARRE, *Louis XI en pèlerinage*, p. 188.

empoisonner son frère. Et, lorsque je fus nommé à la cure de Cléry, j'étais bien résolu à servir Notre-Dame et à laisser Louis XI dans son profond sommeil.

Pourtant, il me semblait que François I^{er} avait dit de lui : « Il a mis tous les rois hors de page ». J'avais lu que Commynes affirmait que le roi son maître « n'avait fait mal à nul qui ne lui eust faict quelque'offense » (1). Je lisais dans toutes les histoires qu'il avait conquis la Bourgogne après l'Anjou, le Maine, la Provence, le Roussillon, la Cerdagne et d'autres provinces qu'on pourrait justement appeler après lui « ses fillettes ». Je conclus aisément qu'après avoir rejeté dans leur île les Anglais qui n'en revinrent plus, et il y a de cela quatre cent cinquante ans, il avait reconstitué la France. Je sus que l'église de Cléry était l'église du *vœu de Dieppe*. Duclos avait dit : « Somme toute, ce fut un roi ». Notre éminent évêque, dans son admirable allocution (2) — j'allais dire éloge, — allait plus loin : « C'est la royauté ».

Je me trouvais à bonne école et je restai avec ces maîtres. J'abandonnai les autres, un seul excepté. Mon évêque m'avait dit : « Avez-vous lu Michelet ? » J'avais lu Michelet. Je le relus deux fois et sans peine ; car, tout en étant maître en histoire par son érudition, il reste séduisant littérateur par son style original, pur, châtié même et imagé. En même temps il est concis ; il possède admirablement l'histoire universelle et peint, dans une page, toute une époque, la situation de chaque nation, de chaque souverain en Europe et même dans le monde entier. Mais, hélas ! merveilleux narrateur, il

(1) *Portrait de Louis XI*, Henry GAUTIER, p. 319.

(2) 25 octobre 1896, Discours de Mgr Touchet.

est trop sceptique pour être toujours bon juge et faire la philosophie de l'histoire.

Michelet n'a rien su de la foi de Louis XI, rien même de son dévouement pour la France. Pour lui, *ce roi* n'est qu'un ambitieux, un mendiant famélique, auquel il fallait « aujourd'hui une province de plus, demain une ville ». Il a la monomanie, la folie de prendre, de piller par tous les moyens. Ils sont justifiés tous « par la passion violente, inique de l'unité française. »

Ce qui est inique et odieux, c'est de traiter ainsi le grand patriote que fut Louis XI.

Du reste, des hommes de la trempe de Michelet, même avec des qualités brillantes, ne peuvent comprendre le dévouement, qu'il soit patriotique ou religieux ; leur sensualisme est un obstacle.

Nous avons d'autres juges pour estimer l'intelligence, la volonté ou le caractère, et le cœur de celui qui acheva l'œuvre de Jeanne d'Arc et mit fin à la guerre de Cent Ans.

Des historiens de haute valeur, des professeurs, des orateurs distingués ont tracé de Louis XI un portrait bien différent de celui qui était communément adopté par leurs devanciers. Un membre de l'Institut de France (1) a mis au jour une source très sûre et très riche où peuvent puiser ceux qui sont avides de vérité historique au sujet de Louis XI et de son siècle, en publiant dix volumes de ses lettres. Ces hommes éminents facilitent singulièrement la tâche de ceux qui étudient ce monarque et son époque. Nous défiant de nous-même, nous nous appuierons sur leur haute compétence.

(1) M. CHARAVAY.

I

INTELLIGENCE

Le fils de Charles VII était très intelligent ; il tenait son intelligence et ses qualités naturelles de ses aïeules, de sa mère surtout. La bonne et vertueuse Marie d'Anjou était fille du duc Louis II qu'elle éclipsait ; lui, était sensé, prudent, intègre, plutôt timoré ; elle, était issue de la race énergique des rois d'Aragon ; le père Anselme la dit belle et intelligente autant que bonne, et, en même temps, d'une forte volonté. Charles VI avait été malade et dément ; Charles VII, qui fut des années roi sans régner, était plutôt oisif et voluptueux. Il était entouré de ministres d'une certaine autorité il est vrai, et capables de bons services, mais enchantés de son apathie qui les encourageait à ne rien faire. C'était Frotier, le prévôt Tanneguy et le président Louvet.

Louis, de bonne heure, *cultiva* les dons qu'il avait reçus de Dieu, plus encore que de ses ancêtres. Avec Commynes, Jouvenel des Ursins et Thomassin le disent studieux, docile et bien élevé. Il eut un excellent maître, qu'il aimait et vénérât, Jean Majoris, que quelques-uns appellent Jean Le Maire ; il fut à Amboise son précepteur et longtemps son confesseur. Ce maître ès arts et licencié ès lois était très lié avec le fameux chancelier Gerson. Ce dernier traça le programme des études et de l'éducation du dauphin. Louis profita bien des principes qu'il reçut de ses illustres maîtres. A 14 ans, il lisait, écrivait et parlait latin comme français. De fait, sa correspondance, en latin, avec son maître, témoigne, non seulement de sa facilité naturelle, mais d'une science acquise par un travail cons-

ciencieux. Sa précocité et sa connaissance de la langue latine lui donnaient une grande supériorité sur les princes de son temps. Comynnes affirme qu'il eut une éducation physique et morale aussi soignée que son instruction. Ses études s'achevèrent à 15 ans. Cette année (1438), il séjourna plusieurs mois à Paris et se plut à juger les gens et les choses. Il commençait par là à acquérir une expérience qui lui servira bientôt. Le dauphin n'aimait pas le plaisir, les fêtes publiques ni même les tournois. Son passe-temps favori était la chasse à courre, aux bêtes fauves, au sanglier principalement. C'était une bonne préparation à combattre plus tard le fameux sanglier des Ardennes.

Un an seulement après, Charles VII le fit son lieutenant général. Dès lors, d'une activité prodigieuse et d'une grande perspicacité, étudiant, approfondissant à Toulouse et dans le Languedoc, comme à Paris, gens et mœurs, il comprit qu'il n'aurait pas qu'à restaurer, mais à *innover*.

Quand il l'eût voulu, il ne pouvait plus, dès lors, suffire seul à la besogne. Il réunissait ses conseillers, mais, en séance, sa physionomie vive et imposante ressortait singulièrement sur le fond des autres. Déjà Comynnes aurait pu écrire de Louis que « oncques plus que lui ne savait se tirer d'affaires ». Et, dit Marcel Thibaut, « ce jeune maître donnait des preuves d'un réel talent, à l'âge où, chez tant d'autres princes, le biographe en est encore à découvrir des aptitudes » (1).

Bientôt, en Allemagne et à Dieppe, comme en Alsace, il se montre aussi habile en stratégie militaire qu'en diplomatie.

(1) Marcel THIBAUT, *La jeunesse de Louis XI*, p. 201.

Voilà, il me semble, une jeunesse qui garantit et prépare bien l'âge mûr. J'étonnerai pourtant en disant, d'après d'impartiaux écrivains, que l'habileté, l'adresse, la ruse seront le plus souvent dépassées par la sagacité et la prudence, tant, en général, il savait se contenir. Encore jeune, il était déjà vieux renard. Ce qui, selon moi, rehausse le plan de ce premier tableau et projette sur la physionomie de Louis XI un rayon glorieux, c'est que l'orgueil ne le ternit pas. Ce génie politique attend le succès de ses entreprises bien plus du secours de Dieu que de son habileté et de ses intrigues. Il croit au souverain maître de toutes choses. Il le prie, de là confiance et grand courage. Aussi n'ai-je pas été très surpris quand j'ai lu une de ses excellentes maximes que le bon Commynes nous a transmises : « Quand orgueil chevauche devant, honte et dommage suivent de près ». Ce sont de ces axiomes qui sentent l'éducation morale, reçue de l'illustre Gerson, à qui l'on a attribué le magnifique code de morale et de philosophie qui est l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Ne devrais-je pas, dès maintenant, réfuter, ou plutôt expliquer cette autre maxime qui, au premier abord, ne sent guère l'*Imitation* : « Qui ne sait dissimuler ne sait pas régner » ? C'est une de ses devises que beaucoup ont bien mal entendues et bien mal comprises ; ce qui prouve qu'en toutes choses il faut attendre la fin ; nous le verrons bien. Je m'étonne que, Louis XI en ayant fixé le sens vrai dans une ligne ajoutée à celle-ci, tous ne l'aient pas comprise.

Il n'y a qu'un sens à ces paroles : le *secret* du roi est à lui, à *lui seul*. C'est sa force, sa puissance presque invincible, tant que ce secret est inviolé.

La prudence ne conseille-t-elle pas à tout maître, à

tout supérieur, à tout chef de gouvernement de concevoir et de garder soigneusement son plan, ses projets ?

Les grands conquérants, les sauveurs des peuples, comme les grands saints, ont été les hommes *d'une idée* ; elle dominait leur vie et l'orientait ; elle se réduisait en une phrase, elle était leur devise et leur grande force morale. Eh bien ! Messieurs, lisez les lettres de Louis XI et vous pourrez savoir sa devise : « *Tout pour la France* ». Toute son habileté, tous ses labeurs, toutes ses ressources pour la reconstituer, la fortifier et l'étendre. « *La France une !* » Voilà son rêve, et toute sa vie de souverain. Par conséquent, un duc en Bretagne, oui ; un duc en Bourgogne, en Aquitaine, oui ; mais un seul roi en France ! Pour arriver à ce but, il lui fallait souvent choisir entre le glaive ou la politique ! Il n'aimait pas la guerre, il ne la fit jamais qu'à contre-cœur ; mais, alors, il lui fallait la profondeur de la pensée, l'habileté dans la conception des plans, la suite et la fermeté pour les exécuter. Des plans, ses moyens de succès étaient *siens* ; là était sa puissance de vaincre. Mais est-ce bien ce qu'il a voulu entendre dans sa devise : « Qui ne sait feindre ne sait régner » ? La preuve en est évidente. « Si mon chapeau savait mon secret, je le brûlerais ». Est-ce clair ? Garder soigneusement son secret pour être d'autant plus libre d'agir et pour échapper à la pire des trahisons, celle d'un intime.

Mettez donc, dès maintenant, j'ose le dire, sur ce front de roi l'empreinte du penseur, les rides de la réflexion, la profondeur et la vivacité du regard, avec l'élévation du génie.

II

CARACTÈRE DE LOUIS XI

Nous voici, par une transition naturelle et logique, amenés à l'étude du caractère ou de la volonté de Louis XI.

Nous avons constaté, dès son bas âge, son énergie, son application à l'étude, qui lui valut les éloges de ses maîtres et de remarquables succès. Tous les historiens de cette époque s'accordent à louer sa docilité, son amour constant du travail, sa supériorité intellectuelle sur les princes contemporains. Sa virilité précoce va nous apparaître avec sa bravoure, dans les plus hauts faits d'armes par lesquels il se distingua sur les champs de bataille.

Une bande de brigands appelés « routiers », commandés par Rodrigue de Villandrando, dévastaient villes et campagnes, répandaient la terreur sur leur passage. Suivant les bords de la Loire, ils s'avançaient vers Tours. Le roi, qui voulait couper leur retraite par le Berri, campait près de Gien. D'autre part, une troupe plus considérable d'Anglais venait d'apparaître dans le Gâtinais. Le comte de la Marche, gouverneur du dauphin, fut envoyé contre eux, à la tête de quatre mille hommes. Il avait repris Charny et assiégeait Châteaulandon. Depuis onze jours, il était tenu en échec devant cette ville, suspendue comme un nid d'aigle au-dessus du Loing. Le dauphin arrive précipitamment. Trois jours après, il ordonne l'assaut. La petite armée, excitée par l'ardeur du jeune prince, emporte d'emblée la place (1).

(1) THIBAUT, p. 163.

A certains historiens qui ont insinué que Louis était natu-

C'était un beau début. Louis laissa trop éclater sa joie et ne sut se contenir. Il fut cruel pour les vaincus, fit pendre beaucoup d'Anglais et décapiter les Français convaincus de trahison. « Ils avaient, dit un auteur, raillé sa jeunesse ». Qu'il en fût froissé, cela se comprend ; mais, par cet acte de vengeance, le dauphin manqua de dignité et de grandeur d'âme. Probablement il s'en repentit, car, quelques jours après, accompagnant son père à la prise de Montereau, il obtint de lui que les Anglais pussent se retirer sains et saufs en leurs biens. Soit dit en passant, pour faire valoir l'habileté du dauphin, en même temps que son courage, il lui arriva quelquefois d'être surpris par un ennemi. Ne pouvant besogner *l'épée au poing*, faute de troupes, il le captivait l'argent en mains. C'est ainsi qu'il fit en 1439, calmant le chef des routiers et dispersant sa troupe à force de largesses. De la même façon, il réduisit le bâtard de Bourbon, autre chef de bandes de pillards. Il sut trouver 2.000 écus pour le premier, 1.000 pour le second. C'est ainsi que, par sa vaillance ou son adresse, il mit fin « au mal des routiers » dont souffrait le Languedoc. Il a justement pu écrire dans une lettre datée d'Albi (1), 5 septembre 1439, « qu'avec la grâce de Dieu, il avait besogné au bien du dict pays, tellement, qu'il le laissait en bonne paix et tranquillité, comme de faict il appert clairement ». Comment ne pas admirer les belles qualités de ce prince de 16 ans à peine ? cette bravoure chevaleresque au service d'une

rellement mou, peureux en face des combats, il n'y a qu'à citer les preuves de sa vaillance et même de son audace — sans fougue — à l'escalade des remparts de Châteaulandon et des boulevards de Dax, à l'assaut de la bastille de Dieppe et sous les murs de Dambach.

(1) CHARAVAY, *Lettres du Dauphin*.

nature ardente, dominée par la claire vue des choses et des hommes ? Aussi Charles VII vient de le faire son lieutenant général. Nous allons le juger mieux encore aux prises avec une armée anglaise, commandée par le vieux Talbot. C'est à Dieppe. Les Anglais, qui occupaient les châteaux-forts et surtout une forteresse redoutable, la bastille du Pollet, qui dominait la ville, l'assiégeaient depuis un an. La garnison française, qui ne comptait que quatre cents soudards et dix chevaliers, commandés par un héroïque capitaine, Charles Desmarretz, résistait aux efforts de quinze cents hommes. Mais ils étaient à bout. Louis arrive, le 11 du mois d'août, à la tête de huit à neuf cents hommes, avec diligence, mais sans précipitation. Après avoir pris l'avis de son conseil et fait vœu à Notre-Dame de Cléry, il organise tout pour l'attaque. Le 12, la pluie ne cessait de tomber, le vent faisait rage, les assiégés profitent de la tempête et font deux sorties ; ils sont « rencognez et reboutez très asprement », dit Jean Chartier. Louis somme les chefs anglais de capituler et leur fait des offres qui sont dédaigneusement repoussées. Le lendemain, tout en achevant les préparatifs pour débloquer la ville, les soldats se reposent et se reconstituent. Les vivres sont largement distribués, le dauphin veut surtout que l'on fasse bonne mesure pour le vin, sans que cela lui coûtât cher, dit la Chronique d'un bourgeois de Paris, « car en celle année, les vins furent de très-mauvaise garde, et, pour ce, furent-ilz à bon marché ». Le 14, de bon matin, les trompettes retentissent, l'assaut commence, les grues sont approchées des fossés, les ponts de bois sont jetés, les assiégeants de tous côtés s'élancent impétueusement, mais une grêle de traits, des blocs de pierre, les biscayens et les boulets

crachés par les couleuvrines et les bombardes les accablent ; quatre-vingts Français sont tués ; trois cents sont blessés, le reste hésite, puis recule. Le dauphin se dresse à l'endroit le plus périlleux : « Assaillez de bien
« à mieulx, s'écrie-t-il. A Dieu, à Notre-Dame, à Mon-
« seigneur saint Denis ! » (1). Les soldats honteux reviennent et, comme des désespérés, sans regarder le danger, s'élancent, passent un fossé ; les paysans comblent de fascines le dernier qui reste à franchir, soixante arbalétriers dieppois arrivent et protègent les assaillants, ils sont en face de la fermeture de la bastille. Alors c'est sur les murailles une lutte corps à corps, elle est « pesante et merveilleuse », dit Jehan de Wavrin. Le dauphin, sans cesser de commander, combat main à main, comme un simple chevalier. De part et d'autre, « de belles apertises sont faites », dit le même chroniqueur. Des cris de rage et de joie, des cliquetis d'armes, des chocs de cuirasses, des détonations, de longs éboulements ; tous ces bruits aigus, éclatants ou profonds et sourds s'entremêlent comme une tempête de nuages chargés d'éclairs et de tonnerre. Tout à coup, un instant les combattants étonnés s'arrêtent, des sons lointains, stridents et graves dominant cet orage ; ce sont les carillons et les grosses cloches de Dieppe qui sonnent, à toute volée, les premières vêpres de la fête de Notre-Dame. C'est, pour les Français, les chants de victoire ; pour les Anglais, le glas de la défaite. Ceux-là poussent plus franchement l'attaque, ceux-ci ont encore du courage, mais peu d'espoir. Talbot est prisonnier, ses lieutenants rendent leur épée au dauphin. Louis « se fait
« déchausser et pieds nus se rend à l'église ». Il renouvelle son vœu à Notre-Dame, et c'est pourquoi la basi-

(1) Jean CHARTIER.

lique de Cléry s'appelle : l'église du vœu de Dieppe. La réputation du vaillant fils de Charles VII est faite. Elle ne se démentira pas, elle grandira et, vingt ans plus tard, à Montléry, on admirera Louis XI ayant, dans la même journée, rallié trois fois ses troupes, courir, au premier rang, sus à l'ennemi. On fait circuler le bruit de sa mort ; indigné, il jette son casque dans les bras de son écuyer, et, tête nue, le visage à découvert, il s'élance l'épée au poing, presque debout sur ses étriers. En quelques instants, il pouvait être cerné et pris ; mais ce trait d'audace a ranimé le courage de ses chevaliers qui l'entourent et décide de la victoire. Victoire douteuse, qui ne sera pas le triomphe, qui ne diminuera pas la haine des adversaires, mais imposera une trêve longtemps désirée en prouvant, une fois de plus, les qualités militaires du roi de France. Sa vaillance fut toujours héroïque, même sous les murs de Liège, pendant cet abominable siège qu'il dirigea et où il n'aurait pas dû paraître. Ce malheureux peuple, qu'il écrasa et qu'il avait promis de sauver, ne put s'empêcher de le reconnaître supérieur au duc Charles. Mais c'est le grand crime de sa vie, la tache qu'on ne lavera jamais. Cette inexcusable félonie prouve que les plus riches natures sont, en certaines circonstances, sujettes à d'inconcevables défaillances. Ce fut un aveuglement et une faiblesse bien étrange. « Sans nul doute, dit à ce sujet « Commynes, là où il y allait de l'honneur, il n'eût pas « voulu être accusé de couardise ». Il y allait plus de son honneur de tenir la promesse faite aux Liégeois, qui avaient droit d'attendre secours de lui, que d'observer les clauses du traité de Péronne, imposées par force et que Charles viola lui-même sans scrupules. Duclos veut excuser Louis XI comme fait Commynes, s'appuyant

sur un point d'honneur. « Le roi, dit Duclos, pouvait se
« retirer, mais la valeur lui était naturelle et, quoiqu'il
« n'aimât pas la guerre, il n'évita jamais le péril ». Com-
mynes précise mieux encore la situation. « Mon avis est
« que s'il eût voulu s'en aller cette nuit — celle qui pré-
« céda le massacre des Liégeois — il eût bien fait, car
« il avait cent archiers de sa garde, et aucuns gentils-
« hommes de sa maison, et près de là trois cents
« hommes d'armes ». Suivent les paroles que j'ai déjà
citées : « Mais, sans nul doute, là où il y allait de l'hon-
« neur, il n'eust point voulu être repris de couardise ». Eh bien, il me semble qu'habituellement, chez Louis XI, la foi et l'honneur allaient de pair, s'éclairant, se fortifiant mutuellement, et que la religion de ce roi l'empêcha souvent de tomber dans de grossières erreurs et de commettre de graves fautes. J'allais dire des crimes : c'est que les fautes d'un homme du peuple, souvent, chez un souverain, sont des crimes !

SA RELIGION. — Puisque j'ai prononcé le mot religion, qu'était celle de Louis XI ? Assurément, il partageait certaines croyances et se livrait à certaines pratiques en vogue à son époque. Je pense, avec bien d'autres, qu'il consultait les astrologues, les devins. Il apprenait à lire dans les astres ; en cela il était de son temps, et ce serait assez ridicule de vouloir qu'il n'en fût pas. Mais, volontiers, avec le si regretté M. L. Jarry, le grand historien de Cléry, je dirais que sa « religion était la bonne », et, avec Mgr Touchet, le grand panégyriste de Louis XI, « qu'il fut superstitieux, je ne vois pas cela bien clairement ». En tout cas, je n'admettrai jamais que cet homme très intelligent fut un fanatique, un halluciné, hébété, hypocrite et sacrilège, idiot jusqu'à vouloir tromper Dieu lui-même, si ce n'est dans les derniers

mois de sa vie, où, je crois, il tomba en enfance sénile. C'est de nos jours seulement que la critique a lancé contre lui ses traits, au sujet de sa religion, et cela ne me surprend pas. Un roi de France assistant presque chaque jour à la messe et recevant fréquemment les sacrements est impardonnable. Quelle indulgence auraient eue pour ce monarque ces rigides censeurs, s'il n'eût été chrétien que de nom ; et de quel encens ils l'accablent, s'il eût été athée ou même seulement libre penseur ! De quelle ignorance et de quelle puérilité font preuve des historiens qui lui reprochent de n'adresser à Dieu que des prières *intéressées*. Mais comment comprennent-ils donc cet acte de religion ? La prière est un cri de détresse, la supplication d'un être pauvre et chétif adressée au Maître tout-puissant qui lui a donné la vie. C'est la demande quotidienne, pleine de confiance, qu'un fils jette dans le cœur de son père, en lui disant tous ses besoins. La prière modèle si simple dans sa sublimité, que Jésus, le fils de Dieu, est venu apprendre aux hommes ses frères, cette filiale supplique se compose de sept demandes, qui correspondent aux besoins de l'homme. Le pauvre ne se dégrade pas en tendant la main au riche, et l'enfant qui, sur les genoux d'un père, dans les bras d'une mère, s'épanche avec autant d'espoir que d'amour, met un peu plus de joie dans leurs cœurs.

Encore une grosse accusation ! Mais Louis XI ne voulait plus monter un cheval ou porter un vêtement, avec lesquels il lui était arrivé un accident ! Il peut y avoir là un mélange de sensiblerie, de crainte exagérée, mais n'est-ce pas plutôt un travers, une impressionnabilité, semblable à certaine originalité d'artiste ? J'ai vécu avec un de nos plus célèbres peintres du siècle dernier qui regardait la mort comme chose si horrible qu'il ne com-

prenait pas, n'admettait pas que Dieu l'autorisât et ordonnât, par exemple, à Gédéon de choisir quelques centaines d'hommes à certains signes, pour les mener au combat. Cela peut tenir à une nature délicate, trop sensible, mais reste dans le domaine naturel. Aussi, gifflait-il un enfant qui en sa présence cueillit une rose, menaçait-il de sa canne un chasseur qui venait de tuer une mouette qu'il avait vue si blanche, si légère, si vive et, un instant après, devenir une sorte de loque répugnante se balançant d'une vague à l'autre sur la grève. Tout cela, effet d'une mentalité délicate qui n'a aucune relation avec la religion.

Voici une accusation bien plus grave, mais non moins fausse. Louis XI priait la Sainte-Vierge de l'aider dans l'accomplissement de certains crimes ou au moins de les lui permettre. Que Brantôme, Michelet, Walter Scott ou Casimir Delavigne fabriquent de telles prières pour émouvoir leurs lecteurs, c'est du roman, mais avant eux on n'en avait pas l'idée. Pour ne prendre qu'un fait, le plus grave peut-être, qui donc a inventé le conte de l'empoisonnement du duc de Guyenne par son frère et la prière qui le précéda ? Et cette accusation pesa sur Louis XI pendant des siècles ; si l'on remonte à l'auteur de cette affirmation grosse de conséquences, que trouve-t-on et d'une façon certaine ? Son irréconciliable ennemi, son vassal toujours en révolte : Charles le Téméraire.

Ce qui surprend, c'est la contradiction flagrante dans laquelle fatalement tombent ceux qui le disent et le croient superstitieux ; après avoir applaudi à ses éclatants succès comme politique ou guerrier, je n'admettrai jamais qu'un homme à idées si étroites puisse accomplir d'aussi grandes choses. On est en droit de conclure que, loin de lui nuire, sa foi lui servit beau-

coup. Lorsqu'il avait réfléchi et prié devant Dieu, il se relevait avec la lumière et la force que donnent le recueillement et la confiance. De là d'étonnants succès, que l'on aurait peine à expliquer humainement.

III

SON CŒUR

Oserai-je parler du cœur de Louis XI ? Autrefois ce sujet m'eût paru désespérant à traiter, il ne me coûte nullement aujourd'hui de l'aborder. Sans prétendre pouvoir sonder ce cœur pour l'analyser, il me semble pouvoir le juger par les actes nombreux de bienfaisance, de reconnaissance et d'affection qu'il produisit et qui appartiennent à l'histoire.

SA BIENFAISANCE. — On lit dans les comptes de Louis, encore dauphin, quelques dons à des gens pauvres, lésés dans leurs petits biens. « Un écu à une femme dont le chien du roi a tué une volaille », à une autre dont les lévriers du roi avaient étranglé la brebis, même encore un écu à celle dont les lévriers ont tué le chat, à un pauvre homme dont les archers ont gâté le blé. Plus tard, je lis, entre beaucoup de dons de cette sorte, qu'en septembre 1470, le roi fait remettre à une fille pauvre quinze écus pour son mariage.

Après le siège de Dieppe, Louis récompense largement les paysans qui, par leur travail, avaient aidé les combattants. Il fait distribuer des vivres et de l'argent à grand nombre de gens, selon leurs besoins ou les services qu'ils ont rendus, et surtout à tous les gentilshommes ou soldats blessés. En 1482, il était à Cléry,

dans les derniers jours de mars. Comme il sortait de l'église, un pauvre clerc, Guillaume de Cussant, se jeta à ses pieds et lui dit qu'il sortait de prison, pour une dette de 1,500 livres. Son créancier voulait encore l'enfermer parce qu'il ne pouvait le solder. Louis XI les lui donna (1).

En lisant le journal de ses dépenses personnelles, on est vraiment surpris, non seulement de l'ordre, mais de la sagesse et du détachement qui les règlent. Ce ne sont pas de folles prodigalités, des plaisirs coûteux, de ruineuses fantaisies. De temps en temps il s'offre des cadeaux utiles, dont quelques-uns profiteront. Je lis aux pages 196-197 du premier volume des lettres du dauphin (2) : une pipe de bon vin dont il veut régaler un ambassadeur, un ministre et tous messieurs du Grand Conseil. Chaque année, on constatera une somme considérable pour des ex-voto, des constructions ou restaurations d'églises, de chapelles. Non seulement les religieux, mais les ouvriers de toutes professions, en grand nombre gagnaient à ces libéralités. J'ai entendu citer l'église de Cléry, comme preuve de sa ladrerie. Franchement l'exemple était mal choisi, et j'entends, entre bien d'autres, l'exclamation admirative du ministre Hanotaux, entrant par le grand portail : « Quel beau vaisseau. C'est vraiment royal ! » Quelle richesse de sculptures à tous les portails, à la piscine et surtout à l'admirable porte de la sacristie, sans parler des chimères, des gargouilles, des clés de voûte ! un triforium semble bien désirable, mais il n'entrait pas dans le plan de Louis XI, qui voulait la grande nef tendue de tapisseries relatant les hauts faits de l'histoire de France. Le

(1) DE BARANTE.

(2) CHARAVAY, pièces justificatives.

roi ne voulait pas *trois cathédrales* aussi rapprochées : Sainte-Croix, Saint-Aignan et Cléry ; mais bon nombre de cathédrales ne rivaliseraient pas avec cette collégiale et chapelle royale. Les voûtes des chapelles latérales, certains piliers, dais et rétables sont plus riches, dans les détails de décoration, il est vrai, mais c'est le luxe exubérant de la Renaissance. Non, Louis XI ne fut pas ladre pour accomplir ses vœux. Commynes dit bien : « Notre maître, le plus humble en paroles et en habits ». Sans doute, disait Mgr Touchet : « Il avait un vieux « chapeau ; mais, quand il lui fallait cent mille francs « pour acheter une province ou un personnage, il savait « les trouver ». Pauvre, économe pour sa personne, oui ; mais pour la France, l'Eglise et les pauvres, non.

SA RECONNAISSANCE. — De temps en temps, il achète des fidélités, s'assure des intelligences et surtout récompense des dévouements.

En mai 1445, à Gabriel de Bernes, plénipotentiaire, 600 écus d'or pour de bons services aux Conférences de Zofingen, 500 écus à l'un de ses familiers, 1,000 à un autre.

Il ne cessa jamais de beaucoup aimer Jean Majoris, son précepteur et confesseur. Dès qu'il le put, il lui offrit une riche prébende dans le chapitre de Reims, et, dans une lettre pleine d'affection et de respectueuse gratitude pour cet excellent maître, lettre adressée au doyen du chapitre, il demande que, même absent, le chanoine touche ses revenus.

Louis fut reconnaissant envers Dunois et très heureux de lui prouver son estime en fiançant son fils aîné, François de Longueville, à la sœur de sa seconde épouse, Agnès de Savoie. Louis XI s'est honoré en cette circonstance, par ce témoignage d'estime et d'affection pour le

bâtard d'Orléans ; ce grand homme, ce héros si humble, qui avait gardé la France jusqu'à Jeanne d'Arc, qui mit son épée aux pieds d'une jeune fille de 16 ans, se laissa gourmander par elle et la suivit en dévoué serviteur !

Un autre beau et grand caractère que Louis reconnut et récompensa, Tanneguy du Chastel, neveu du grand prévôt et grand chef d'artillerie. Il fut tué, le 16 mai 1470, au siège du Bouchain, d'un coup de fauconneau, Louis ayant la main sur son épaule. Le roi voulut qu'il fût inhumé près de lui, peut-être parce qu'en cette circonstance, il lui avait sauvé la vie, mais aussi parce que ce preux chevalier et dévoué serviteur avait dépensé une grande partie de sa fortune pour procurer au pauvre Charles VII des funérailles dignes d'un roi de France. Louis XI lui fit également de somptueuses funérailles. J'ai eu le bonheur de le retrouver couché tout près de son souverain. La marque du biscaïen qui l'a tué se voit très bien ; sa taille est d'un mètre quatre-vingt-onze centimètres. Il a pu garantir Louis XI qui ne mesure pas un mètre soixante-dix.

Il est donc prouvé que le cœur de ce roi, plus souvent que beaucoup ne le pensaient, lui dictait la reconnaissance à l'égard de ceux qui lui étaient dévoués. On ne s'étonnera pas que sa foi, qui était vive, lui parlât plus puissamment encore ; très considérables, de fait, sont les ex-voto de sa gratitude envers la Sainte-Vierge et les saints auxquels il confiait toutes ses entreprises et les actes de quelque importance. Il en était de même pour tous les besoins de son âme et de son corps ; sa santé, a-t-on dit, plus particulièrement que tout le reste. C'est sa réputation de thaumaturge qui lui fit appeler saint François de Paule près de lui, puisque ce grand fondateur d'ordre, comme saint François d'Assise, n'était pas

prêtre. En cette circonstance, ce n'était pas tant pour le pardon de ses fautes passées et l'amendement de sa vie que pour le prolongement de ses jours qu'il leur avait demandé secours, je l'avoue.

Il n'est guère de province en France qui n'ait gardé quelque preuve de sa munificence. Ses fillettes qu'il présenta à son fils, peu avant sa mort, n'étaient pas, comme malicieusement on l'a dit, les *cages de fer*, mais les *provinces conquises*. Elles lui coûtèrent beaucoup d'argent, mais aussi beaucoup d'habileté, d'énergie, de dévouement. Une protection céleste, on ne peut le nier, vint s'y ajouter. On peut dire qu'il n'a rien épargné pour la France et qu'il l'a beaucoup aimée.

SES AFFECTIONS. — Avec ce grand amour pour la France, il en eut d'autres. Il aima tendrement la bonne et vertueuse Marie d'Anjou, sa mère ; de bonne heure, il l'admira grandement. Il aimait moins son père. Même chez un enfant, l'affection se base sur l'estime, et la lutte que le dauphin soutint contre son père commença à propos d'Agnès Sorel. Il voyait avec peine cette damoiselle au rang qui ne convenait qu'à la reine. La joyeuseté d'Agnès, comblée de privilèges et d'honneurs, contrastait avec la tristesse habituelle de sa mère délaissée. Louis en était impressionné, il ne pouvait taire sa préférence et n'acceptait pas toujours volontiers les témoignages d'affection de celle qu'il n'aimait pas. Il dut lui déplaire singulièrement, ainsi qu'au roi, le jour où il paya un baiser d'une gifle (1). Sa mère, on le dit bien, lui défendait de prendre comme motif de sa froideur pour le roi l'état de délaissement où elle se trouvait. Elle disait bien, la sainte femme : « Mon maître a tout « droit sur moi, et je n'en ai pas sur lui ». La vertu

(1) WARIN et DUCLOS.

parlait ainsi, et elle acceptait avec humilité, sans se plaindre, les injustices et les indignes mépris opposés à sa bonté et à son amour, comme à sa dignité de reine et d'épouse. Malgré cette magnanimité, cette grandeur d'âme, quelquefois la nature, dans ses heures de solitude et d'angoisses, se révoltait ; elle pleurait, et son enfant, n'obtenant jamais de réponse quand il lui demandait le sujet de sa peine, ne pouvait que lui dire en l'embrassant : « Moi je vous aime bien, ne pleurez pas ». La mère était blessée au cœur ; l'enfant, parfois, comme elle, était froissé dans tout son être. L'apathie de son père lui faisait mal ; et voilà pourquoi des historiens ont écrit : « Le dauphin resta volontairement éloigné de la cour, où se passaient des choses qu'il ne comprenait pas ». A ses yeux d'enfant déjà, son père était la cause de beaucoup de mal, par son manque d'autorité personnelle. Son précepteur, plus d'une fois, lui avait dit : « Un roi doit être fort », et Charles VII était faible. Ne conçoit-on pas que la nature ardente de ce jeune prince eût des haut-le-cœur souvent ? Il était encore très jeune, mais très précoce. Un jour, il voit passer une jeune fille escortée de gardes, elle avait une sorte d'armure, des éperons à ses chausses, elle se dirigeait vers les appartements du roi. « Qui est-ce ? » demanda-t-il. « Une fille de campagne qui va se mettre à la tête des troupes pour combattre les Anglais ». « Elle va commander l'armée royale ! Et mon père ? » Chaque jour il en parlait comme d'une vision. Il apprend qu'elle bataille et remporte des victoires. « Et mon père, que fait-il ? Et l'honneur de la royauté ? » Et le petit prince, n'y comprenant rien, cachait sa honte et pleurait de rage sur le cœur de sa mère. Par des caresses et de sages conseils, qui étaient donnés comme des ordres, la sainte femme essayait d'apaiser les révoltes de l'enfant, déjà fier au-

tant qu'intelligent. Mais, même au jeune âge, est-il si facile d'obéir lorsqu'on ne comprend pas ? d'affectionner lorsqu'on n'estime pas ? de demeurer calme, lorsque le cœur se soulève parce que l'honneur est froissé, comme l'affection ?

Ainsi la jeunesse de Louis XI ne paraît pas avoir été très heureuse ; son adolescence ne le sera pas davantage. Bientôt exilé, il était privé des douceurs de la vie de famille. L'éducation, la formation du cœur en souffriront. Sans approuver l'insoumission du fils, ne peut-on pas, et gravement, en accuser le père ? Fiancé trop jeune à Marguerite d'Ecosse, Louis ne peut goûter, dans l'hymen, les joies intimes et douces qui lui manquent du côté de la famille. Les événements qui préparent une heureuse adolescence se précipitent trop dans la vie des princes ; trop tôt aussi ils échappent à toute tutelle, et doivent souvent *accepter* plutôt que choisir le nouveau foyer qui leur est offert. Pour Louis, les secondes fiançailles sont encore trop hâtées ; et le jeune prince accepte une épouse, alors que le temps va lui manquer pour se préparer à remplir des devoirs ; en même temps à goûter des joies intimes, pour tant d'autres rendues faciles par la vie si belle et si douce de la paternité. Le dauphin avait déjà bien bataillé, tenu hautement et glorieusement l'épée, quand il dut accepter le sceptre et toutes les responsabilités du souverain.

J'aime à discuter, sérieusement et sans parti pris, les accusations portées contre Louis XI. J'aime à appuyer cette étude, qui n'est qu'une esquisse, sur des faits et sur les jugements des historiens qui paraissent les plus consciencieux, surtout dès que ces accusations m'apparaissent des calomnies. Et il y en a qui, au premier abord, sont tellement invraisemblables, contradictoires,

qu'il est d'autant plus facile de les réfuter. Par exemple, sa barbarie à l'égard de sa première épouse, et la joie presque délirante, à la mort de son père. Je crois bien que, chez Louis, les qualités du cœur ne furent jamais au niveau de celles de l'intelligence, et volontiers je redirais ici ce que souvent j'ai dit ailleurs : Il se trouve bien que la Révolution, après les guerres de religion, nous aient laissé à Cléry la tête de ce génie que fut Louis XI, le cœur de ce roi très bon que fut Charles VIII, et que nous puissions honorer ce que ces deux rois avaient de meilleur. Mais je ne crois pas, d'autre part, que l'on puisse admettre que Louis XI fut absolument sans cœur et sans pitié. Nous l'avons vu ; il fut tendre pour sa mère, il aima ses maîtres. C'est le cœur blessé, meurtri, qu'il s'éloigna de son père. Il aima de toutes ses forces la France. Ce n'était pas un orgueilleux, ni un ambitieux ; s'il eut de la haine, ce fut pour les ennemis de la patrie. Il ne faut pas oublier que celui qu'on a appelé le grand duc d'Occident ne fut jamais qu'un *vassal en révolte* ; doublement vassal, par son comté de Flandre, comme par son duché de Bourgogne.

On ne s'étonnera pas de son énergie, à certains jours, de ses menaces contre le sanglier des Ardennes, son plus terrible ennemi, et celui de la France. On ne lui reprochera pas, non plus, je pense, d'être sans pitié et sans merci pour les traîtres. Il n'y a pas d'ennemi plus à craindre que celui qui fut votre intime ; et sa situation élevée, ses titres, son caractère ne feront qu'aggraver sa faute. Si La Ballue, qui le conduisit à Péronne et le livra à Charles le Téméraire, n'eût pas été protégé par la pourpre cardinalice, assurément il serait resté moins longtemps dans la cage de fer ou le cachot. Vite il eût été à la potence et plus justement que d'autres.

Sa victime ?... la plus digne de sympathie et de respect, celle qui tout d'abord semble avoir droit à tous les égards, fut sa première épouse, Marguerite d'Ecosse. Les ennemis de Louis XI n'ont pas manqué, au sujet de cette princesse, de faire de lui un atroce bourreau. Je n'ai rien vu qui lui vaille ce titre ; dans une circonstance seulement, il y eut entre eux une scène lamentable, nous en jugerons bientôt. Mais, tout d'abord, voyons si Louis XI n'aurait pas souffert, à cette époque de sa vie, plus qu'il ne fit souffrir.

Un auteur moderne, qui me paraît très impartialement reproduire une opinion commune aux anciens historiens, s'exprime ainsi : « Le dauphin Louis, à l'âme
« plutôt prosaïque, à l'esprit positif, avait été marié, par
« la politique, à une délicate et sentimentale fille du
« Nord ; on imaginerait difficilement une union plus
« mal assortie. Aussi, il m'en souvient, lorsqu'il s'agit,
« après la mort de Marguerite d'Ecosse, cinq ans plus
« tard, de secondes fiançailles, Louis déclara au roi et
« au Conseil que, cette fois, pensant que ce serait pour
« toujours, il prendrait fille de son choix. Cela ne sur-
« prend pas, lorsqu'on sait l'imprudence qu'il y eut, de
« la part de Charles VII, à vouloir unir deux jeunes
« gens dont les goûts et les aptitudes étaient en con-
« traste presque parfait ». La jeune femme romanesque,
née poète, ne rêvant qu'aventures (1).

La princesse était jolie, élégante et douce, aimant autant la danse que la poésie. Elle fut bientôt très admirée et très aimée de Charles VII, de Marie d'Anjou et de toute la Cour. Encouragée par les compliments, son talent poétique devint une passion. L'enthousiasme, l'exaltation la guidèrent dans la vie ordinaire. On raconte

(1) Marcel THIBAUT, *La jeunesse de Louis XI*.

d'elle des faits qui la montrent comme vivant dans un idéal peu commun. Le trait suivant, très connu, entre autres. Un jour, passant dans une salle, entourée de plusieurs dames de la Cour, elle aperçut Alain Chartier endormi. Elle baise ses lèvres en disant : « Ce n'est
« pas l'homme, mais la bouche d'où sont sortis tant de
« bons mots et de vertueuses paroles ». Cet innocent baiser est une délicieuse fleur d'histoire, une perle précieuse bien digne de l'écrin d'une fille des Stuarts.

Les qualités et les talents de la dauphine étaient bien appréciables, mais elle était chétive, malade même, vaine et dépensière ; et puis elle vivait plus la nuit que le jour. Sa joyeuseté, son entrain, sa douceur, sa piété plaisaient au dauphin, mais il aurait voulu, parfois, plus de sérieux et de prudence. Chaque fois qu'il revenait d'un voyage, il la trouvait plus pâle, plus amaigrée, il l'en blâmait ; ses remontrances et sa présence même à la Cour ne la rendaient pas plus sage. Il en était vivement contrarié ; mais bientôt il eut gros chagrin et comme de la honte, parce que cette union ne lui donnait aucun espoir de postérité. Un jour, il apprend que, pendant qu'il guerroyait ou remplissait des missions difficiles, Marguerite ne cessait pas d'être en fêtes, sous les yeux indulgents du roi et de la Cour. Un gentilhomme qui n'avait pas eu ses bonnes grâces raconte au dauphin certaine soirée galante passée dans la chambre de la jeune femme ; l'irritation s'ajoute au chagrin dans le cœur de Louis, qui revenait d'Alsace très fatigué et aigri par des mécomptes politiques. Il ne put retenir sa colère et fit entendre d'amers reproches. L'honneur de Marguerite était en jeu, elle en fut profondément blessée, son cœur en fut comme broyé, d'autant qu'elle se savait innocente de toute faute grave. Elle n'en garda

pas rancune à son mari, mais, cachant le nom du calomniateur, elle conçut pour lui une haine qui ne fit que s'accroître. C'était en août 1443. La dauphine mourut en août 1445. — Le chagrin ajouté au manque de soins, à un grave accident suite d'une imprudence, vinrent aggraver la maladie de Marguerite et hâter sa fin. Louis avait pris le parti très tôt, en vue du caractère de la princesse, de se tenir le plus possible à distance, même quand le devoir ne l'y forçait pas, de sorte que leur vie commune fut très courte, si même elle exista. Il faut avouer qu'elle n'était pas favorisée par les circonstances et que la patience aurait pu manquer au dauphin en face de certains événements.

Marguerite devint de plus en plus vaine, éprise d'elle-même, dépensière et prodigue sans aucun frein. Pour ne citer qu'un trait de ses folles largesses : A la fin de juin 1445, elle vidait ses coffres en faveur d'un certain Charles Moullon, un écuyer dont elle avait admiré dans un tournoi la bravoure et la prestance. De telles excentricités pouvaient bien exaspérer le dauphin. Ses coffres ne renfermant que 400 écus, elle en emprunta 200 à la dame de Saint-Michel et à Gervais, son valet de chambre. D'autres traits de ce genre pourraient être cités qui prouvent grande légèreté et inconséquence dans l'attribution des libéralités de Marguerite et donnaient prise à la calomnie. Jannet du Tillay, auquel nous avons fait allusion déjà, était le plus infâme de ses détracteurs, il paraît avoir joué le rôle d'espion et faisait tout pour enlever à la dauphine l'affection de son mari. Il ne réussit qu'à attrister profondément les jeunes époux. Marguerite eut beaucoup de peine, dans ses derniers moments, à pardonner à cet abominable et vicieux délateur. Pendant son agonie, elle laissa échap-

per de son cœur meurtri des paroles qui jettent un voile bien sombre sur sa vie d'épouse, hélas ! si courte ! Elle s'écria en présence de témoins, au sujet de Louis XI : « Et je prens sur mon âme, ou je puisse mourir, que je ne tins onc tort à Monseigneur ». Après un long soupir elle nomma Jannet du Tillay. Pierre de Brézé était près d'elle, entendit ses paroles et s'écria : « Ah ! faux et mauvais ribaud ! Elle meurt par toi ! » N'est-on pas en droit de dire que, tout bien pesé, Louis XI fut très malheureux dans cette première alliance ?

C'est donc un soir de grandes fatigues et d'ennuis, après la délation de ce Jannet du Tillay, que Louis XI laissa voir sa peine et fit de graves reproches à son épouse. Nous n'avons rien vu ailleurs qui permette de penser que cette scène se renouvela. Nous venons d'entendre les paroles pleines d'affection pour Louis XI, tombées des lèvres mourantes de Marguerite, et qui nous portent à penser que cette scène n'empêcha pas les bonnes relations habituelles des deux époux. Nous sommes maintenus dans cette conviction en leur faveur, par les actes et les paroles qui prouvent que Louis XI ne cessa pas d'aimer son épouse, malgré les méchancetés et les calomnies. Les paroles qui suivent le prouvent suffisamment. Le jour même où Marguerite agonisait, des envoyés de la ville de Metz, qui furent reçus en audience par le dauphin, ont rapporté qu'ils l'avaient trouvé « pleurant et durement se lamentant », et qu'au milieu de ses larmes, il disait : « Dieu me oste la chose au monde que plus je aimoye ! (1) ». Pourquoi douter de la sincérité de ces paroles ? Plus tard, en juillet 1482, Louis XI était à Cléry, par des lettres datées de ce jour, il accorde une sauvegarde à l'église Saint-Etienne de

(1) THIBAUT, p. 554. *La jeunesse de Louis XI.*

Châlons « parce que le corps de notre très chère et très aimée épouse Marguerite d'Ecosse y fut enseveli ». Elle n'était donc pas oubliée.

La calomnie va quelquefois si loin qu'elle produit l'effet tout opposé à celui que s'est proposé son auteur. Des historiens, hommes de valeur, mais gardant des idées préconçues et leur parti pris contre Louis XI, ont fait un tort réel à leur impartialité et même à leur véracité. Pour achever le hideux portrait qu'ils en avaient tracé surtout d'homme sans cœur, de fils dénaturé, ils ont été jusqu'à lui reprocher d'avoir eu grande joie de la mort de son père. D'après eux, il aurait été assez maladroit, ce qui n'était pas son habitude, assez audacieux pour donner des témoignages extérieurs de cette révoltante joyeuseté. Ces historiens en donnent la même preuve, c'est que le dauphin n'avait voulu porter le deuil du roi qu'une demi-journée et, aussitôt après les funérailles, il avait revêtu la pourpre. C'était une accusation grave, mais une erreur, une ignorance non moins graves. Le dauphin Louis avait, comme tous les dauphins, suivi le cérémonial d'alors. « Le roi est mort. Vive le Roi ! » L'homme était mort ; mais la royauté ne pouvait mourir. Le successeur ne devait porter le deuil que pendant les funérailles et, aussitôt, il se revêtait de la pourpre, qui, du reste, était violette, comme demi-deuil. Et le nouveau roi devait *ainsi* recevoir les hommages de la Cour. J'ai voulu citer cette étrange erreur, pour montrer que Louis XI a été jusqu'à la fin méconnu sous plus d'un rapport. Ce me semble un devoir de retrancher de sa vie au moins ce qui est absolument faux ; d'autant que ces calomnies sont accréditées sous la plume d'hommes remarquables qui ont écrit l'histoire des ducs d'Orléans et des ducs de Bourgogne. Peut-être

aurais-je agi plus sagement en gardant le silence, comme après la découverte des restes de Louis XI, stupéfait que je fus en face de presque tous les historiens, qui les disaient jetés au vent en 1562. .

Après avoir rendu hommage à Notre-Dame en écrivant un petit guide pour les pèlerins et les touristes, je fus entraîné à rendre hommage à l'un de ses plus dévoués serviteurs.

Et puis, n'avons-nous pas tous une dette à payer ? Serions-nous Français, si ce grand roi n'avait pas fait son œuvre ? Ce qui est plus certain, c'est qu'il fut un **GRAND PATRIOTE**, on ne lui enlèvera pas ce titre. Si vous le voulez, Messieurs, oublions le reste. Et, pour vous remercier de m'avoir accueilli parmi vous, pour être un peu moins indigne de cet honneur, je n'aurai fait, en acclamant Louis XI, qu'acclamer la **PATRIE**. Et si j'ai crié « **VIVE LOUIS XI !** » ce n'aura été que pour mieux crier

VIVE LA FRANCE !



LE ZÉRO DE L'ÉCHELLE DE LA LOIRE

A Orléans

ABAISSEMENT DE L'ÉTIAGE

PAR M. GUILLON

Membre de la Section des Lettres

Séance du 19 février 1909

RAPPORT VERBAL DE M. L'ABBÉ MAILLARD (1)

Membre de la Section des Sciences

Séance du 16 juillet 1909

En classant et cataloguant la masse considérable de documents et d'études que j'ai réunis depuis 35 ans sur la Loire, sur le régime de ses eaux, sur le régime de son lit et son débit solide, sur son ancienne navigation et son histoire, j'ai retrouvé une *note sur l'abaissement continu de l'étiage et l'approfondissement du lit à Orléans*. Le phénomène que je signalais dans cette note de mai 1895,

(1) M. l'abbé Maillard, en demandant l'impression du travail de M. Guillon, rappelle que la mort a empêché ce dernier de revoir ses notes. C'est son collègue, M. Rousseau, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, membre de la Section des Sciences, qui a bien voulu faire la mise au point avec un dévouement et un succès auquel il est heureux de rendre hommage.

Plus basses eaux annuelles.

Figure 1.

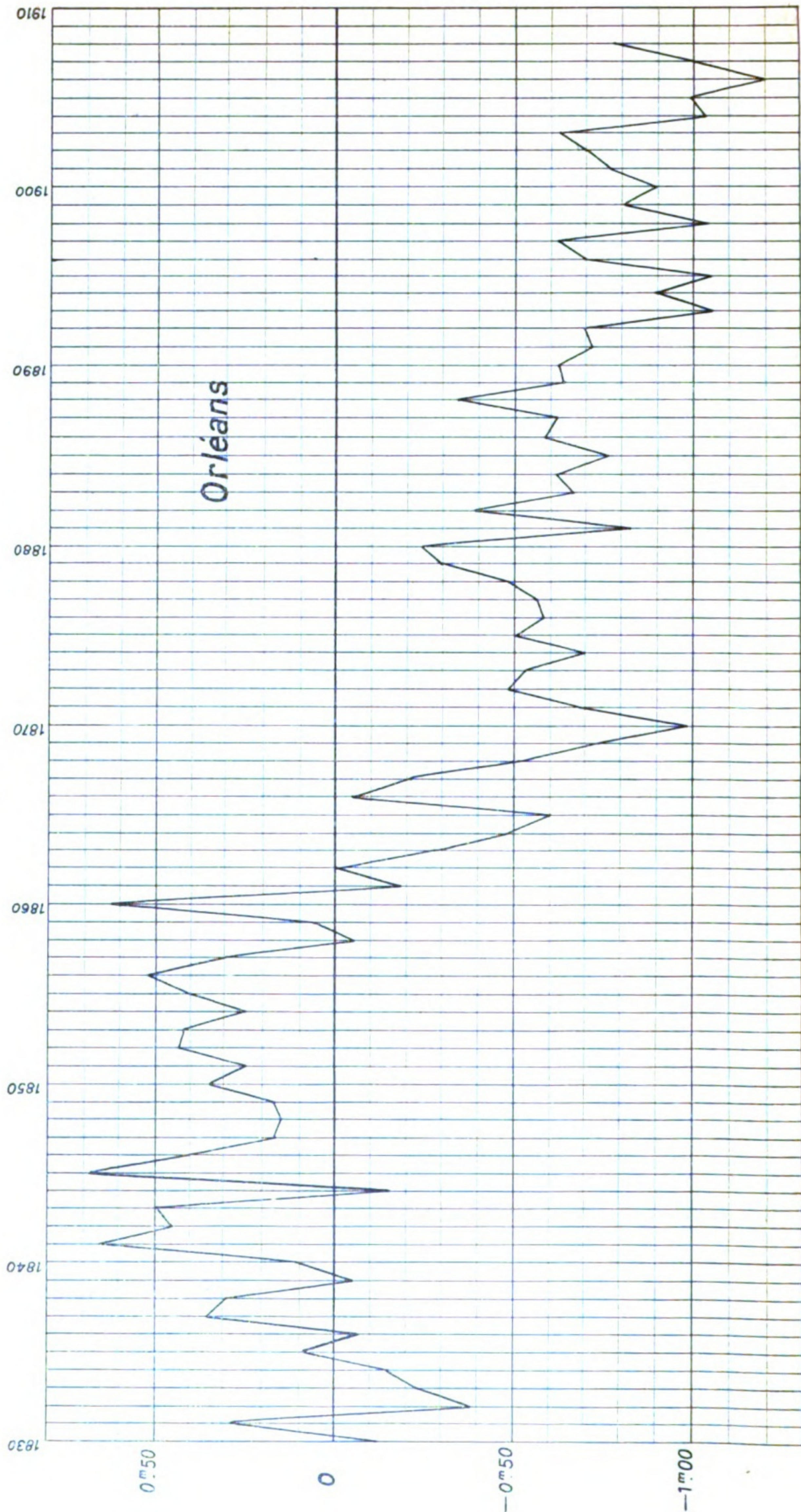


Figure 2

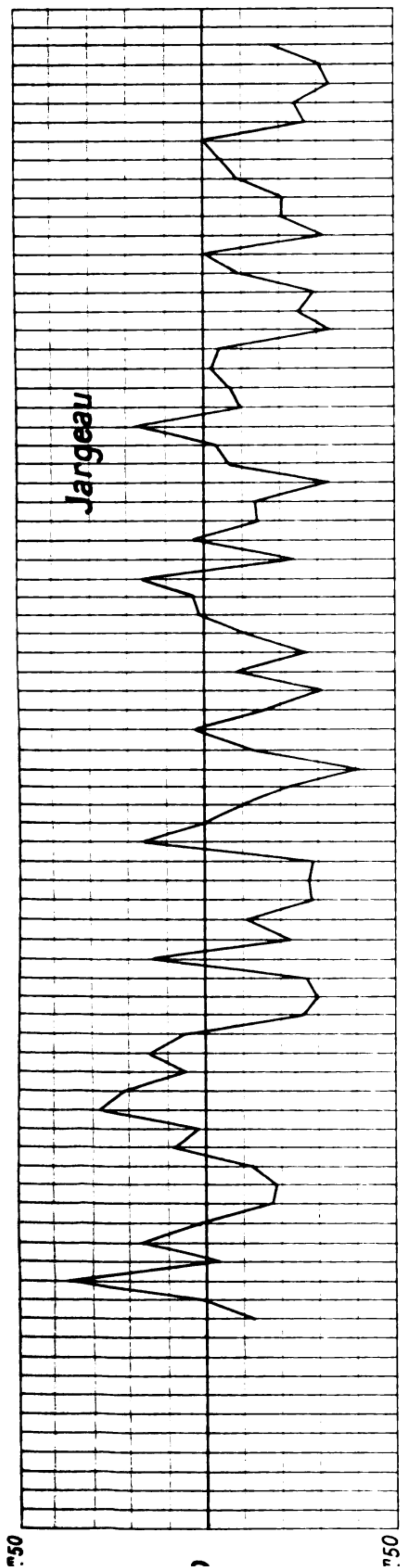
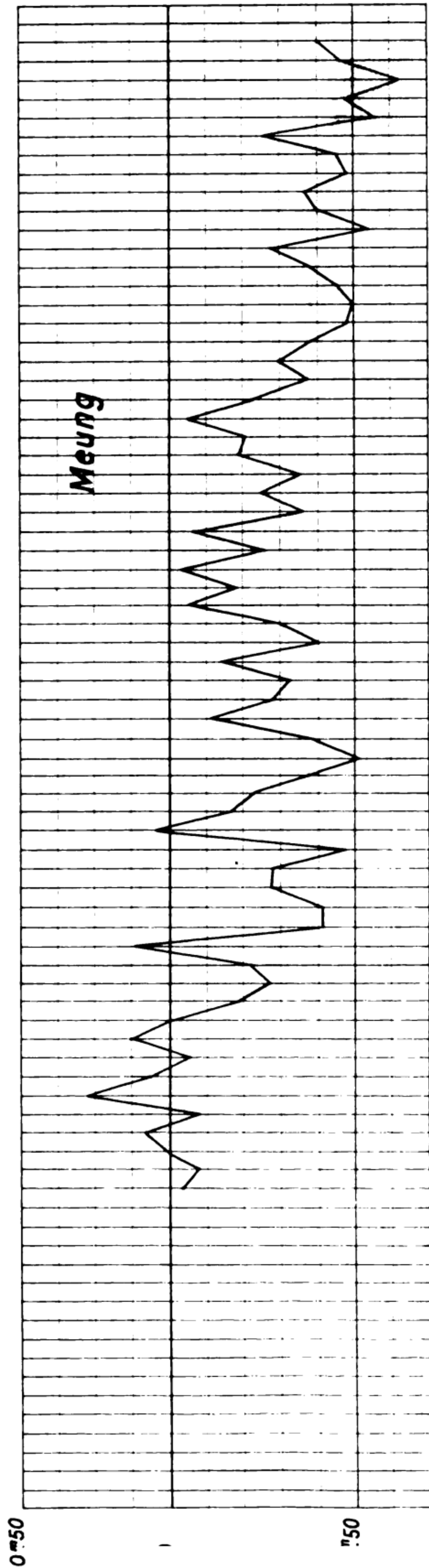


Figure 3



Plus basses eaux annuelles.

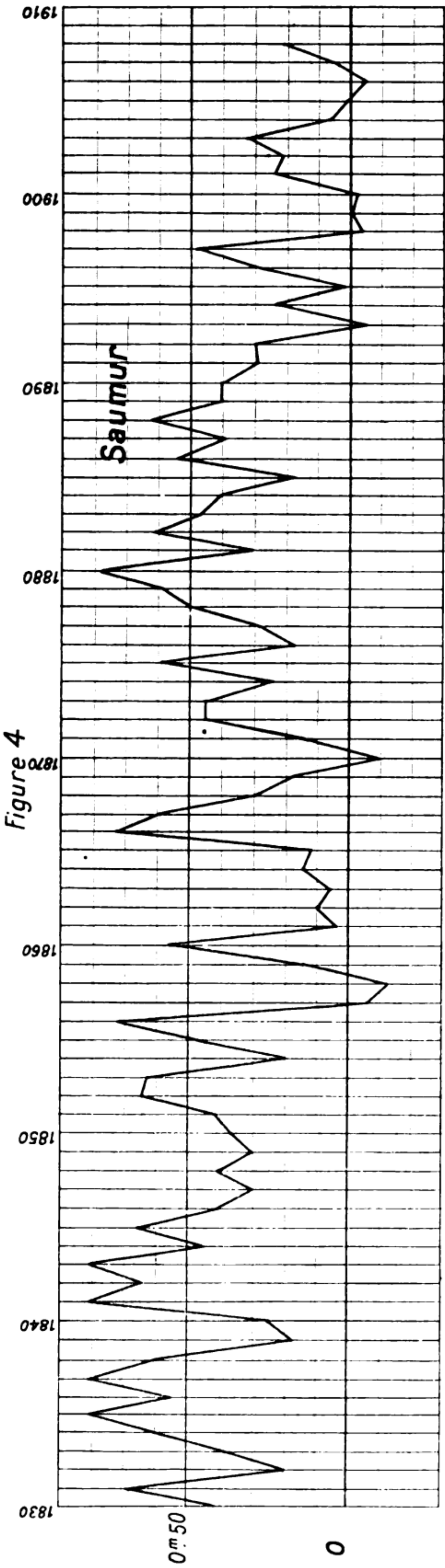
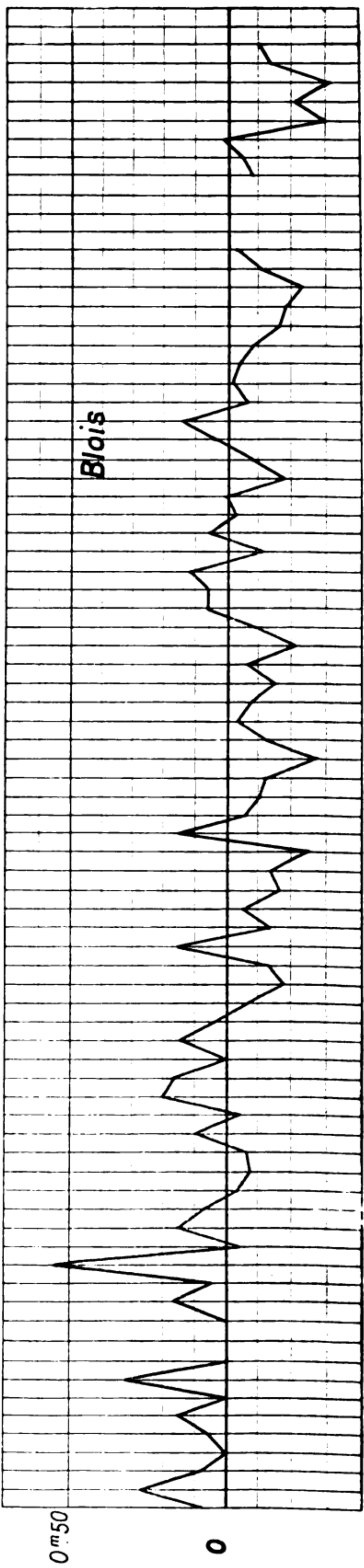


Figure 5



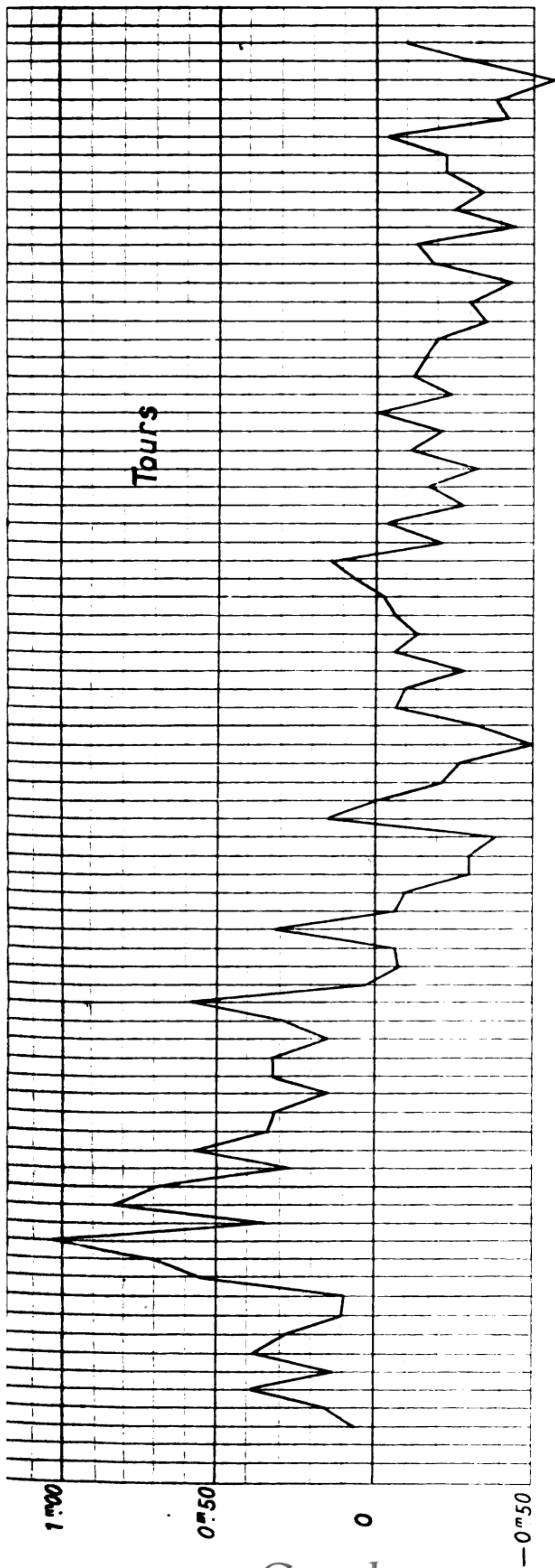
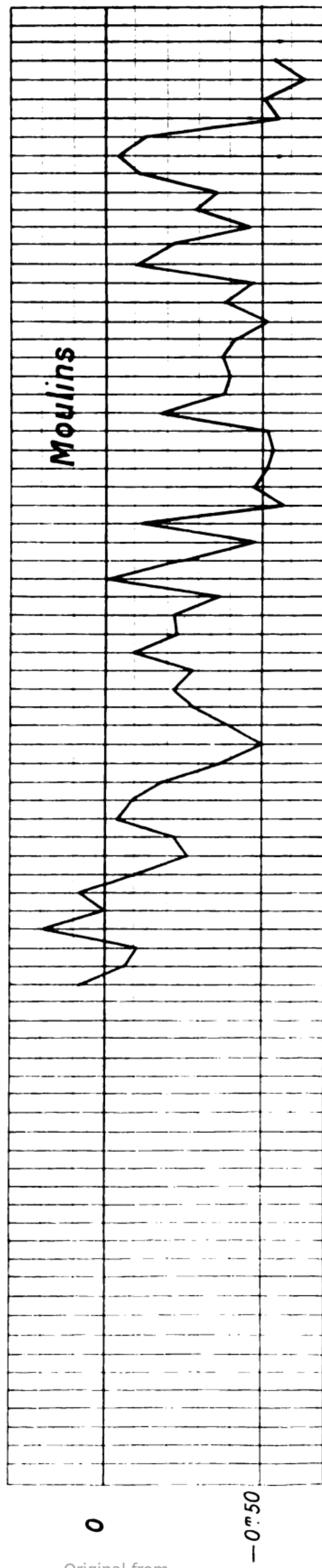
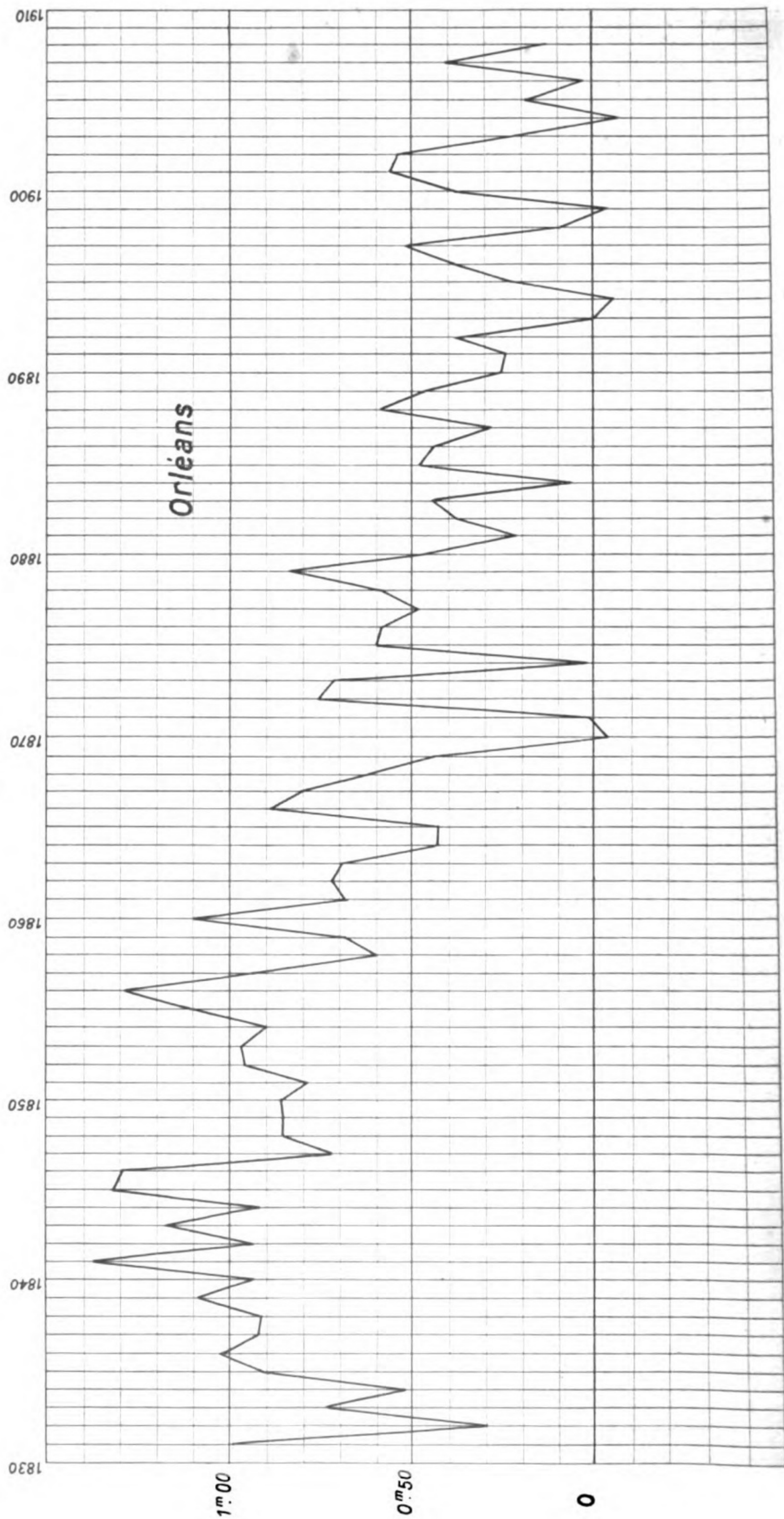


Figure 7.



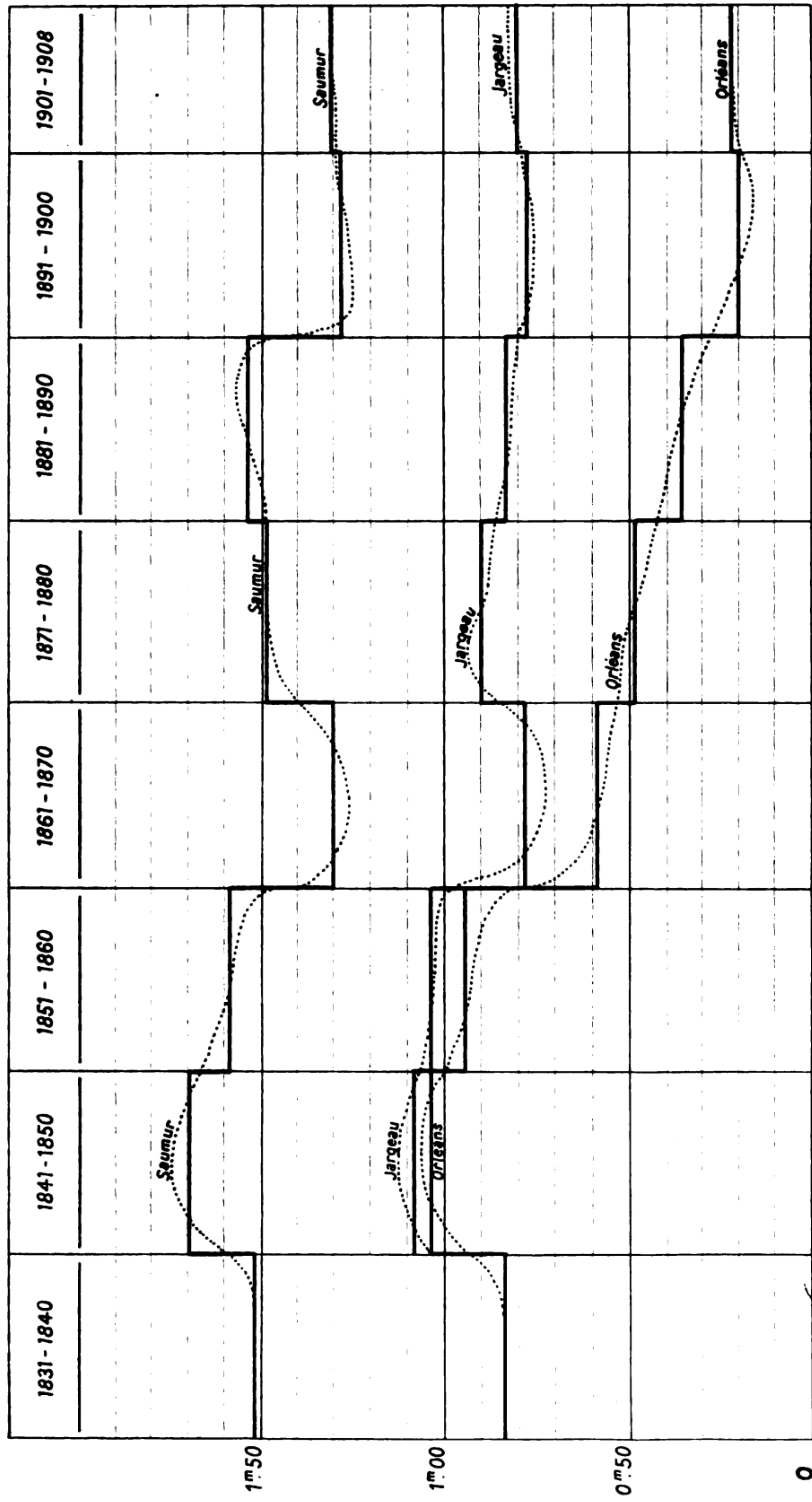
Hauteurs moyennes annuelles

Figure 8.



Hauteurs moyennes annuelles de la Loire par périodes décennales.

Figure 9.



Hauteurs moyennes des eaux chaque jour de l'année par périodes décennales – Figure 10.

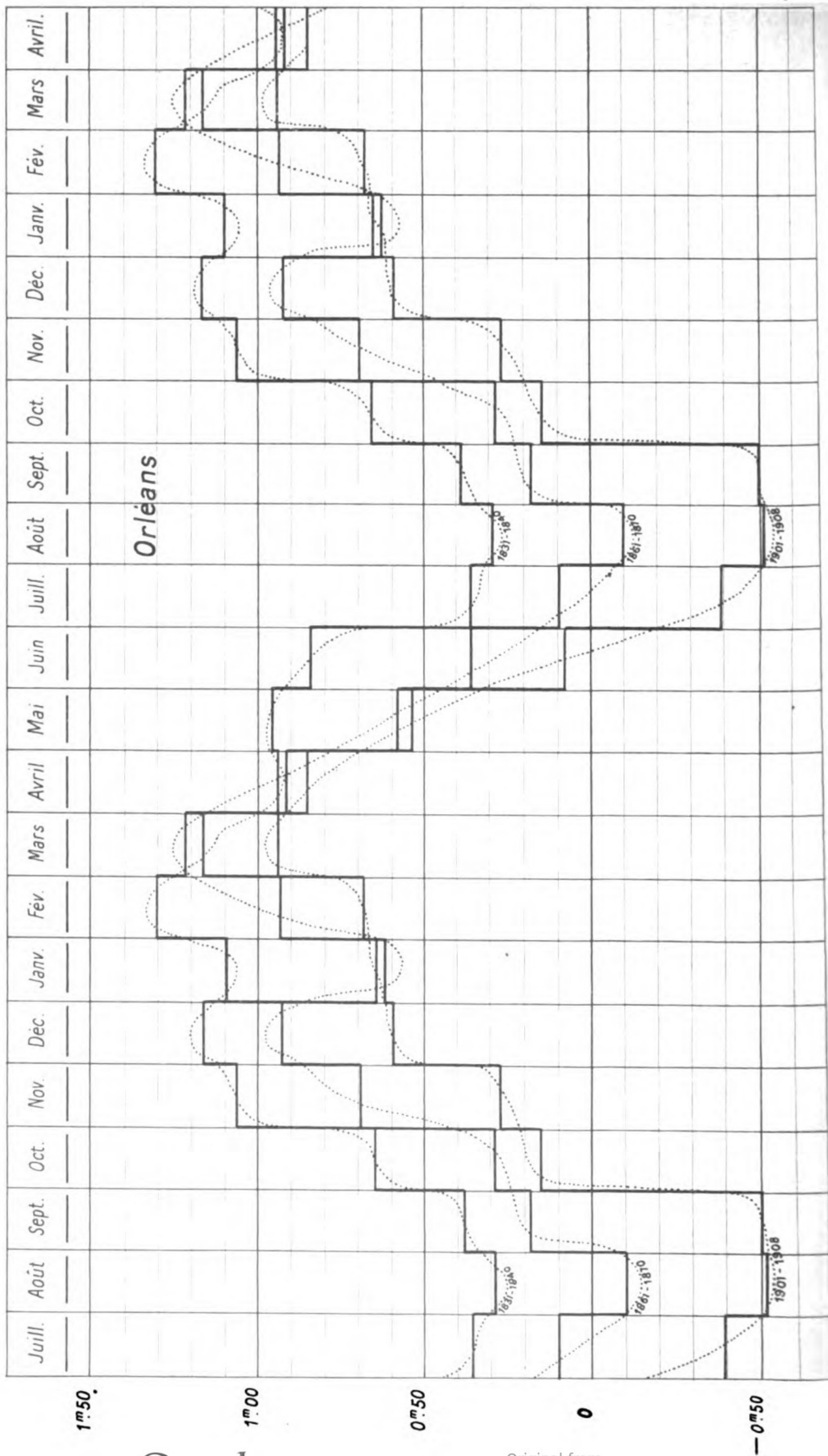
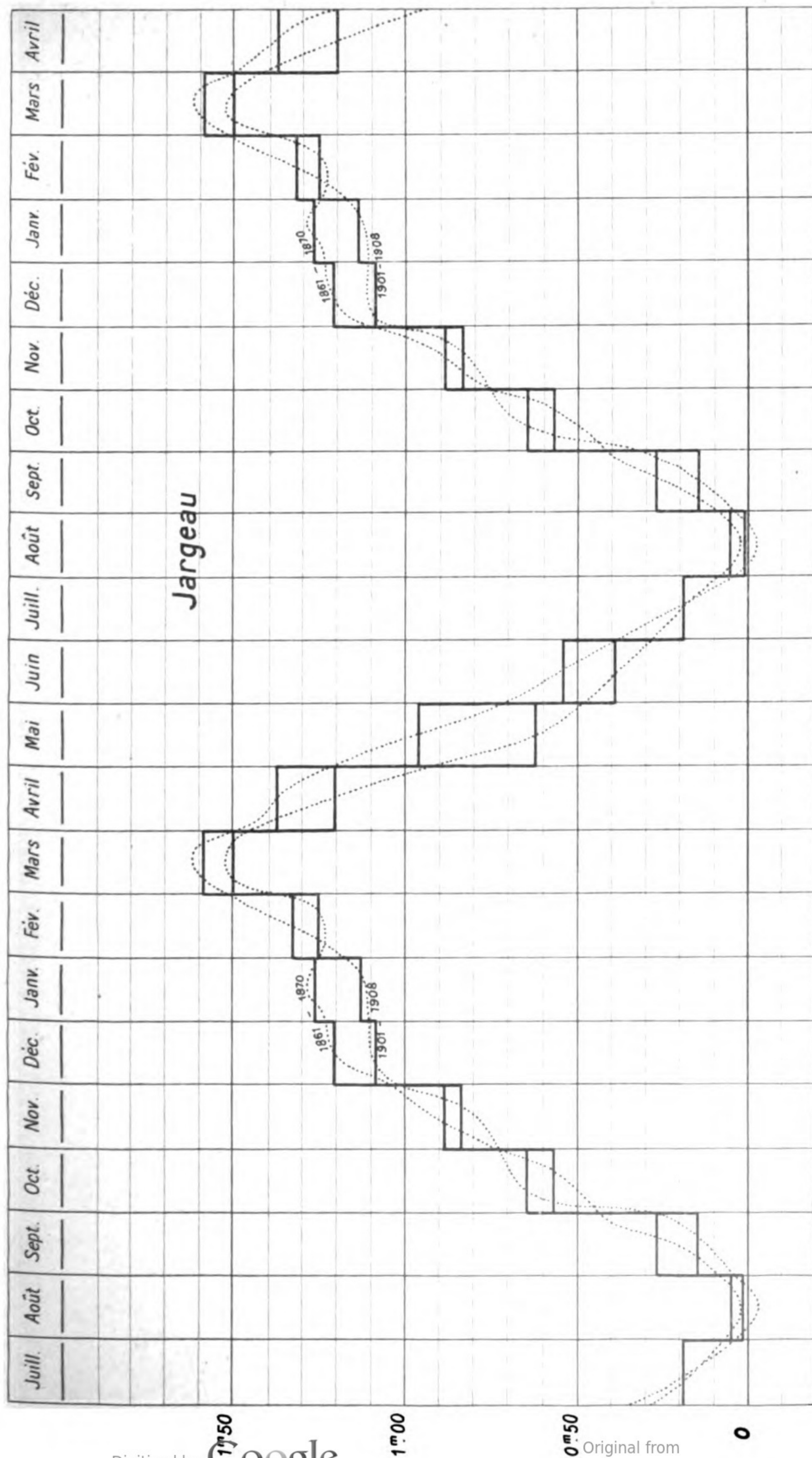


Figure 11



s'est continué dans les treize années qui se sont écoulées depuis.

J'ai pensé que cette question était intéressante pour notre Société et même pour le grand public ; et, tout en complétant la note de 1895, je l'ai mise à jour jusqu'au 1^{er} janvier 1909. J'en ai banni tout appareil mathématique, mais j'ai fait un large emploi de la représentation graphique si commode et si parlante.

Ceci dit, j'entre en matière.

Depuis plus de vingt ans, la presse locale donne chaque jour les niveaux des eaux de la Loire à Orléans, celui constaté le jour même et ceux présumés pour les deux jours suivants ; c'est ce que l'on appelle les cotes de la Loire. Ces cotes sont prises par rapport au zéro de l'échelle : lorsque les eaux sont au-dessous de zéro, les cotes sont négatives, on dit par exemple que la Loire est à — 0 m. 50.

Tous ceux qui suivent ces annonces sont frappés de la fréquence des cotes négatives. C'est ainsi que dans l'année qui vient de finir, en 1908, les cotes ont été négatives 167 jours sur 366, c'est-à-dire 46 fois sur 100, sans que l'année ait été une année de très basses eaux. En 1904 les cotes ont été négatives 200 jours sur 366, soit 55 %.

La cote moyenne annuelle, c'est-à-dire la moyenne des cotes de tous les jours de l'année, est bien peu élevée, ainsi elle a été de 0 m. 14 en 1908, de 0 m. 04 en 1907, elle a été négative : — 0 m. 08 en 1904, — 0 m. 04 en 1899, — 0 m. 06 en 1893.

Les étiages annuels, c'est-à-dire les plus basses eaux d'été de chaque année, sont quelquefois à plus d'un mètre au-dessous de zéro. En 1908, elles n'ont été que de — 0 m. 78, mais elles ont atteint : en 1907 — 1 m. 01,

en 1906 — 1 m. 20; en 1905 — 0 m. 99, en 1904 — 1 m. 04, en 1893 — 1 m. 05.

Les basses eaux d'hiver, correspondant aux longues gelées qui tarissent toutes les sources, sont souvent négatives, surtout quand la prise du fleuve en amont d'Orléans vient entraver l'écoulement.

C'est ainsi que l'on a constaté les cotes ci-après :

En février 1882.....	— 0 m. 56
janvier 1891.....	— 0 m. 93
janvier 1893.....	— 0 m. 54
février 1896.....	— 0 m. 27
mars 1899.....	— 0 m. 31
décembre 1899.....	— 0 m. 98

Des crues évidemment bien peu importantes, mais cependant bien caractérisées par la rapide montée des eaux, leur trouble et l'écume qu'elles charrient, n'atteignent même pas le zéro. Leur hauteur maximum est négative.

L'extrême fréquence des cotes négatives est très incommode. D'abord elle est une source d'erreurs dans les transmissions, à ce point que les journaux ont pris le sage parti de mettre toujours devant chaque cote l'indication en toutes lettres : *plus* ou *moins*. En second lieu, même pour les personnes habituées au maniement des chiffres négatifs, il faut toujours une certaine attention : tandis qu'un relèvement du chiffre de la cote indique une montée des eaux, avec des notes positives, il indique une baisse avec des cotes négatives, et inversement ; enfin, au passage d'une cote positive à une cote négative, il ne faut plus faire la différence, mais la somme des deux chiffres.

A aucune des échelles de la Loire, on ne retrouve pareille situation ; pour la plupart les eaux ne se main-

tiennent au-dessous de zéro qu'un nombre de jours fort limité même dans les années sèches.

Cet état de choses, singulier et anormal, a-t-il toujours existé ?

Quelles causes l'ont produit ?

C'est ce qu'on va examiner.

Mais, auparavant, il convient de dire quelques mots de l'échelle d'Orléans.

Depuis fort longtemps déjà, il existait deux échelles au pont d'Orléans ; on ignore l'époque exacte à laquelle elles furent placées. Elles étaient gravées sur l'avant et l'arrière-bec de la première pile du pont, rive droite, et divisées en mètres et décimètres marqués en chiffres romains.

Une autre échelle gravée existait sur le mur en prolongement de la culée du côté amont (rive droite). Cette échelle, rectifiée et complétée vers 1847, conformément au programme des études alors entreprises sur la Loire, est celle qui sert depuis cette époque à faire les observations quotidiennes. Elle a le même zéro qu'une échelle divisée en pieds qui date certainement de la fin du XVIII^e siècle et dont on voit encore les traces. Ainsi la position du zéro actuel date de plus d'un siècle. Or on constate aujourd'hui qu'au lieu de marquer les plus basses eaux, il se trouve placé tous les ans, et pendant un grand nombre de jours, notablement au-dessus de l'étiage.

Cette situation a-t-elle toujours existé ?

Il est d'abord évident que, lorsqu'au XVIII^e siècle, on a gravé l'échelle divisée en pieds, on a dû prendre pour zéro les plus basses eaux de l'époque. Mais, pour répondre en détail à la question, il suffit de suivre d'année en année les hauteurs constatées à l'échelle : la loi de

leurs variations se dégagent nettement de l'examen des tableaux graphiques joints à la présente étude. On sait que depuis très longtemps la cote de la Loire est observée tous les jours, et même plusieurs fois par jour, à l'échelle d'Orléans ainsi qu'à un grand nombre d'autres échelles distribuées sur son cours. Le premier graphique (celui des étiages annuels) (fig. 1) a été obtenu en marquant pour chaque année la cote la plus basse qui ait été constatée à Orléans, depuis 1830, époque à laquelle les observations se faisaient déjà régulièrement, jusqu'aujourd'hui. On remarque une première période, celle de 1830 à 1860, où les cotes négatives sont très rares, et même, si l'on franchit les dix premières années, où le minimum a été tantôt au-dessus, tantôt au-dessous du zéro sans s'en écarter beaucoup, on trouve que pendant vingt ans les hauteurs d'eau sont restées franchement positives. Puis on observe pendant dix ans, de 1860 à 1870, une décroissance des plus remarquables, et à partir de cette dernière date le niveau d'étiage s'établit jusqu'à maintenant à une cote toujours négative, généralement comprise entre — 0 m. 50 et — 1 m. 00, avec une tendance à descendre encore avec le temps. Ainsi l'abaissement de la cote à Orléans est incontestable, il est d'un mètre au total dans les 80 dernières années, et s'est surtout précipité de 1860 à 1870.

Si l'on étudie non plus les basses eaux, mais les eaux moyennes de chaque année, le résultat auquel on arrive offre une frappante analogie avec le précédent. Le graphique des hauteurs moyennes annuelles (fig. 8) est constitué par des points dont chacun représente la moyenne des cotes journellement observées pendant un an. Il ne semble pas *a priori* nécessaire que la loi des variations mises en lumière par le premier graphique

se retrouve dans tous ses détails sur le second. On conçoit qu'en 1834, par exemple, la moyenne de toute l'année ait pu être faible, quoique les eaux soient à peine descendues au-dessous du zéro, et qu'en 1885, au contraire, il y ait eu avec la même moyenne un minimum très bas. Mais, en considérant le phénomène dans son ensemble, on voit que le second graphique a nettement la même allure que le premier : la moyenne des cotes journalières lues à l'échelle d'Orléans a décru suivant la même progression que le minimum d'étiage ; elle a oscillé pendant 30 ans aux environs de 1 m. 00, puis est rapidement descendue pour se rapprocher de 0 m. 25 dans les 40 dernières années.

Il y a donc là un fait clairement prouvé par deux méthodes qui se contrôlent l'une l'autre : que l'on considère les plus basses eaux ou seulement les eaux moyennes, on voit que leur niveau a subi un abaissement de plus en plus marqué à l'échelle d'Orléans.

Pour chercher l'explication d'un phénomène aussi imprévu, la première pensée est d'examiner s'il est spécial à Orléans ou si, au contraire, d'autres postes d'observation, plus ou moins distants sur le cours de la Loire, donnent lieu aux mêmes remarques. Voyons donc d'abord ceux qui en sont le moins éloignés, Jargeau en amont, Meung en aval (fig. 2 et 3). Il est à noter que, là comme ailleurs, le niveau aux échelles pour un même débit est influencé par une foule de circonstances accessoires : la simple marche des grèves peut produire de petites variations du niveau du fond d'une année à l'autre ; mais il s'agit ici d'observer s'il se produit un abaissement de grande amplitude et s'exagérant d'année en année comme à Orléans. A ces deux échelles le **graphique des étiages annuels**, dressé suivant la même

méthode depuis 1840 ou 1850 jusqu'à maintenant, est en complet désaccord avec celui d'Orléans : non seulement il n'accuse pas de chute brusque entre 1860 et 1870, mais dans toute l'étendue de la période observée la diminution progressive constatée à Jargeau est relativement insignifiante, et celle que l'on remarque à Meung, quoique plus sensible, est encore moitié moindre qu'à Orléans.

La conclusion sera la même si l'on compare, comme précédemment, les hauteurs moyennes au lieu des étiages extrêmes. On le voit sous une forme simplifiée et saisissante sur le graphique où chaque période de dix ans est représentée par un seul trait moyen (fig. 9). Les échelons descendants, ainsi tracés pour Orléans, ne correspondent pas à ceux de Jargeau.

Ainsi l'abaissement si marqué à l'échelle d'Orléans ne se retrouve pas, sinon avec une très grande atténuation, aux échelles immédiatement voisines au-dessus et au-dessous de cette ville.

En est-il de même si l'on remonte ou si l'on descend davantage sur le fleuve et sur son principal affluent, l'Allier? Le graphique des plus basses eaux annuelles de Moulins (fig. 7), s'étendant sur une période de cinquante ans, ne laisse pas apercevoir dans son ensemble de décroissance bien sensible. Aux échelles de Blois et de Tours (fig. 5 et 6), à cette dernière surtout, on trouve depuis 1830 un tracé dont l'allure rappelle de loin celle du graphique d'Orléans, mais avec des différences finales beaucoup moins grandes. Dans la même période, à Saumur (fig. 4), les eaux basses ont peu varié, et les eaux moyennes, groupées comme à Jargeau par périodes décennales (fig. 9), suivent jusqu'en 1870 les mêmes oscillations qu'à Orléans, mais cessent depuis

cette époque d'offrir cette analogie et n'ont aucune décroissance régulière.

De toutes ces constatations il résulte que l'abaissement progressif du niveau des basses eaux et même des eaux moyennes de la Loire, qui est très sensible à Orléans, ne s'est produit sur le reste du fleuve que dans des proportions incomparablement moindres, et qu'en dehors des circonstances qui peuvent avoir accompagné le phénomène dans toute l'étendue de son cours, il doit exister une cause prépondérante, spéciale à la traversée de cette ville.

Où trouver cette cause ?

Jusque vers 1870, époque où les niveaux d'Orléans sont tombés si bas, les observateurs ne pouvaient ni connaître ni prévoir la différence profonde qui vient d'être signalée entre le régime de cette échelle et celui des autres points de la Loire ; aussi étaient-ils portés à ne chercher que dans des faits généraux, d'une grande étendue, l'origine des variations annuelles constatées. C'est ainsi qu'en 1874 M. Deglaude, ingénieur en chef du service de la Loire, dans une étude sur les *Régimes d'hiver et d'été*, a discuté les observations hydrométriques de la Loire à Orléans depuis 1830 et a rapporté les variations de niveau du fleuve, tant à Orléans qu'ailleurs, à la seule influence de l'humidité ou de la sécheresse régnant sur l'ensemble du bassin.

Il faut aujourd'hui reconnaître que le niveau de l'étiage aussi bien que celui des eaux moyennes à l'échelle d'Orléans n'est pas seulement subordonné, comme il doit l'être sur l'ensemble du cours de la Loire, au degré de sécheresse ou, en d'autres termes, au débit du fleuve, mais qu'il s'y trouve une cause de variation particulière qui est le changement de niveau du fond.

Telle est l'explication à laquelle il convient de s'arrêter : le lit de la Loire s'est abaissé dans la traversée d'Orléans, et de là vient que, l'échelle n'ayant pas bougé, les cotes que l'on y lit maintenant sont plus basses qu'autrefois et plus basses que partout ailleurs.

La réalité de cet abaissement du fond n'est pas douteuse. On en voit la preuve dans la nécessité où l'on s'est trouvé, il y a quelque trente ans, de rehausser les crèches des bas quais du Châtelet et de l'Entrepôt, qui cessaient d'être soutenus à leur pied par le lit du fleuve et menaçaient de se dégrader et de s'effondrer.

Un autre indice de cet abaissement est donné par l'aspect que le courant a pris avec le temps au passage du pont de Vierzon. Peu à peu les enrochements qui existaient sous les arches, et qui étaient destinés à protéger la fondation des piles contre la corrosion des eaux, ont semblé émerger de la nappe liquide et lui ont donné une apparence de cascade, révélant ainsi l'approfondissement véritable que le fond avait subi en aval de cet ouvrage. C'est dans le but de remédier aux inconvénients qui en résultaient pour le passage des bateaux que, de 1897 à 1900, des travaux de régularisation ont été faits par la Compagnie d'Orléans sous l'arche maritime du pont.

L'approfondissement du lit de la Loire est dû à des travaux de diverses natures que l'on a exécutés dans la traversée de la ville. Le plus important a été la construction de digues submersibles sur 9 kilomètres, de Combleux à la Madeleine, destinées à concentrer les eaux dans un chenal artificiel longeant la rive droite. Une telle opération devait avoir nécessairement pour effet de faire creuser par les eaux elles-mêmes le passage rétréci dans lequel on les obligeait à trouver une issue.

L'effet a été augmenté lorsque ces digues ont été réparées et consolidées.

Ce résultat devait encore s'accroître lorsqu'en 1862, un désensablement du port a été réalisé sur 25 mètres de largeur et 900 mètres de longueur à 0 m. 30 au-dessous du zéro de l'échelle, du quai de Recouvrance au quai Saint-Laurent. Depuis cette époque, chaque année est marquée par des dragages que l'on voit se faire devant les quais de la ville au moyen de dragues à vapeur pour l'approvisionnement des cailloux des routes, et qui ne cessent de détacher du fond de la Loire des volumes s'élevant, année moyenne, à 7,000 mètres cubes de jard. Il est facile de comprendre que l'enlèvement continu de tous les gros matériaux, la mise en mouvement des sables qui les entourent, rendent le lit plus affouillable et en facilitent l'approfondissement par le courant.

Le fait est d'autant plus notable qu'on l'observe malgré l'existence, au voisinage immédiat de l'échelle, d'une cause antagoniste qui tendrait plutôt à le masquer : je veux parler d'un batardeau établi en travers du fleuve à l'époque déjà ancienne où le pont a été construit, et dont les têtes de pieux, encore visibles immédiatement au-dessous de cet ouvrage, ont nécessairement pour effet d'y entraver l'affouillement des sables et l'abaissement du plan d'eau.

Le phénomène dont nous trouvons ainsi la preuve frappante sur la Loire est d'ailleurs aujourd'hui bien connu et en quelque sorte classique. Je me borne à rappeler l'exemple du canal de Miribel, à citer l'abaissement du zéro à Bellinzona, qui a été de 0 m. 80 en 1888, et celui de Tardisbrucke sur le Rhin, de 2 m. 06 en 1890.

J'ai cité l'étude faite en 1874 par M. Deglaude sur les régimes d'hiver et d'été de la Loire, mais les nouveaux faits que je viens de mettre en lumière ne laissent pas subsister toutes les déductions auxquelles cet auteur était arrivé. Belgrand, dans son ouvrage sur l'hydrologie du bassin de la Seine, cours d'eau tranquille, coulant sur un sol perméable, avait conclu que la connaissance du régime d'une période d'hiver, jointe à celle des sécheresses antérieures, permettait de prévoir si la Seine serait plus ou moins haute l'été suivant. M. Deglaude s'est demandé si la même loi s'appliquait au bassin de la Loire et sa conclusion a été négative, parce qu'une grande partie de ce bassin se compose de régions montagneuses à forte pente et à sol imperméable, où les pluies d'été coulent à la surface et viennent immédiatement grossir le fleuve. Dès lors, disait-il, l'action du régime d'hiver et l'influence des sécheresses antérieures peuvent souvent y être contrariées par les circonstances atmosphériques des mois chauds à venir, et il ne faut pas songer à prévoir, vers la fin d'un hiver très sec, le régime des eaux courantes pendant l'été suivant.

Ces remarquables recherches de M. Deglaude reposaient sur la distinction, établie par lui, entre une saison chaude, du 1^{er} juin au 31 octobre, et une saison froide comprenant les sept autres mois, et sur un examen minutieux des hauteurs de la Loire observées pendant 45 ans. Mais ces observations, faites à l'échelle d'Orléans et étendues à tout le bassin, ne supposaient pas que cette échelle pût offrir le caractère exceptionnel que rien n'annonçait à cette époque ; c'est seulement aux variations du débit de la Loire, en été comme en hiver, que l'auteur attribuait les variations de hauteur à l'échelle et c'est sur cette correspondance que sa discus-

sion était fondée. Se servant des hauteurs moyennes et minimum à Orléans, il concluait en 1874 « qu'une sécheresse exceptionnelle persistante se produisait depuis 1864 après une longue période d'humidité de 34 ans », alors que l'abaissement des cotes d'étiage à Orléans était pour une grande part un simple phénomène local.

Les faits sont ainsi plus complexes qu'ils ne le paraissent alors, et ils le sont par suite de l'abaissement du fond à Orléans. Si l'on constate que dans une série d'années le niveau moyen des eaux en été a baissé, il faut désormais reconnaître que le niveau d'hiver ne doit pas davantage rester invariable, qu'il baisse aussi et pour le même motif. Un graphique spécial éclaircira ce point (fig. 10).

Ce graphique donne, à l'échelle d'Orléans, la hauteur moyenne des eaux chaque mois de l'année, par périodes décennales. Chaque trait de la ligne 1831-1840 est obtenu en prenant la moyenne des dix hauteurs correspondant au même mois pendant cette période ; de même de 1861 à 1870, de même encore de 1901 à 1908. On voit à l'inspection du graphique qu'entre les décades commençant en 1831 et en 1861, l'abaissement n'est pas moins sensible en hiver qu'en été, et la comparaison de la troisième série à la seconde donne le même résultat.

On reconnaît ainsi, sous une forme différente de celle des graphiques précédents, la même influence décisive, celle de l'approfondissement du lit, qui se manifeste aussi bien sur les mois de la saison humide que sur ceux de la saison sèche. Il est clair que, le fond de la Loire s'étant abaissé notablement, un abaissement d'égale importance doit s'observer dans la lecture de toutes les cotes de basses eaux, que l'influence doit en être encore sensible sur les eaux moyennes, et qu'elle ne devient

nulle qu'au moment des grandes crues atteignant 4 ou 5 mètres, alors que la tranche d'eau en contact avec les sinuosités du fond représente une fraction minime si on la compare à l'immense section que prend le fleuve à cet instant.

On se trouve ainsi amené à poser une question nouvelle. Puisqu'en étiage comme en eaux moyennes, l'abaissement constaté à Orléans tient en partie seulement à la diminution du débit, qu'il a une autre cause dans l'approfondissement du fond, et que cette seconde cause a une action variable suivant que le fleuve est en basses eaux ou qu'il est en crue, peut-on fixer le départ de ce qui est dû à ces deux influences, apprécier l'importance relative de chacune d'elles? Il serait sans doute téméraire de chercher une réponse rigoureuse et précise avec les données dont nous disposons actuellement ; on trouvera seulement une indication dans un dernier graphique, celui de Jargeau (fig. 11). Etabli suivant la même méthode que celui d'Orléans, ce graphique donne par mois la moyenne des hauteurs pendant la période décennale de 1861 à 1870, puis de 1901 à 1908. Loin de trouver, comme à Orléans, une chute très accentuée d'une période à l'autre, on ne remarque ici que des différences généralement assez faibles, tantôt en plus, tantôt en moins, qui ne révèlent aucune loi. En s'en tenant aux données de ces deux graphiques, on est porté à croire que, dans les quarante ans considérés, le volume effectif des eaux n'a pas notablement diminué, puisqu'à l'échelle de Jargeau les cotes moyennes ont peu varié, et à conclure que l'abaissement constaté à l'échelle d'Orléans résulte principalement de l'approfondissement du lit dans la traversée de cette ville.

Ainsi se trouve combattu dans notre région cette sorte

de préjugé d'après lequel l'ensablement des rivières serait un fait général dans toutes les parties du monde, et dont on trouve la trace jusque dans les études consacrées, dans la *Revue des Deux-Mondes*, par M. Leroy-Beaulieu, aux pays asiatiques.

On pourrait être tenté de donner une conclusion pratique aux recherches dont je viens de rendre compte. La position actuelle du zéro de l'échelle est, comme je l'ai dit en commençant, devenue gênante ; et, d'après les causes que j'ai cherché à dégager, rien n'autorise à penser que cet inconvénient doive naturellement s'atténuer dans l'avenir. Pourquoi donc, dira-t-on, ne pas y porter remède par un moyen simple et facile, qui consisterait à faire une nouvelle échelle, en la juxtaposant au besoin à celle qui existe si l'on ne veut pas y toucher, mais en adoptant franchement pour zéro de l'échelle nouvelle le niveau des plus basses eaux actuelles de la Loire ?

Je ne puis donner ce conseil. Pour qui connaît le degré d'attention qu'exige la moindre étude relative au régime du fleuve, lorsque les comparaisons s'étendent aux lectures faites pendant une série d'années à la même échelle, il y aurait danger d'augmenter de fâcheuse manière les chances de confusion et d'erreur, si la succession des cotes envisagées à Orléans pouvait se rapporter à deux zéros différents. Et ce n'est pas seulement dans les recherches théoriques que l'on risquerait d'accroître la complication, c'est aussi dans l'usage que fait le public de l'annonce des hauteurs d'eau : on sait, en effet, que les communes riveraines de la Loire sont munies depuis longtemps de tables indiquant la correspondance entre les cotes mesurées à Orléans et celles que l'on peut lire à toutes les échelles situées le long du fleuve : un

changement du zéro entraînerait une profonde altération des renseignements mis à la disposition des populations riveraines : les mesures de précaution que chacun s'impose pour ses propriétés suivant l'état du fleuve, seraient prises fort mal à propos dans le cas d'une fausse interprétation de ces renseignements.

Mon but n'était pas d'indiquer une réforme à ce qui est, au moins en partie, l'œuvre de la nature ; et si cette étude a fourni l'explication suffisamment claire d'un phénomène encore peu connu, ma tâche est accomplie.



LA MER DE BRETAGNE

PAR M. SULLIAN COLLIN

Membre correspondant

Séance du 21 mai 1909

RAPPORT VERBAL DE M. LE D^r COURGEON

Membre de la Section des Lettres

Séance du 4 juin 1909

Mer que nous avons vue à nos pieds souriante
Et par qui, chaque fois, le rêveur consolé
De ce qui le fit triste au loin, comme exilé,
Retrouve avec la paix l'espoir qui l'oriente ;

Par delà l'horizon qui te voile à nos yeux,
Mer dont nous poursuivons chaque flot dans l'espace,
Enviant le destin du vieux pêcheur qui passe
Dans sa barque, ployé sous ses longs filets bleus ;

Rien n'eût pu jusqu'ici dans notre enthousiasme
Eteindre en nous l'amour dont nous te chérissons :
A peine si l'effroi glacé de tes frissons
Parfois nous étreignait dans un douloureux spasme.

Nous t'aimions sous la lune ainsi qu'un lac d'argent,
Mais dans l'obscurité nous t'adorions farouche,
Et, si des mots amers nous venaient à la bouche,
Le cœur les refoulait toujours plus indulgent.

Oui, nous te pardonnions tes cruautés, tes crimes,
Car ta voix nous disait aussitôt tes remords,
Et pour faire oublier les désastres, les morts,
Tu faisais aux vivants des présents magnanimes.

Mais voici qu'aujourd'hui s'exalte ton orgueil,
Et que, lasse d'offrir les rançons demandées,
Tu roules sous tes flots d'inhumaines idées,
En faisant retentir des glas, des chants de deuil.

Ceux qui pour se nourrir n'ont que la lande nue
D'un geste de souffrance en vain tendaient les mains :
Tu les as repoussés par des cris inhumains,
Et voici que par toi la famine est venue.

Vois ton œuvre : en Bretagne il n'est pas un seul port
De Sieck à Camaret, et d'Audierne à Belle-Isle,
Il n'est pas un hameau de la Côte à la Ville
Qui ne redoute, hélas ! la Misère et la Mort.

On dirait désormais qu'éternelle ennemie
De quiconque osera dédaigner ta fierté,
Tu t'attaques partout au pêcheur indompté,
Même sournoisement s'il te croit endormie.

Ce n'était pas assez dans tes jours triomphants
D'engloutir l'homme fier qui bravait ta colère :
N'osant rien contre lui si la nuit est trop claire,
Il te faut affamer la mère et les enfants.

Que te sert d'être douce et clément aux poètes
Si c'est pour t'acharner contre des malheureux
Dont l'âme est si robuste, hélas ! que même entre eux
Ils n'ont jamais faibli dans leurs douleurs muettes ?

S'ils souffrent, ces héros, ils ne le diront pas,
Car leur voix n'a jamais prononcé d'anathème,
Mais lâche autant que toi serait celui qui t'aime,
Mer, s'il ne défendait ces humbles du trépas.

Et, dans l'émoi troublant de nos peines intimes,
Sans te maudire encore, espérant te fléchir,
Sans renier un culte aussi qui fait rougir,
Nous voulons élever la voix pour tes victimes.

Que le vent qui mugit aux quatre coins du Ciel
Emporte notre plainte à travers la Bretagne,
Et qu'ainsi de la plaine il aille à la montagne
Rendre au cœur du marin l'espoir essentiel.

Car, voici par l'effet de ces vertus divines
Qui font du cœur de l'homme un ciel pour l'indigent,
Voici pleuvoir de l'or pour remplacer l'argent
Qui brillait aux filets des pêcheurs de sardines.



LES CAPUCINS D'ORLÉANS

FONDATION

DE L'EGLISE DE SAINT-JEAN-LE-BLANC

HENRI IV ET MARIE DE MÉDICIS

A ORLÉANS

22 avril 1602

LES LOUPS PRÈS D'ORLÉANS

PAR M. AUG. BAILLET

Membre de la Section des Lettres

Séance du 21 mai 1909

En face d'Orléans, de l'autre côté de la Loire, est située la commune de Saint-Jean-le-Blanc, sans importance aujourd'hui, mais qui fut témoin, à la fin du ^{xvi}^e siècle et au commencement du ^{xvii}^e, de faits qui suffisent pour lui donner une certaine notoriété dans l'histoire générale et dans celle d'Orléans.

Lottin, dans ses *Recherches historiques*, signale la fondation, en la paroisse de Saint-Jean-le-Blanc, d'un couvent des Pères capucins par Catherine de Médicis qui

leur fit don « du Jardin de la Reine, » faisant partie de son douaire (1); mais il ignore la venue de Henri IV à Orléans en 1602 (2) et les démêlés qui surgirent entre les nouveaux possesseurs et leurs voisins. La présente notice a pour objet de signaler au sujet de ces deux faits quelques documents inédits.

Ce sera aussi le récit de plusieurs épisodes de la vie d'un homme qui tint une grande place à Orléans et dans l'Etat, dont la vie demanderait un historien avant que certains documents tombent dans l'oubli.

I

Sur un registre de baptêmes de « la paroisse de Saint-Marceau-lès-Orléans », j'ai rencontré l'intéressant récit que voici, entre deux actes datés d'avril 1602 :

En tête du folio :

« Apvril 1602.

Lundy 22

« Ce mesme jour le Roy a mis et posé la première
« pierre de l'église Saint Jehan le Blanc, et, après avoir
« mis icelle pierre, a esté dyner au Poty. Passant devant
« le cymetière de l'esglise de céans, [il] demanda mon-
« sieur le curé de céans, affin de lui commander de faire
« sonner pour aller à la chasse aux loups au boys de
« Boux, ce qui fut faict. Incontinent, ledict sieur curé
« assembla tous les paroissiens, et nous tous ensemble

(1) LOTTIN.

(2) Cf. LOTTIN, *Recherches historiques*, tome II, p. 113, 121, 122, 126, 127 et 139. — BERGER DE XIVRAY, *Recueil des lettres missives de Henri IV*, tome V, page 573 et suiv.

« allames trouver le Roy au lieu susdict. Il faut sçavoir
« que nous [nous] trouvames presque de huict à neuf
« cens hommes, tant de ceste paroisse que d'Olivet : ce
« qui donna une joie très grande au Roy de voir une si
« grande multitude de peuple. Le Roy demanda de rechef
« monsieur le curé de ceste église. Ains se présenta un
« jeune Barbier, lequel se ingéra de parler au Roy, ja-
« çoit que le Roy ne le demandat, touteffois comme
« téméraire, se voulant attribuer unne louange d'avoir
« parlé à sa majesté. Sa harangue ne fut néantmoins
« receue ni acceptée estre bien dicte, pour qui se disoit
« sçavoir les lieux par lesquels il falloit attendre les
« loups. Le Roy voyant ce, il lui demanda s'il savoit
« mieux les endroits que ses veneurs. Outre tout ce que
« le Roy lui dictz, il ne laisse touteffois l'appeler « Mon-
« sieur Sire ». C'est pourquoi j'ay mis et posé ces faictz
« et dictz, affin d'estre mémoire perpetuelle que nous
« avons esté à la chasse avec le Roy et la Reine et toute
« sa cour, pour probation. Nous receumes honneur très
« grand du Roy, car il fut prins deux louves. Faict l'an
« et jour susdict.

« BROYON ».

La date de ce document ne peut être douteuse, étant inscrite en tête de la page. D'après le texte et la signature, on conclurait volontiers que Broyon était à cette date le curé de l'église Saint-Marceau, mais il n'en est rien suivant la liste que j'ai établie.

Pierre FERRY fut curé 1573, 1576, 1589.

Jullian TRUFFAULT, 1598 + 10 août 1610.

Michel RAEMON, 26 janvier 1612 + 1639.

FAUCHEUX, 18 juillet 1639.

DEVILLENEUVE, 1666.

HANET, août 1689 + 18 août 1708.

Jean RAYMOND, septembre 1708.

DELA RUE, octobre 1759.

BARBAZAN, décembre 1773 — 1780.

François SAINTYVES, 1781 + 22 avril 1786.

COUET, 1786-1791.

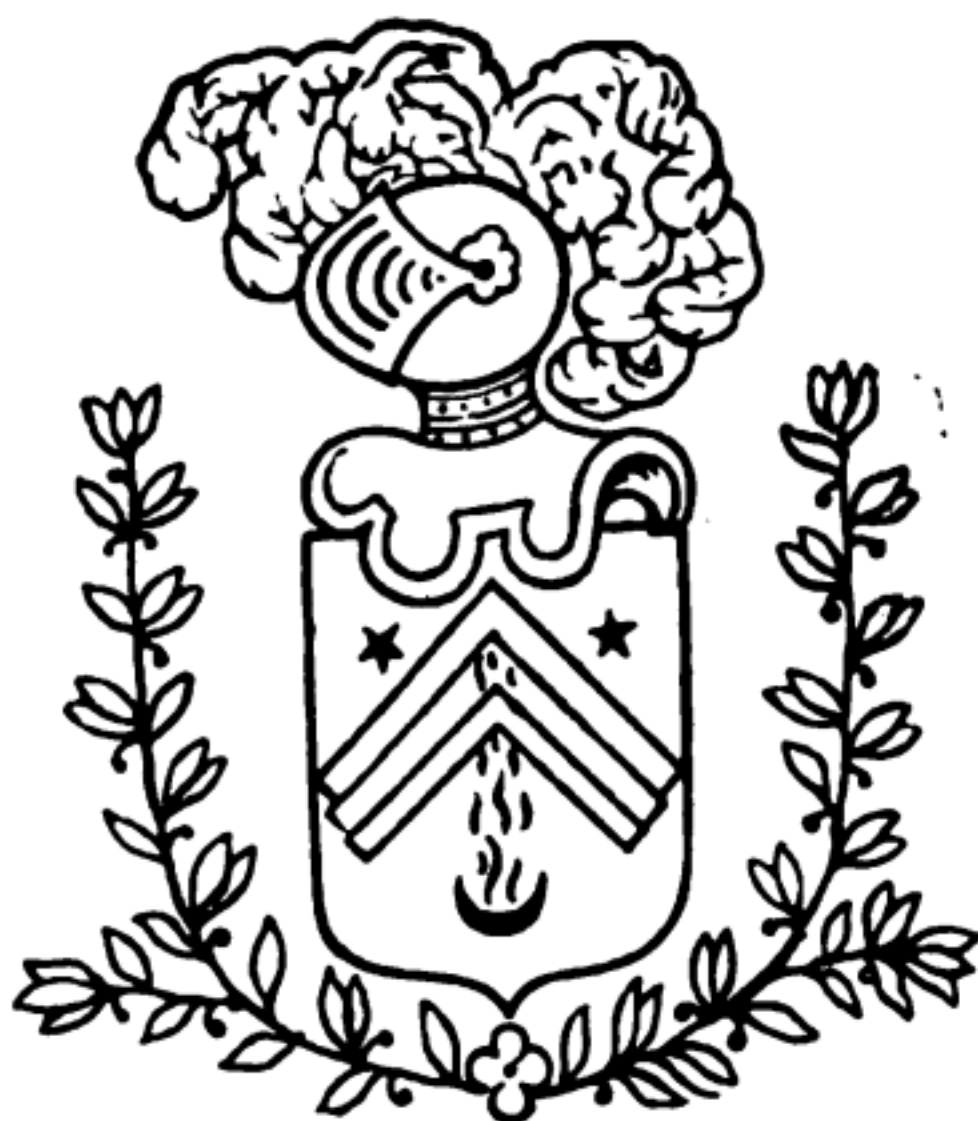
PATAUD, 1791.

Broyon n'était que vicaire. Dès septembre 1601, il signe les actes de baptême. Sur l'un d'eux il s'intitule : « M^e Edme Broyon, vicaire de l'église de céans ». Le 20 juillet 1602, il se dit « vicaire » et son nom disparaît ensuite.

Quant au curé de Saint-Jean-le-Blanc, je n'ai pu retrouver son nom : le premier registre des baptêmes de cette paroisse ne commençant qu'à une date postérieure. Tout au plus pourrait-on supposer que le curé était P. COULOMBEL, de famille orléanaise, qui signa les actes de baptême de 1625 jusqu'au 28 juin 1637.

Il avait eu pour prédécesseur (ou l'un de ses prédécesseurs) Simon Hamonière, à qui, en 1583, une ordonnance de police alloua 22 écus soleil, pour avoir pris le soin des *contagiers* à la place d'« ung prestre qui était auprès d'eulx ». (LORTIN, *Recherches*, II, 72.)

La date de fondation de l'église de Saint-Jean-le-Blanc n'était pas tout à fait inconnue, le récit d'Edme Broyon ne fait que la préciser. En effet, au-dessus de la porte qui conduit au clocher, on lit l'inscription suivante :



PIERRE. FOUGEU. SR DESCURES. DV POVTIL
ET. DAVVILLIER. MARAL DES LOGIS DV
ROY. MARAL DES LOGIS. GÑRAL. DE SES ARMEES. AYDE. DE. CAMP
INTENDANT. DES. TVRCIES. ET. LEVEES
DES RIVIERES. DE LOYRE. CHER. ALLYER
ET. FLEVVES. Y. DESCENDANT. COMMISSÉ
ORDINE DES. GVERRES. ET. DE. LARTILLERYE
A. FAICT. BASTIR. CESTE. EGLÉ. ES. ANNEES
1602. ET. 1603. QVIL. A DONNEE
AUX. HABITANS. DE. LA. PAROISSE
DE. SAINT. JEHAN. LEBLANCQ. EN
ESCHANGE. DE. CELLE. QUIL. ONT
LAISSEE. AUX. PERES. CAPPUCINS

ET. LE. 23^E. DE. NOVEB. 1603. LADICTE
EGLÉ. A. ESTE. SOVBZ. LAVTHORITE
DV. PAPE. CLEMÉT. VIII^E. BENEISTE
PAR. M^{RE}. PIERRE. FOUGEU. CONSER. ET
AVMOSNIER. DV. ROY. ARCHIDIACRE
DE. BÉAUSSE. EN LEGLE. DORLE. ET
GRAND. VICAIRE. DES. VENERABLES
DOYEN. CHANOINES. ET. CHAPPRE
DELADICTE. EGLÉ. LE. SIFGE. EPAL
VACANT.

Il est naturel de se demander quel intérêt put avoir Henri IV à venir poser la première pierre de l'église d'un petit village, comme il avait fait, l'année précédente, pour l'église cathédrale de Sainte-Croix d'Orléans. Ce fut le couvent des Capucins qui en fut l'occasion. Leur domaine était resserré entre le chemin qui longeait la Loire et l'église paroissiale. Il est possible que cette église fût tout d'abord commune entre les pères et le curé et que cette communauté engendrât des difficultés entre les deux voisins, et, pour les faire cesser, Fougeu des Cures, sans doute alors, comme plus tard, « commis et député par Sa Majesté » pour terminer les différends, trouva que la meilleure solution était de construire une nouvelle église paroissiale sur un terrain situé juste en face de l'ancienne, qui fut abandonnée aux Capucins.

Or, en ce temps-là, Fougeu des Cures, dont l'inscription de l'église nous a énuméré complaisamment les titres, était à Orléans un très haut personnage. Il y fit quantité de travaux importants. Il bâtit non seulement la petite église de Saint-Jean-le-Blanc, mais il fit reconstruire les églises et les monastères de Saint-Euverte, de la Madeleine et autres renversés par les Huguenots en 1567; il fonda les quatre pavillons de la rue qui porte son nom; il répara et exhausssa les levées qui protégeaient la ville contre les crues de la Loire. En 1613, il fut élu maire d'Orléans.

Et ce Pierre Fougeu était grand ami d'Henri IV. En effet, il avait épousé Claude, fille de Claude Touchet, sieur de Gommiers, qui était cousine issue de germaine de Marie Touchet, maîtresse de Charles IX, laquelle épousa François de Balzac d'Entragues, gouverneur d'Orléans, dont elle eut une fille, Henriette d'Entragues. Il est fort à croire que ce fut au château de Malesherbes, résidence d'été du gouverneur, ou à celui du Pontil, résidence de

Fougeu, qu'Henri IV rencontra Henriette dont la vivacité, l'enjouement, l'esprit et la beauté captivèrent le roi.

C'est ainsi qu'Henri IV fut prié par Fougeu de venir poser la première pierre de la nouvelle église. Ce qui fut fait le 22 avril 1602. On mit moins de deux ans à la bâtir et elle fut consacrée le 23 novembre 1603 par Pierre Fougeu, archidiacre de Beausse, en l'église d'Orléans.

A l'issue de la cérémonie, Pierre Fougeu reçut le roi, la reine et leur suite en son château du Poutil, situé à Olivet, sur les bords du Loiret. Dans l'après-midi eut lieu la chasse dont le vicaire Edme Broyon nous a gardé le souvenir.

Notre document nous témoigne qu'au commencement du xvii^e siècle les loups étaient encore nombreux dans les bois autour d'Orléans. Une autre mention des registres de baptêmes des paroisses d'Orléans nous montre qu'il en était encore de même à la fin de ce siècle. On lit, en effet, aux registres de la paroisse Saint-Marc, à la date du 7 août 1696 :

Inhumation des tristes restes du corps
d'Anne Cordeau, 5 ans, et de Magdelaine
Rouet, 4 ans, toutes les deux tuées et
à demi dévorées par une bête régnante
alors dans les paroisses voisines et qui y
a causé beaucoup de ravage.

(Sic.)

Ailleurs, j'ai rencontré la mention d'un homme dévoré de même par les loups.

En juillet de l'année qui suivit la paix de Ryswick, on profita du retour des miliciens d'Orléans, pour leur faire faire une battue dans laquelle plus de deux cents loups furent tués.

En décembre 1712, Louis XIV envoya son équipage

de l'ouvèterie, auquel tous les chasseurs de la province furent requis de se joindre.

Il en fut de même en 1720.

D'ailleurs, l'échevinage d'Orléans, de temps à autre, ordonnait des battues dans les bois environnants (1).

Enfin, on m'avertit qu'il y a une trentaine d'années on rencontrait encore des loups en Sologne.

Mais à cet épisode ne se borna pas l'intervention de Fougeu des Cures en faveur des Capucins.

II

Cette translation de l'église paroissiale donna lieu à un procès entre les Capucins et leur voisin, Jehan Mainferme.

Aux Capucins avaient été cédés, avec l'église, « le cimetière, presbitaire, jardin et vigne qui deppendes (*sic*) de la cure ». Or le terrain voisin appartenait à Jean et Philippe Mainferme, du chef de leur mère, « dame Claudine Chartain », et n'était séparé des Capucins que par un fossé et un sentier.

Il arriva que les Capucins voulurent se clore et, pour cela, s'avancer sur le fossé et la sente jusqu'au mur fermant la propriété des Mainferme.

Mais Jehan Mainferme, conseiller magistrat au bailliage et siège présidial d'Orléans, s'y opposa, « comme tuteur et ayant la garde légitime des enfans mineurs de luy et de deffunte Claudine Chartin, jadis sa femme, et ayant charge des majeurs auxquels appartient le lieu de vignes, appartenances et deppendances assiz en la par[ois]se de Saint Jehan Baptiste dict Saint Jehan

(1) Tous ces témoignages sont empruntés à l'ouvrage de LOTTIN.

« le Blanc, ouvrant sur le cloistre de la dicte église,
« tenant d'un bout au pavé et d'aulture long au ceme-
« tière, presbitaire, jardin et vigne qui deppendes (*sic*)
« de la cure ».

Or Jehan Mainferme eut pour adversaire précisément
« Noble homme Pierre Fougeu, seigneur du Poutil, ma-
« reschal de camp et armées du Roy nostre sire, inten-
« dant sur les turcies et levées de la rivière de Loire, au
« nom et comme commis députté par Sa Majesté pour
« l'augmentation et bastiment du couvent des pères
« capucins et leur procureur fondé pour cet effet, selon
« qu'il est plus amplement contenu par lettres patentes
« de sadite Majesté, etc. »

Mainferme soutenait que « la sente et petit chemin
« entre eulx qui est commun aud. curé et aud. Main-
« ferme, par lequel, tant luy et ses prédécesseurs deux
« cens ans et plus auparavant la guerre des Anglois, sou-
« loient et ont droict de passer, aller, venir à lad. église
« ancienne de Saint Jehan, et faire passer leurs vigne-
« rons.

« ²⁴ Lors que les seigneurs dud. lieu, en temps de con-
« tagion venoient fere leur ²⁵ résidence en leur d. lieu,
« faisans demeurer leur vigneron en une maison assize
« ²⁶ vis à viz du puy assiz en iceluy ;

« Comme aussi touteffois et quantes qu'il a convenu
« refère et réparer les murailles qui sont ²⁸ la closture du
« jardin dud. lieu, qui apartient aud. Mainferme, et que
« leurs ²⁹ prédécesseurs ont faict fère sur leur héritage,
« laissans lad. sente commune ³⁰ le long desd. murailles,
« ont faict passer leurs ouvriers et matériauz ³¹ par lad.
« sente qui est entre lesd. murailles, cemetière, jardin et
« vignes ³² de lad. cure pour icelles repparer ;

« Mesmement en quatre vingt sept que la plus ³³ part
« desd. murailles tombèrent par la force des grandes

« eaux, led. Mainferme ³⁴ les fit refère à ses despens par
« lad. sente, n'ayant aultre passage plus ³⁵ commode,
« sans que jamais ni le curé, ni les parroisiens (*sic*) de
« lad. église ³⁶ y aient jamais rien prétendu ni frayé.

« Aussi les prédécesseurs dud. Mainferme ³⁷ n'ont ja-
« mais souffert que aulcune fosse fust faicte au cemetière
« plus près ³⁸ desd. murailles que de troys piedz laissant
« lad. sente le long desd. pour n'estre pas ³⁹ franchie,
« laquelle lesd. frères cappucins, qui sont au droict dud.
« curé ⁴⁰ et qui n'en ont plus qu'il avoit, veuillent usur-
« per et se l'approprier, en se faisant rendre communes
« lesd. murailles.

« Et d'avantage veuillent frustrer led. ⁴² Mainferme et
« ses enffans du droict de sépulture qu'ilz ont de se ⁴³ fère
« ensépulturer avec leurs Ancêtres qui sont enterrés aul-
« cuns ⁴⁴ dans l'église ancienne de Saint-Jehan et aultres
« décédez pendant le ⁴⁵ cours de la contagion dedans led.
« cemetière troys piedz loin desd. ⁴⁶ murailles ; lesquels
« droictz de sépulture il ne se trouvera par aucun ⁴⁷ con-
« tract que led. Mainferme père et enffans aient quicté et
« remis auxd. ⁴⁸ frères cappucins ; comme aussi ils ne
« peuvent fere pour l'honneur ⁴⁹ et respect tant de leurs
« Ancêtres que de leur famille.

« Protestant par ⁵⁰ led. Mainferme père et enffans que,
« au cas que lesd. frères cappucins n'oustent ⁵¹ dedans
« brief temps les entreprises qu'ils font sur eulx et sur
« ⁵² leurs droictz, de retrancher toutes leurs entreprises⁵³. »

Enfin Mainferme qualifiait la requête de Pierre Fou-
geu d'« incivile et contre tout droict et coustume, n'es-
« tant raisonnable que lesd. frères ³ cappucins extendent
« leur territoire où ils ont succédé aux curés par entre-
« prises et au détriment de leurs voisins qui leurs (*sic*)
« ont faictz tous ⁵ les plus gratieux offices qu'ilz ont peu
« pour leur accroissement et leur faire obtenir lad. église

« et paroisse de Saint Jehan de laquelle lesd. Mainferme
« sont des plus anciens et proches parroissiens ».

Ce procès, ainsi engagé par la requête de Fougeu, au nom des capucins, et la réplique de Mainferme, au nom de ses fils, se termina par un compromis passé « Le
« 17 septembre 1603, après midi, en l'hostel du sieur
« Descures cy après nommé et par devant Jacques Sou-
« las, notaire royal au Chastelet d'Orléans ».

A leurs conclusions précédentes, les Mainferme ajoutaient « que, lorsque lad. ancienne église, cimetière et
« partie de la vigne de lad. cure avoient été délaissés
« pour l'augmentation dud. couvent des capucins, il avoit
« été accordé par le seigneur de la Chastre, maréchal de
« France et gouverneur dud. Orléans, et par les maire
« et eschevins de lad. ville y assistans, du nombre des-
« quels estoit led. sieur Fougeu, que un petit recoing dud.
« cimetière qui estoit ancré dans les jardins et murailles
« desd. Mainferme, leur demouroit pour le droit de sé-
« pulture par eux prétendu, estant leur intention d'y
« faire bastir un oratoire : autrement led. Mainferme,
« conseiller susdit père... ne l'eust consenty à son re-
« gard, comme y ayant lors le principal intérêt, comme
« tuteur desd. enfans, à présent majeurs ».

Il fut convenu :

Que Fougeu ferait « continuer la muraille qu'il a fait
« commencer du coing de la vigne, qui est restée à la
« cure de Saint Jean le Blanc, le long de la vigne desd.
« Mainferme, sur lequel coing y a esté fait un petit bas-
« timent... jusqu'à la muraille qui répond sur le cloistre ;
« toute laquelle muraille demeurera commune entre lesd.
« capucins et lesd. Mainferme....

« Et, pour ayder à la parachever, ont lesd. Mainferme
« consenty et accordé que leurs dites murailles faisant la
« closture de leur jardin du costé des capucins soient

« selon la longueur qu'ils contiennent jusqu'à la muraille
« respondant sur led. cloitre, abbatue et démolie jusque
« au fondement par les ouvriers que led. Fougeu, ou
« autre pour luy, y employera; et les pierres qui pro-
« viendront de la démolition employées à la confection de
« la nouvelle muraille.

« Et outre, pour ayder à icelle muraille bastir, auroit
« led. Mainferme, conseiller susdit, promis et s'est obligé
« payer ès mains dud. sieur Descures, ou autre à qui
« pour absence il donnera charge, la somme de soixante
« livres tournois ».

On spécifiait même que « la sente » resterait aux Mainferme.

De plus, les deux parties ne devaient avoir, l'une sur l'autre, aucun droit d'égout, ni de vue, ni de plantations qui puisse nuire à la muraille ou lancer des branches sur la propriété voisine.

Et comme témoins de l'acte furent « noble homme
« M^{re} Claude Touchet, con^{eur} (controlleur) des tailles à
« Orléans, et Jacques Touchet, trésorier et payeur de la
« gendarmerie de France.

« Et le lundy trente unyesme jour d'octobre en suivant
« aud. an », les soixante livres tournois furent versées
en mains de « damoiselle Claude Touchet, espouse de
« Pierre Fougeu, escuier, sieur Descures desnommé au
« contract cydessus, etc. »

Enfin, le 29 (le nom du mois manque) (1) 1609, « Fougeu Descures » donna reçu d'une nouvelle somme de
« trente livres outre la somme de soixante livres cy-
« dessus, pour employer à la réfection de la dite mu-
« raille ».

(1) L'acte d'où est tiré ce renseignement n'est qu'une copie, faite par le quatrième successeur de M^e Soulas : ce qui explique les différences d'orthographe.

DEUXIEME PROCES — 1728

Un peu plus d'un siècle plus tard, cette même muraille donna lieu à un nouveau procès.

En 1707, une inondation de la Loire renversa une partie du mur de séparation de la propriété des Capucins et de celle de leur voisin. Les Capucins le relevèrent à leurs frais « sans que le sieur Levassort, lors propriétaire de « ladite maison, sieur de Fay, ait voulu contribuer en « aucune chose à cette réédification de mur ».

Les Capucins se tinrent cois ; mais le nouveau propriétaire voisin, quelques années après, « planta des arbres « fruitiers le long d'icelluy » mur.

En conséquence, « Maître Guillaume Letrosne, conseiller du Roy, juge et magistrat au baillage et siège « présidial d'Orléans, y demeurant rue Bannier, paroisse « de Saint Pierre Ensentelee, au nom et comme syndic « et père temporel des pères capucins de cette ville d'Orléans, assisté et en présence du père Remy de Varzy, « gardien dudit couvent des capucins d'Orléans », intenta un procès « au sieur Jacques de Fay l'ainé, marchant « demeurant en cette ville, paroisse de Saint Paul ».

Ce procès, comme le précédent, se termina, par-devant deux notaires au Châtelet, non nommés, par une transaction, le 14 août 1728.

La communauté (mitoyenneté) du mur entre les parties fut reconnue et de Fay versa comptant aux Capucins la somme de soixante livres « pour en quelque manière « les indemniser et contribuer à cette réédification ».

Ces quelques actes ne laissent pas d'être curieux, et pour l'histoire générale, puisqu'ils nous font connaître quelques détails sur un déplacement du roi Henri IV, et pour celle de Saint-Jean-le-Blanc, à cause des dates

de fondation et de consécration de son église. On y voit combien les loups étaient encore nombreux aux abords des faubourgs de la ville et dangereux pour la sécurité publique.

On y relève la mention d'une épidémie, dite *contagion*, qui désola Orléans pendant de trop nombreuses années — de deux inondations de la Loire, en 1587 et 1707 — de trois membres de la famille de Marie Touchet, la maîtresse de Charles IX.

A tous ces titres, il m'a paru intéressant de présenter à la Société la suite de ces événements.



RAPPORT

SUR LE MÉMOIRE DE M. AUG. BAILLET

INTITULÉ

LES CAPUCINS D'ORLÉANS

PAR M. A. CAGNIEUL

Membre de la Section des Lettres

Séance du 4 juin 1909

MESSIEURS,

Le récit du séjour que fit le roi Henri à Orléans, en 1602, se rattache à l'un des drames les plus poignants de notre histoire. Il est entouré de circonstances qui ne sont pas entièrement éclaircies et qui mériteraient, peut-être, un complément de recherches.

En dépit de son abjuration, Henri IV demeurait suspect aux catholiques. Par une constante sollicitude envers l'Eglise, le roi ne parvenait même pas à dissiper entièrement une méfiance grosse de dangers. Ce qui importait surtout au subtil Béarnais, c'était de gagner à sa cause ceux d'entre les ordres religieux qui, plus mêlés que le véritable clergé à la vie du commun peuple, étaient les inspireurs habituels de ses opinions comme de ses croyances. Aussi voyons-nous que par une déclai-

ration donnée à Chambéry, le 19 octobre 1600, Henri IV promet de prendre sous sa protection et sauvegarde spéciale les frères religieux de l'ordre de Saint-François, dits Capucins. Notre savant et infatigable collègue, M. Auguste Baillet, a découvert et excellemment mis en œuvre un document qui montre que cette protection fut efficace en ce qui concerne les capucins établis à Saint-Jean-le-Blanc.

Le séjour que le roi de France fit à Orléans en l'année 1602 marque l'une des premières étapes de ce fameux voyage à Poitiers, entrepris pour calmer l'agitation provoquée par l'impôt du sol par livre qu'on désignait sous le nom de *pancarte*. Le départ de Fontainebleau eut lieu le 17 avril. Henri IV et toute sa cour paraissent avoir séjourné dans notre ville du 20 au 24 avril. Trois lettres missives de la collection publiée par Berger de Xivrey sont datées d'Orléans, les 22 et 23 avril. C'est le 22 qu'eut lieu, après la cérémonie de fondation de l'église de Saint-Jean-le-Blanc, cette chasse au loup que nous fait connaître le mémoire de M. Baillet.

Après quarante années de guerres, de sièges, de massacres, de pillages, d'incendies, alors que, devant l'inutilité de l'effort, le paysan restait découragé et inerte sur ses champs dévastés qui ne connaissaient plus ni labours ni semailles, toutes les forces malfaisantes de la nature, n'étant plus endiguées par l'homme, firent irruption à la fois. Les mémoires du temps nous apprennent que de nombreuses bandes de loups répandaient la terreur dans les campagnes. « En ce tems là, dit l'Etoile, et peu après la publication de la paix, la guerre estant finie entre les hommes, commença celle des loups contre eux... Autour de Paris, en la France, Normandie et autres parties du Roïaume on n'oïoit par-

ler d'autre chose, tous les jours, que d'hommes, femmes et enfans mangés par les loups... comme si Dieu s'eust voulu servir de ces bestes cruelles pour chastier les péchés des hommes beaucoup pires qu'eux ».

En l'édit général du roi sur le fait des chasses, louterie, etc., de juin 1601, on trouve encore ceci : « ... et d'autant que depuis les guerres dernières, le nombre des loups est tellement accru et augmenté en ce royaume, qu'il apporte beaucoup de perte et dommage a tous nos pauvres subjects, nous admonestons tous nos seigneurs hauts justiciers et seigneurs de fiefs, de faire assembler de trois mois en trois mois et plus selon le besoin qu'il en sera, aus tems et jours plus propres et commodes, leurs paysans et rentiers, et chasser au dedans de leurs terres, bois et buissons avec chiens, arquebuzes et autres armes, aux loups et renards... »

On a vu que, non content de ces prescriptions, Henri IV savait à l'occasion prêcher d'exemple. Il était, comme on sait, grand chasseur. Les récits de ses exploits cynégétiques occupent dans ses lettres missives la plus grande place après les affaires d'Etat. « J'ai calculé, dit Sully, ce que le roi dépensoit chaque année en bastimens, pour son jeu, pour ses maîtresses et pour ses chiens de chasse ; j'ai trouvé qu'il ne s'en alloit pas moins, en tout cela, de 1.200.000 escus, somme suffisante pour entretenir quinze mille hommes d'infanterie. »

Cependant, malgré le contentement qu'éprouva le roi à prendre deux louves ce jour du 22 avril, nous savons qu'il venait, à sa grande déception, de manquer un plus gros gibier. Fougeu des Cures avait eu mission de le rabattre, mais la bête avait flairé le danger et ne s'était pas laissée prendre. On a compris qu'il s'agit ici de Biron dont la trahison était connue de son souverain. Celui-ci

avait dépêché des Cures au maréchal, alors gouverneur en Bourgogne et là relativement en sûreté, pour le persuader de venir retrouver le roi à Orléans. Cette première démarche s'étant heurtée à la méfiance de Biron, Henri IV n'épargna rien pour lui ôter tout soupçon de ses desseins. Pendant tout le cours de son voyage à Poitiers, les lettres que le roi écrit au maréchal sont de véritables chefs-d'œuvre de dissimulation. Il lui déclare qu'il lui serait agréable « de le voir près de lui et de lui faire paroistre en toutes occasions les effets de sa bonne volonté ». Il veut le persuader qu'il n'a jamais cru à toutes les impostures qu'on lui a rapportées. Il lui envoie encore des Cures, accompagné cette fois du président Jeannin, qui réussissent enfin à endormir ses justes soupçons et le décident à venir rejoindre la cour.

Arrivé au but de son voyage, Henri IV ne fit qu'un assez bref séjour à Poitiers. C'est à Plessis-lès-Tours qu'il paraît avoir eu connaissance du succès de la seconde mission de des Cures. Il écrit encore à Biron, à la date du 31 mai : « Mon cousin, j'ay entendu par des Cures la résolution que vous avés prise de me venir trouver... Il m'a aussy rendu compte de ce qu'a faict le s^r Jeannin pour éclairer la vérité de ce qui vous auroit esté rapporté... La cognoissance que vous avés de mon affection singulière à vostre endroit vous oblige à ne prester l'oreille a tels rapports... J'ay commandé a des Cures d'aller au devant de vous, pour vous dire que vous me trouverés en ma ville d'Orleans, où je feray la Feste-Dieu, et n'en partiray que vous n'y soyés arrivé ». Et il ajoute cette phrase qui sonne d'une manière vraiment sinistre, dès qu'on songe à l'allusion qu'elle renferme : « Pendant le sejour que j'y feray (à Orléans), j'espere avoir la revanche d'un cerf que je ne pus prendre lorsque j'y passay ».

La Fête-Dieu tombait trois jours après la date que porte cette lettre. Mais, soit qu'il eût été avisé des dernières hésitations de Biron et des pressentiments qui lui faisaient encore différer son retour, soit pour tout autre motif, Henri IV n'arriva à Orléans que six jours après la Fête-Dieu. Il y séjourna les 9 et 10 juin. Biron n'était pas au rendez-vous. Nous ne connaissons pas les raisons pour lesquelles le roi avait choisi deux fois la ville d'Orléans pour en faire le théâtre du drame si poignant qui se déroula le 13 juin à Fontainebleau. Quoi qu'il en soit, son impatience ne lui permit pas d'attendre qu'on lui eût rabattu sa proie sur le terrain qu'il avait lui-même assigné. On sait le reste !

Le pauvre vicaire de village qui a vu Henri IV à son premier passage à Orléans et qui a soigneusement consigné sur son registre le récit de cette chasse au loup ne pouvait même pas soupçonner qu'en ce moment toutes les facultés du roi étaient tendues vers une poursuite autrement émouvante. Il faut le louer toutefois de nous avoir conservé cet épisode qu'après plus de trois cents ans d'oubli, notre éminent collègue a si heureusement exhumé.

Ce sont de tels faits qui, ajoutés au tableau des grands événements politiques, en forment, en quelque sorte, l'arrière-plan et, avec leur mouvement et leur couleur, donnent plus de vie à l'histoire.

Votre section des lettres vous propose l'impression du travail de M. Baillet dans nos *Mémoires*.





Ad laudem quid obest si sis Spurio editus Ortu: Legitimus longe praestitit i Re Nothus.



DUNOIS, COMTE DE LONGUEVILLE

DIT : LE BATARD D'ORLÉANS

ÉLOGE DE JEAN

COMTE DE LONGUEVILLE

DIT :

LE BATARD D'ORLÉANS

PAR M. L'ABBÉ SAGET

Membre correspondant

Séances des 1^{er} et 15 octobre 1909

De Louis XI on peut essayer la réhabilitation, parce qu'au-dessus de tout, il eut foi en Dieu et il aima la France.

De Dunois on ne peut faire que l'éloge.

Ce fut une des plus grandes et des plus belles figures de son siècle.

Pour en faire mieux ressortir les traits, je voudrais écartier quelques nuages, qui font ombre sur cette admirable physionomie.

Lorsqu'on se trouve en face d'hommes de cette taille, on aime à les contempler sous une auréole de gloire très pure. Pour cela, oserai-je poser deux questions ?

I. — Dunois fut-il bâtard ?

II. — Eut-il un bâtard ?

I. — Très timidement, je pose la première question. Dunois signait « Bastard d'Orléans », et, toujours, il fut ainsi surnommé. C'est conforme à l'histoire et à la

tradition. Pourtant, je me crois autorisé à émettre un doute, après le regretté M. Louis Jarry. Constatant que la vie de ce grand homme n'a jamais été écrite, « elle le serait sans doute, dit-il, si l'on parvenait à éclaircir les obscurités, à vaincre les difficultés du premier chapitre de cette histoire, celles qui se rattachent à la naissance du fils de Louis d'Orléans (1) ».

D'autre part (2), Mazas exprime une opinion contraire à l'illégitimité de cette naissance, dans sa *Vie des Grands Capitaines*. « Cette opinion, dit-il, est la plus raisonnable que l'on ait émise à ce sujet ; elle repose sur des titres conservés jadis dans les Archives de la ville de Châteaudun ». Ces pièces, hélas ! ne s'y trouvent plus depuis 1789, mais elles ont été connues et transcrites. En voici, d'après cet auteur, un extrait fidèle, à peu près textuel :

« Louis d'Orléans, frère de Charles VI, épris de Mariette d'Enghien, de grande et illustre lignée du Hainaut, petite-fille d'Eustache d'Enghien, favori de Philippe de Valois, voulut l'épouser. Le roi s'y opposa par des considérations politiques et en référa au Saint-Siège. Urbain VI, qui n'était pas dominé par de semblables motifs, sanctionna l'union. Le Conseil de Régence refusa bien de reconnaître la validité de la sanction pontificale, mais le jeune prince se crut autorisé à contracter mariage et, dans la même année, naquit Jean, dont il s'agit. Charles VI, retrouvant un intervalle de raison, se montra fort irrité et, en sa qualité de chef de famille et de souverain, exigea que Louis quittât cette femme pour épouser Valentine de Milan, union plus en

(1) *Testament de Jean, Bâtard d'Orléans*. L. JARRY, 1890 (Page 7^e).

(2) *Histoire des grands capitaines*, tome VII, pages 2 et 3.

rapport avec son rang. C'est alors que le frère de Charles VI, obéissant à regrets, s'unit à Valentine Visconti. Dès lors, l'enfant, né de la première femme, fut désigné par le titre de Bâtard d'Orléans ». La question est fort grave, ainsi présentée. Si le premier mariage était légitime devant l'Eglise, le second ne pouvait l'être. *Tout est là*. Quand le Conseil de Régence, avec Charles VI, aurait mis opposition, la décision du pape n'en pouvait être infirmée. C'est pour cela peut-être que Charles VII se hâta de reconnaître Jehan, prince du sang, et que Valentine, douée d'un tact parfait, dans la vie intime, le tenait toujours au premier rang, parmi ses enfants. Il est vrai qu'elle l'aimait tout particulièrement pour sa mine fière et son tempérament ardent, et, soupirant, elle disait : « Il devrait être à moi, on me l'a emblé ! »

Dans certaines études historiques, à ce sujet, on a objecté que tout cela se passait à l'époque du grand schisme d'Occident et que l'autorité d'Urbain VI n'était pas acceptée en France. Pourquoi, s'il en était ainsi, le roi et son frère y avaient-ils recours ? Cette objection n'a pas de valeur. Je ne crois pas, du reste, qu'à cette époque, Urbain VI eût un concurrent.

Sans chercher à dénouer les liens de cette énigme (c'est surtout au point de vue chronologique que l'on s'y perd), on peut donner quelques explications qui faciliteraient la solution de cette importante question. Ce titre de Bâtard n'avait pas alors l'avilissante signification qu'il eut depuis et que Dunois, tout en le signant, pouvait ignorer jusqu'à un certain âge. On continua à le surnommer ainsi, longtemps après qu'il fut réhabilité ; de fait, il l'était à 19 ans.

Charles VII, l'ayant remarqué dans la première revue qu'il passa, pour sa belle tenue, lui donna la seigneurie

rie du Vaubonnais et le nomma chambellan, l'appelant : « *Mon Cousin* », 24 novembre 1421.

Ce qui me semblerait d'une très grande importance, pour répondre à cette première question et ne pas nous y arrêter davantage actuellement, ce serait de savoir si, réellement, il y eut appel à la Cour de Rome. C'est l'objet de mes recherches.

II. — La seconde question a plus d'importance au point de vue moral ; car, après tout, celle des deux taches qui pouvait laisser quelque trace n'enlèverait rien de sa valeur et ajouterait plutôt aux qualités et à la vertu du fils de Louis d'Orléans.

Dunois, comte de Longueville, eut-il un bâtard ?

Le nombre des historiens qui en font mention est très restreint. Ils s'appuient tous, pour cette supposition, sur un compte de pension qu'un payeur général servait à cet enfant, et tous le nomment Jean. Or ce compte est établi de 1492 à 1508. Dunois est mort en 1468. On n'a aucune date de naissance ou de décès de cet enfant. Quand son père ne l'aurait eu qu'à soixante ans, il semble que l'on a attendu fort longtemps pour subvenir aux besoins de ce bâtard, qui aurait eu 32 ans à la mort de son père. Dunois eut bien, de Marie d'Harcourt, sa seconde épouse, un fils, nommé Jean, mort en bas âge. Nous avons eu le bonheur de le trouver, en 1889, dans un petit cercueil en plomb posé sur celui de sa mère, dans la chapelle des Dunois-Longueville, à Cléry. Après une analyse sérieuse, le docteur présent nous a certifié que cet enfant n'avait pas atteint sa douzième année. Le grand général, forcé de vivre sur les champs de bataille, pour avoir un souci de moins, faisait servir cette pension à son fils par un payeur général. Les rois et les princes, du reste, mais pour un autre motif, agissaient ainsi à l'égard de leurs bâtards.

Dans cette supposition d'un fils illégitime, nous ne trouvons qu'invraisemblances et contradictions, et la mémoire du grand capitaine doit demeurer intacte.

Pour ceux qui l'ont plus étudié et le connaissent mieux, cette infamante accusation répugne. Elle contraste tellement en face d'une si noble figure, d'un caractère aussi loyal, sérieux et énergique ! Que l'on admire sa vie publique, que l'on scrute sa vie privée, ses actes et surtout ses intentions, on trouve dans cette nature d'élite (nous le constaterons) un ensemble de qualités et de vertus, je ne dis pas parfait, ce ne serait plus l'humanité, ce serait plus que la sainteté, mais un ensemble admirablement harmonieux et complet.

Il y a bien quelques autres objections opposées à notre admiration ; facilement et brièvement nous y répondons, ne serait-ce que pour prouver que nous allons plutôt au-devant des difficultés, sans redouter la discussion. Ce serait au sujet de la Ligue du Bien public et des promesses de stabilité faites à Philippe de Bourgogne, par Dunois, lorsqu'il passa au service du roi.

Le comte de Longueville, non seulement entra dans la coalition formée par les grands seigneurs de France, il accepta d'en être le chef. Je ne l'absous pas de toute faute, mais quelles étaient ses intentions ? — Lorsqu'il s'agit d'hommes aussi francs, il est facile de connaître et d'apprécier les motifs de leurs actes. Dunois voyait très clairement que Louis XI voulait non seulement abaisser, mais briser la féodalité ; non seulement le roi visait le rang, les titres, mais les droits et la propriété. C'était justice de les sauvegarder. « A chacun de se pourvoir ! » avait-il dit à l'avènement du dauphin au trône, à nous de *nous unir* dans ce but, s'il le faut, avait-

il ajouté. Du reste, son esprit d'équité n'était pas douteux, il apparut bientôt. Après la bataille à laquelle une attaque de goutte lui interdit de prendre part (son absence, peut-être, empêcha le triomphe de l'un ou l'autre parti), il se prononça très nettement contre toute atteinte portée aux droits que le roi tenait de sa naissance. Cela lui donnait d'autant plus d'autorité pour s'opposer aux caprices du souverain et calmer, en même temps, la fougue des seigneurs moins bien intentionnés que lui. Il proposa même de marcher contre les Bourguignons, dès qu'il sut que leur chef rêvait d'ébranler le trône de France. Puis, mieux instruit de la situation, il fut le premier à se jeter aux pieds du roi, qui, attendant la moindre occasion favorable pour se l'attacher, non seulement lui pardonna, mais le combla de biens et de titres. Et puis, pour le satisfaire pleinement, Louis XI offrit à François, fils aîné de Dunois, 40.000 écus de dot et la main d'Agnès de Savoie, sa belle-sœur. Ainsi fut dissoute la Ligue du Bien ou du mal public.

Si le comte de Longueville, en ces circonstances, commit quelques fautes, aux yeux de ses compatriotes, il les répara grandement. Pour moi, j'admire la droiture et l'énergie de Dunois, chef de Ligue, en face de Louis XI, revêtu d'une *autorité* que l'on dira *absolue*, mais aux mains d'un *souverain responsable*. Lisez la correspondance du prince et du roi. Au milieu de ces événements considérables, le suzerain rendra au maître tout-puissant l'hommage de sa parfaite soumission : il l'appellera : « Son très redouté Seigneur ». Puis, respectueusement, mais fermement, comme représentant délégué de la nation, d'un tribunal suprême, il fera remarquer au roi que la loi, le principe d'équité, est

au-dessus de tout homme, qu'aucun ne peut s'y soustraire, qu'il devra en rendre compte à son peuple et à Dieu. En sorte que la suprématie de l'autorité, le principe d'hérédité même, tout disparaît devant les éternels principes d'égalité et de justice sociales.

Quant à l'éloignement de Dunois, quittant la Bourgogne pour servir le roi de France, est-ce un caprice ou une sorte de trahison ? Pas plus que les autres seigneurs qui avec lui se donnèrent à Louis XI, il n'était engagé par un serment quelconque. Ajoutées aux fatigues, à l'épuisement dus à d'incessantes luttes, la hauteur et la brutalité du Téméraire comblèrent la mesure de leur patience et de leur dévouement.

Ajoutons quelques lignes sur la malheureuse journée de Rouvray, dite « des harengs », et nous pourrons louer, sans restriction, le héros qui garda ce qui restait de la France jusqu'à Jeanne d'Arc et la reprit tout entière avec Louis XI. L'échec de Rouvray ne peut être imputé à Dunois, pas plus qu'au comte de Clermont, qui commandait en chef. Au Conseil supérieur, il avait été décidé que les chevaliers français ne mettraient pas pied à terre. Jean Stuart, connétable de France, et son frère Guillaume, à la tête d'une troupe d'Écossais, violèrent la consigne et payèrent de leur vie cette faute ainsi que beaucoup de leurs soldats qu'ils entraînaient par leur trop impatiente ardeur. Suffolk, qui avait tendu le piège, profita de cette fausse manœuvre. Il fondit sur ces lourds chevaliers, suivi d'une multitude d'archers anglais, vêtus et armés à la légère, et les massacrèrent presque tous avant qu'ils aient pu rejoindre leurs chevaux. Cinq à six cents hommes périrent dans cette embuscade, entre autres de Rochechouart et d'Orval. Les généraux français ne purent arriver à temps

pour les secourir et durent battre en retraite devant une armée très supérieure en nombre à la leur. Dunois, quoique blessé à la jambe droite, avec le comte de Clermont, restés à cheval, purent rentrer à Orléans avec les débris de leur petite troupe.

Et maintenant, Messieurs, rien ne nous empêchera d'admirer sans restriction le chevalier vaillant, le grand chef d'armée qui fut de son temps sans égal. Assurément, ce n'était pas assez de chanter « le brave et beau Dunois », de l'appeler le « Bastard aux grandes jambes ». Mgr Desnoyers eut une expression plus heureuse et plus juste lorsqu'il écrivit : « Il était le plus haut Français de France ! » Sans étendre trop cette étude qui n'est pas une vie, après avoir loué les qualités du capitaine illustre, nous nous complairons dans l'étude reposante et salubre du diplomate habile, ferme et conciliant arbitre des rois et des papes.

Jean, quoique un peu voûté, était de belle taille. Son front haut, large, puissant, disait l'ardeur et la force en même temps que le calme et la réflexion. Son regard, très doux, étonnait sur cette mâle physionomie. Jusque dans sa vieillesse, il garda ce trait de bonté avec l'allure guerrière. L'angle facial et la symétrie parfaite de son crâne affirment le penseur aussi bien que le robuste lutteur. Usant bien de ces dons naturels, cultivant les germes précieux que renfermait cette riche nature, quelle carrière il a fournie ?

Par une heureuse destinée, il échappa aux hontes d'Azincourt et aux trahisures du pont de Montereau ; très jeune encore, il eut l'occasion de déployer ses rares qualités sur les champs de bataille. Ses premiers faits d'armes furent toute une série de victoires remportées sur les Anglais. Il les empêcha de s'emparer du mont Saint-Michel, dont il fut le gouverneur. Malgré la décep-

tion que leur causa cet échec, les généraux de Henri VI admirèrent sa bravoure dans le combat et sa dignité, sa réserve dans le triomphe. En témoignage de leur estime, ils lui envoyèrent des présents, vivres frais et liqueurs ; plus d'une fois ils renouvelèrent cet hommage. Charles VII et ses ministres n'en étaient pas jaloux, parce que Dunois, ennemi de l'ostentation, ne s'en prévalait pas. Mais n'était-ce pas très touchant de voir ce jeune guerrier félicité publiquement, récompensé par de vieux capitaines qui avaient été jusque-là de succès en succès et perdaient, vaincus par lui, les fruits de leurs précédentes conquêtes !

Une nouvelle victoire attendait notre héros qui, à elle seule, suffirait pour illustrer la vie d'un homme. Montargis était une citadelle des plus redoutables des provinces centrales de la France. Elle était bâtie sur les ruines d'une forteresse construite, disait-on, par Clovis. Elle était cernée par l'armée anglaise qui voulait la prendre par la famine. Dunois est choisi pour y faire pénétrer un convoi de vivres. Il a avec lui Lahire, Gravelle, Xaintrailles, mais en face Warwick, Ladol, Suffolk, très ardents, très expérimentés ; il a pour lui son sang-froid et son intelligence très vive, sa sagesse et de l'audace. Il a 1.600 Français en dehors de la ville. Les Anglais sont 3.000, divisés en trois corps d'armée. Il les isole l'un de l'autre et les culbute. La ville s'ouvre, les habitants, tous soldats, amènent un fort contingent. Les plus braves de l'armée anglaise, qui n'ont pas voulu fuir, sont noyés dans le Loing ou prisonniers.

C'est à ce haut fait d'armes que Montargis le Franc, exempté de toutes sortes de tailles, doit ses plus beaux titres de noblesse et que ses bourgeois seront signalés entre tous, par la lettre M, qui sera brodée sur leur

habit. Et pour la France, cette victoire est le début de la période heureuse qui terminera la guerre de Cent Ans.

Et maintenant, nous en rapprochant plus librement, nous pouvons nous donner la jouissance d'étudier, sous les belles apparences de notre héros, sa vertu, qui fait de plus en plus ressortir, en haut relief, le caractère de la vraie grandeur, son humilité. Elle ne nuit pas à l'habileté ni à la vaillance. J'aime bien un vieil historien orléanais, je crois, qui signe E. Barrois et écrivait, en 1738, quelques pages élogieuses sur Jean d'Orléans, comte de Longueville. Très simplement, avec le sel du vieil esprit gaulois, il dit de Dunois : « Il mérita, pour Charles VII, le titre de Victorieux et Restaurateur de la Patrie ». Il termine ainsi la première page de son éloge : « La monarchie, qui allait être éteinte par la tyrannique oppression des Anglais, retrouva de temps en temps quelques rayons de sa première splendeur par le secours que lui donna le comte de Dunois. Semblable à un soleil naissant qui dissipe un grand orage (pardon pour l'emphase, l'historien est peut-être moins humble que celui qu'il veut louer) : ayant mis la France en grande seureté, il raffermir si fortement la couronne sur la tête du Roy Charles, que même il lui acquit le nom de Victorieux ». De fait, il arrive souvent que les souverains doivent plus ou moins leur réputation aux hommes illustres et dévoués dont ils ont su s'entourer. Le roi Soleil lui-même en est bien un exemple.

J'ai voulu faire ressortir l'humilité du grand chef de France, qui ira de victoire en victoire, rapportant tout à son souverain, couronnant son front des lauriers dus à ses propres mérites. Sa vertu croîtra avec ses succès. Bientôt il ira à la rencontre de Jeanne d'Arc, il la précédera à Orléans. De Goncourt lui offre le commande-

ment suprême de la ville, modestement et fermement il le refuse. En face de l'envoyée de Dieu, son attitude est digne, noble et toujours humble. Il a gardé ce qui reste de la France, une jeune fille de 17 ans paraît, le roi lui confie la direction de la guerre ; à ses pieds, sans hésitation aucune, le général dépose son épée. Il se laisse gourmander par elle à la première entrevue, s'attache à ses pas avec la plus parfaite soumission. Au soir du 8 mai, les Anglais sont en fuite, les généraux français veulent les poursuivre ; sur un simple mot de Jeanne, Dunois les arrête, son expérience, son habileté le cèdent à la confiance absolue qu'il a en elle. C'est que (il en témoigna dans ses dépositions, lors de la réhabilitation de la Pucelle) il a saisi, dans ses actes, plus de surnaturel que d'humain. Il ne veut être que son compagnon d'armes, il s'associe à sa brillante et trop courte chevauchée. Et puis, longtemps après qu'elle aura scellé sa divine mission par le martyre, inlassable, il continue avec Louis XI l'œuvre de la résurrection et de la restauration de la France. Après avoir repris l'Orléanais, le Maine, la Normandie, la Guyenne, de Blaye à Dieppe, l'Anglais fuit devant lui. Il ne se reposera qu'après avoir rendu à ses frères leurs domaines, au roi ses provinces. Longue et héroïque vie sur les champs de bataille, d'autant plus héroïque qu'il lui faudra souvent, après avoir vaincu la bravoure de l'ennemi, triompher de l'apathie de ses collègues et de celle de son roi, comme après Rouvray et Patay, même à Orléans, lorsque Jeanne fut blessée.

Après la reddition de Blaye, ville dont le siège paraissait impossible, il écrit au roi une lettre d'une rare modestie. La Pucelle est brûlée, le roi est bien loin ; à qui donc attribuer ce haut fait d'armes ?

Dans une lettre authentique communiquée par Mgr le duc d'Aumale aux Sociétés savantes (1), on peut juger de la réserve du grand capitaine lorsqu'il parle d'un succès personnel. La prise de cette ville est tellement merveilleuse qu'on ne peut l'expliquer humainement. Sa missive est celle d'un homme confus, qui a fait à peine son devoir. Le roi, son redouté seigneur, en a un titre de gloire de plus, c'est providentiel. Et le vainqueur, qui est depuis plus de vingt ans lieutenant général des armées, ne mérite qu'un peu de repos pour achever l'expulsion des Anglais du beau pays de France.

Si l'on met en comparaison le diplomate et le guerrier, on trouvera au même niveau la vaillance et l'habi-

(1) Lettre de Dunois au Roi après la prise de Blaye.

« Mon souverain et très redoubté Seigneur. Je me recom-
« mande à vostre memoire et grace très humblement. Par
« Guyenne, le herault, avez sceu comment ceste ville de
« Blaye, salmedi, après soleil couchié, fu par Assault prise,
« laquelle chose, à entre nous qui cy sommes, semble avoir
« esté bien merveilleuse, et le plus hault exploit que par
« Assault ayons veu avenir de nostre temps, attendu la
« forche du lieu, qui n'a pas pareil, en normandie, comme
« pour le grand nombre de gens de deffense qui estaient
« dedans, les hommes d'armes, arbalestriers, jusques au
« nombre de VIII...

et se termine :

« Mon souverain et très redoubté Seigneur, autre chose
« de présent ne vous rescrips, fors qu'il vous plaise toujours
« moi commander vous bons plaisirs, pour les accomplir
« comme raison est, au plaisir notre Seigneur, qui vous
« doinst bonne vie et longhe, et accomplissement de vos
« nobles desirs.

« Vostre humble et très obeissant serviteur,

« Le Bastard d'Orléans. »

Esript à Blaye, le XXIII^e jour de may.

leté, le coup d'œil prompt et sûr pour deviner la tactique de l'ennemi et l'hypocrisie du criminel. La droiture de son jugement et sa haute intelligence feront la lumière dans les affaires les plus ténébreuses. Il réconciliera les souverains ennemis et traitera avec la plus haute compétence les grands intérêts de deux nations rivales. Au concile de Bâle, il étonna les évêques assemblés ; sa foi aidant sa raison lui inspire des arguments qui fixent les prétentions du droit, de la justice et anéantissent les compétitions ambitieuses. C'est à la puissance de sa logique et à ses supplications que Félix V se rend, abdique, et que la paix est rendue à l'Eglise catholique. Les papes comme les souverains avaient donc recours à sa médiation ; et quel honneur pour un homme qu'une telle confiance !

Un fait, entre autres, qui me semble bien couronner ce rôle de pacificateur ! Ce fait se passait deux mois avant sa mort.

Charles, frère de Louis XI, avait reçu du roi le duché de Normandie et allait en prendre possession. Louis XI lui imposait un très long délai avant cette occupation. Par le fait de cette bizarrerie, dont on ne voit pas le motif, les droits du nouveau duc étaient lésés ; il alla demander conseil et appui au duc de Bretagne. Tous deux entrèrent en Normandie, les armes à la main. Le roi, irrité, marcha contre eux avec d'importantes forces et leur infligea échec sur échec. François, duc de Bretagne, voulant épargner à son peuple les horreurs d'une guerre désastreuse, demanda l'intervention de Dunois, par une lettre du 8 janvier 1467, dans laquelle il l'appelle « son oncle » (il avait épousé sa nièce). Cette lettre commençait ainsi : « Je m'adresse à vous comme à celui que je connais aimer loyalement le bien du roi et du royaume ». Il fallut tout le zèle et l'autorité de Dunois

pour vaincre l'obstination de Louis XI. Un traité fut signé le 10 septembre 1468, et le comte de Longueville mourut le 28 novembre de la même année.

Il serait facile d'ajouter à cet éloge; mais je suis confus d'avoir osé l'entreprendre. Je conseille, pour le parfaire, de lire le testament de Dunois, publié par M. Louis Jarry, de si regrettée mémoire. En transcrivant ce précieux document, qui était presque inconnu, M. Jarry a fait plus que tous les historiens modernes pour glorifier un des plus fameux guerriers du moyen âge et un grand chrétien. C'est bien de lui que l'on peut dire : « Il y a des princes plus grands que les rois, ceux que Dieu suscite pour sauver un royaume et restaurer la monarchie ».



RAPPORT

SUR LE MÉMOIRE DE M. L'ABBÉ SAGET

INTITULÉ

ELOGE DE JEAN, COMTE DE LONGUEVILLE

DIT

LE BATARD D'ORLÉANS

PAR M. A. CAGNIEUL

Membre de la Section des Lettres

Séance du 7 décembre 1909

MESSIEURS,

Un jour de l'été passé, m'étant donné congé, je pris le chemin de Cléry. Vous entendez bien que je ne manquai pas d'aller rendre visite à M. l'abbé Saget. Je découvris aisément le presbytère; notre vénéré collègue venait d'en sortir. Désappointé, on me dirigea cependant vers la petite demeure de son voisin le plus proche, m'assurant que j'avais quelque chance de l'y retrouver. C'est là, en effet, qu'il me fit la grâce de me recevoir, sans plus de façon et comme il l'eût fait si je l'eusse rencontré chez lui. J'approuve fort qu'on en use avec cette liberté; à la campagne, il est bien permis de retrancher un peu sur la cérémonie. Mais c'est encore un fait, qu'en moins de deux minutes M. l'abbé Saget m'avait mis sur le pied de la plus parfaite intimité avec le propriétaire de l'étroit logis et, s'il faut tout dire, ma main s'était risquée, sous l'œil complaisant de l'abbé, jusqu'à prendre des privautés avec le menton de notre hôte. Et quel menton et

quel hôte ! Je vous en fais juges. Nous étions chez Louis XI.

Oui ! le vieux monarque était là, couché tout de son long. Comme la divine Arthénice, il recevait dans la ruelle. Maigre ! vous savez s'il le fut de tout temps, maintenant encore amaigri, j'ose dire, et décharné même ne me paraîtrait pas impropre ! Il parle bas, bien bas !

Quelle étrange rencontre !

M'étais-je donc égaré dans le pays des ombres ? Mais où aurais-je trouvé le courage d'affronter ces horribles landes que tous les bons géographes placent aux confins de la vallée douloureuse, environnée de frissons et d'épouvante ? D'ailleurs, mes pieds ne foulaient pas ces molles prairies d'asphodèles où, dans un crépuscule indécis, disputent silencieusement les représentants de l'antique sagesse. Non, la douce lumière vermeille qui accompagne la paix des champs était descendue sur mes pas. Elle pénétrait librement dans cet asile avec l'air vibrant et embaumé, et sa triomphante splendeur se faisait ici à peine un peu plus discrète, à peine un peu plus voilée. Alors mes yeux s'ouvrirent ; je connus la vérité.

Je compris que, pour notre distingué confrère, ces grandes ombres qui ont établi leur séjour sous les dalles de la vénérable basilique n'ont pas déserté pour cela le monde qu'elles ont rempli de leurs prouesses ou de leurs vertus. Ils ne sont pas morts, ces illustres personnages qui ont fait ou plutôt qui ont refait la France, parce que leur action vit encore et vivra éternellement parmi les hommes !

M. l'abbé Saget a donné tout son cœur à ces grands lutteurs héroïques, à ces nobles champions de la patrie. Il veut nous les faire aimer comme il fait lui-même. Il a soutenu récemment et démontré, il me semble, que des

historiens mal informés avaient faussé le véritable caractère de Louis XI. Il vient de vous faire entendre un bel éloge de Dunois. A vrai dire, la tâche était ici moins ardue ; aucune véritable réhabilitation ne s'imposait. Dans le lumineux tableau de sa vie, à peine quelques ombres légères avaient subsisté. Si celui-ci se fourvoya un instant dans la Ligue du Bien public, M. l'abbé Saget vous explique, après bien d'autres, que dans les époques troublées, il est souvent plus facile de faire son devoir que de le discerner clairement. Aussi, soufflet-il sur le moindre grain de poussière qui pourrait ternir, même légèrement, le pur éclat de son héros. N'est-il pas bien naturel d'élever ce qu'on aime et peut-on aimer absolument ce qui contiendrait encore quelque parcelle de bassesse ou d'ignominie ?

Les Athéniens construisaient, pour l'éternité, de sublimes chefs-d'œuvre de marbre. Ils avaient sous la main les riches carrières du Pentélique. Mais, pour tailler les statues des héros et des dieux, ils allaient chercher jusque dans les îles et ne craignaient pas de ramener à grands frais une matière plus riche, exempte de toute imperfection et de toute souillure. C'est dans le marbre de Paros qu'ils ont fixé leur idéal de la beauté héroïque ou divine et qu'ils ont transmis au monde ces images sublimes que les artistes admireront toujours, qu'ils désespéreront toujours d'égaliser !

Votre section des Lettres vous propose d'insérer dans nos *Mémoires* le travail de M. l'abbé Saget.



LES MIRABEAU

D'APRÈS QUELQUES AUTOGRAPHES

INÉDITS

PAR M. ARMAND BOUVIER

Membre correspondant

Séances des 5 et 19 novembre 1909

RAPPORT VERBAL PAR M. CAGNIEUL

Membre de la Section des Lettres

Séance du 17 décembre 1909

MESSIEURS,

Je dois d'abord vous remercier de vive voix, l'ayant déjà fait par écrit, de m'avoir admis dans votre Société, comme membre correspondant. J'ai ensuite à m'excuser de vous apporter aujourd'hui, d'entrée, un devoir de vacances et vos souvenirs d'antan vous disent assez ce que valent ces besognes d'écolier, faites en mauvaise saison et avec plus de docilité que d'entrain. Si j'ai accepté cette tâche, si je vous inflige cette lecture, vous savez à qui nous devons nous en prendre : c'est votre dévoué Secrétaire général qui, par une insistance trop flatteuse, m'a décidé à solliciter vos suffrages, lui qui,

d'une parole trop persuasive, m'a mis la plume à la main. Il est de ceux à qui l'on a peine à résister et dont l'entrain studieux secoue toute paresse, même estivale, fait rompre tout silence, même prudent.

Un nid d'autographes, c'est le titre que j'avais trouvé d'abord pour ce travail. avant de savoir ce que j'allais y mettre, et, de ce titre, je l'avoue, j'étais assez content, petite vanité bientôt punie. En parcourant un catalogue de bouquins, délicieux passe-temps, je lus : « *Un nid d'autographes* : lettres inédites de Haydn, Méhul, Cherubini, Boïeldieu, etc. » Nid sonore et tout plein de douces mélodies, si ces rossignols humains y gazouillent aussi joliment qu'ils font ailleurs, dont je doute. Je n'ai pas lu le livre. Toujours est-il que l'auteur, ou l'éditeur, Oscar Comettant, m'avait ravi mon bien. Et je songeai à cette épigramme que vous connaissez : elle est du cru guépin et du gentil d'Accilly :

Dis-je quelque chose assez belle,
L'Antiquité tout en cervelle
Me dit : Je l'ai dite avant toi.
— C'est une plaisante donzelle,
Que ne venait-elle après moi !
J'aurois dit la chose avant elle.

L'aventure est commune : on croit inventer et l'on ne fait que se souvenir. Et l'on traite avec irrévérence ceux qui nous ont précédé. Si l'on est plus modeste, on se dit qu'il n'est pas que les grands esprits qui se rencontrent. Fort de ce proverbe accommodé à mon usage, j'emprunte le titre, au lieu de le prêter et vous me serez très indulgents. C'est donc un nid que j'ai à vous montrer, nid bien gardé, quoique visible à tous : notre col

lègue M. Cagnieul veille sur lui dans la Bibliothèque municipale : c'est de quoi donner toute confiance.

Mais un scrupule me vient et la crainte d'un autre mécompte. Ces autographes, des curieux, des érudits les ont vus sans doute, vous en ont parlé peut-être. Je me risque pourtant, très assuré de n'être pas leur écho et pour cause.

* * *

Il s'agit des Mirabeau. C'est un peu vous entretenir des gens de chez vous. Si la Provence revendique à bon droit la race du grand orateur, nous avons le berceau, c'est le Bignon. Que le soleil de là-bas ait enflammé ces têtes, il est possible ; c'est l'âme de la Provence qui, selon le chantre de *Mireille*, « fait mistraliser la voix de Mirabeau ». Elle s'enfle, cette voix, et mugit comme le vent qui court sur les Alpilles, échevelle et tord les pins de la Crau. On nous accordera pourtant que le tribun tient aussi à notre Orléanais : enfant, ses yeux se sont ouverts sous ce doux ciel ; jeune homme, il a vécu là peu de jours, mais remplis, ivre de liberté, car il sortait de prison, dévoré d'ambition, la tête bouillante de projets d'avenir, le cœur enflammé d'amour ; il chevauchait, bride abattue, de Montargis à Gien, tout occupé de Sophie ou, plus calme, tout à ses méditations, promenait ses regards sur ces vastes horizons où semble pouvoir s'élargir la pensée. S'il y a, dans ce génie impétueux, beaucoup de finesse, de maîtrise de soi allant avec beaucoup d'emportement, cela, nous l'admettons, vient du Midi, où ces contrastes sont fréquents, où la cervelle est froide, quand le verbe s'allume, flambe comme le punch ; mais que le Centre ait mis là un grain de bon sens, un peu de clair esprit et d'ironie, faut-il s'en étonner ?

* * *

Etrange famille que ces Mirabeau ! race fière et de forte originalité ; rien de médiocre ; les défauts et les vices y ont un air de grandeur. Elle a trouvé un historien digne d'elle, M. de Loménie. Je n'ai pas à redire, en l'abrégeant, ce que l'on sait par lui. Je voudrais seulement ajouter quelques traits à ce vaste tableau, d'après les autographes dont je parle et au sujet de ces autographes qui semblent avoir échappé à ses recherches : lettres éparses, arrivées au hasard de la rencontre dans le portefeuille d'un collectionneur, M. de Noury, puis échues, ne sais comme, à Mgr Desnoyers, le Spoelberg de Lovenjoul de notre bibliothèque. C'est de lui, je suppose, que nous les tenons ; car de qui les aurait-on ? D'ailleurs, nulle mention de provenance, pas de date d'entrée.

La provenance ? je crois qu'une autre lettre nous la laisse entrevoir, au moins pour quelques-uns de ces documents, lettre adressée à M. de Noury, à Gien, le 10 avril 1835, par Lucas de Montigny, l'éditeur zélé, sinon sûr des *Mémoires de Mirabeau*. Fils adoptif du grand orateur et peut-être plus qu'adoptif, il avait hérité de lui, avec le prénom de Gabriel, quantité de papiers domestiques, dont il augmenta le fonds par de nombreux achats. Cela lui permit de rédiger cette copieuse biographie en 8 volumes où l'ardeur d'un culte tout filial anime le récit, sans nuire à la véracité. Il est fâcheux que Montigny n'ait pas l'esprit critique. Il cite avec abondance, rien de mieux, mais rapproche des fragments très divers, pour en composer des lettres nouvelles, *disjecti membra... auctoris* : détestable méthode. D'autre part, ce fils pieux était le collectionneur le plus donnant, oiseau rare aujourd'hui ; car, si ces rapaces ont la serre prompte à saisir, ils ne l'ouvrent guère pour

lâcher leur proie. On dit de ces gens beaucoup de mal ; mais ils sont de ceux dont, volontiers, on s'écrierait, qu'« il leur sera beaucoup pardonné, parce qu'ils auront beaucoup aimé ». Et puis, c'est par eux que le passé se conserve et revit. On le fabrique même pour les satisfaire. On les dupe, mais ils ont la foi, et l'espérance qui survit à tous les revers. Ils sont heureux, bien que toujours inassouvis dans leurs désirs et toujours courant après quelque violon de faïence, comme le héros de Champfleury. L'engeance, d'ailleurs, pullule de façon inquiétante et devient plus âpre à la poursuite. Lucas était de l'âge d'or. Très bien reçu à Gien par M. de Noury et pénétré de gratitude, il répond à une demande d'autographes que son hôte lui a faite. Il voudrait le contenter. « Mais quant aux lettres de Sophie, dit-il, que j'ai en grand nombre (la plupart chiffrées, mais quelques-unes en écriture vulgaire), celles-ci sont empreintes d'un tel caractère de passion que, quand je les ai reçues d'un de ses parens, ç'a été à la condition de ne jamais m'en dessaisir en faveur de qui que ce fût ; cette condition, je l'ai religieusement remplie et il m'est impossible d'y contrevenir. Je suis même allé plus loin : car j'ai acheté à tous prix ce que mes courtiers d'autographes ont pu me procurer ; or, l'année dernière encore, j'ai payé 300 et quelques francs dix-sept billets ou « poulets » informes et délabrés ». Ces poulets hors de prix lui sont restés sur le cœur.

Il peut disposer des lettres de Mirabeau dont il possède un grand nombre ; « mais, ajoute-t-il, depuis 30 ans environ que notre nation imitatrice a emprunté aux Allemands le goût des autographes » (renseignement à recueillir) — « quiconque en a voulu s'est adressé à moi. J'en ai donné des centaines que j'avais payées... » Oh !

le brave homme ! trop charitable assurément. Il ne faut pas encourager ainsi la mendicité. Voyant sa provision s'épuiser et comme il n'a plus que peu de billets signés, il les refuse depuis longtemps « avec une fermeté stoïque ». Stoïcisme tardif et qui désarme devant « quelque demande irrésistible », comme est celle-ci. Il ouvre donc ses cartons pour une nouvelle libéralité; il les ouvrira encore : « Je joins ici deux billets, pas plus... » Il a renoncé à combler les vides ainsi faits; car la denrée monte toujours. « En 1831, j'ai été à la vente Boulard obligé de reculer devant une enchère qui excédait 400 francs pour une vingtaine de chiffons adressés au commandant de Vincennes, M. de Rougemont, chiffons qui n'étaient pas même inédits!... » Chiffons, soit; mais « chiffons radieux », eût dit V. Hugo. Celui-ci devait écrire, à l'occasion de ces *Mémoires*, une notice célèbre d'un lyrisme à grand fracas, qui sonne souvent faux; elle figure en tête d'une contrefaçon belge, désavouée par Montigny. Et voilà comment, selon moi, ces autographes ont pris le chemin de notre bibliothèque; des achats intelligents ont pu augmenter ce dossier. Il semble que l'on ait tenu à réunir quelques pièces des principaux membres de la famille. Ce sont lettres isolées ou même des fragments qui, touchant à des affaires domestiques, sont difficiles à éclaircir ou paraissent d'abord d'un intérêt médiocre. Je suis revenu de cette prévention par une étude attentive et je voudrais vous faire juges de leur valeur. Ce nous sera une occasion de renouveler connaissance avec ces nobles gens.

Voici le marquis Victor de Riqueti, le chef de nom et d'armes de la famille de Mirabeau, « l'Ami des

hommes », non de son fils, a-t-on pu dire. On s'est trompé. Personnage extraordinaire, tout d'une pièce, en perpétuelle contradiction avec lui-même, parce que l'esprit de système le fait agir contre son cœur et l'asservit à une maxime trop répétée : *Qui bene amat bene castigat*; mal jugé d'ordinaire, parce qu'il n'a pu remplir sa destinée et ses talents. Héritier d'un grand nom et fier de cette origine, mettant l'honneur au-dessus de tout, s'il a de ses droits la plus haute idée, il n'est pas moins conscient des devoirs qu'impose la naissance. Ne pas déchoir, subordonner toute ambition, tout intérêt à celui de la race, porter toujours plus avant la puissance de la famille, voilà ses maximes : solidarité restreinte, mais impérieuse et qui, n'ayant d'autre horizon que l'orgueil aristocratique, ouvre pourtant une belle carrière aux énergies individuelles, suscite des vertus qui firent la force des cités antiques, puis celle des féodalités et des monarchies chrétiennes. Mais l'aristocratie doit faire le bonheur des petits; le châtelain sera le père de ses tenanciers et prendra leur défense contre les publicains qui les pressurent ou contre les agents du roi. Le marquis est tout ensemble un homme de la féodalité et un réformateur du XVIII^e siècle. Rejeton vigoureux d'une race pleine de sève, il est venu trop tard dans une société qui s'épuise. Ses aïeux furent des hommes d'action et d'initiative hardie, commerçants, magistrats municipaux, guerriers ; il est réduit à être un homme de plume, d'une intarissable fécondité, utopiste qui fait, sur le papier, le bonheur des peuples et, au logis, le tourment des siens, qui écrit sur la richesse publique et se ruine. D'humeur batailleuse, s'il s'est distingué quelque temps aux armées, il a surtout lutté contre sa famille, et quelle ardeur dans l'attaque ou la

défense ! Quel esprit endiablé de chicane ! Il semble, dans cette maison, que l'on soit prêt à s'entre-dévorer. « C'est la race d'Atrée et de Thyeste », dit-on en style de tragédie, non sans forcer la note. Le marquis fait front contre sa femme, contre son fils aîné, contre une de ses filles, M^{me} de Cabris. Cet homme, qui avait eu pour sa mère un culte prosterné, qui jugeait en Romain des droits de l'époux et du père, vit son autorité avilie, traînée devant les tribunaux, livrée au scandale public. Il voulut, par esprit de résistance, en bander les ressorts et l'usa dans une activité stérile. Il faut suivre ces démêlés lamentables et comiques dans les mémoires produits en justice, dans Montigny, dans Loménie surtout dont la sûre pénétration et la haute impartialité débrouillent cette obscurité procédurière et déterminent les torts de chacun. Cette histoire est faite et nos autographes, sauf un ou deux, n'y touchent pas.

Ils ne laissent pas d'intéresser. Est-il rien de plus émouvant que ces feuilles jaunies, échappées au naufrage du temps ? Des âmes vivent encore et palpitent dans ces caractères que des mains ont tracés qui ne sont plus que poudre. Il semble qu'on entende ces voix nous dire les préoccupations des hommes d'autrefois, leurs passions orageuses et leurs vaines querelles, nous initier aux menus détails de leur vie domestique. Les billets les plus familiers, les moindres débris épistolaires sont pleins de révélations pour qui sait les interroger ou nous attirent par le mystère qu'ils recèlent. Tout est sujet d'étude, l'écriture d'abord. Je ne voudrais pas élever trop haut la graphologie, encore moins me donner pour un grand clerc en la matière, étant à peine un curieux ; mais qui pourrait douter que l'individualité se marque par ces signes que trace une plume, ainsi que

par le timbre de la voix, le geste, la démarche, le port ?

Elle va, cette plume, d'une marche tranquille ou d'un pas pressé, tantôt de travers, quand la cervelle bat la campagne, tantôt en ordre serré, comme jadis une infanterie profonde poussant une charge : telle l'écriture de Mirabeau, vraiment admirable de force et de rectitude, écriture d'un homme qui veut et sait convaincre, persuader et qui, plein de ressources, inépuisable en paroles, les ramasse dans les plus étroites bornes, donne aux lettres des formes appuyées et lapidaires, les campe bien d'aplomb, comme des arguments. Cette netteté ressortira mieux encore à considérer un autographe du père : écriture large, mais pâteuse et couchée, quelquefois peu lisible, main lourde et comme incertaine : c'est que la pensée flotte aux brouillards de l'utopie, ne peut atterrir solidement au réel. Le style vient encore accuser cette indécision : original et piquant, savoureux même, d'une verdeur à la Saint-Simon, mais incorrect, souvent obscur et ambigu, courant après la pensée et n'arrivant pas toujours à la saisir.

Vous me direz que c'est voir en ces papiers trop de choses et que j'abuse d'un axiome qui dut tomber des lèvres de quelque juge retors et captieux : « Donnez-moi deux lignes d'un homme et je le fais pendre ». Je ne pends pas ces gentilshommes, on ne pouvait, mais j'ai l'air de les accabler sous les hypothèses les plus risquées de la graphologie. Imputez-les, j'y consens, à la ferveur d'un néophyte qui peut se tromper, mais de bonne foi cherche le vrai.

Il est, d'autre part, dans l'écriture, des traits qui distinguent non plus un homme, mais les hommes d'une époque, et si le caractère individuel s'y lit plus ou moins, les mœurs d'une société, les caprices de la mode y

laissent aussi leur empreinte. La plume d'oie, sur le papier de fil, appuyait fortement, se complaisait aux fioritures, arrondissait les boucles, cependant que la phrase se jouait aux complications des relatifs, s'attardait aux détours de la période. Nous avons aujourd'hui les pattes de mouche et les têtes de clou, les phrases hachées, le style télégraphique, les initiales conventionnelles qui, toujours multipliées, feront de l'écriture un perpétuel rébus. Nous écrivons par saccades impatientes, comme gens qui ne rêvent plus que de dévorer l'espace et de tout faire à la vapeur, sauf à faire des riens. Plus de points sur les i ; plus de barres aux t ; plus de ponctuation, plus d'orthographe, anarchie partout et manie de réglementation, ce qui paraît assez contradictoire. L'orthographe, question brûlante, qui l'eût cru ? Cela devient une affaire d'Etat. Il faut, pour le bonheur des écoliers, pour leur épargner ce terrible surmenage, père des méningites, comme on sait, il faut décréter l'orthographe rationnelle et si simple, que cela supprimera du coup les dictionnaires, les compositions de dictées et ceux qui les corrigent, grande joie pour les élèves, que l'on mettra au vert. Il faut que le français, nettoyé de la rouille des temps, propre et net comme une gamelle, vraiment humanitaire, soit à l'usage des nègres et des Iroquois, qui le pourront apprendre en cinq leçons. Il faut proclamer les droits de l'ignorant au savoir intégral, faire un 89 de la langue, que dis-je ? un 93, guillotiner l'étymologie. Et ce sera le français de l'avenir. Quant au français de Bossuet, voire de Voltaire ou de Hugo, devenu plus ardu que le grec, on demandera qu'il soit... facultatif et l'on sait déjà ce que cela veut dire. Nos pères auraient ri, nos mères surtout qui parlaient si bien, écrivaient de même ; ils auraient

trouvé plaisant, pour ne pas dire plus, qu'on voulût leur imposer une orthographe officielle, adjectif alors inusité. Ils n'admettaient en cela d'autre souverain que l'usage, d'autre autorité que celle de l'Académie, qui le constatait, enregistrait ses édits, Parlement moins turbulent que l'autre. Ils faisaient des fautes, se corrigeaient s'ils pouvaient, et le monde n'en allait pas plus mal.

Mais je crois que nos autographes me mènent un peu loin. Et je n'ai pas dit encore leur contenu. Patience ! Nous y viendrons. Je les ai tout d'abord considérés dans leur aspect, comme on juge des gens par leur physionomie. Tout amateur de ces reliques manuscrites sait l'intérêt de ces signes extérieurs et les renseignements qu'on en peut tirer. Aussi voyez-le prendre d'une main pieuse, palper avec amour, regarder à la loupe ce que Lucas, à l'étourdie, appelle des chiffons. Uniquement préoccupé du texte, il ne soupçonne guère combien tout concourt à l'éclairer et que le format du papier, l'encre, les cachets, les armoiries, les devises, tout sert non seulement à en établir l'authenticité, mais à faire connaître son auteur, nous introduit dans son intimité et que l'écriture, l'orthographe sont révélatrices du tempérament, des habitudes, même des tics : évidences aujourd'hui, où j'ai peut-être trop insisté. Je voulais constater seulement, pour ce qui touche à l'orthographe, que celle des hommes, dans cette famille, est d'ordinaire suffisante, celle de Mirabeau assez exacte, non pas impeccable, sans que cela ôte rien à son mérite ; que sa mère, comme tant d'autres femmes d'alors, même très distinguées, n'a pas d'orthographe du tout et que c'est là son moindre défaut. Assurément, ce n'est pas pour si peu que son mari finit par la trouver insupportable, après 20 années

de vie commune, « 20 ans de colique néphrétique », disait-il. Dix-neuf seulement; mais c'est déjà beaucoup et tout à l'honneur de son endurance. Mal intermittent, d'ailleurs, et qui lui permit d'avoir onze enfants de cette mégère. De laideur réfrigérante, d'humeur tempétueuse, vraie comtesse de Pimbesche, qui plus est, sac à procès et paquet de crin, sensuelle et dépensière, ruine-maison, elle eût lassé la sagesse d'un Socrate, damné saint Antoine. Elle vécut longtemps (ces bêtes-là ont la vie dure) et nous trouverons d'elle deux lettres datées de 1791, le mari étant mort, le fils aussi. Je prendrai congé des uns et des autres aujourd'hui, ne voulant pas, à mon tour, me rendre importun, après avoir été peut-être médisant.

II

Les autographes dont j'aurais à vous parler, si je voulais être complet, sont au nombre de seize, à savoir :

Deux lettres du marquis de Mirabeau.

Deux de la marquise, datées, je l'ai dit, de 1791.

Une du bailli de Mirabeau.

Cinq du comte de Mirabeau (lettres ou fragments de lettres).

Une de la comtesse de Mirabeau.

Une du vicomte de Mirabeau.

Deux de la marquise du Saillant.

Deux de la marquise de Cabris.

Ces documents peuvent se répartir en deux catégories : les uns, les seuls qui feront l'objet de ce travail, ont un caractère tout intime et affectueux et nous montrent dans cette famille, que l'on dit qui fut si divisée, de bonnes gens tout aux joies et aux douleurs de la vie domestique. Témoignages bien insuffisants, il est

vrai, mais curieux dans leur simplicité même, pages détachées de cette histoire qui ne s'écrit pas d'ordinaire, celle des menus faits de l'existence quotidienne. Les autres se rapportent soit aux amours de Mirabeau et de Sophie, soit aux démêlés de cette illustre et turbulente maison.

Rien de plus connu que ces amours et ces querelles. Les premières, d'ailleurs, s'étalent avec une expression trop peu voilée; il est difficile de s'y arrêter. Les querelles ne font entendre ici qu'un écho affaibli; et de quelques lettres où il résonne un peu, je ne vois pas encore ce qu'on pourra tirer, hormis quelques notes, pour la connaissance des caractères. Cela demande réflexion. Quant aux lettres de la première catégorie, elles ont, en outre, pour nous, çà et là, un certain intérêt provincial.

On est à Paris ou au Bignon, « au manoir familial, nous dit l'auteur des *Promenades pittoresques dans le Loiret*, dans ces bois délicieux pleins de calme où le Betz coule frais et murmurant ». C'est là que le chef des physiocrates avait été exilé après le lapage de ses écrits, exil très court et très doux pour ce gentilhomme ami des champs et bon au paysan. A la ville ou dans ses terres, le marquis avait le plus souvent auprès de lui sa fille cadette, fille toujours chérie et bien digne de l'être, M^{me} du Saillant. L'aînée, Marie-Anne-Jeanne, née le 17 juillet 1745, fut religieuse au couvent des dames de Saint-Dominique, à Montargis. La seconde, Caroline-Elisabeth, née le 5 septembre 1747 (Gabriel-Honoré naquit le 9 mars 1749), avait épousé, le 8 octobre 1763, Gaspard-Charles de Lasteyrie, comte et depuis marquis du Saillant, gentilhomme limousin. Bonne fille, bonne sœur, bonne épouse, bonne mère, son épitaphe eût pu

la qualifier de la sorte, et cet éloge a plus de prix que les titres pompeux de « haute et puissante dame, etc. », « vaine marque de ce qui n'est plus », s'écrie Bossuet, éloge banal cependant, si l'on voulait l'appliquer à tant de femmes qui le mériteraient et de toutes conditions. *Transiit benefaciendo*, cela dit tout, notre vie d'un moment et la loi morale qui devrait la régir. La vertu vaut mieux que le génie, mais on n'en parle point, parce qu'elle se cache. Si l'on ne peut dire, même au figuré, qu'elle court les rues, il est pourtant vrai qu'on la frôle partout, sans le savoir. Elle est un peu comme le bon sens dont Descartes a dit que c'est « la chose du monde la mieux partagée »; on ne s'en douterait pas, à voir comme tout roule. Forme supérieure du bon sens et que la bonté vivifie, bon sens en action, car l'amour l'enflamme, la vertu se rencontre aux époques les plus troublées ou les plus corrompues et sa présence discrète nous avertit de ne point calomnier l'homme en désespérant de lui comme Brutus : « Vertu, tu n'es qu'un mot ». Parole criminelle d'un stoïque orgueilleux qui prétend emporter avec lui le type même du bien. Celle dont je parle n'eut jamais de telles visées et serait sans doute demeurée inconnue, si les bruyantes destinées d'un père et d'un frère n'eussent attiré sur elle l'attention de la postérité. La vertu, dans cette âme, n'avait rien d'austère et de renfrogné, vertu selon l'idéal de Montaigne. Je vous y renvoie. Toute jeune encore, ce qu'était Caroline, son père va nous le dire : « ... grande fille assez bien faite, mais emmanchée comme un outil de charpentier, douce, bonne, gaie, la plus forte riense de France avec de l'esprit, quoiqu'elle paraisse niaise et enfant, une grande mémoire, des attitudes de *gingoa*, indécise, molle, rêveuse, quand elle ne rit pas; car on com-

mence à voir, dans ses yeux et dans son maintien, trace de cette mélancolie douce, qui montre que la vigne est en fleur; enfin le maintien du couvent dans toute sa pompe; car elle met ses gants derrière le dos; instruite, d'ailleurs, sait du latin, dessine joliment, et accompagne du clavecin une très jolie voix... » Les années vinrent et le sérieux, puis les douleurs qu'apportent le mariage et la maternité. Celle-ci fut florissante et fructueuse : M^{me} du Saillant eut 18 filles et un garçon. 18 filles, ô ciel ! Deux fois le nombre des Muses ! De quoi peupler tout un Olympe ou plutôt tout un couvent ! 18 filles, et M. du Saillant, hobereau gaillard (il était de Brives !), prétendait posséder une recette pour avoir fille ou garçon, *ad libitum*, comme on demande, chez le glacier, vanille ou moka. Il demandait, lui, un rejeton mâle; il l'eut, mais à quel prix ! Tant d'expériences malheureuses durent le rendre sceptique sur la vertu du procédé. Quant à la mère, elle acceptait, toute résignée, tant de bénédictions d'en haut. Et puis ces fillettes étaient si jolies. Le marquis en porte témoignage, et son frère aussi, le bailli de Mirabeau. Celui-ci mériterait une étude. Il était de ces cadets, qui, pourvus seulement de leur légitime, mais riches d'honneur, de courage et d'ambition, s'en allaient chercher fortune : soldats, marins ou hommes d'Eglise, ils devenaient souvent la gloire de leur maison, de leur patrie; ils s'appelaient Bayard, Richelieu, Retz, Turenne, Suffren, Chateaubriand. « J'en passe et des meilleurs. » Admirable marin, philosophe, écrivain de race et sans y songer, le bailli se peignait ainsi : « Jean-Antoine a porté sa longue personne, sa figure quelquefois grave, quelquefois polissonne, souvent imbécile, dans les quatre parties du globe; il a vu que partout, comme dit l'italien, *tutto il mondo e casa nostra* ; plus Jean-Antoine, jadis blond,

puis châtain, est devenu blanc; jadis malaisé, est devenu à son aise; ainsi Jean-Antoine qui a jugé sur les fleurs de lis, qui a gouverné, obéi, commandé, fait la guerre par terre et par mer....., s'il ne s'était passablement rendu irrégulier et n'était pas boiteux, finirait par se faire *capellan*, pour dire la messe, et pourrait ensuite dire, comme Salomon, qu'il a vu de tout et que tout est vanité et tourment d'esprit (1) ». Et cet homme, qui partout pouvait prétendre aux premières places, avait pour son aîné une affection déferante et enthousiaste, voyant en lui le tronc d'une illustre lignée dont il n'était qu'un rameau et qui bientôt, hélas ! allait se dessécher. Il fut, pour les enfants de son frère, l'oncle gâteau et le loup de mer dont les histoires enchantaient les veillées ; il fut l'oncle-tampon qui, entre père et fils, amortissait les heurts de volontés intraitables. Or, en 1769, n'ayant que 52 ans à peine, il écrit de Grasse, le 27 octobre, à M. du Saillant. Il est en Provence à l'occasion du mariage de la troisième fille de son aîné, devenue plus tard marquise de Cabris : « le retardement occasionné par la maladie de M. le marquis de Cabris père nous a empêché de vous trouver au Bignon ; cette absence met une amertume réelle dans mon cœur ; j'aurais voulu voir ma nièce et puis ma petite-nièce dont tout le monde, à commencer par le grand-papa, raffole et qui certainement eût manqué de respect à ma frisure, comme M^{me} sa mère en prenait la peine à son âge ».

Quelques jours après, le 13 janvier 1770, le grand-papa écrit à sa fille une longue lettre d'affaire dont je vous fais grâce, et ajoute ce post-scriptum pour sa petite-fille. De dire laquelle je serais fort en peine : « A ma bonnette Caroline de Lastérie. Ma petite-fille, je me

(1) *Mémoires de Mirabeau*, tome III, page 169.

suis mouché et je vous embrasse bien de tout mon cœur après cela. Et je vous souhaite la bonne année, c'est-à-dire que pendant cette année, il vous vienne un petit frère qui vous aimera bien, quand il saura (le petit frère ou la petite sœur était en route, je suppose), et de jolis bijoux qui ne seront pas cassés cette année cy comme l'autre; et que vous soyez bien sage, parce que j'en ay répondu et il ne me faut me faire mentir, et que votre bon-papa, votre papa et votre maman vous aiment bien. Touts vos bons amis de ce grand bourg de Paris vous aiment bien, votre tata et M^{me} de Pailly surtout qui est la bonne amie de ma bonnette et l'abbé Bécile qui ne sçait pas mieux faire les lits que l'année passée et la bonne M^{lle} Elie et ce masque de Galti qui fourre des épingles dans le bras. Tout le monde aime ma petite-fille et il faut qu'elle conserve cela et je l'aime bien. Mirabeau ». Voilà parler ! La petite fille a très bien compris, j'en suis sûr, mieux que nous sans doute. Cet abbé Bécile a un nom fâcheux et la maladresse du personnage amènerait trop aisément une rime qui, pour être millionnaire, n'en serait pas moins malsonnante. Et ce masque qui fourre des épingles dans le bras ? Enigme pour nous. N'allons pas toutefois nous mettre martel en tête au sujet d'une épingle. Victor Hugo entend autrement l'art d'être grand-père : il a le verbe plus magnifique; mais c'est pour nous qu'il parle et de nous le noble marquis n'a eu souci. Quel étonnement scandalisé eût été le sien ou quel haussement d'épaules, si quelque sibylle lui avait ouvert l'avenir et qu'il eût pu me voir ou m'entendre commenter cet enfantillage de vieux barbon à jolie bambine ! Après le grand-oncle et le grand-papa, voici le grand Mirabeau. Celui-là se passe de présentation. Il n'est ici pour le moment que Mirabeau fils, selon la signature,

un bon oncle, un frère aimant qui s'émeut d'un malheur possible et redouté. Une des filles de M^{me} du Saillant, l'enfant de tout à l'heure peut-être (elle aurait 15 ou 16 ans), va mourir. Mirabeau écrit à un ami, Vitry : « Ma pauvre nièce est aux portes du tombeau ; une fièvre maligne l'a réduite en cinq jours à cette extrémité ; je ne comprends pas où une jeune personne qui par une si belle carnation annonce un sang si pur, qui est douce, tempérante et ne connoît aucune passion, a pu prendre le germe d'une si terrible maladie ; à ce compte, nous autres, prodigueurs de vie, nous devrions mourir tous les huit jours. La pauvre mère qui est grosse est navrée de douleur ; nous aimons tous cette enfant qui est charmante ; jugez de notre désolation ; je ne me couche plus et ma santé aurait besoin de calme que ce triste événement ne promet guère. Imaginez si nous la perdons, ce que c'est que d'être à la campagne en tête-à-tête de sa douleur, isolés de toute distraction ; enfin telle est ma destinée ; j'ai souvent pensé que la mort était la plus belle invention de la nature ; mais c'est quand elle frappe nous et non pas les nôtres. Adieu, mon ami, aimez-moi comme je vous aime et conservez précieusement votre enfant ». Lettre des plus curieuses et très importante : Mirabeau s'y peint, un Mirabeau intime et peu connu, non pas « le prodigueur de vie » que l'on sait qu'il fut, le fils révolté, l'amant de Sophie, ou le tribun formidable, si mal jugé d'ordinaire, mais le grand homme avant la lettre, si je puis ainsi parler, ce bon homme très simple et très aimant que le vulgaire ignore et qui est presque toujours dans l'homme de génie. Celui-ci n'apparaît à la foule et même à la postérité que par ses brillants dehors, par l'éclat de son action ou de ses œuvres. L'autre se révèle à nous dans ces correspon-

dances dont, plus que jamais, on sent tout le prix. D'autre part, cette lettre m'embarrasse fort. Elle est ici en fac-similé. A-t-elle été publiée ? Où donc ? Serait-ce dans le recueil de Vitry ? Je la crois pourtant inédite et je suppose que c'est une copie que Montigny aura fait faire. Où serait l'original ? Autre perplexité : la pièce est datée du 31 juin 1782. Façon nouvelle d'inventer une année bissextile ! Et ce 31 juin est encore mis en tête et d'une autre écriture ! Enfin, pour porter au comble ma confusion, voici un post-scriptum du 6 avril 1782 et d'une teneur bizarre. Je transcris : « J'écris à (rature), je tra..... (rature), je chéris votre femme vas mon cher Ami rue de Grammont et rue des Petits-Champs; tu y trouveras de mes nouvelles ; je t'aime et te remercie de toutes les forces de mon âme. Gabriel. » Comprenne qui pourra. Quel rapport avec ce qui précède ? Pourquoi ce « vous », ces « tu » ? A la vérité, c'est assez l'usage du temps et de la famille. Le marquis, dans la lettre à M^{me} du Saillant, dont je viens de faire état, use des deux nombres à la 2^e personne et parlant à sa fille. Ce sont là, sans doute, échantillons divers de l'écriture de Mirabeau, qu'un caprice ou quelque nécessité d'édition a rassemblés sur une seule feuille. Le texte, d'ailleurs, ne perd rien pour cela de son intérêt.

Voici, du 30 mai 1775, deux lettres sur quatre pages au marquis du Saillant, l'une du marquis de Mirabeau à son gendre qu'il tutoie et complimente avec beaucoup de rondeur ; l'autre de Caroline à son mari, lettre tout intime et très bourrée de menus détails, très tendre aussi, mais sans exaltation aucune et pas l'ombre de littérature. Tout d'abord on relève une distraction du mari qui, arrivé à Aix, a daté de Paris sa première lettre : « j'aurais bien désiré que tu eu (sses) été aussi près de

la Caroline ». (Il y a « eu été »). Le plus-que-parfait du subjonctif a embarrassé la bonne « Saillanette ». Passons. Recommandation à l'époux de boire modérément : « Songe que de ta santé dépend la mienne ; ne te mocque pas de moy si à ce propos je te fais ressouvenir de ce que papa t'a dit au sujet du vin de ce pays-là qui est terrible pour les gens qui ne le connaissent pas ; ainsi ce n'est pas comme à un ivrogne que nous te faisons cette annotation ; car tu ne l'es certainement pas, mais comme à un homme qui n'en peut connaître les inconvéniens ». L'annotation, comme dit la dame, part d'un bon naturel, et malgré la précaution d'innocenter l'époux, je soupçonnerais que celui-ci, grand chasseur sans doute, père jovial couronné d'une verte et abondante lignée, ne faisait pas grise mine aux flacons et se perdait parfois dans les vignes du Seigneur. Il y a ici une déchirure au papier ; quelques mots manquent, peu de chose, rien qui puisse allumer la curiosité et donner carrière aux hypothèses des fureteurs de manuscrits, chasseurs aussi, et qui, ne voulant pas revenir bredouille, tirent de « la gibecière de leur entendement » ce qu'ils n'ont pas trouvé dans leurs battues infatigables. Quelques détails confus sur des paperasses nobiliaires, tirés de « deux sacs de toile », laissons cette poussière ; d'autres sur la sécheresse de l'année, sur la pluie qui vient, sur le prix des céréales : « Le froment s'est vendu à Brive jusqu'à dix livres, dix sols le septier et le segle y a passé neuf livres, presentement il n'est pas si cher... » Il en est parmi vous, Messieurs, qui raisonneraient là-dessus ; pour moi, je décline toute compétence. Et voici qui est plus piquant, petites nouvelles de la société du cru, broutilles et scandales de Brive la Gaillarde. « Le mariage de M^{lle} de Sainte-Hilaire avec un

cadet de la maison d'Ussel qui vient de se faire, a fait beaucoup de bruit par les difficultés [que l'on] mettoit d'un côté pour l'empêcher et les précautions que l'on prenoit de l'autre pour son accomplissement, il y a eu des oppositions et toutes sortes d'efforts de la part des parens du jeune homme, même dit-on, des rapports deshonorants pour la D^{ne} afin de dégouter le premier, il y auroient, dit-on réussi sans l'activité de M. Dubois père; je te mande cela, parce que cela t'amusera peut-être un moment. » Bonne Caroline ! pas un mot de médisance. Elle ne songe qu'à égayer son mari qui peut-être va rire à gorge déployée, conter quelque histoire, tout en sirotant, sous les pinèdes du Tholonet, l'ardent vin cuit couleur d'or. La femme n'est pas à de telles fêtes. Médire ? en a-t-on le temps, quand il faut mettre au monde dix-huit filles ? Tant de marmottes à élever ! tant de becs ouverts demandant pâture, quelle mère avec cela n'aurait bouche close pour les vains discours ? Et si l'on jase aujourd'hui tout le long de l'aune, si l'on déchire le prochain à belles dents — ce qui sans doute n'est pas nouveau — la dépopulation n'y est-elle pas pour quelque chose ? Moins de poupons par ci, plus de cancans par là : mauvaise balance. Que de choses encore dans ces pages si remplies ! Les marmottes devaient dormir, j'imagine, et la mère aura sans doute écrit à la veillée, tout son monde repu, comme les petits de l'alouette, la maison plongée dans le silence : elle seule est là, faisant courir sa plume et songeant à l'absent, soucieuse de tout ce qui le regarde : « J'ai payé hier trente huit livres trois sols à l'abbé Nicolly pour les culottes qu'il m'assure qui seront très bonnes. » Encore un abbé et dont il est malaisé d'expliquer ici l'intervention. Celui-ci était à Paris le chargé d'affaires

du grand-duc de Toscane, Léopold. Quand il mourut, cinq ans plus tard, en 1780, le marquis de Mirabeau disait de lui « qu'il était un excellent homme et comme il était infatigable au bien faire, il avait et aurait fait encore beaucoup de bien, s'il avait vécu. C'était une manière de mastique entre les nations, de pouzzolane diplomatique, que le soleil ni la gelée ne pouvaient écailler (1) ». Fort bien, mais ce diplomate acheteur de culottes (car je ne suppose pas qu'il les ait taillées) me semble rabaisser sa fonction. Je sais qu'au XVIII^e siècle les abbés, certains abbés, servaient à tout. Ils offraient aux dames la boîte à mouches, ils jugeaient de la façon d'un corset. Pourquoi pas de celle des culottes ? Je sais qu'un abbé Moussinot, le factotum de Voltaire, achetait pour celui-ci livres, bonbons, pièces d'horlogerie et que jamais on n'avait fini de lui donner des commissions. Ce bon à tout faire, quoi qu'il en soit, me passe. Finissons notre lecture : « Adieu mon bon Amy, si tu n'as pas encore écrit à papa au sujet du voyage du bignon, ne le fais pas, il a envie d'y aller au moins pour mes couches... » Toujours des couches, cela devait lui paraître monotone à la pauvre femme, et vous trouvez, je crois, qu'il est temps de la laisser toute à son humble et sainte tâche de mère. Pourquoi, direz-vous, ces regards indiscrets par-dessus le mur de la vie privée ? Pourquoi remuer la cendre de ces foyers, depuis si longtemps éteints ? N'est-ce pas là profaner le passé, manquer de respect aux morts et ne serait-il pas préférable de les laisser dormir en paix ? Hélas ! l'histoire d'aujourd'hui ne connaît plus cette réserve. Les morts comme les vivants sont la proie d'une insatiable curiosité ; ils ont à subir des enquêtes de toute sorte et ceux

(1) *Mémoires*, tome III, page 155.

qui vecurent ignorés ne sont pas à l'abri d'une notoriété posthume dont ils se fussent bien passés. Il suffit que quelques lettres soient restées d'eux pour qu'on étale sans pudeur les secrets de leur intimité. Quelques noms dans des pièces d'archives, des inventaires de mobiliers, c'en est assez pour qu'on dresse une instruction judiciaire. On reconstitue l'emploi de leur temps, on consigne au greffe de la postérité tout ce qu'ils ont dit ou fait de plus insignifiant. Et s'ils ont vécu dans le rayonnement d'un nom illustre, s'ils ont été les parents, les commensaux, les serviteurs d'un personnage fameux, ah ! c'est alors surtout qu'on ne leur fait grâce de rien. Il faut qu'ils déposent sur tout, qu'ils disent tout, et ce qu'ils ne disent pas, on l'imagine. C'est ce qu'on a fait pour Mirabeau comme pour tant d'autres. Ici, d'ailleurs, il s'agissait d'une grande race et qui méritait de fixer l'attention; l'orateur de la Constituante ne se fût-il pas produit au monde, les Riqueti auraient eu leur place dans l'histoire. Et quand ils seraient restés obscurs, il y aurait encore intérêt à connaître la vie d'une famille d'autrefois, et, quoi qu'on die, rien de plus légitime que ces investigations toujours plus minutieuses dans les champs du passé, condition de toute synthèse historique; cela n'a plus à être prouvé. D'autre part, comme rien n'est indifférent de ce qui est humain et que dans les autres hommes c'est nous que nous cherchons, et que, dans le passé, c'est le présent surtout que nous avons en vue, nous aurons toute chance de trouver notre moi dans la petite histoire, je veux dire celle des humbles. C'est un peu ce que j'ai cru entrevoir ici. Enfin on reconnaît ainsi, pour ce qui concerne les grands hommes, qu'ils ont été d'abord, et le plus souvent, des hommes comme nous, et par là d'autant plus dignes de

sympathie, et à commencer par fréquenter leur entourage, on s'approche d'eux avec plus de confiance. Nous avons un peu voisiné avec quelques-uns des membres de la famille. Je dois m'en tenir là pour le moment. Il y a encore dans notre collection publique quelques pièces, dont une capitale, quoique incomplète; c'est un fragment de la correspondance de Mirabeau avec Sophie, des lettres de M^{me} de Cabris et de la marquise de Mirabeau; ample matière pour un autre travail, si j'ai le loisir de l'entreprendre et qu'il puisse vous agréer.



A N N É E 1909

COMMUNICATIONS

ET

NOTES DIVERSES

Comptes du Trésorier

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES



CENTENAIRE

DE LA

SOCIÉTÉ

D'AGRICULTURE, SCIENCES BELLES-LETTRES ET ARTS

D'ORLÉANS

1809-1909

Le mardi 18 mai 1909, la Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans fêtait le centenaire de sa fondation.

En réalité, c'est le 18 avril 1809 que notre Société reçut l'existence légale, mais, comme ce n'est que le 18 mai 1809 que le baron Pieyre, préfet de l'Empire, notifia à nos prédécesseurs l'autorisation ministérielle, nous avons le choix entre deux dates :

Il n'est si joli mois d'Avril
Qui n'ait son manteau de grésil,

disait-on, dans le camp des poètes, tandis que nos collègues de l'Agriculture, très documentés en matière de proverbes, ajoutaient tout bas :

Avril doux,
Quand il s'y met, c'est le pire de tous.

On choisit donc

Mai, le mois d'amour, Mai rose et rayonnant

Parce que, conclurent prosaïquement ceux de nous qui ne parlent pas le langage des dieux, la température est plus clémente et les jours plus longs.

Cette première décision prise, les membres du Bureau :

MM. BASSEVILLE, DU ROSCOAT, Dr FAUCHON, JAUCH, LALBALET-TRIER et GUILLAUME, s'adjoignirent MM. les présidents de Section : ANGOT, BERTON, PAPELIER, ROCHER, pour constituer une commission dite : Commission du Centenaire, qui arrêterait le programme des fêtes.

L'argent, ce nerf de la Guerre, étant indispensable à la célébration des fêtes de la Paix, il fut décidé, en principe, que chaque membre titulaire de la Société serait frappé d'une cotisation supplémentaire de 6 francs, pour couvrir les frais.

L'avis de donner une séance solennelle au siège de l'Académie et de clôturer la journée par un banquet prévalut.

Le président ouvrirait la séance par un discours dans lequel il retracerait, à grands traits, l'histoire de la Société.

La Poésie serait représentée par une pièce de vers, et on laisserait à la plume si finement littéraire de M. le docteur Courgeon le soin de démontrer à un auditoire d'élite que le genre ennuyeux n'est pas obligatoirement celui des Académies.

A cette séance solennelle seraient invités tous nos membres d'honneur, nos membres honoraires, titulaires et correspondants, nos collègues de la Société archéologique et historique de l'Orléanais et de l'Académie de Sainte-Croix et les membres des bureaux des Académies des départements voisins.

Il fut, en outre, stipulé qu'en cette circonstance exceptionnelle et pour la première fois, sans doute, les dames auraient accès dans le sanctuaire où se réunissent, deux fois le mois, leurs seigneurs et maîtres pour dissenter *de omni re scibili et quibusdam aliis*.

Au sortir de la séance, un lunch serait servi dans notre jardin, nouvellement dessiné par M. Mestivier-Barret, à nos invitées et invités.

Pour clôturer la fête, un banquet offert à nos membres d'honneur réunirait les souscripteurs (1) à 7 h. 1/2 du soir, dans les salons du restaurant Jeanne-d'Arc.

Ce programme, voté à l'unanimité, fut exécuté de point en point.

(1) Le prix de la souscription était de 10 francs.

LA SÉANCE SOLENNELLE

Le soleil avait été convié à la fête, il voulut bien répondre à l'invitation et ne pas se faire excuser : son apparition fut, peut-être, un peu discrète ; mais la discrétion en toutes choses est une si belle vertu que nul ne songea à lui en faire un reproche.

Le mardi 18 mai 1909, nos invités affluaient déjà avant 3 heures.

Par les soins de M. le Maire d'Orléans, des faisceaux de drapeaux décoraient la porte d'entrée de l'immeuble municipal et donnaient, dès le seuil, un air de fête au lieu habituel de nos réunions, en même temps qu'ils témoignaient à nos invités en quel honneur nous les tenions.

Trois commissaires, la boutonnière ornée d'un ruban aux couleurs de la Ville, avaient accepté l'aimable charge de faire les honneurs du logis aux nombreux entrants :

M. de Tristan, de son plus gracieux sourire, accueillait dans le vestibule nos invités et, après avoir galamment fleuri les dames, les confiait à M. Cochinal qui les introduisait dans la salle des séances où M. de la Loge, à qui ce soin délicat avait été réservé, assignait à chacun sa place.

Trois tables, formant hémicycle, étaient l'apanage du Bureau, qui avait offert l'hospitalité au docteur Courgeon pour la lecture de son travail, *sur deux pages autographes de Scribe* trouvées dans la collection de notre président, M. Basseville.

M. Marcel Charoy, ancien président, et M. le docteur H. Deshayes, membre honoraire, avaient été placés derrière le bureau.

Nos chaises habituelles, dressées le long des murs, immédiatement sous les cadres de notre galerie de portraits, étaient réservées aux membres titulaires.

Les deux premières de chaque côté étaient affectées aux Présidents de section.

Dans le centre de la salle, de nombreuses chaises, louées pour la circonstance, avaient pris la place de nos tables et attendaient nos invités.

Les doigts prestigieux de M. Veillard, tapissier-décorateur,

avaient dissimulé sous des draperies vertes la prosaïque et rigide réalité des barreaux vétustes de nos tables, et jeté un voile sur les trop nombreuses blessures de notre archaïque mobilier. Des corbeilles de fleurs et de feuillages artistement dressées, çà et là, pour le plaisir des yeux, par les soins de M. Mestivier-Guérin, mettaient dans notre salle un sourire de printemps.

A 3 heures, avec cette exactitude qui était la politesse des rois, et est restée celle des préfets, M. Tallon, président d'honneur de la réunion, vient occuper un des fauteuils du premier rang, qui lui était réservé, ayant à sa droite M. Fachot, premier président, et à sa gauche M. Courtin-Rossignol, maire d'Orléans. M. le général Ferré, commandant le 5^e corps d'armée, retenu aux manœuvres, et M^{gr} Touchet, évêque d'Orléans, en tournée de confirmation, nous avaient fait parvenir leurs excuses et leurs regrets.

Derrière les membres d'honneur, viennent successivement s'asseoir nos collègues des deux Académies sœurs et nos membres correspondants ainsi que les membres de la presse locale, qui cèdent les premières places à nos aimables invitées, parmi lesquelles nous citerons, au hasard de la plume : M^{me} Courtin-Rossignol, M^{mes} la comtesse du Roscoat, Paul Berton, Léonce Basseville, Renardier, M. Baillet, Rousseau, M^{me} et M^{lles} Fauchon, M^{mes} Courgeon, Lalbalettrier, Lefèvre, Maxime Didier, Cagnieul, Huard, Denizet, Rimbert, M^{me} et M^{lle} Pignon, etc.

Vers 3 heures et demie, car les dames ne dédaignèrent pas de se faire attendre, et nous sommes trop galants pour leur en faire un reproche et ne pas leur accorder un long quart d'heure de grâce, M. Basseville, président, déclare la séance ouverte et prononce le discours suivant :

Discours de M. le Président

MESDAMES, MESSIEURS,

Il n'est peut-être guère en France de ville qui puisse invoquer un passé plus glorieux qu'Orléans ?

Notre vieille cité n'a-t-elle pas à deux reprises différentes sauvé l'honneur et l'indépendance de la patrie ?

En 451, ne voit-elle pas les hordes barbares et sanguinaires d'Attila, le fléau de Dieu, comme on l'appelait, venir se briser sur ses remparts?

En 1429, une jeune bergère de 19 ans, qui incarne en elle le plus pur et le plus ardent patriotisme, dont nous célébrions il y a quelques jours la fête avec un enthousiasme qu'on ne saurait qualifier, pénétre dans ses murs qu'assiègent les Anglais depuis plusieurs mois et, chose vraiment surprenante et miraculeuse, trois jours lui suffisent pour bouter dehors un ennemi qui jusqu'ici n'avait connu que la victoire et lui faire reprendre le chemin de sa patrie.

Mais ces titres ne sont pas les seuls dont puisse se glorifier Orléans : l'antique cité d'Aurélien peut encore rappeler avec un orgueil bien légitime qu'elle a compté, au moyen âge, parmi les plus vastes et les plus distingués foyers de la science et de l'érudition.

Les écoles de Sainte-Croix et de Saint-Euverte ne jouissaient-elles pas, au temps de Charlemagne, sous la généreuse impulsion de son illustre évêque Théodulphe, d'une réputation universelle, et plus tard son université de lois n'était-elle pas une des plus célèbres et des plus florissantes du royaume? Le renom de ses professeurs n'y attirait-il pas une affluence considérable d'étudiants accourus non seulement de tous les points de la France, mais même des pays étrangers les plus éloignés?

Il n'est donc pas étonnant qu'Orléans ait toujours conservé l'amour de la science et le culte des lettres; aussi peut-être ne serez-vous point étonnés quand je vous dirai que dans les premières années du xvii^e siècle, quinze ans avant la fondation de l'Académie française, six doctes Orléanais se réunissaient au cloître Saint-Aignan, chez l'un d'eux, le chanoine de Héere, pour y fonder une Académie dont le souvenir a été conservé dans un élégant petit

volume imprimé en 1618, sous le titre de conférences académiques.

Ce volume, publié par de Héere lui-même, est précédé d'un avant-propos au lecteur dans lequel le bon chanoine nous dit, dans un style un peu suranné, mais non dépourvu de charme, *qu'il n'y a point à son avis d'exercice parmi la conversation des hommes de lettres où l'utilité soit conjointe avec plus de plaisir que les conférences des Académies où chacun à son tour déploie sur le tapis ses conceptions sur quelque sujet agréable. C'est un honnête passe-temps où l'austérité de l'étude est tempérée par la récréation, le chagrin de la solitude banni par l'entrevue des amis, l'activité, le jeu et les pires occupations du monde évitées par un innocent entretien.*

A trois siècles de distance, cette manière de voir du bon chanoine n'est-elle pas vraie et encore d'à propos ?

La Société de Héere, qui ne survécut pas à la mort de son fondateur arrivée en 1624, n'était cependant pas la première établie à Orléans : elle n'était que le *renouvellement* d'une Société plus ancienne encore et qui datait de 1589 comme nous l'apprend Raoul Fornier, célèbre docteur ès droits de l'Université d'Orléans, dans un livre paru en 1617, portant pour titre *Discours académiques de l'origine de l'âme*, dédié à de Héere.

Après ces deux Sociétés qui sont les plus anciennes qu'on puisse citer dans l'histoire littéraire d'Orléans, il nous faut aller jusqu'en 1726 pour en rencontrer une nouvelle. A cette date, en effet, se fonde une Société dite Société littéraire dont l'existence se poursuivit jusqu'en 1775.

Elle comptait parmi ses membres des hommes distingués et dont les ouvrages sont encore justement appréciés ; ce sont les jurisconsultes Jousse et Prévost de la

Janès, les historiens Bongars et Beauvais de Préau, le médecin Arnault de Nobleville.

En 1741, nous voyons apparaître une Société qui s'appellera Société épiscopale, parce qu'elle tenait ses séances à l'évêché où M^{sr} de Paris lui avait offert un asile.

Son principal objet, comme l'indiquent ses statuts qui ont été conservés, était l'histoire d'Orléans et de la province, elle avait pour directeur l'érudit Polluche que tous ceux qui s'occupent de nos traditions locales connaissent bien, qui n'y lut pas moins de quarante mémoires.

Elle comptait parmi ses membres étrangers Fonce-magne, l'abbé d'Orléans, de Rothelin, tous deux de l'Académie française, le poète Desforges Maillard qui publia ses premiers vers sous le nom de M^{lle} Malcrais de la Vigne, supercherie qui lui attira par l'entremise du *Mercur*e force compliments et même des déclarations d'amour.

M^{sr} Paris ayant quitté l'évêché d'Orléans en 1753, cette Société cessa d'exister.

Un arrêt du Conseil d'Etat du 18 juin 1762 établit à Orléans une Société d'agriculture.

Cette Société prit une part active au mouvement réformiste qui avait pris naissance avec l'encyclopédie et qui commençait à pénétrer dans toutes les classes de la société française.

Affiliée aux autres sociétés du même genre, fondées dans un grand nombre de villes importantes, elle décernait des prix aux cultivateurs et aux auteurs des meilleurs mémoires sur l'agriculture et les questions d'économie politique, c'est ainsi qu'en 1776 elle couronnait l'étude de l'abbé Genty, professeur de philosophie, sur un sujet bien d'actualité et qui est encore l'objet des préoccupations des économistes de nos jours, la manière de faire disparaître la mendicité.

En 1787, pour répondre au désir de l'assemblée provinciale de l'Orléanais où la question avait été proposée par Lavoisier, elle mettait au concours le remplacement des impositions foncières et personnelles par un impôt unique portant sur les revenus, problème bien délicat et qui lui aussi n'est peut-être pas encore prêt à recevoir une solution définitive et satisfaisante.

C'est en 1781 que surgit une nouvelle Société qui prit tout d'abord le titre de Société de physique, d'histoire naturelle et des arts d'Orléans, pour le changer ensuite en celui de Société royale de physique, d'histoire naturelle et des arts d'Orléans et plus tard encore en celui d'Académie royale des sciences, arts et belles-lettres.

Parmi ses membres titulaires figuraient MM. de Tristan, de Morogues, Crignon de Vandeborgues, Crignon-Guinebaud, Prozet, l'imprimeur Couret de Villeneuve, Huet de Froberville, l'ingénieur Soyer, l'un des constructeurs du pont d'Orléans, les abbés Pataud et Dubois, tous noms connus et bien orléanais.

Parmi les associés honoraires, citons : l'évêque d'Orléans ; de Lamoignon de Malesherbes, le courageux défenseur de Louis XVI ; de Cypierre, l'intendant de la généralité, et enfin l'illustre Franklin.

Dans le nombre des associés libres, on peut relever ceux de Beauvais de Préau, le médecin Antoine Petit, Vicq d'Azir, de l'Académie des sciences ; Parmentier, le naturaliste Valmont de Bomare.

Comme sa sœur la Société d'agriculture, cette Société consacra son ardeur et son activité à l'étude des grands problèmes d'économie politique.

La tourmente révolutionnaire devait forcément emporter nos deux Sociétés et, sans attendre la connaissance officielle du décret de suppression, l'Académie royale arrêta, le 16 août 1793, qu'elle cessait toute fonction

académique, ainsi que le constate le procès-verbal de sa dernière séance.

Lorsque le calme fut revenu en France, qu'un gouvernement régulier eut été installé, l'un de ses premiers soins fut de chercher à réveiller dans les provinces le mouvement intellectuel.

L'année même de sa création, le Conseil général du Loiret émettait le vœu qu'Orléans possédât une société savante et, pour aider à son établissement, il votait une allocation de 2,400 francs.

Malgré ce vœu et son renouvellement en 1805, ce ne fut que le 18 avril 1809 que fut instituée à Orléans une Société des sciences physiques et médicales ; ses séances, suspendues en 1813 par les événements politiques, furent reprises en 1818, sous le titre de Société des sciences, belles-lettres et arts d'Orléans, titre qu'elle échangea en 1851 pour prendre celui qu'elle possède encore, celui de Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts.

Cent ans donc se sont écoulés depuis le jour où, dans cette même salle qui fut celle de l'ancien collège de médecine, se réunissaient pour la première fois un certain nombre de doctes Orléanais, comme on disait autrefois, guidés par l'amour de la science et dont quelques-uns étaient de rares survivants soit de l'ancienne Société d'agriculture, soit de l'Académie royale, auxquels avait fait appel M. Pieyre, alors à la tête du département.

Depuis cette époque, qui nous paraît bien éloignée, car, si cent ans ne sont rien dans l'éternité des siècles, cent ans comptent bien pour quelque chose dans la vie passagère de l'homme, notre Société a publié soixante-dix-sept volumes de mémoires.

Vous pensez bien que je n'ai pas l'intention d'entrer dans l'examen ni même dans l'énumération des travaux nombreux, dignes d'attention, que renferment ces soixante-

dix-sept volumes; ce serait d'abord bien long et peut-être n'auriez-vous pas la patience de m'écouter jusqu'au bout, de plus je craindrais que ce ne soit passablement fastidieux.

Rassurez-vous donc, je serai très bref, bien des raisons m'en font une obligation.

D'abord cette tâche a été déjà, en partie tout au moins, accomplie par d'autres de mes collègues avec une compétence et une autorité que je suis loin de posséder.

D'autre part, si je me contentais de citer seulement quelques-uns de ces travaux, je pourrais m'attirer le reproche, peut-être bien mérité, d'en laisser d'autres dans l'oubli qui ne sont pas moins dignes d'intérêt et je tiens à être impartial; enfin j'ai lu quelque part que la modestie ne convient pas moins aux collectivités qu'aux individus.

Je vous dirai donc simplement que les mémoires insérés dans nos publications touchent aux matières les plus diverses que puissent embrasser la science et les lettres.

Chacune de nos quatre sections y est largement et honorablement présentée.

Dans la mesure de son influence bien restreinte, sans doute, notre Société a participé, par les travaux de ses membres, aux progrès réalisés depuis cinquante ans dans l'agriculture de notre pays et elle peut, légitimement, réclamer sa part dans la régénération de la Sologne.

Les sciences, soit médicales, soit physiques, ont été l'objet de mémoires d'une certaine importance, dont quelques-uns ont reçu une approbation favorable du monde savant; l'histoire, particulièrement celle de notre province, a été explorée par plusieurs de nos collègues avec un succès qu'on ne saurait contester; enfin il n'est pas jusqu'à la littérature proprement dite, et même la poésie,

qui n'aient trouvé de fervents et parfois d'heureux interprètes.

Grâce à la générosité de quelques-uns de nos collègues nous avons pu, à des intervalles déterminés, ouvrir des concours et distribuer des prix et, par cela même, susciter une généreuse et utile émulation et récompenser de nobles efforts.

Enfin, nous avons essayé, dans un but de vulgarisation, d'organiser des conférences publiques, scientifiques ou littéraires, qui nous ont paru recevoir un favorable accueil et que nous eussions voulu rendre plus fréquentes si nos modestes ressources n'avaient point été un obstacle à nos désirs.

Voilà notre bilan. Ne m'est-il pas permis, je vous en fais juge, de dire sans crainte d'être taxé de témérité que notre Société a dignement continué les nobles traditions de ses devancières et qu'elle n'a point failli à la tâche que s'étaient imposée ses fondateurs, de regrettée mémoire?

Maintenant, l'avenir appartient aux générations qui vont nous suivre. Puissent-elles faire plus et mieux que nous et accroître le renom de notre Société, c'est notre plus cher et notre plus ardent désir.

Quand les applaudissements qui saluèrent la fin du discours de M. A. Basseville se furent calmés, M. le docteur Fauchon, secrétaire général, en l'absence de l'auteur, M. l'abbé Paul Barbier, curé de Beaugency, membre correspondant, lut la pièce de vers suivante qui remporta les suffrages des auditeurs.

Adieu

VERS ÉCRITS SUR UN ALBUM

*Avant de le quitter, ce calme et cher séjour,
Voici que moi, l'ami fidèle, hôte d'un jour,
Je sens mes yeux qui pleurent,
Et que mon cœur, gonflé des larmes de l'adieu,
En songeant au départ, se prend à prier Dieu
Pour eux tous, qui demeurent !*

*Voici que mon esprit, par son rêve emporté,
Se fait d'un avenir, prix de tant de bonté,
Une douce chimère,
Et rassemble en ses vœux ces trois enfants bénis
Qui se pressent, pareils aux oiseaux dans leurs nids,
Sous l'aile de leur mère !*

*Oui, Seigneur, ils seront, en ces temps douloureux,
Sous le ciel menaçant qui déjà gronde, heureux,
Autant qu'ils en sont dignes ;
Comme sous leur figuier, les sages d'autrefois,
Ils vieilliront, obscurs et nobles à la fois,
A l'ombre de leurs vignes !*

*Je veux qu'ils n'aient jamais ni soucis ni douleurs ;
Qu'ils aient, sur leurs chemins, chaque printemps des
Et des fruits chaque automne ; [fleurs
Et que l'ange du ciel qui porte dans sa main
La coupe d'or où Dieu met le dictame humain,
M'écoute et la leur donne !...*

2 octobre 1908.

Puis ce fut au tour de M. Courgeon de prendre la parole :

Deux pages autographes de Scribe

Je viens de feuilleter (1) une liasse d'autographes provenant d'une ancienne collection orléanaise, dont les pièces les plus rares sont maintenant dispersées, mais dont les restes laissent encore à glaner pour un curieux. J'y ai découvert, entre autres choses, deux pages de Scribe dont je veux vous offrir la primeur. Je n'en suis certes pas si fier que je pourrais l'être de publier, par exemple, du Balzac ou seulement du Stendhal inédit, car il y a des balzaciens ou des stendhaliens très fervents qui me sauraient beaucoup de gré de faire brûler mon petit cierge au saint de leur chapelle ; tandis que Scribe, dont la réputation un peu surfaite fut si lucrative en son temps, n'est plus du tout à la mode ni dans le grand public, ni dans aucun cénacle de lettrés. Quelques-uns affectent même à son égard un dédain qui pourrait bien rejaillir sur le commentateur. La circonstance atténuante, s'il m'en faut une, sera d'évoquer, en même temps que cette ombre falote, celle d'une très aimable femme qui déjà de son vivant servit fort utilement la renommée de Scribe, d'une « dame du temps jadis », pour qui l'on a permission d'éprouver à cette distance un certain penchant rétroactif.

.*.*

Ma première trouvaille est une lettre de Scribe à M^{me} Carmouche.

Si vous ne connaissez pas M^{me} Carmouche, permettez-moi d'abord de vous la présenter.

C'était une enfant de la balle. Nièce et fille adoptive d'un comédien nommé Botte, elle avait débuté sur les

(1) Grâce à l'obligeance de M. Basseville, président de la *Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts*.

planches à cinq ans parmi les jeunes gloires du Consulat (1802). Dès lors ses gracieux succès d'enfant prodige se déroulent en marge de l'épopée impériale. Nous la voyons, un jour, travestie en Amour et porteuse d'un placet, au château de la Malmaison où Napoléon, paternel, la régale de confitures. De belles années s'écoulent, et nous la retrouvons sur la route de Moscou à Wilna pendant la retraite de 1813 : — on était loin des confitures ! — D'une tournée de vaudeville brutalement mise en désarroi, elle revient dans un fourgon de la Grande Armée côte à côte avec des vivandières blessées.

Cependant la petite Botte avait grandi... mais si peu, si peu que, devenue une des actrices en vogue des théâtres parisiens sous le pseudonyme plus élégant de Jenny Vertpré, elle fut toujours choyée du public pour les grâces mièvres de sa minuscule personne à qui les connaisseurs attribuaient d'un commun accord « le plus petit pied de France et de Navarre. » C'était un bibelot d'étagère. Elle avait la beauté du diable : avec sa mignarde figure où pétillait une paire d'yeux espiègles, elle était avenante au possible et même on la trouvait si jolie qu'elle aurait presque pu se passer de talent. Or elle se donnait la peine d'en avoir, et beaucoup.

Ses admirateurs — et c'était tout le monde, depuis les habitués du parterre jusqu'aux maîtres du feuilleton, — la comparaient, ne vous déplaie, à la célèbre M^{lle} Mars : seulement, c'était une M^{lle} Mars, « vue par le gros bout de la lorgnette ». Son rire bien sonnant d'enfant mutine, son clair filet de voix qui faisait gaîment tinter la réplique et le refrain, son jeu très alerte et sémillant animaient d'une vie joyeuse des pièces qui maintenant nous paraissent mornes comme les vestiges d'un feu d'artifice éteint : elle prêtait aux auteurs, par delà les quinquets, plus d'esprit qu'ils n'en avaient mis sur le papier.

C'est ainsi qu'elle avait assuré, après tant d'autres, le succès d'un vaudeville, *la Neige*, signé Carmouche, et Carmouche, très reconnaissant, n'avait pu faire moins pour elle que de l'épouser (1824). Mais il n'avait pas pris la précaution de réserver par contrat de mariage, pour l'interprétation exclusive de ses œuvres, le talent que sa jeune femme apportait en dot. Les vaudevillistes s'étaient disputé Jenny Vertpré — comme interprète, s'entend, — avant qu'elle fût M^{me} Carmouche ; après, ils se la disputèrent de plus belle, car c'était une « petite fée » bien-faisante qui savait faire affluer dans une caisse vide des recettes merveilleuses. Le grand entrepreneur d'amusements scéniques qu'était Scribe ne pouvait manquer de l'accaparer, comme il accaparait alors, ou presque, la scène du Gymnase, dit théâtre de Madame, dont il était le fournisseur attitré. Il l'enlève donc, non sans résistance, aux Variétés et l'associe à sa fortune dans une suite rapide de vaudevilles : *Les Premières Amours* (novembre 1825), *la Demoiselle à marier*, *la Lune de miel*, *le Mariage de raison* (janvier, mars, octobre 1827). Vous voyez que ce genre de spectacle, j'allais dire cet article de consommation, ne pouvait réussir qu'à la condition de se renouveler très souvent. Quand je dis qu'il se renouvelait, j'exagère. Le commun des spectateurs ne veut pas qu'on lui bouleverse ses habitudes par trop de nouveautés ; à ses pourvoyeurs ordinaires, il demande de lui servir toujours le même plat avec de légères variantes dans l'assaisonnement, et les titres vraiment monotones de quelques-unes de ces pièces vous montrent, de reste, que Scribe se gardait de tromper cette attente : uniformément, l'intrigue gravitait autour du même acte de l'état civil, — avant, pendant ou après. Malgré cela, ni pour l'auteur ni pour l'actrice, ce n'était une sinécure de tenir ainsi, par mille petits moyens, leur clientèle en appétit.

Alors, en octobre 1827, Scribe adressait ce billet à M^{me} Carmouche :

C'est au moment de partir pour ma Bourgogne, mon cher ange, que je vous écris un mot à la hâte. J'ai parlé à nos directeurs à qui j'ai grandement reproché les chagrins qu'ils vous avaient faits. J'ai prié pour qu'on vous écrivit la lettre d'excuses que vous demandiez. Ils ne demanderaient pas mieux, mais Cerfberr, qui est devenu défiant et qui pense à tout maintenant, a craint que cette lettre ne fût mise dans les journaux. Du reste, je leur ai dit et répété que j'avais plus que jamais besoin de vous, que je ne pouvais rien faire sans vous cet hiver et que, si on m'ôtait mon actrice, c'était m'ôter l'envie de travailler, qui, déjà, chez moi, n'était pas des plus vives. Enfin, mon bon ange, rassurez-vous, tranquillisez-vous, et surtout restez-nous. Car ma santé littéraire dépend de vous, et, si vous partiez, je serais bien vite à l'extrémité. Je vais passer quelques jours à Auxerre et, vers le quinze de ce mois, je reviendrai avec une petite *Marraine*, qui, je crois, vous ira à merveille.

Mille amitiés à Carmouche et à vous, mon bon ange, qui avez les miennes à jamais.

Voilà qui nous entr'ouvre une porte par où le bon public dont nous sommes aimé toujours, quand il le peut, glisser un regard indiscret, la porte des coulisses. Et vraiment il me semble, pour autant qu'un profane en peut juger, que ce petit monde remuant n'a pas beaucoup changé depuis 1827.

L'auteur se croit tenu de faire un doigt de cour à sa principale interprète, et le moindre galant vocable qui se puisse employer à cet usage, dans ce milieu factice où reluit le clinquant et fleurit l'hyperbole, c'est celui de « cher ange ». Je ne voudrais pas m'en porter garant ni faire preuve ainsi de trop de naïveté, mais je suppose que, de Scribe à Jenny, « mon cher ange », « mon bon ange », c'est menue politesse qui ne tire pas à conséquence.

Si l'expression des sentiments aimables doit s'exagérer quelque peu pour flatter congrûment une héroïne de théâtre, la critique, par contre, même juste, la contradiction, même légère, doit s'atténuer encore, s'émousser, s'adoucir ou, plus prudemment, se taire, pour ne pas la faire pleurer. L'épiderme de l'artiste à la mode, un peu blasé à la caresse, est excessivement sensible à la piqure. Quels chagrins avaient pu faire le directeur du Gymnase, Delestre-Poirson, et son régisseur, Cerfberr, à leur charmante pensionnaire ? Avaient-ils prétendu lui imposer un rôle qu'elle n'estimait pas à sa fine taille ? Avaient-ils négligé de donner à son nom, sur l'affiche, la grande vedette qu'il méritait, ou, faute plus grave, lui avaient-ils fait partager cette place enviée avec une « chère » camarade ? S'étaient-ils laissés emporter à quelque réprimande trop verte ? Quelle qu'en fût la cause, grande ou petite, ce différend de coulisses s'enfla tout à coup jusqu'aux proportions émouvantes d'un incident de frontière entre puissances belliqueuses. L'ultimatum fut lancé, il fallait des excuses écrites, qu'on se promettait bien, *in petto*, de publier au bon endroit dans les journaux ; sinon, l'on entendrait claquer les portes et cela ferait plus de bruit sur le boulevard que le canon de Navarin. Heureusement, les deux quarterons de désœuvrés qui se passionnaient pour l'affaire Vertpré purent enfin respirer : tout s'arrangea. Le terrible Cerfberr dut-il mettre les pouces ? L'intraitable Jenny se laissa-t-elle fléchir ? Toujours est-il qu'elle resta et qu'après cette fausse sortie, la *Marraine*, cette pièce qu'au début d'octobre Scribe avait encore sur le métier, fut achevée, livrée, distribuée, répétée, montée en quelques semaines et représentée, pour la première fois, à la fin de novembre, sur le théâtre du Gymnase, avec M^{me} Carmouche dans un rôle taillé sur mesure.

Une telle célérité d'exécution était dans la manière

habituelle de Scribe, toujours ponctuel à l'échéance, et c'était une nécessité pour un auteur qui, dans les limites d'une vie humaine dont la durée ne fut pas patriarcale, trouva le temps de mettre la main, sous la raison sociale *Scribe et C^{ie}*, à près de quatre cents pièces de théâtre. — Pullulante nichée, et qui ne connut pas la longue incubation qu'il faut aujourd'hui, pour briser sa coquille, à certain petit coq de race plus choisie (1). — Que Scribe vienne dire que chez lui « l'envie de travailler n'était pas des plus vives », nous penserons que cette crise de paresse — ou de neurasthénie — fut une phase exceptionnelle dans son existence, et de bien courte durée, ou plutôt que c'était un bon prétexte — argument d'avocat ou finesse de diplomate — pour gagner sa cause auprès des directeurs du Gymnase : ce qui n'était pas pour lui de mince importance. Un auteur dramatique avait alors (et cela s'est revu depuis) son interprète — à lui — auxiliaire précieux dont il avait un indispensable « besoin » et sans lequel il ne pouvait rien faire : de ces deux talents parfaitement adaptés l'un à l'autre et l'un soutenant l'autre, si celui-là venait à manquer, celui-ci risquait fort de s'affaïsser piteusement.

A la longue, Jenny Vertpré se lassa des applaudissements de ses Parisiens trop fidèles. Elle fut prise du désir d'éprouver, s'il était possible, au contact d'auditoires étrangers, ce que sa précocité ne lui avait pas permis de connaître, le frisson d'une débutante qui n'est pas encore maîtresse de son public, cette sensation troublante, et non sans âpre saveur, du *trac*, qui, peu à peu, à la vibration retentissante des bravos, se fond, se dissipe et, délicieusement, se transforme en ivresse victorieuse. Après de courtes échappées en Hollande,

(1) Le *Chantecler*, de Rostand, depuis si longtemps annoncé.

en Prusse, en Belgique, elle s'installe en Angleterre : le Nouveau-Monde était encore trop loin pour nos « étoiles » !

Les règlements de comptes n'allaient peut-être pas sans tiraillement entre elle et ses anciens directeurs : elle avait les exigences légitimes d'un oiseau rare, connaissant le prix de son ramage et de son plumage ; mais il lui fallait traiter avec des gens qui étaient calculateurs subtils : quant à Cerfberr, je le présume, car il était ancien élève de l'Ecole polytechnique, et quant à Poirson, j'en suis sûr, car il était très avare et même un peu usurier. Pour éviter à l'avenir pareilles difficultés, elle forma le dessein très sérieux de faire désormais ses affaires elle-même et prit, avec son mari pour associé, la direction du Théâtre-Français de Londres. Malgré ses origines un peu bohèmes, « Madame la Directrice » occupait fort dignement son fauteuil ; mais, quand on a vu le jour sur les bords de la Garonne (et notre héroïne était Bordelaise), peut-on s'acclimater sur ceux de la Tamise ? Elle ne tarda pas à nous revenir.

Il était écrit que, dans cette vie d'artiste et de femme adulée, tout serait trop précocement, même, hélas ! les infirmités douloureuses et la vieillesse attristée. Voilà passée la quarantaine — ce tournant où beaucoup de ses pareilles ne songent encore, avec une nuance de mélancolie fugitive, qu'à se rajeunir un peu — et voilà qu'elle doit quitter la scène et les coulisses, tout ce qu'elle aime. Dans ce petit cerveau sans détours compliqués, j'avais en vain cherché jusque-là l'indice d'un sentiment un peu profond. C'est alors seulement que commence, pour M^{me} Carmouche, dans un quartier lointain, une existence toute nouvelle, recluse, austère, dévote, et que l'on discerne enfin, dans cette petite âme naguère toute en facettes, une lueur de vie intérieure. Sur quoi le chroniqueur très

parisien d'un journal trouva plaisant d'esquisser d'une plume ironique ce tableau d'un piquant imprévu : M^{me} Carmouche « demandant pardon à son curé d'avoir été belle et aimée ». « Heureusement, ajoutait-il en façon de moralité, le repentir des jolies femmes leur vient toujours sur le tard. » Il en parlait bien à son aise. Après sa retraite prématurée, la pauvre linotte blessée avait encore devant elle quelque vingt-cinq longues années d'ennui et de souffrance. Notre journaliste n'avait pas, j'imagine, l'intention de lui envoyer, en guise de bréviaire, le Manuel d'Epictète ou l'Ethique de Spinoza. Alors n'avait-on pas mauvaise grâce, même avec infiniment d'esprit, à la railler d'avoir trouvé, sur son déclin, une consolation qu'on n'aurait pas su lui donner ?

..

Mais je ne voudrais pas vous laisser sous l'impression des images tristes qui hantaient Hamlet quand il tenait dans ses mains le crâne décharné d'un bouffon. Et je compte, pour la dissiper, sur l'autre autographe que j'ai eu la bonne fortune de découvrir.

C'est une page volante, comme un feuillet détaché d'album où Scribe a mis en vers assez gentiment tournés un de ces riens dont il excellait à tisser l'étoffe légère de quelques couplets. Vous savez que « ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante. » Voici donc qui peut-être mériterait d'être chanté :

LE BOUQUET DE BAL

Vous partez, brillante et parée,
Pour ce bal où je n'irai pas.
De vœux, d'hommages entourée,
A moi penserez-vous, hélas ?

Qu'alors ce bouquet vous rapelle (*sic*)
Un amant absent et fidèle
Et, si je ne suis pas là,
Mon bouquet du moins y sera !

Vous partez... et moi je demeure
Avec mon amour et ma foi ;
A vous, moi je pense à toute heure !
Vous à minuit pensez à moi !
Presse alors cette fleur jolie
Sur ce cœur, seul bien que j'envie !
Et, si je ne suis pas là,
Mon bouquet du moins y sera !

Regarde-le, quand avec grâce
Mes rivaux viendront te vanter !
Regarde-le, si leur audace
A walsen (*sic*) voulait t'inviter !
Que ce bouquet, ma seule offrande,
Et vous sépare et me défende
Et, si je ne suis pas là,
Mon bouquet du moins y sera !

— Elle partit, belle et brillante !
Et le soupir de mille amants,
Du bal la musique enivrante
Bientôt égarèrent ses sens !
Effleurant à peine la terre,
Elle walsait, vive et légère,
Quand soudain minuit sonna.
Et le bouquet n'était plus là.

N'est-ce pas du Scribe de bonne marque, du Scribe de derrière les fagots ? Ce style est d'une facilité un peu banale ; quelques-uns de ces vers, je le crains, s'enrouleraient volontiers autour d'un mirliton ; somme toute, ces stances coulent d'un mouvement naturel et gracieux vers la variante finale du refrain qui est une surprise amusante. Mais ne tombons pas dans le travers de ces gourmets pro-

lixes qui ne peuvent déboucher pour leurs amis quelque flacon un peu poudreux sans vouloir traduire par des termes abstraits leurs jouissances gustatives. Plus sage et peut-être plus heureux qui se contente alors de faire discrètement claquer la langue, de cligner des yeux et d'épanouir doucement sa physionomie dans ce demi-sourire qui est la plus fine expression du plaisir chez un homme civilisé.

Dès que l'auteur se tut, les applaudissements éclatèrent, sonores et prolongés, et durent lui dire combien avait été apprécié le réel mérite littéraire de son étude, et combien goûtées les délicatesses de sa pensée !

La séance solennelle était terminée. Tandis que les invités se transmettent leurs impressions, très flatteuses pour nous, et s'attardent à regarder les portraits, les gravures et les bustes qui ornent la salle des séances, M. l'abbé lauch, secrétaire particulier, fait signer le procès-verbal à M. le Préfet, M. le premier Président, M. le Maire d'Orléans, M. Gitton, adjoint ; M. Duparc, président de la Société archéologique d'Eure-et-Loir ; M. Belton, président de la Société des Sciences et Lettres du Loir-et-Cher ; M. M. Charoy, ancien président ; M. H. Deshayes, membre honoraire ; M. A. Basseville, président ; M. le comte du Roscoat, vice-président ; M. le docteur Fauchon, secrétaire général ; M. l'abbé lauch, secrétaire particulier ; M. Lalbalettrier, trésorier ; M. Guillaume, bibliothécaire ; M. P. Berton, président de la section des Lettres ; M. Papelier, président de la section des Sciences ; M. le docteur Rocher, président de la section de Médecine ; M. Angot, président de la section d'Agriculture ; M. le docteur Courgeon et M. le vicomte de Larnage, conseiller général, membre de la section d'Agriculture.

LE LUNCH DANS LE JARDIN

Cependant M. le Président offre le bras à M^{me} Courtin-Rossignol et la conduit au buffet, prestement dressé dans notre jardin pendant la séance. Tous suivent et bientôt, le verre de champagne en main, boivent à la prospérité de notre Société que nos invités proclament pleine de vie et de jeunesse malgré ses cent ans révolus.

Il était alors 4 h. 1/2 du soir, le soleil dorait de ses derniers rayons nos verdure et nos fleurs naissantes, les lilas nous prêtaient leurs parfums. Ce fut une heure très douce. Chacun de nos membres s'efforçait de faire honneur à nos invités et principalement à nos invitées qui furent la grâce et le charme de cette réunion. Les conversations devinrent vite familières et générales. Ce fut une fête d'aimable intimité où les « Fines Herbes (1) », fraternisant une fois de plus avec les « Pots cassés », montrèrent une sollicitude toute particulière pour leur jeune sœur l'« Académie de Sainte-Croix. »

Peu à peu les rangs s'éclaircissent, nos derniers invités nous quittent, voulant bien nous remercier chaleureusement de notre réception, qui leur laissera le souvenir d'une fête charmante du cœur et de l'esprit.

A 6 heures, il ne restait plus que les « Colonnes du Temple », qui ne consentent à quitter la place qu'en se donnant rendez-vous au banquet du soir.

(1) Par respect pour l'histoire qui doit enregistrer implacablement tous les faits exacts, et pour notre plus grande confusion, nous devons faire connaître à nos arrière-neveux que les Orléanais, nés Guêpins, sous le manteau de la cheminée, ne se font pas faute de désigner, sous l'appellation abrégative de Fines Herbes, les graves membres de la Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts et, sous le nom de Pots cassés, les savants de la Société archéologique et historique de l'Orléanais.

LE BANQUET

C'est à MM. Janvier frères, les Vatel orléanais, qu'avait été confié le soin de traiter dignement nos convives.

A 7 h. 1/2, M. A. Basseville et M. le comte du Roscoat reçoivent, dans les salons du restaurant Jeanne-d'Arc, les membres souscripteurs et leurs invités.

A 8 heures, le maître d'hôtel annonce que M. le Président est servi et tous passent dans la salle du banquet étincelante de lumières.

Sur une nappe très blanche, le couvert se trouva mis; des guirlandes de feuillage, des corbeilles de fleurs variées jettent sur la table une note de gaieté printanière.

M. le Président place à sa droite M. le Préfet et à sa gauche, M. le général Ferré.

M. du Roscoat, vice-président, s'assied en face de M. Basseville, ayant à sa droite, M. le Maire d'Orléans, et à sa gauche M. Duparc, le distingué président de la Société d'Archéologie d'Eure-et-Loir, qui est venu nous apporter le cordial salut des Carnutes (1).

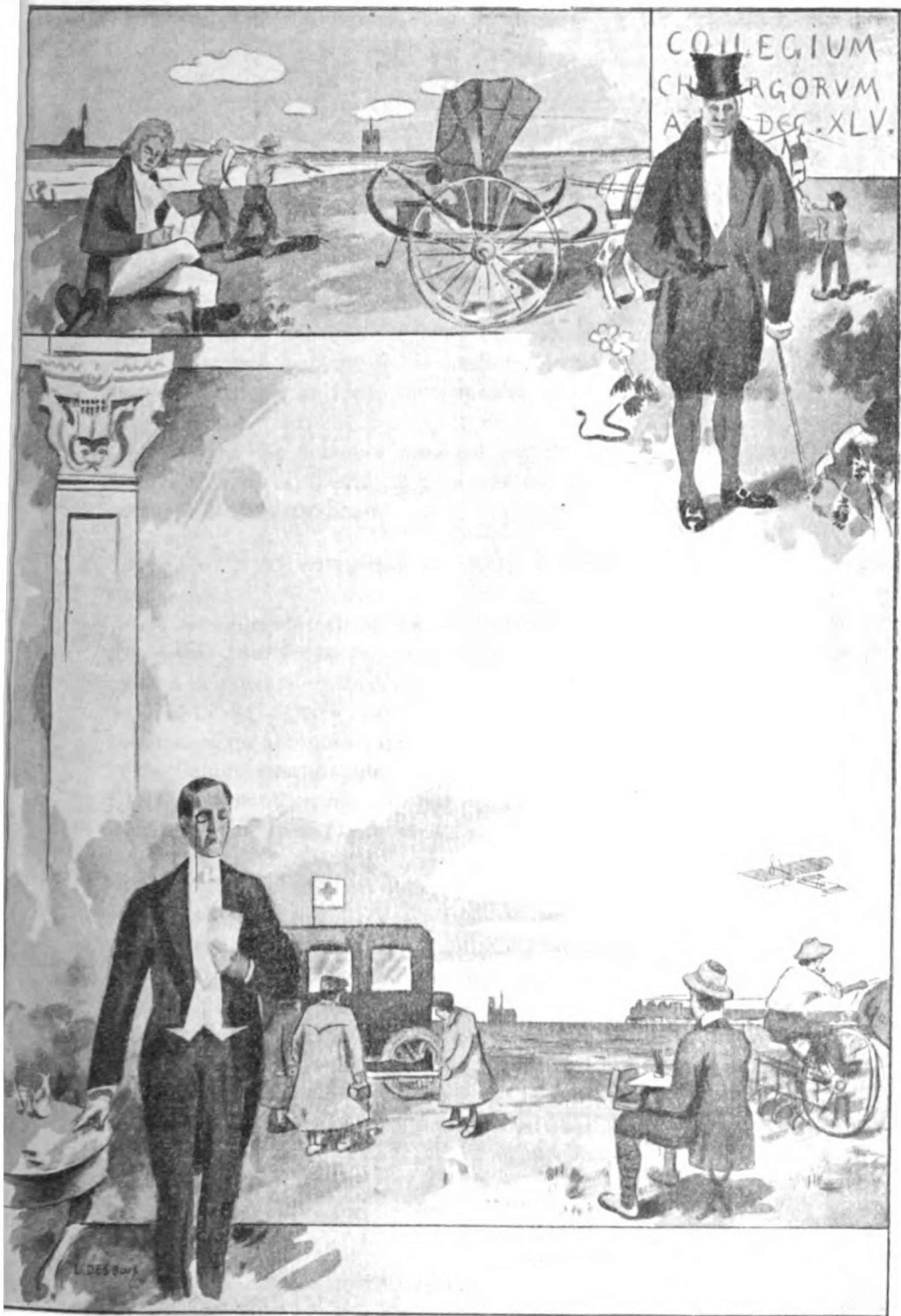
(1) Voici les noms des membres qui prirent part au banquet et l'ordre dans lequel ils furent placés :

Au centre de la table : M. A. Basseville, président; à sa droite : M. Tallon, préfet du Loiret; D^r Fauchon, secrétaire général; MM. Auguste Baillet, Thévenin, D^r Marmasse, Rimbert, membres titulaires; Sullian Collin, membre correspondant.

A sa gauche : le général Ferré; D^r Rocher, président de la Section de Médecine; Angot, président de la Section d'Agriculture; Perrin; D^r Garsonnim; Rousseau; D^r Courgeon, membres titulaires; E. Destenay, membre correspondant.

En face du Président avait pris place le comte du Roscoat, vice-président, ayant à sa droite : M. le Maire d'Orléans, M. P. Berton, président de la section des Lettres; M. Papelier, président de la section des Sciences : MM. Renardier; de Larnage; de la Loge; Cochinal, membres titulaires.

A sa gauche : M. Duparc; M. Lalbalettrier, trésorier; MM. Albert Didier; D^r Vacher; D^r Coville; Maxime Didier; Pierre Fougeron, membres titulaires — Louis Desbois, membre correspondant.



(Composition de M. Louis Desbois, pour le menu du banquet).

Chaque convive a, devant lui, un menu de circonstance, dessiné par M. L. Desbois, membre correspondant, qui a bien voulu mettre à notre service, son habile crayon.

L'artiste a symbolisé la Société de 1809 et celle de 1909.

1809. — La section de Médecine est représentée par un médecin d'alors, culotte courte, souliers à boucles, habit, et chapeau haute forme devant l'antique cabriolet avec lequel il fait ses visites.

Un poète à la chevelure hirsute, aux vêtements et chapeau de haute fantaisie, personnifie la section des Lettres et deux modestes faucheurs, la faux sur l'épaule, symbolisent la section d'Agriculture.

La section des Sciences n'est pas figurée, faut-il en conclure que les sciences n'étaient pas nées, ou du moins qu'elles étaient encore à l'état d'enfance ?

1909. — Nous sommes à un siècle plus tard, changement à vue.

Le poète hirsute est devenu un gentleman, vêtu à la dernière mode, très couru des salons aristocratiques; la faux a cédé la place à la faucheuse mécanique; la Science, qui a fait des pas de géant, est figurée par un train express qui file à toute vapeur, et un aéroplane, que dirige, sans doute, notre compatriote Delagrangé, dispute aux oiseaux l'empire des airs.

Les Arts sont représentés par un peintre, qui, assis sur un pliant, croque un paysage et a l'apparence d'un monsieur qui « est dans ses meubles ».

Quant au médecin, on aurait peine à le reconnaître sous ce costume d'Esquimaux, si la Croix de Genève, qui surmonte son automobile, ne venait à notre aide.

La vieille plaque de « Collegium chirurgorum », qu'on peut voir dans l'angle supérieur de la planche, nous fait souvenir que nous occupons l'ancien collège de chirurgie. Le dessinateur a figuré l'un des pilastres de notre façade, destiné à apprendre à l'ignorant passant que notre hôtel est le temple de la Médecine, de l'Agriculture, des Lettres, de la Science et des Arts.

Le menu, dont nous donnons la teneur, rappelle les noms de nos fondateurs et anciens présidents et il était bien propre à les faire goûter et apprécier.

MENU



Potage Antoine-Petit

Crème Lanoix

Saumon de Loire sauce Centenaire

Filet de Bœuf Latour

Timbales Fouré

Canetons à la Dugaigneau

Salade

Asperges sauce Ranque

Glace Choiseul

Petits Fours variés

Compotiers de Fruits

Café, Thé, Liqueurs

VINS

Saumur et Beaujolais en Carafes

Haut-Sauternes 1895, Volnay-Santhenot

Champagne Moët et Chandon

18 Mai 1909

Service JANVIER Frères.

Les convives ont le choix entre le potage Antoine Petit et la crème Lanoix.

Le saumon de Loire, sauce Centenaire, précède le filet de bœuf Latour ; des timbales Fouré, « très excellemment fourrées », fit remarquer plus d'un, établissent une savante transition aux canetons à la Dugaigneau, auxquels font suite d'admirables asperges, sauce Ranque.

Une glace Choiseul fait patiemment attendre le dessert. Le tout arrosé de vins de choix, car nos collègues ont préféré la qualité à la quantité.

Ce sont des vins d'académiciens que l'on a vraiment servis, sur l'âge desquels il est inutile d'insister. Dans un dîner de centenaire, la vieillesse des vins n'était-elle pas obligatoire ?

Je sais même que plus d'un gourmet a gardé un reconnaissant souvenir du Haut-Sauternes 1895 et du Volnay-Santhenot de la bonne année.

Puissent nos arrière-neveux de 2009 en retrouver d'aussi excellents !

Cependant le champagne, sorti des caves Moët et Chandon, verse dans les verres son flot d'or.

M. le Président se lève (1) et, dans une chaleureuse improvisation, salue tous les invités et tous ses collègues.

Il remercie M. le Préfet de l'honneur de sa présence et de l'intérêt qu'à l'exemple de ses prédécesseurs, il veut bien témoigner à notre Société.

Il salue, dans le général Ferré, le vaillant représentant de cette armée française, qui nous tient tant au cœur et à laquelle nous avons ouvert nos rangs dans la personne de M. le colonel Mallette, breveté d'état-major, ancien professeur à l'Ecole de guerre. Il rend ses devoirs de locataire à M. le Maire, le plus aimable et le plus impayé des propriétaires et le principal décorateur de notre fête, puisque c'est à sa munificence que notre salle des séances doit sa nouvelle parure. Il salue dans M. Duparc toutes les sociétés amies des départements voisins avec lesquelles la nôtre a toujours entretenu de si cordiaux et affectueux rapports.

(1) Pour ne pas surcharger ce compte rendu, nous nous abstenons de mentionner les nombreuses lettres reçues de tous ceux qui n'ont pu répondre à notre invitation. Elles reflètent toute l'estime portée à notre Société. On les retrouvera dans nos archives au dossier du Centenaire.

Après avoir exprimé tous ses regrets de l'absence de M. Fachot, premier président, que son état de santé éloigne des banquets, il remercie ceux de ses collègues qui ont bien voulu organiser cette fête si réussie, et en particulier M. le docteur Fauchon, secrétaire général, et M. Lalbalettrier, trésorier.

Il a une parole particulièrement aimable pour M. Louis Desbois, notre habile dessinateur si bien inspiré, et avant de s'asseoir, nous donne, à tous, rendez-vous au prochain centenaire (1).

Les applaudissements qui saluent le toast présidentiel prouvent que tous en acceptent l'heureux augure. Je n'oserais affirmer que ce n'est pas sans une légère pointe de scepticisme.

Nous craindrions, en les répétant, d'affaiblir les réponses qui furent faites par nos invités d'honneur, au toast de notre Président.

Ceux d'entre nous qui eurent le plaisir de les entendre constatarent une fois de plus que l'esprit règne toujours en France.

M. Joseph, photographe, demande alors à fixer le souvenir du centenaire et, dans deux instantanés, prend la salle du banquet et ses convives.

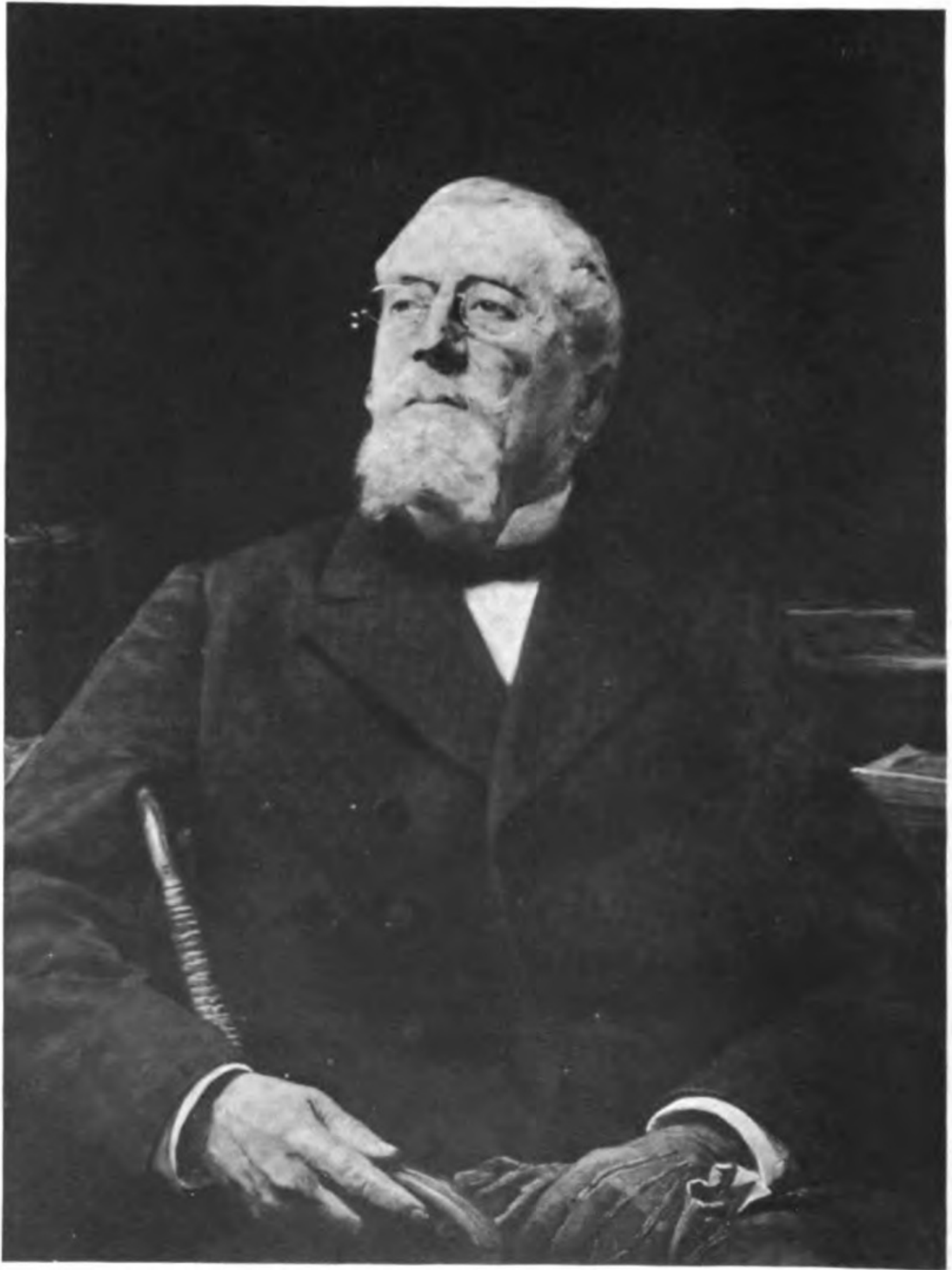
Puis on va achever dans le fumoir les conversations commencées et ce n'est que tard dans la soirée que chacun se retire, emportant de cette fête un ineffaçable souvenir !

(1) C'est un devoir pour nous de noter que les divers membres de la Société qui avaient activement coopéré à la réussite de notre fête furent chaleureusement et délicatement remerciés par tous : car il faut que nos successeurs de 2009 sachent que le culte de la reconnaissance n'était point ignoré de leurs ancêtres.

Le Secrétaire général,

Dr FAUCHON.





CHARLES MICHAU

NOTICE

SUR

CH. MICHAU

PAR M. LALBALETTIER

Trésorier
Membre de la Section des Sciences

Séance du 29 janvier 1909

MESSIEURS,

Depuis plus de trois ans, notre confrère Ch. Michau, gravement atteint par une douloureuse maladie, ne faisait plus que de rares apparitions à nos séances, et cependant il continuait à prendre grand intérêt à nos travaux. Grâce à sa forte constitution, il arrivait à résister sans trop faiblir au mal qui le minait et, au lendemain de ces terribles crises qui jetaient sa famille et ses amis dans la plus grande inquiétude, nous le retrouvions toujours prêt à reprendre ses études et à nous apporter ici le tribut de ses laborieuses recherches (1).

A plusieurs reprises, il avait ainsi remporté sur la

(1) Sa dernière communication : *Le peintre Jean Bardin*, a été lue à la séance du 15 novembre 1907, et le 20 juin 1908, deux mois avant sa mort, il se chargeait encore du rapport sur le travail de notre collègue M. Huard.

maladie de trompeuses victoires, mais une dernière crise, qui ne paraissait d'abord devoir être ni plus grave, ni plus douloureuse que les précédentes, l'emporta, avec une rapidité déconcertante, dans la nuit du 19 au 20 août 1908, malgré les soins si intelligents et si dévoués qui lui étaient prodigués par les siens et par notre distingué collègue de la section de Médecine (1).

Charles-Louis Michau était né à Orléans, le 12 mars 1835. Ses parents tenaient à cette époque un petit commerce, rue Bannier, dans le voisinage de l'église Saint-Paterne (2). Après avoir fait de bonnes études à la pension *Cons*, où se révélèrent ses dispositions naturelles, sa vive intelligence et sa grande application, il passa par l'étude de M^e Taillebois, notaire rue Bannier, avant d'entrer dans les bureaux de l'*Assurance mutuelle Orléanaise* où il resta jusqu'en 1858. Mais, ayant épousé, le 6 juillet 1857, M^{lle} *Sophie Lebrun*, fille d'un propriétaire vigneron de Saint-Jean-de-Braye, il se décida, sur les instances de sa nouvelle famille, à prendre la gérance de la maison paternelle. Ce genre de travail n'était nullement en rapport avec son tempérament. Son penchant le portait vers les choses de l'esprit, son délassément favori était la lecture; les poètes avaient pour lui un attrait irrésistible; bientôt même, il devint un ardent disciple d'Apollon. Aussi, dès l'année suivante (1859), il abandonnait le commerce et s'empressait d'accepter à la recette générale du Loiret un poste modeste, mais qui lui permettait, en dehors des heures de bureau, de continuer à suivre ses habitudes studieuses. Du reste, il ne tarda pas à se faire remarquer par son ardeur au

(1) M. le docteur Rocher, président de la section de Médecine.

(2) Ils habitaient une maison qui a disparu lors de la reconstruction de l'église et du presbytère.

travail, par son exactitude exemplaire et par son aptitude remarquable dans la tenue des écritures. Il était chargé du service de la caisse des dépôts et consignations lorsque, le 21 décembre 1865, il fut appelé à remplacer le trésorier de la Caisse d'épargne d'Orléans.

A dater de ce jour, l'existence de Ch. Michau allait être celle d'un travailleur opiniâtre qui, après une laborieuse journée consacrée à remplir avec conscience les devoirs de son état, sait encore trouver le temps de satisfaire ses goûts artistiques et littéraires. Sa nouvelle situation convenait merveilleusement à sa nature calme et méthodique, aussi resta-t-il pendant trente-cinq années à la tête de l'importante comptabilité de cette institution si intéressante qui était encore bien près de ses débuts, mais qui devait bien vite prendre des développements considérables.

Je n'ai pas à insister sur les qualités professionnelles du nouveau trésorier; elles étaient connues et appréciées de tous. Nous aurons, du reste, plus d'une fois l'occasion de les mettre en évidence au cours de cette étude; je me contenterai donc de rappeler ici rapidement les titres littéraires de notre sympathique et regretté collègue.

L'œuvre principale de Ch. Michau est son *Histoire de la Caisse d'épargne d'Orléans*, publiée avec ce sous-titre : *Soixante années d'administration, 1833-1893*. Cette histoire, qui obtint le prix *Robichon* en 1895, a été prolongée jusqu'en 1900 à l'occasion de l'exposition universelle; c'est un fort volume in-8° de plus de 300 pages, annexes comprises. On y trouve naturellement quantité de chiffres, de lois, de règlements, de plans et de tableaux, et on pourrait croire qu'un pareil livre est d'une lecture difficile; il n'en est rien. Les faits y sont présentés avec beaucoup de méthode et de clarté; les renseignements sur l'origine et les développements

de l'institution des *Caisses d'épargne et de prévoyance*, tant en France qu'à l'étranger, forment un tout plein d'intérêt; les phases diverses de l'existence et de l'organisation de la Caisse d'Orléans, ainsi que les améliorations successives apportées à son administration, nous captivent d'autant plus que, chemin faisant, nous rencontrons au point de vue local des détails très documentés sur les transformations subies par notre cité pendant la seconde moitié du XIX^e siècle. Ce passé est encore bien près de nous, et cependant combien de faits déjà oubliés, et que nous sommes heureux de retrouver dans le livre de Ch. Michau ! Qui sait encore comment l'hôtel d'Harduineau, après avoir été d'abord acheté par le maire d'Orléans, puis cédé à l'administration de la Caisse d'épargne (1), a été enfin repris par M. Ch. Sanglier pour être définitivement annexé à l'hôtel de ville ? Qui se rappelle ce que la création du square de la rue d'Escures, formé par la réunion des trois jardins de la mairie, de l'hôtel d'Harduineau et de l'immeuble de la *Grande Babylone* (2), a coûté de patience et de démarches à l'ancien maire d'Orléans ? Aujourd'hui, nous jouissons de ce gracieux nid de verdure, si heureusement situé au centre de la ville et si ingénieusement orné par les ruines de la chapelle Saint-Jacques, sans même songer à adresser à son auteur un souvenir reconnaissant !

Au point de vue technique, le livre de Ch. Michau n'est pas moins instructif : un simple coup d'œil jeté sur

(1) Les directeurs de la Caisse d'épargne n'ont pu prendre possession de l'hôtel, parce que le propriétaire s'en était réservé l'usufruit jusqu'à sa mort.

(2) L'hôtel de Geffrier où sont aujourd'hui installés tous les services de la Caisse d'épargne.

le tableau récapitulatif qui termine le volume nous apprend que la Caisse d'épargne d'Orléans, qui recevait à peine quelques milliers de francs en 1833, inscrit aujourd'hui, sur ses livres, plus de 8 millions de versements par an. Si on tient compte des 7 millions de retraits annuels, cela constitue un mouvement de fonds de plus de 15 millions chaque année ! C'est un chiffre respectable qui montre bien de quels soins continus et de quelle attention soutenue il est nécessaire d'entourer une pareille comptabilité pour en assurer la rigoureuse exactitude !

Le 1^{er} janvier 1900, la Caisse d'épargne d'Orléans possédait exactement un solde de 37.550.404 fr. 23, dus à 66.326 déposants ; aussi, occupait-elle la sixième place comme importance parmi toutes les Caisses d'épargne de France. Seules, les villes de Paris, Lyon, Marseille, Bordeaux et Saint-Etienne avaient un mouvement de fonds plus considérable. Voilà des résultats qui font le plus grand honneur aux *Directeurs* qui se sont succédé depuis l'origine de cette Caisse ; il est vrai qu'ils ont toujours été choisis parmi les plus honorables de nos concitoyens et qu'ils ont apporté tous leurs soins au développement de l'institution qui leur était confiée. La plupart sont restés de nombreuses années au service de la Caisse et, s'ils n'ont pas tous célébré leur cinquantaine d'administrateur comme le très aimable *M. Desse*, tous ont rempli leurs fonctions avec le même dévouement et le même désintéressement. On peut sans crainte les donner comme modèles à leurs successeurs ; aussi a-t-on pris le soin d'inscrire leurs noms en lettres d'or dans la salle des délibérations de l'hôtel de la rue d'Escures. Le nom de l'ancien trésorier avait si bien mérité de figurer à côté de ceux de ses directeurs qu'au lende-

main de sa retraite, ils se sont empressés de le nommer *administrateur* en remplacement de M. Desse, décédé. Rien ne pouvait flatter davantage Ch. Michau, et, en même temps, rien ne pouvait mieux récompenser ses longs et dévoués services (1). Aussi, plus tard, dès qu'il eut reconnu l'impossibilité pour lui de se rendre journellement à l'hôtel de ville, il résigna sans regret ses fonctions d'adjoint au maire d'Orléans, mais il garda toujours sa charge d'administrateur de la Caisse d'épargne : « Je tiens, nous disait-il, à conserver ce service jusqu'au bout », et de fait, pour peu que sa maladie lui laissât quelque répit, il était heureux de retourner rue d'Escures et d'y retrouver ses anciens clients.

Le 1^{er} janvier 1901, Ch. Michau quittait la Caisse d'épargne pour prendre un repos bien gagné, repos relatif, d'ailleurs, car nous allons le voir accepter sans hésiter de nombreuses charges nouvelles, toutes honorifiques, il est vrai, mais assujettissantes cependant, et qu'il saura remplir avec un zèle et une conscience qui ne se démentiront jamais.

Il appartenait, depuis sa fondation, à la Société des Amis des Arts dont il fut le trésorier pendant plus de vingt-cinq ans.

Nous venons de voir qu'il avait été nommé administrateur de la Caisse d'épargne aussitôt qu'il eut pris sa retraite.

Aux élections de mai 1900, il entra au Conseil municipal et, le 2 décembre 1901, ses collègues le choisirent pour remplir les fonctions d'adjoint au maire d'Orléans.

(1) Voir aux annexes la lettre adressée par les administrateurs au Ministre des Beaux-Arts.

Enfin, le 19 janvier 1901, il était élu membre titulaire de notre Société, en remplacement de M. Loiseleur, décédé.

Il ne tarda pas, du reste, à justifier votre choix par son assiduité à nos séances et par l'empressement avec lequel il prit part à nos travaux.

Il s'était fait, en quelque sorte, l'historiographe de toutes les illustrations artistiques et littéraires de notre ville. Chacun de nous se rappelle les nombreuses communications dues à sa plume si fine et si délicate. Ses études sur Guillaume Guiart et Jacob l'ainé ; sur Alfred Lanson et René Agnès ; sur M^{lle} Barbier et Jean Bardin ont été fort goûtées et nous serons toujours très heureux de les retrouver dans les bulletins de la Société ; mais, avant d'appartenir à notre *Compagnie*, Ch. Michau avait déjà publié un certain nombre de notices, lues pour la plupart aux séances des *Amis des Arts* et que je me reprocherais de ne pas signaler ici.

Comme tous les Orléanais, notre collègue avait au cœur deux amours inséparables : celui de sa ville natale qu'il aimait par-dessus tout ; celui de Jeanne, la bonne Lorraine, pour laquelle il avait un véritable culte. Nous devons donc nous attendre à voir partout, dans ses écrits, éclater son attachement pour Orléans et sa vénération pour Jeanne d'Arc.

Écoutons-le d'abord dans sa notice sur *Danton*, décédé le 28 avril 1895, chef de division à la préfecture du Loiret (1) : « Cet homme aimable, nous dit-il, à la fois administrateur habile et critique d'art plein de verve et de malice, était né dans la Touraine, « traversée par notre Loire sur les bords de laquelle les artistes de la *Renaissance* ont édifié tant de merveilleux châteaux » ;

(1) Voir aux annexes.

et il ajoute : « Quel autre fleuve pourrait s'enorgueillir d'une ceinture aussi riche ? Quel beau pays que ce jardin de la France, et comme on serait heureux d'être un de ses enfants... si l'on *n'était Orléanais !* »

Ailleurs encore, à propos de son ami intime, il écrit (1) : « Quand on aime son pays, on aime naturellement aussi le petit coin où l'on a vu le jour; *Herluison* avait pour sa ville natale la vive affection d'un fils pour sa mère ; comment ne pas l'aimer, cette vieille cité qui deux fois repoussa le flot des envahisseurs, en 431, quand son courageux évêque, *Aniane*, sut détourner de ses murs les hordes d'Attila; en 1429, lorsque la *vierge lorraine* vint chasser les Anglais ? »

Il avait consacré à la Pucelle tout un poème dramatique intitulé : *Jeanne d'Arc à la Tour de Rouen*, qui renferme de très beaux vers, bien dignes de notre libératrice. La plainte de la pauvre captive attendant l'arrêt inique qui devait la condamner est à la fois d'une douce éloquence et d'une touchante naïveté :

Témoins de mon enfance, ô mon pays, mon père,
Mes frères bien-aimés, mes sœurs, ma bonne mère,...
Mon cœur vole vers vous, et toujours je revois
Le village si calme à l'ombre du grand bois,
Les bords frais et rians de la tranquille Meuse,
Les prés où, toute enfant, je courais si joyeuse,
L'Eglise où j'entendis pour la première fois
Les merveilleux accents de ces divines voix
Disant : « Jeanne, il le faut, va délivrer la France » (2).

Cette plaquette poétique pleine de charme et de senti-

(1) Voir aux annexes.

(2) *Jeanne d'Arc à la Tour de Rouen*, scène dramatique, chez Herluison, 1887.

ment avait été présentée, en 1886, au concours d'Epernay et couronnée par l'Académie Champenoise !

L'année même où il venait de rappeler la mémoire de Danton, Ch. Michau allait évoquer ses vieux souvenirs d'enfance pour retracer la vie de Ch. Coudière (1), Orléanais de naissance, son contemporain et son ami, qu'une mort imprévue avait enlevé après cinq jours de maladie !

Les entreprises commerciales de Ch. Coudière l'avaient tenu longtemps éloigné d'Orléans, mais, lorsqu'en 1878, il revint habiter sa ville natale, ses concitoyens se hâtèrent de mettre à contribution son expérience et son activité. Il fit bientôt partie de toutes les institutions philanthropiques de la ville qui n'eurent pas d'associé plus assidu ni plus dévoué. Entré en 1881 au Conseil municipal, son mérite réel et ses habitudes de travail furent bien vite appréciés; il possédait la décision, la fermeté et la bienveillance qui font les bons administrateurs, aussi, lorsque vint l'époque des grands travaux, il fut choisi comme premier adjoint et c'est avec l'ardeur qui le caractérisait qu'il s'occupa de l'extension du service des eaux, de l'établissement d'un second réservoir, de la création du nouveau cimetière, de l'ouverture de la rue de la Gare, etc.

Dans cette notice sur *Ch. Coudière*, notre collègue avait su mettre en relief la physionomie sympathique d'un excellent citoyen, habile et intelligent administrateur; dans son étude sur *Salesses* (2), il va nous décrire avec un charme plein d'attrait une nature d'artiste exceptionnellement bien doué... Artiste, Salesses l'était dans tous les genres :

« Violoncelliste distingué, compositeur de talent, chef

(1) Voir aux annexes.

(2) Voir aux annexes.

d'orchestre de haute valeur, il était de plus sculpteur de mérite et habile aquarelliste... mais c'est surtout lorsqu'il occupait le pupitre de chef d'orchestre que son talent se révélait réellement supérieur. Il dirigeait les masses chorales et instrumentales avec une maestria incomparable, une méthode et une sûreté impeccables, s'imposant à tous avec une autorité incontestée, due à son talent consommé et reconnu de compositeur et d'artiste... »

Ici, on le voit, ce n'est plus seulement l'historien qui parle, c'est plutôt le disciple, l'admirateur et l'ami. Ch. Michau avait fait partie, en effet, de la *Société de Sainte-Cécile* (1), fondée et dirigée par Salesses, qui avait su communiquer à tous ses artistes sa foi et son enthousiasme. Sous son habile direction, les chefs-d'œuvre de Mozart, Beethoven, Haydn, Félicien David, etc., avaient été exécutés avec une perfection qui n'a pas été dépassée.

Salesses, qui tenait l'ébauchoir et le bâton de mesure d'une main également expérimentée, a fait don à l'Institut des bustes de Haydn et de Mozart qui décorent la salle des concerts; c'est lui qui a fondé les cours gratuits de musique... « Homme de bien dans toute l'acception du mot, bon, affectueux, serviable, très modeste et très libéral, il mourut dans toute la plénitude de son talent, à l'âge de 56 ans ».

Un autre artiste que Ch. Michau paraît affectionner presque à l'égal de Salesses, c'est *Augustin-François Allélit*, né à Orléans, le 25 mai 1825. Pauvre artiste ! Sa vie n'a guère été qu'un long martyre que notre collègue nous raconte avec une émotion vraiment communicative. Après avoir étudié la sculpture à Paris, dans l'atelier d'Hébert dont il avait épousé la fille, Allélit

(1) Il tenait l'emploi de baryton dans les chœurs.

croyait voir s'ouvrir devant lui un avenir plein d'espérance, mais une maladie terrible vint mettre ses jours en danger, des malheurs domestiques achevèrent de l'accabler et, après de longs jours de souffrance physique et morale, il se releva frappé de paralysie, ayant perdu complètement l'usage du côté droit : « Ce fut une misérable épave humaine qui vint, en 1853, échouer à Orléans. Sa carrière semblait terminée, mais les âmes fortes, un moment abattues, savent se relever et réagir contre la destinée qui les a terrassées »... Allélit, ne pouvant plus se servir de son bras droit, s'habitua à dessiner et à modeler de la main gauche et, grâce aux encouragements de M. de Langalerie, alors directeur du Musée, il put réunir quelques élèves et fonder, au milieu de difficultés sans nombre, ce cours de modelage devenu si florissant par la suite !

Allélit était surtout animalier; ses productions étaient forcément de faibles dimensions, mais « c'était merveille de le voir modeler prestement de la main gauche ces petits animaux qui semblaient tellement vivants qu'on était porté à les saisir pour les empêcher de s'enfuir. » Il avait donné à l'art industriel à Orléans un élan inespéré, et son atelier était devenu un centre artistique où se donnaient rendez-vous tous les amateurs de notre ville. « Il croyait pouvoir longtemps encore diriger ce cours auquel il s'était donné tout entier, mais les sources de la vie étaient épuisées dans ce corps miné par la souffrance et il succombait presque subitement le 7 juillet 1865, à l'âge de 40 ans ! »

Toutes ces notices exigeaient nécessairement de longues et minutieuses recherches, mais notre collègue s'appliquait si naturellement à toutes ces enquêtes qu'il n'en résultait pour lui aucune fatigue apparente. On ne saura jamais ce qu'il lui fallut de temps et de patience

pour rassembler les nombreux et précieux documents contenus dans les manuscrits que j'ai sous les yeux et qui n'ont pas été publiés. Ils dénotent tous la grande érudition de notre confrère, en ce qui concerne l'histoire de notre région, et il serait vraiment regrettable de les voir perdus ou disséminés de nouveau; aussi espérons-nous qu'ils pourront être déposés à la bibliothèque de la ville où de jeunes chercheurs, désireux à leur tour de faire revivre quelque page de notre histoire locale, viendront les consulter et les utiliser.

Je citerai notamment le recueil de ses causeries à la *Société des Amis des Arts*, ses conférences à la *Société horticole*, ses discours aux assemblées générales de la *Société des employés* et surtout son histoire détaillée de la *Rue de la République*.

Ici, nous remontons jusqu'à la démolition de nos remparts, au moment de l'inauguration du chemin de fer de Paris à Orléans, en 1843, pour arriver aux indemnités accordées par le Conseil municipal pour la décoration des façades des constructions nouvelles, en 1905 ! Les retards continuels apportés à l'exécution de cette grande voie de communication, aujourd'hui si passagère, avaient excité la verve *guépine* et donné naissance à de nombreuses chansons pleines de gaieté et d'humour : Ch. Michau n'a garde de les passer sous silence !

Je dois une mention toute spéciale à son volume intitulé : *Croquis artistiques*. Il contient un grand nombre de petites pièces de vers finement ciselées, écrites d'un style élégant, plein de sensibilité et de sentiment: quelques-unes ont eu les honneurs de la lecture dans nos réunions générales et se trouvent dans nos *Mémoires*. Je n'aurais pas résisté au plaisir d'en citer d'autres, si je n'avais déjà tant abusé de votre bienveillante attention, sans avoir réussi, — je le crains, — à

vous donner une idée bien exacte du talent de Ch. Michau. Pour le faire apprécier comme il convient, la plume autorisée d'un de nos collègues de la section des Lettres eût été nécessaire ! Mais je ne pouvais me dérober devant l'invitation de notre honorable président faisant appel à mes vieilles relations d'amitié avec notre regretté confrère, et ce m'est un devoir bien doux de rendre hommage aux grandes qualités de cœur d'un ami si fidèle, si sincère et si dévoué : Ch. Michau était ce discret ami qui

... Cherche vos besoins au fond de votre cœur
Et vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même !

Tous, Messieurs, vous avez pu juger de l'agrément de sa société, de l'aménité de son caractère et de sa parfaite courtoisie ; seuls, ses intimes ont éprouvé la sympathique attraction qu'il exerçait autour de lui, l'affectueuse cordialité de ses relations et l'exquise délicatesse de ses sentiments !

Naturellement bon, affable et bienveillant, il fut aimé et regretté de tous ceux qui l'ont connu. Comme trésorier de la Caisse d'épargne, il a été pendant plus de 30 ans en contact journalier avec le public et n'a jamais eu avec lui que des rapports pleins d'égards et de dévouement ; comme homme public et adjoint au maire d'Orléans, il a toujours su conserver l'estime de tous les partis ; comme écrivain, enfin, sa seule ambition a été de faire revivre ceux de ses concitoyens qui avaient illustré sa ville natale. « De tels hommes ne meurent pas tout entiers et, quand ils disparaissent, leurs œuvres restent pour perpétuer leur souvenir (1) ».

(1) *Notice sur Salesses*, par Ch. Michau.

ANNEXES

—

I. — OEUVRES DE Ch. MICHAU

1° LECTURES FAITES A LA SOCIÉTÉ :

Guillaume Guiart, poète orléanais du xiv^e siècle, séance du 3 mai 1901.

Jacob l'aîné, professeur à l'école municipale de dessin, séance du 15 avril 1902.

Poésies diverses, séance du 7 novembre 1903.

Les armoiries d'Orléans, 39 reproductions d'armoiries, séance du 20 novembre 1903.

Alfred Lanson, statuaire, notice, séance du 11 janvier 1904.

Rapport sur le mémoire de M. Cuissard : *Les artistes orléanais*, séance du 20 mai 1904.

Rapport sur le travail de M. Huard : *Légende*, séance du 15 novembre 1904.

Rapport sur le mémoire de M. Cuissard : *Le vin orléanais*, séance du 7 avril 1905.

René Agnès, poète orléanais, notice, séance du 18 mai 1906.

Le Théâtre de M^{lle} Barbier, poète du xvii^e siècle, séances du 19 octobre et du 2 novembre 1906.

Rapport sur le travail de M. Huard : *Campagne de Madagascar*, séance du 21 décembre 1906.

Le peintre Jean Bardin et poésies diverses, séance du 15 novembre 1907.

Rapport sur le travail de M. Huard : *Voyage au Maroc*, séance du 5 juin 1908.

2° PUBLICATIONS DIVERSES :

Jeanne d'Arc à la Tour de Rouen, poésie, chez Herluison, Orléans, 1887.

La Caisse d'épargne et de prévoyance, historique, chez Herluison, 1893.

La Caisse d'épargne et de prévoyance, deuxième partie, 1900.

Notice sur Danton, vice-président de la Société des Amis des Arts, chez Herluison, 1895.

Notice sur Coudière, premier adjoint au maire d'Orléans, chez Herluison, 1895.

Notice sur Salesses, sculpteur et musicien, chez Herluison, 1895.

Notice sur Allélit, professeur de modelage, chez Herluison, 1898.

Henri Herluison, conservateur du Musée historique et du Musée de Jeanne d'Arc, chez Pigelet, annuaire de 1906.

3° MANUSCRITS DÉPOSÉS A LA BIBLIOTHÈQUE.

Causeries à la Société des Amis des Arts :

Les Orléanais, séance du 20 mai 1896.

La toilette féminine à travers les âges, deux séances en 1899.

Les rues d'Orléans, une séance en 1901.

Mouvement de la population orléanaise au XIX^e siècle, séance du 23 octobre 1903.

Conférences à la Société horticole :

Le château de Châteauneuf, août 1902.

Le Jardin des plantes d'Orléans, 21 septembre 1902.

Histoire locale :

La rue de la République, 1843 à 1905.

Poésies diverses :

Croquis artistiques.

II. — Les administrateurs de la *Caisse d'épargne et de prévoyance* d'Orléans, voulant manifester leur grande estime pour le trésorier sortant, avaient adressé à M. le ministre des Beaux-Arts la lettre suivante :

« A M. LE MINISTRE DES BEAUX-ARTS,

« Orléans, 13 mars 1900.

« MONSIEUR LE MINISTRE,

« Le Conseil d'administration de la Caisse d'épargne d'Orléans a l'honneur de solliciter les palmes académiques pour M. Michau (Charles-Louis), trésorier de cet établissement.

« Nommé le 21 décembre 1865 à l'emploi qu'il occupe, M. Michau comptera le 31 décembre 1900, époque à laquelle il prendra sa retraite, 35 ans de services.

« Tous les administrateurs qui l'ont connu ont rendu justice à sa compétence ainsi qu'à l'assiduité et au dévouement dont il a toujours fait preuve dans l'accomplissement de ses fonctions; quant au public avec lequel ses rapports sont journaliers, il apprécie hautement l'aménité de son caractère, sa courtoisie et sa parfaite obligeance.

« La distinction que nous serions heureux de lui voir attribuer et que nous demandons pour lui comme une récompense pleinement méritée, serait très favorablement accueillie par nos concitoyens qui n'ont tous pour M. Michau que des sentiments de profonde estime et de sympathie cordiale.

« Agréez, Monsieur le Ministre, etc.

« Ont signé :

« H. PORTALIS, *maire, président* ; GAVOT, *vice-président* ; BARREAU, *secrétaire* ; FOURNIER, DELUCENAY, BEAUGÉ, HAUSHALTER, DE MONVEL, RABOURDIN, GODIN, ROBINEAU, BEDEL, DESSE, MORAND, COINTEPAS, LEPAGE. »

NOTICE NÉCROLOGIQUE

SUR

MM. GUILLON ET SAINJON

PAR M. BASSEVILLE

Président de la Société
Membre de la Section des Lettres

Séance du 30 avril 1909

MESSIEURS,

Nos vacances de Pâques ont été douloureusement attristées par la mort bien inattendue de deux de nos collègues, MM. Guillon et Sainjon.

M. Guillon, qui nous a quittés le premier, était un enfant d'Orléans où il était né le 12 janvier 1842. Son père, l'un des principaux négociants de notre ville, fit partie de la Chambre de commerce, fut conseiller municipal et même adjoint.

Après avoir passé par l'Ecole polytechnique, M. Guillon entra à l'Ecole des ponts et chaussées. Il était ingénieur en chef lorsque, jeune encore, il prit sa retraite et vint se retirer dans sa ville natale.

Le 1^{er} juin 1888, nous l'accueillions dans notre Société, section des Lettres. Nos *Mémoires* contiennent de lui plusieurs travaux dont le plus important et le plus digne d'intérêt est sa notice sur *Guillaume Prozet et l'ancienne Académie royale d'Orléans*.

M. Guillon était également membre de la Société archéologique à laquelle il a aussi fait d'intéressantes communications, directeur-adjoint du Musée de Jeanne d'Arc et chevalier de la Légion d'honneur.

M. Sainjon, qui est mort à quelques jours de distance de son collègue, était né à Prémery, chef-lieu de canton du département de la Nièvre, le 9 septembre 1825.

Nommé, vers 1856 ou 1857, ingénieur ordinaire de 2^e classe à Orléans, il s'y fixa en conquérant sur place tous ses grades jusqu'à celui d'inspecteur général des ponts et chaussées. Il entra dans notre Société en 1862; il en était le doyen et faisait partie de la section des Sciences dont il fut pendant de longues années le président.

La Loire, avec ses débordements et ses caprices; la Sologne, si déshéritée autrefois et vers laquelle, depuis quelque temps, se dirigeaient les regards des pouvoirs publics, fournirent à M. Sainjon l'occasion de nombreux et savants travaux, insérés pour la plupart dans nos publications et dans celles du Comité central de la Sologne, qui furent très remarqués dès leur apparition et dont l'un de nos collègues, sur la tombe même de M. Sainjon, a rappelé avec l'autorité et la compétence qui lui appartiennent la valeur et l'importance.

M. Sainjon était conservateur de notre Musée d'histoire naturelle pour lequel il avait une affection profonde et dont il ne négligeait aucune occasion d'augmenter et d'enrichir les collections.

Officier d'académie, officier de la Légion d'honneur, M. Sainjon était un homme aimable dont la disparition fera certainement un vide sensible dans nos rangs.



DISCOURS

PRONONCÉ SUR LA TOMBE

DE M. SAINJON

Membre de la Section des Sciences

PAR M. LE D^r FAUCHON

Secrétaire général

Membre de la Section de Médecine

Le 23 avril 1909

MESSIEURS,

Au nom de la Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans, en l'absence de ses présidents, je viens déposer le suprême hommage de notre respect et de nos regrets sur la tombe de notre vénéré doyen.

C'est en 1862 que M. Sainjon, ingénieur des ponts et chaussées, fut élu membre de notre Académie, dans la section des Sciences qu'il devait présider de longues années avec autant d'autorité que de sollicitude.

A peine était-il des nôtres que son activité lui dictait de nombreux travaux, marqués au coin de la science et d'une saine critique. Ils se succédèrent d'année en année, traitant des sujets les plus variés, car nulle branche des connaissances humaines ne restait étrangère à l'esprit de notre distingué collègue.

Les calculs exacts de l'ingénieur ne nuisaient en rien aux fines remarques et au jugement éclairé de l'artiste.

Ses auditeurs ne savaient pas s'ils devaient l'apprécier davantage dans ses comptes rendus si lumineux des

séances de l'Académie des sciences, ses travaux pratiques et prophylactiques sur les inondations de la Loire, ses démonstrations techniques de l'utilité des chemins de fer, ou dans ses gracieux articles sur la pomologie, ses considérations éclairées sur les jubés de nos églises ou ses jugements profonds sur le transformisme.

Chez lui le penseur, l'homme de goût attique le disputaient au savant.

C'était un causeur charmant qui avait beaucoup lu et beaucoup retenu, beaucoup vu et beaucoup jugé : d'un esprit vif et brillant, il avait sur toutes choses des aperçus très primesautiers et très personnels. Ceux qui ont vécu dans son intimité pourraient vous dire que chez Henri Sainjon la bonté du cœur corrigeait les saillies de l'esprit et que sa main gauche ignorait toujours les dons de sa main droite.

Au demeurant, notre collègue fut assurément un de ceux qui honorèrent le plus notre Société : j'ajouterai que son affabilité, l'aménité de son accueil, la sûreté de ses relations lui attiraient bien vite l'affectueuse sympathie de ceux qui lui avaient donné d'abord leur estime et leur admiration.

Aussi, Messieurs, suis-je l'interprète de tous mes collègues en exprimant sur le bord de cette tombe qui va se refermer la douleur que nous cause la perte de celui que l'implacable mort nous a si brutalement enlevé au cours d'une verte vieillesse et dont le souvenir restera vivant parmi nous.

Puissent ces témoignages d'universelle sympathie adoucir la douleur des siens.



RAPPORT

DE M. BASSEVILLE

Président de la Société
Membre de la Section des Lettres

SUR

LORRIS, CHATELLENIE ROYALE

PAR M. L'ABBÉ BERNOIS

Membre correspondant

Séance du 16 juillet 1909

A l'une de nos dernières séances, M. le Secrétaire général nous a donné lecture d'une partie d'un travail dû à la plume d'un de nos membres correspondants les plus zélés et les plus érudits, M. l'abbé Bernois ; ce travail a pour titre : *Lorris, châellenie royale*.

La monographie de M. l'abbé Bernois a été présentée au sixième concours quinquennal, en 1895, de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, sous le titre d'*Essai sur Lorris*, et honorée d'un second prix.

Tenant compte des critiques, d'ailleurs extrêmement bienveillantes, qui lui ont été adressées par l'honorable rapporteur de ce concours, M. l'abbé Bernois a refondu complètement son travail primitif qu'il a agrandi et complété; ce n'est plus un essai qu'il présente aujourd'hui à notre Société, mais une monographie nouvelle et bien entière de la petite ville de Lorris et de ses environs, si intéressants au point de vue de notre histoire.

Le travail de M. l'abbé Bernois est divisé en deux parties bien distinctes, lesquelles sont elles-mêmes subdivisées en chapitres et en articles qui forment autant de monographies séparées qui viennent s'harmoniser avec l'ensemble.

La première partie est plus particulièrement consacrée à l'histoire proprement dite de la châellenie, de la prévôté, de l'église, des établissements hospitaliers et scolaires.

Cette première partie est précédée d'un chapitre préliminaire dans lequel l'auteur nous donne sommairement une description du Gâtinais, de ses beautés naturelles, remontant à l'époque préhistorique, à celle des Gaulois, des Romains ; nous initiant aux origines du christianisme, de la féodalité, de la fondation de nos grandes abbayes et de nos paroisses rurales.

Dans les chapitres qui suivent, nous prenons plaisir à lire le récit que nous fait M. l'abbé Bernois des visites fréquentes des rois de France à la petite cité forestière si fréquentée, surtout du ^{xiii}^e au ^{xiv}^e siècle, qu'on a pu dire que le palais des Salles — c'est ainsi que l'on appelait la résidence des rois à Lorris — était devenu la cour de France.

A la suite d'une revue minutieuse des rouages administratifs de la châellenie, l'auteur nous entretient de l'église dont il nous signale les beautés architecturales, son riche portail roman et son chevet plat.

La vie morale de l'église, les conditions de son existence matérielle, l'exercice du droit de patronage, les allocations en fondations de chapelles, legs, rentes, revenus de la cure et dîmes, nomenclature des doyens, des vicaires, des chapelains, M. l'abbé Bernois entend ne rien oublier.

Les établissements charitables, hospitaliers et scolaires, le prieuré de Saint-Sulpice, l'abbaye de Chaulmontois, la commanderie ont leurs chapitres particuliers.

Un autre chapitre, qui comprend la liste des péages tels qu'ils furent fixés en 1388 dans la châtellenie, est consacré au commerce et à l'industrie.

L'auteur ne se contente pas d'étudier scrupuleusement les ressorts de la châtellenie de Lorris; mais, désireux d'être complet, il passe en revue successivement les douze liefs compris dans la juridiction, sans omettre de parler des quelques maisons religieuses situées en dehors de la petite ville.

La coutume de Lorris, qui compte parmi les plus anciennes et les plus célèbres de France, fait l'objet de la seconde partie du travail de M. l'abbé Bernois qui n'a pas craint d'apporter tous ses soins à l'étude des contrats de mariage, des inventaires et des autres minutes notariées qu'il a pu rencontrer, tirant de la comparaison de tous ces actes des aperçus ingénieux susceptibles de donner une idée exacte et sincère des mœurs et des habitudes des habitants de cette contrée à cette époque.

Pour nous résumer, nous dirons que le travail de M. Bernois fait le plus grand honneur à son auteur, déjà connu par des travaux du même genre, et qu'il est digne à tous égards de fixer l'attention et de piquer la curiosité de tous ceux qui, non seulement s'intéressent à notre histoire locale, mais même, par la nature du sujet, à l'histoire générale de la France.

LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES BELLES-LETTRES ET ARTS D'ORLÉANS

DE 1809 A 1909

PAR M. LE D^r FAUCHON

Secrétaire général
Membre de la Section de Médecine

Séance du 1^{er} octobre 1909

Il nous a semblé utile de résumer l'histoire de notre Société, arrivée au terme de son premier siècle d'existence, dans des sortes de tableaux récapitulatifs permettant d'embrasser ses actes essentiels d'un rapide coup d'œil. C'est, si nous pouvons ainsi dire, l'ossature de son histoire que nous donnons ici. Au lecteur qui voudrait habiller et animer ce squelette, nous conseillons de se reporter à l'excellente monographie de M. Guerrier, sur l'histoire de notre Société et de ses travaux, à la page 1 des *Mémoires* de l'année 1899.

Nous rangerons ces notes sous quatre titres :

- 1^o DÉNOMINATIONS SUCCESSIVES DE LA SOCIÉTÉ;
- 2^o TENTATIVES DE CRÉATION D'UNE SOCIÉTÉ SAVANTE A ORLÉANS APRÈS LA REVOLUTION;
- 3^o HISTOIRE DE LA PREMIÈRE SOCIÉTÉ (1809), dite Société des Sciences physiques et morales d'Orléans;
- 4^o HISTOIRE DE LA DEUXIÈME SOCIÉTÉ (1818), dite Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans.

I

DÉNOMINATIONS SUCCESSIVES DE LA SOCIÉTÉ

1809. — Société des Sciences Physiques et Médicales d'Orléans.

1810. — Société des Sciences Physiques, Médicales et d'Agriculture d'Orléans.

1818. — Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans.

1819. — Société Royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans.

1848. — Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans.

1851. — Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans (1).

II

TENTATIVES DE CRÉATION D'UNE SOCIÉTÉ SAVANTE A ORLÉANS APRÈS LA RÉVOLUTION

1795. — Le député Lakanal essaye, mais en vain, de rassembler les membres épars des deux Sociétés savantes d'Orléans préexistantes à la Révolution (Société royale d'Agriculture et Académie royale des Sciences, Arts et Belles-Lettres) et de former une Académie de la réunion de ces hommes instruits.

1800. — L'année même de sa création, le Conseil général du Loiret émet le vœu qu'Orléans soit de nouveau doté d'une Société savante. Ce vœu reste sans effet. L'année suivante, il renouvelle son vœu et vote une allocation de 2,400 francs pour aider à l'établissement d'une Académie (2).

(1) C'est dans la séance du 5 décembre 1851 que la Société prend cette nouvelle dénomination, qui ne paraîtra que dans les **Mémoires** de l'année 1853.

(2) Voir aux Archives départementales le projet manuscrit de la future Société.

1804. — Le préfet du Loiret, M. Maret, recommence sans succès la même tentative auprès des membres survivants des anciennes Sociétés savantes (1).

On peut lire, aux Archives départementales, les lettres d'acceptation ou de refus de MM. Huet de Froberville, Genty, Lembron, de Courcy, Bouchet, Baillet, Barbier, Duplessis, de Bizemont, Prunellé, Crignon d'Ouzouer, Leblond, abbé Dubois, docteur Latour père, Maussion, chanoine Metivier, Pataud, de Tristan, Prozet, de Champvallins, Crignon-Desormeaux, général Thiébault, Septier, docteur Lanoix, docteur Jallon, docteur Fouré, Laisné de Villevêque, Defay, Boutheron, Barbot, Lebrun, Seurrat de Guilleville, le peintre Bardin, Dugaigneau, Bigot de la Touanne, etc.

Mars 1808. — Le baron Pieyre, préfet du Loiret, avec l'aide de M. de Gérando, secrétaire général du ministère de l'Intérieur, reprend le projet de son prédécesseur, M. Maret. Sa tentative échoue encore.

Mai 1808. — Les docteurs Lanoix (2), Fouré, Latour fils, Ranque — médecins fondateurs — que leurs devoirs professionnels réunissaient dans le bureau des Consultations gratuites du docteur Ant. Petit (3), forment le projet de créer une Société savante. Pour mettre sur pied cette Société qui n'a encore ni titre, ni sanction légale, ils s'adjoignent bientôt six hommes de sciences : MM. les docteurs Payen, Gable, chirurgiens ; Pillon, pharmacien ; Jules de Tristan, naturaliste ; Barré, physicien ; Bigot de Morogues, minéralogiste.

15 février 1809. — Ces dix premiers (4) membres élaborèrent

(1) Voir VERGNAUD-ROMAGNESI : **Histoire de la Ville d'Orléans** (1830), tome I, page 246.

(2) Les noms des docteurs **Lanoix, Fouré, Latour fils, Ranque** méritent de rester dans la mémoire de nos collègues, car c'est de leur initiative et non de l'autorité administrative qu'est née notre Société, dont ils sont les vrais fondateurs.

(3) Actuellement Bureau de bienfaisance, rue Dupanloup, n° 8.

(4) Dans la suite, on leur adjoignit dix associés résidents : MM. de Bizemont, abbé Dubois, docteur Jallon, docteur Pelletier-Sautelet, Auguste de Saint-Hilaire, Poulet de l'Isle, l'ingénieur Baillet, Fougéron père, Lambron, de Champvallins fils ; soit 20 membres au total.

Plus tard, treize nouveaux membres vinrent grossir leurs rangs : MM. le docteur Carrier, docteur Sue, Capval, Tabouret, Fougéron fils, Dugaigneau de Champvallins, de Guercheville, Lecauchoux,

les statuts et règlement de cette nouvelle Société, à laquelle ils donnent le nom de Société des Sciences Physiques et Médicales d'Orléans, les signent en qualité de membres fondateurs et sollicitent la sanction ministérielle (1).

30 mars 1809. — Le préfet du Loiret adresse au ministre de l'Intérieur la demande de « *Médecins des hospices et des consultations gratuites d'Orléans, pour former une association avec d'autres médecins, chirurgiens, pharmaciens et naturalistes* », sous le nom de Société des Sciences Physiques et Médicales d'Orléans, et y joint leur projet de règlement (2).

Pathas d'Illiers, Chaudruc de Crazannes, de Villebrême, de Lockart, de Thiville; ce qui, au total, aurait dû faire 33 membres, mais, en réalité, ils ne furent que 32, car l'ingénieur Baïllet avait sans doute démissionné, car son nom ne figure pas dans le Bulletin de 1810.

(1) Ces statuts et règlement sont conservés aux Archives départementales.

(2) Pour ce qui précède et suivra, voir : Procès-verbaux de la Société et Archives départementales; **Bulletins** et **Annales** de notre Société; et, dans nos **Mémoires** des années 1852, 1865, 1872, 1873, 1908, les articles de MM. Lecomte, Dupuis, Loiseleur, Arqué, Guillon. Voir tout particulièrement, dans nos **Mémoires** de l'année 1899, l'histoire très documentée de notre Société, par M. Guerrier.

III

HISTOIRE

DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES PHYSIQUES ET MÉDICALES D'ORLÉANS (1)

18 avril 1809. — Le ministre de l'Intérieur, Cretêt, comte de l'Empire, écrit au préfet du Loiret qu'après lecture des statuts, « il pense que le préfet peut permettre l'association des personnes qui les ont adoptés pour règles de leurs travaux ».

22 avril 1809. — Le préfet demande une double expédition du règlement au docteur Latour fils, secrétaire général de la nouvelle Société.

17 mai 1809. — Les statuts et règlement de la Société, comprenant XXXII articles, sont déposés à la préfecture (2).

18 mai 1809. — Le préfet autorise officiellement la création, à Orléans, de la Société des Sciences Physiques et Médicales « du département du Loiret (*sic*) » et approuve ses règlements.

28 mai 1809. — Les quatre fondateurs (les docteurs Lanoix père, Latour fils, Fouré, Ranque) demandent au maire d'Orléans de mettre à leur disposition le local de l'ancien collège de chirurgie, pour y tenir les réunions de la nouvelle Société (3).

3 juin 1809. — Le maire d'Orléans, Crignon-Desormeaux, écrit au préfet pour lui demander l'autorisation de céder le local de l'ancien collège de chirurgie (3, rue du Petit-Sanitas) à la nouvelle Société des Sciences Physiques et Médicales d'Orléans, dont l'existence légale a été reconnue le 18 avril 1809 (4).

6 juin 1809. — Le maire envoie à la préfecture le ~~devis~~ des

(1) La Société prit, l'année suivante, le titre de : **Société des Sciences Physiques, Médicales et d'Agriculture d'Orléans.**

(2) Voir Archives départementales, série T : statuts, manuscrits et imprimés, et les lettres originales du ministre et du préfet dont la copie se trouve dans les archives de notre Société, carton B.

(3) Voir leur lettre aux Archives départementales.

(4) Voir lettre du maire aux Archives départementales.

réparations se montant à 1,064 fr. 70, y compris les frais d'ameublement.

8 juin 1809. — C'est la date que porte le premier procès-verbal du premier livre des procès-verbaux.

16 juin 1809. — Le préfet, dans sa réponse, demande au maire de soumettre le devis au Conseil municipal.

23 juin 1809. — Le Conseil municipal accorde 684 fr. 70 pour l'aménagement du collège de chirurgie, mais refuse les 380 francs affectés à l'ameublement, parce que les hospices réclament le collège de chirurgie pour en faire un amphithéâtre de dissection et que, dans les cas où les hospices entreraient en possession du collège, les réparations leur profiteraient et ne seraient par conséquent pas perdues, tandis que l'ameublement deviendrait sans emploi. Le mobilier restera donc à la charge de la nouvelle Société (1).

26 juin 1809. — Le docteur Lanoix écrit au préfet pour lui exprimer son impatience d'entrer dans le local de l'ancien collège de chirurgie.

Dans la suite, le préfet fait savoir à la Société qu'il parfera la somme demandée par elle sur les dépenses imprévues.

6 juillet 1809. — Le préfet, qui est un vrai protecteur pour la nouvelle Société, demande au ministre de l'Intérieur l'autorisation d'accepter le devis total et de le solder au moyen de fonds pris au budget des dépenses imprévues.

26 septembre 1809. — Le ministre donne l'autorisation de commencer les travaux d'aménagement à l'ancien collège de chirurgie, pour en faire le siège de la Société des Sciences Physiques et Médicales d'Orléans.

Nous ignorons à quelle date la Société prit possession du local de l'ancien collège de chirurgie ; il n'en est pas fait mention dans les procès-verbaux ; aucune pièce de nos Archives ou des Archives départementales ne l'indique. Nous sommes réduits aux suppositions.

Selon toute vraisemblance, la nouvelle Société, qui avait pris naissance au Bureau des Consultations gratuites du docteur Antoine Petit (sis actuellement rue Dupanloup, n° 8), y tint ses premières séances et ne fit ses réunions au local de l'ancien collège de chirurgie (actuellement rue Antoine-

(1) Voir pièces justificatives aux Archives départementales.

Petit, n° 5) qu'après la terminaison des travaux qu'on peut approximativement fixer à la rentrée des vacances, vers le mois de novembre ; mais, nous le répétons, toutes ces présomptions sont hypothétiques et ne se basent sur aucun document précis.

25 février 1810 (Dimanche). — Première séance publique à l'hôtel de ville, sous la présidence de M. Pieyre, préfet du Loiret, qui, dans son discours, expose l'utilité des Sociétés savantes de province.

16 avril 1810 (1). — La Société s'adjoit 5 « *membres agricoles* » : MM. de Guercheville, de Villebrême, Pathas d'Illiers, de Lockart, Lecauchoux, et prend, de ce jour, la dénomination de SOCIÉTÉ DES SCIENCES PHYSIQUES, MÉDICALES ET D'AGRICULTURE D'ORLÉANS.

Juin 1810. — La Société publie son premier *Bulletin*. Elle se compose alors de 32 membres titulaires, dont 15 médecins, chirurgiens et pharmaciens. Parmi ses 16 membres honoraires, elle compte les plus illustres savants de l'époque, et possède déjà 121 membres correspondants.

28 novembre 1810. — Séance publique ; le procès-verbal n'en a pas été conservé.

28 mai 1811. — Le docteur Latour fils, secrétaire général, archiviste, prendra, à l'avenir, le titre de secrétaire perpétuel.

22 août 1811 (Jeudi). — Séance publique sous la présidence du baron Pieyre, préfet du Loiret.

16 janvier 1812. — Deuxième règlement, comprenant 87 articles, approuvé par le préfet le 3 février 1812.

8 octobre 1812. — Réunion extraordinaire pour l'examen des appareils de M. Brizé-Fraden, au siège de la Société.

17 mai 1813. — Séance publique sous la présidence du baron Pieyre, préfet du Loiret, qui décerne un prix, dit prix d'agriculture, d'une valeur de 300 francs, à M. Mallet, propriétaire à Chilly, et une mention à M. Barbé de Luz, maire de Neuvy-en-Sullias.

Lundi 17 novembre 1813. — Dernière séance de l'année.

Année 1814 — Pas de réunions.

(1) Les procès-verbaux du mois d'avril n'ont pas été transcrits sur le registre des procès-verbaux, les pages sont restées en blanc.

Mercredi 18 janvier 1815. — Reprise des séances de la Société.

Mercredi 25 janvier 1815. — Election d'un nouveau Bureau.

Lundi 20 février 1815. — Dernière séance. Fin de la Société.

MEMBRES HONORAIRES

Limités à 18 et divisés en membres de droit et membres élus.

Honoraires de droit : Le Préfet du Loiret, le Premier Président, l'Evêque d'Orléans, le Maire, le Recteur d'Académie, le Proviseur du Lycée.

Honoraires élus : MM. Corvisart, Cuvier, Haüy, de Jussieu, Chaussier, Tessier, de Lasteyrie, Dr Latour père, médecin du roi de Hollande, etc., etc.

MEMBRES CORRESPONDANTS

En nombre illimité. La Société en compta jusqu'à 150, parmi lesquels : Monge, Dupuytren, Larrey, Brongniart, Dubois, Récamier, Pinel, Poisson, Portal, Vauquelin, etc.

MEMBRES TITULAIRES

Limités à 40 et non divisés en sections.

SIEGE

1^o Bureau des Consultations gratuites du docteur Antoine Petit. Jusqu'en novembre (?) 1809, la Société se réunissait probablement au Bureau des Consultations gratuites du docteur Antoine Petit, sis actuellement au n^o 8 de la rue Dupanloup.

2^o A partir de la fin de l'année 1809, la Société tint ses séances dans l'immeuble de l'ancien collège de chirurgie, 3, rue du Petit-Sanitas, devenu, à partir de l'année 1879, le n^o 5 de la rue Antoine-Petit.

DIPLOME (1)

Aucun exemplaire ne nous est parvenu, mais il existait certainement ; il en est parlé dans le règlement : il était signé des membres du bureau et revêtu du sceau de la Société.

SCEAU (2)

Un caducée : Deux serpents d'Esculape enroulés autour d'une tige, avec la légende circulaire : Société des Sciences Physiques et Médicales d'Orléans.

Ce cachet a dû vraisemblablement être modifié en 1810, après que la Société a ajouté à son titre le mot : Agriculture. Il n'en existe aucun vestige dans nos archives.

JETONS DE PRÉSENCE

Les jetons de présence, qui devaient porter, « d'un côté, les titres de la Société et, de l'autre, le nom de M. Picyre, son fondateur », sont restés à l'état de projet.

RÉUNIONS

Le 1^{er} et le 3^e lundi du mois, à 6 heures du soir.

VACANCES

Le mois d'octobre.

BUREAUX

La première Société a compté trois bureaux.

Le premier bureau de 1809, dit bureau des fondateurs : Docteur Lanoix, président ; docteur Fouré, vice-président,

(1) Il existe aux Archives départementales une lettre du docteur Latour fils, secrétaire perpétuel, en date du 24 juin 1812, dans laquelle il est fait mention du diplôme de la Société qu'il fait parvenir à M. Brisé-Fraden, chimiste à Châtillon, membre correspondant.

(2) Ce cachet sur cire rouge peut se voir aux Archives départementales, sur une lettre du docteur Latour fils en date du 20 septembre 1809.

trésorier ; docteur Latour fils, secrétaire général, archiviste ; docteur Ranque, secrétaire particulier.

Le deuxième bureau, 1810-1814 : Docteur Lanoix, président ; Jules de Tristan, vice-président ; docteur Latour fils, secrétaire perpétuel ; docteur Fouré, secrétaire particulier ; docteur Payen, trésorier.

Le troisième bureau, 1815 : Dugaigneau de Champvallins, président ; docteur Lanoix, vice-président ; docteur Jallon, secrétaire général ; Aug. de Saint-Hilaire, secrétaire particulier ; docteur Payen, trésorier.

RÈGLEMENTS (1)

Le premier règlement de 1809, élaboré le 15 février 1809, a été approuvé, par la préfecture, le 18 mai 1809. Il comprend 32 articles.

Le second règlement, de janvier 1812, approuvé par le préfet le 3 février 1812, comprend 87 articles.

SUBVENTIONS

La ville d'Orléans mettait gratuitement à la disposition de la Société l'immeuble de l'ancien collège de chirurgie réparé sur les fonds votés par le conseil municipal.

Les comptes du docteur Fouré, vice-président trésorier, qui ne sont pas tenus avec cette précision à laquelle nous ont habitués ses successeurs, nous apprennent qu'au début de la Société (pas de date indiquée, mais certainement avant le mois d'octobre 1809), les docteurs Lanoix, Fouré, Ranque, Gable, Payen, MM. de Tristan, Barré, de Morogues, Pillon, versèrent chacun 48 livres tournois comme première mise de fonds, et qu'un peu plus tard (pas de date indiquée) ils complétèrent cette somme par un second versement de 12 livres, soit au total 60 livres chacun.

Le docteur Latour fils, secrétaire général, versa cette même somme de 60 livres dans un compte à part.

M. Pillon n'effectua pas le second versement de 12 livres et son nom ne paraît pas dans la liste des membres titulaires

(1) Pour les statuts et règlements de la Société, voir **Mémoires**, 1908, p. 39.

donnée en juin 1810 dans le premier numéro du *Bulletin*. Ne doit-on pas en conclure que, de même que l'ingénieur Baillet, ce membre fondateur, pour une raison de nous inconnue, cessa de faire partie de la Société à une date qu'il faudrait fixer entre l'époque du premier et celle du second versement ?

En 1811, les membres titulaires s'obligent à une cotisation personnelle de 6 francs pour équilibrer leur budget, malgré les 1,000 francs que leur fait allouer l'empereur Napoléon.

En 1812, ils obtiennent 700 francs du Ministre par l'intermédiaire du Préfet.

En 1814, la même somme de 1,000 francs leur est donnée par le roi Louis XVIII.

En 1815, la Société reçoit encore 1,000 francs par l'intermédiaire du Préfet.

TRAVAUX

Les travaux de la Société sont contenus dans le *Bulletin de la Société des Sciences Physiques, Médicales et d'Agriculture d'Orléans*, formant au total 7 tomes in-8°, de 1810 à 1813.

SÉANCES PUBLIQUES (1)

DATES.	LIEU de la séance.	ACTES.	PRÉSIDENCES.
1810 dimanche 25 février.	Hôtel de Ville.	Lecture des statuts par le Dr Dominique Latour fils, secrétaire général, et de leurs travaux par les auteurs, MM. de Morogues, Pillon, de Tristan, Dr Payen, Dr Lanoix.	Présidence du baron Pieyre, préfet du Loiret, assisté de MM. Petit-Lafosse, premier président, Crignon des Ormeaux, maire d'Orléans, Champeaux, recteur d'Académie, Genty, proviseur du Lycée. etc., etc.
1810 dimanche 28 novembre.	?	Les procès-verbaux la signalent sans en rendre compte, ni même en indiquer le siège.	Présidence du Préfet du Loiret.
1811 jeudi 22 août.	?	Id. Ces séances ne nous sont révélées que par le Bulletin qui donne sans commentaire le discours du Préfet du Loiret.	Id.
1813 17 mai.	?	Distribution d'un prix d'agriculture de 300 fr. à M. Mallet de Milly.	Id.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE

1812 8 octobre.	Au siège de la Société.	Examen des appareils de M. Brizé-Fraden, ministre de la religion réformée, pour permettre aux mineurs de descendre sans danger dans les profondeurs de la terre.	Présidence de M. Petit-Lafosse, premier président de la Cour impériale, assisté de M. le baron Raillon, évêque d'Orléans, du Sous-Préfet de l'arrondissement d'Orléans.
--------------------	-------------------------------	--	---

(1) Le règlement prévoit une séance publique par an, à l'époque de la session du Conseil général.

IV

HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ (ROYALE) DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS D'ORLÉANS (1)

1818-1909

La réorganisation de la précédente Société des Sciences Physiques, Médicales et d'Agriculture, née de l'initiative de quatre médecins : les docteurs Lanoix père, Fouré, Latour fils et Ranque, fut l'œuvre personnelle du préfet du Loiret, M. de Choiseul Daillécourt, son président effectif (30 janvier 1818).

Cette nouvelle Académie fut moins exclusivement scientifique ; on y fit entrer les lettres et les arts, aussi prit-elle le nom de Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans.

Elle reçut de son aînée le local de ses réunions, ses archives, ses registres, ses traditions et un grand nombre de ses membres.

Elle rajeunit ses cadres par la nomination de nouveaux membres.

Le Conseil général lui maintint la subvention qu'elle servait à la précédente Société.

Elle élaborait de nouveaux règlements, se partagea en sections, créa des jetons de présence, donna des séances publiques, décerna des prix, reçut quelques dons de trop rares bienfaiteurs, modifia le format et le titre de ses publications et, sauf en « l'année terrible », n'interrompit jamais le cours de ses séances.

(1) En 1819 (5 février), la Société reçoit l'autorisation d'ajouter le mot **royale** à son nom.

En 1848, le mot **royale** est supprimé.

La dénomination actuelle de notre Académie : **Société d'Agriculture**, etc., date de 1851 (5 décembre) et parait pour la première fois dans les **Mémoires** de l'année 1853.

MEMBRES HONORAIRES (1)

Limités à 20 et divisés en membres de droit et membres élus.

En 1818, les membres de droit sont : M. le Préfet, M. le Premier Président, Mgr l'Evêque, M. le Maire et M. le Recteur d'Académie.

En 1866 et en 1875, portés aux statuts dans l'ordre suivant : le Premier Président, le Préfet, l'Evêque, le Maire, et au règlement dans cet ordre différent : le Préfet, le Premier Président, l'Evêque, le Maire.

En 1899 : le Général commandant le 5^e corps d'armée, le Premier Président, le Préfet, l'Evêque, le Maire.

MEMBRES CORRESPONDANTS

En nombre illimité (83 en 1818). Ils ne payaient aucune cotisation, mais devaient s'abonner aux publications de la Société. Depuis 1907, ils doivent payer une cotisation annuelle de 6 francs, mais reçoivent gratuitement les publications de la Société.

On avait peu à peu négligé leur recrutement. Depuis 1906, le nombre de ces auxiliaires, qui apportent à la Société non seulement leur obole, mais leur contribution de travail, a sensiblement augmenté.

MEMBRES TITULAIRES

Au nombre de 60. Divisés à partir du 29 février 1820 en 4 sections.

(1) Dans le dernier règlement (1908) on établit une distinction entre membres d'honneur et membres honoraires.

On considère comme membres d'honneur ceux qui, par leur situation, leur notoriété, honorent la Société en acceptant d'en faire partie.

Les 4 membres d'honneur de droit sont le Préfet, le Général commandant le 5^e corps d'armée, le Premier Président et le Maire d'Orléans.

Les membres d'honneur élus sont choisis parmi les hommes éminents nés ou vivant dans le département.

Le titre de membre honoraire est exceptionnellement donné, après démission, à un membre titulaire qui a rendu de signalés services à la Société.

Le nombre des membres d'honneur et honoraires est limité à 20.

		Nombre des membres.	Jours de réunion.
1820. — 1 ^{re} SECTION			
Agriculture, Sciences naturelles et Art vé- térinaire.	{	{ 10 à 20 }	Samedi
2 ^{re} SECTION			
Sciences médicales. .	{	{ — }	Lundi
3 ^{re} SECTION			
Belles-Lettres.	{	{ — }	Mardi
4 ^{re} SECTION			
Arts.	{	{ — }	Mercredi

1852. Dans la séance du 5 mars, la Société remanie les sections, sans faire mention des jours de réunion.

		Nombre des Membres
1 ^{re} SECTION		
Agriculture et Sciences natu- relles.	{	16
2 ^{re} SECTION		
Sciences médicales.	{	12
3 ^{re} SECTION		
Belles-Lettres.	{	12
4 ^{re} SECTION		
Sciences, Industrie et Beaux- Arts	{	20

1866. — On remanie les sections qui prennent le nom de :

1. AGRICULTURE,	comprenant 17 membres.
2. SCIENCES MÉDICALES,	— 13 —
3. BELLES-LETTRES,	— 13 —
1. SCIENCES ET ARTS,	— 17 —

1885 (20 mars). — La Société décide que chaque section se composera de 15 membres.

COTISATIONS

Les membres titulaires étaient imposés chaque année d'une somme variant de 7 francs environ à 25 francs. En 1903, la Société décide que le prix d'entrée dans la Société sera de 25 francs, représentant la cotisation fixe annuelle, auxquels s'ajouteront 30 francs de diplôme. Les membres titulaires peuvent payer leur cotisation avec les jetons de présence.

DONATEURS

1850. — M. Guyot, membre titulaire de la Société, lui lègue une partie de sa bibliothèque.

1874. — M. Laisné de Sainte-Marie, président de la Société, lui fait un legs de 3,000 francs.

1880. — M^{lle} Danger, une voisine de la rue Antoine-Petit, fait don à la Société d'une somme de 2,000 francs.

FONDATEURS DE PRIX

1840. — M. Bigot de Morogues, membre de la section d'agriculture : don de 1,500 francs.

1871. — M. Perrot, membre de la section d'agriculture : don de 3,000 francs.

1890. — M. E. Davoust, membre de la section des sciences et arts : don de 5,000 francs.

SIÈGE (1)

Le même que celui de la précédente Société : l'ancien collège de chirurgie, sis au n° 3 de la rue du Petit-Sanitas, devenu, à partir de 1879, le n° 5 de la rue Antoine-Petit.

(1) Voir **Mémoires 1907 : Note sur les gravures de la salle des séances**, pages 398, 430 et suivantes, par le docteur Fauchon.

En 1908, d'importantes réparations ont été faites à notre immeuble aux frais de la ville, dont on trouve la consignation dans nos registres et nos procès-verbaux.

DIPLOME (1)

Notre diplôme est imprimé avec la planche en taille-douce de l'ancienne Académie royale des Sciences, Arts et Belles-Lettres, à laquelle on a fait subir les modifications voulues. Il présente un encadrement rectangulaire de 0,250 × 0,170.

Le membre titulaire, nouvellement élu, reçoit ce diplôme pour lequel il est perçu un droit de 30 francs.

Ce n'est qu'en 1821 que la Société a commencé à distribuer des diplômes à ses membres.

SCEAU (2)

De gueules aux trois cayeux de lys d'argent posés 2 et 1, au chef d'azur à trois fleurs de lys d'or, sommé d'une couronne murale à une Pucelle en cimier, encadrée de deux branches de chêne avec une légende circulaire qui a varié suivant les dénominations successives de la Société.

JETONS DE PRÉSENCE (3)

Dans les séances du 9 février et du 11 mai 1821, la Société décide qu'à partir du 1^{er} juin de la même année elle fera usage de jetons de présence en argent.

A partir du 5 janvier 1866, les jetons de bronze (ou de cuivre) remplacèrent les cartes de présence. On reçoit un jeton de bronze par séance. Deux jetons de bronze s'échangent contre un jeton d'argent.

Nos jetons sont à huit pans. Le revers, qui n'a jamais varié, représente Apollon et Hygie groupés.

La légende circulaire est restée la même : Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans. Sous les rois, le mot « royale » était accolé au mot Société.

L'avers a présenté successivement les traits de Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe, puis les armes de la ville d'Orléans, qui furent modifiées en 1895.

(1) Voir **Mémoires** 1908, page 535 : **La planche en taille-douce de notre diplôme**, par le docteur Fauchon.

(2) Voir **Mémoires** 1908, page 540 : **Le sceau de la Société**, par le docteur Fauchon.

(3) Voir **Mémoires** 1908, pages 462 et 470 : **Notes sur les jetons de présence**, par le docteur Fauchon, et note complémentaire de M. Bancheau.

La collection de notre médaillier comprend huit jetons d'argent.

Première mise de fonds de 30 francs pour les jetons

Les membres titulaires d'alors durent verser une première mise de fonds pour les jetons. Dans la suite, les 30 francs furent demandés aux nouveaux élus sous forme de droit de diplôme.

RÉUNIONS

1 ^{er} et 3 ^e vendredis du mois à :	{	6 heures du soir, en 1818.
		7 heures du soir, en 1821.
		7 h. 1/2 du soir, en 1865.
		8 heures du soir, en 1898.
		8 h. 1/2 du soir, en 1907.

VACANCES

La Société entrait en vacances en septembre et ne reprenait les séances qu'en novembre.

En 1818, la Société tint séance en septembre et octobre, mais pas en novembre.

En 1824, elle ne prit pas de vacances.

A partir de 1886, la Société prend deux mois de vacances (août et septembre).

De 1866 à 1875, vacances en septembre et octobre.

Depuis 1898, vacances en août et septembre.

BUREAUX (1)

De 1818 à 1909, la Société a été administrée par 30 bureaux différents, étant entendu que l'adjonction d'un seul membre nouveau est considérée comme constituant un nouveau bureau.

En 1867, on créa la charge nouvelle de Bibliothécaire.

Présidents, 9.

Vice-Présidents, 16.

Secrétaires généraux, 5.

Secrétaires particuliers, 13.

Trésoriers, 10.

Bibliothécaires, 4.

(1) Voir **Mémoires** 1907, pages 347 et 353 : **Liste des membres du bureau de l'Académie d'Orléans**, par M. le docteur Fauchon.

STATUTS ET RÈGLEMENTS (1)

La deuxième Société (de 1818 à nos jours) a été régie par 5 règlements successifs :

1° 1818. — Le premier, avec les articles additionnels de 1820 et de 1821, comprend 77 articles. Il fixe à 60 le nombre des membres titulaires, partage la Société en 4 sections et détermine la distribution des jetons de présence.

2° 1866. — Nouveaux statuts en 24 articles. Le deuxième règlement de 1866 confirme le titre de Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts, pris en 1851. Il comprend 45 articles. Il crée la charge nouvelle de Bibliothécaire, modifie le titre des sections et décide la publication des procès-verbaux dans les *Mémoires*.

3° 1875. — Reconnaissance d'utilité publique (5 mars 1875). Nouveaux statuts en 17 articles. Le troisième règlement de 1875 comprend 57 articles.

4° 1898. — Mêmes statuts. Le quatrième règlement de 1898 comprend 57 articles. Ses modifications portent principalement sur le mode des élections. Il confirme la décision prise par la Société dans la séance du 20 mars 1885, d'assigner 15 membres titulaires à chaque section.

5° 1908. — Mêmes statuts. Le cinquième règlement de 1908 comprend 19 articles. C'est un règlement de simplification. Il supprime la distinction entre les séances administratives et les séances ordinaires, formule une règle générale applicable à toutes les élections, réglemente l'impression des *Mémoires* et l'assistance aux obsèques des membres titulaires, établit une différence entre les membres d'honneur et les membres honoraires, limite la durée des charges, déclare les vacances par siège, impose à chaque membre correspondant une cotisation annuelle de six francs.

SUBVENTIONS

De la ville d'Orléans

La nouvelle Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans trouva auprès de la municipalité orléanaise les

(1) Voir *Mémoires* 1908, page 39 : **Note sur les statuts et règlements de la Société**, par M. le docteur Fauchon.

mêmes bons procédés que la précédente : à savoir, la jouissance gratuite de l'ancien collège de chirurgie, sis 3, rue du Petit-Sanitas. Dans la suite, notamment en 1853-1854, en 1869-1870, en 1908-1909, le conseil municipal vota des fonds spéciaux pour l'aménagement et les réparations de notre hôtel.

Du Conseil général

Le Conseil général continua à la deuxième Société sa subvention annuelle de mille francs.

Avec la dotation départementale, la Société soldait toutes ses dépenses : impression de ses travaux, gages du concierge, chauffage et éclairage, et équilibrait son budget.

Du jour où fut décidée la distribution des jetons de présence en argent, les membres de la Société durent se cotiser pour l'achat de ces jetons (1821).

Chaque membre titulaire versa 30 francs, ce qui aurait dû produire 1,800 francs ; mais, du coup, plusieurs membres démissionnèrent, d'autres quittèrent la ville ou moururent et, en réalité, il ne resta que 50 membres titulaires pour verser les 30 francs imposés, soit 1,500 francs, qui servirent à acheter une première série de jetons. Ce versement de 30 francs fut imposé à tout nouvel élu sous la forme du diplôme dont le prix fut fixé à 30 francs.

Cette première série de jetons fut vite insuffisante ; il fallut en faire frapper d'autres, et, dans la suite, payer les réparations de la réfection du coin. Aussi voyons-nous, chaque année, les membres titulaires voter une cotisation variable, suivant les besoins, ne tombant jamais au-dessous de 6 fr. 50 et ne dépassant jamais 25 francs (1).

L'année 1840 est une année néfaste. Le Conseil général refuse les 1,000 francs de subvention annuelle. Et chaque membre est obligé de verser une cotisation de 15 francs pour compenser le déficit.

L'année suivante heureusement, le Conseil général, revenu

(1) La caisse spéciale des jetons, créée en 1821, fut supprimée en 1868 : toutes les dépenses occasionnées par l'achat des jetons, la réfection du coin rentrèrent alors dans les dépenses ordinaires de la Société. Le coin étant la propriété de M. Herluison, c'est par son intermédiaire que nous avons affaire avec la Monnaie.

à de meilleurs sentiments, redonne les 1,000 francs habituels. En 1843, le Conseil général ayant ouvert un concours sur la maladie du sang des bêtes, c'est notre Société qui est chargée par le préfet de faire le rapport pour l'attribution des récompenses aux meilleurs mémoires. Mais, en 1856, sous le prétexte que le ministère a supprimé les fonds précédemment alloués à la Société pour distribution de prix, il décide que, sur les 1,000 francs qu'il donne à la Société, il sera prélevé 400 francs pour l'achat d'une médaille d'or destinée à récompenser un mémoire littéraire ou scientifique.

En 1856, il n'est plus question de la médaille d'or et il semble bien que la Société redevient libre d'appliquer les 1,000 francs à ses dépenses annuelles.

En 1876, nous recevons, en deux fois, une somme de 600 francs du ministère de l'Instruction publique.

En 1893 — date néfaste — le Conseil général nous supprime 500 francs.

Depuis 1905, nous ne recevons plus que la somme dérisoire de 300 francs du Conseil général ; mais nous devons rappeler avec reconnaissance qu'en 1908, à l'occasion de notre Centenaire, sur les instances de nos collègues, MM. de Larnage et Darblay, le Conseil général nous a accordé une subvention supplémentaire et exceptionnelle de 300 francs pour réparation de notre mobilier.

Cette subvention de 300 francs est notoirement insuffisante ; elle est antidémocratique, car elle oblige les membres de la Société à une cotisation onéreuse et éloigne aussi de nous « les travailleurs de la pensée » non fortunés et nous oblige à refuser dans nos *Mémoires* l'impression coûteuse de travaux très intéressants.

Tous nos efforts doivent tendre à faire relever cette allocation.

Du Ministère

A diverses dates, la Société a reçu des allocations du ministère pour les distribuer à titre de prix.

C'est ainsi qu'en 1818, le ministère de l'Intérieur, en plusieurs mandats, donne à la Société 1,500 francs à distribuer

entre quatorze lauréats qui ont su le mieux développer la culture de la pomme de terre.

En 1823, elle reçoit, par l'entremise du préfet, une somme de 300 francs pour achat d'une médaille d'or à décerner à M. Boscheron-Desportes, lauréat du premier concours ouvert par la Société, avec ce sujet : *Eloge de Pothier*.

En 1824, la Société décerne un prix de médecine au docteur Montfalcon, de Lyon.

En 1837-1838, le ministère donne une allocation de 250 francs destinée à l'achat d'un instrument aratoire à distribuer à l'agriculture par les soins de la Société.

En 1839-1840-1841, le ministère, à cette somme de 250 francs, dont nous connaissons la destination, ajoute 600 francs pour les prix proposés par la Société. C'est ainsi que M. de Bourdon reçoit un prix d'agriculture.

Dans les années qui suivent, on supprime l'achat d'instruments aratoires ; les allocations ministérielles se font plus modestes et plus rares, jusqu'au jour où elles cessent tout à fait.

En 1863 (21 août), la Société attribue un prix d'agriculture à M. Boutet, vétérinaire à Chartres.

Nous trouvons trace, en 1876, d'une allocation de 600 francs donnée en deux fois, à titre d'encouragement, par le ministère de l'Instruction publique.

1903 (6 mars). — La Société décide que le prix d'entrée dans la Société, outre les 30 francs de diplôme, sera de 25 francs, représentant la cotisation annuelle fixe.

TRAVAUX (1)

Sont contenus dans les *Annales* de la Société (royale) des Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans, 14 tomes in-8° (1818-1837), dans les *Mémoires* de la Société (royale) des Sciences, Belles-Lettres et Arts, 10 tomes in-8° (1837-1852), *Mémoires* de la Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts, 47 tomes in-8° (1853-1909).

(1) Voir **Note sur les publications de la Société**. — **Mémoires** 1909, page 7.

PROCÈS-VERBAUX

Imprimés dans les *Mémoires* depuis l'année 1867. Le premier procès-verbal imprimé est celui de la séance publique du 31 août 1866.

SEANCES PUBLIQUES

Le règlement de 1818 prévoyait une séance publique par an dans la première quinzaine de juin, présidée par le préfet (1).

Les règlements de 1866, 1875 et 1898 en prévoient deux par an, aux dates jugées convenables par la Société.

Cet article du règlement tomba vite en désuétude et les séances publiques, d'abord très solennelles, le devinrent rapidement beaucoup moins.

Primitivement, elles étaient destinées à faire connaître au public les principaux travaux de l'Académie, à décerner solennellement un prix de littérature ou de sciences.

Dans la suite, elles devinrent le prétexte de la distribution des prix d'agriculture fondés par MM. de Morogues et Perrot.

Devant l'indifférence du public, elles disparurent et furent, en quelque sorte, remplacées par la réunion annuelle des trois Sociétés savantes qui, à vrai dire, n'étaient plus des séances publiques, mais des réunions solennelles aux sièges des diverses Sociétés.

Aussi, dans le règlement de 1908, est-il écrit que les séances publiques auront lieu au gré de la Société. Jusqu'à présent, ces séances publiques, en réalité, ont été des conférences données généralement par des conférenciers étrangers et dans lesquelles il n'est nullement question des travaux de l'Académie.

(1) La nouvelle Société avait fondé, pour les distribuer en séance publique, un prix d'agriculture, un de médecine, un de littérature et un d'antiquité. Faute de concurrents, ces prix, remis d'année en année, tombèrent dans l'oubli.

Dans les *Annales* des années 1821 et suivantes, on peut lire l'énoncé des sujets donnés, l'histoire et les vicissitudes de ces concours sans candidats.

DATES.	LIEU et HEURE de la séance publique	ACTES.	PRÉSIDENCES.
1823 29 août.	Hôtel de Ville 6 heures soir.	Remise solennelle d'une médaille d'or de 400 fr. à M. Boscheron- Desportes fils, pour son <i>Eloge de</i> <i>Pothier</i> , 1 ^{er} concours de la Société.	Présidence de M. de Riccé, préfet, assisté de Mgr de Beauregard, évêque d'Orléans, Ar- thuys de Charnisay, premier président, com- te d'Andigné, pair de France.
1850 dimanche 16 juin.	Institut de 1 heure à 4 h. 1/2 du soir.	Remise du 1 ^{er} prix de Morogues. Lectures par MM. de Lockart, de Villebreme, de Tristan, Dr De- brou, Dupré de Saint-Maur.	Présidence de M. Du- bessay, préfet.
1856 1 ^{er} juin.	Préfecture 1 heure après-midi.	Remise du 2 ^e prix de Morogues. Communication orale de M. Petit, membre correspondant, sur l' <i>Alu- minium</i> .	Présidence de M. Bo- selli, préfet.
1860 30 août.	Préfecture 8 heures du soir.	Médaille d'or de 400 fr. à M. Aug. Baillet. Mémoire sur le <i>Royaume</i> <i>d'Orléans</i> . • Médaille d'or de 400 fr., à M. Isi- dore Pierre, secrétaire de la Société d'agriculture de Caen. <i>Moyens</i> <i>d'obvier à la dégénérescence des</i> <i>prairies artificielles</i> .	Présidence de M. le duc de Tarente, prési- dent du Conseil général, assisté de M. Becque- rel, membre de l'Insti- tut, etc.
1862 28 août.	Préfecture 8 heures du soir	Remise du 3 ^e prix de Morogues. Lectures par MM. Loiseleur, de Pibrac, Dupuis.	Présidence de M. le comte de Coëtlogon, pré- fet.
1864 22 août.	Hôtel de la Société 8 heures du soir.	Lectures par MM. Desnoyers, Sainjon, de Monvel.	Présidence de M. le duc de Tarente.
1866 31 août.	Hôtel de Ville 8 heures du soir.	Médaille d'or de 400 fr. au Dr Ronzier-Joly, à Clermont-de-l'Hé- rault. Lectures par MM. Loiseleur, Nouel, Rabourdin.	Présidence de M. de Sainte - Marie, prési- dent de la Société.

DATES.	LIEU et HEURE de la séance.	ACTES.	PRÉSIDENCES.
1869 8 janvier.	Hôtel de la Société 8 heures du soir.	Prix de 400 fr. à M. René de Maulde, élève de l'école des Chartes, pour son travail sur l' <i>Ancien prieuré de Flottin</i> . Lectures par MM. Loiseleur, de Vauzelles, Baguenault de Viéville.	Présidence de M. de Sainte-Marie, président de la Société, assisté de M. Duboys - d'Angers, premier président, et de M. Dureau, préfet du Loiret, etc.
1874 6 février.	Société 8 heures du soir.	Remise du 4 ^e prix de Morogues. Lectures par MM. de Monvel, Baguenault de Viéville, Bailly et Frot.	Présidence de M. de Sainte-Marie, président de la Société.
1877 16 mars.	Société 8 heures du soir.	Remise du 5 ^e prix de Morogues. Lectures par MM. Desnoyers, Loiseleur, Bailly, Aug. Baillet.	Présidence de M. Baguenault de Viéville, président de la Société, assisté de M. Sazerac de Forges, préfet du Loiret, et de M. Mantellier, premier président, etc.
1884 31 janvier.	Société 8 heures du soir.	Remise du 1 ^{er} prix Perrot et du 6 ^e prix de Morogues.	Présidence de M. Sanglier, maire d'Orléans.
1889 3 mai.	Société 8 heures du soir.	Remise du 2 ^e prix Perrot. Lecture de M. de la Rocheterie.	Présidence de M. Colas des Francs, maire d'Orléans.

Dans la suite, il n'y eut plus de séances publiques pour la distribution des prix de Morogues et Perrot et, à partir de 1900, du prix Davoust.

Ces prix furent décernés dans les séances ordinaires, sans présence d'étrangers, ou dans une réunion des trois Sociétés savantes, qui étaient des réunions solennelles, mais non publiques.

Les séances publiques trouvèrent une sorte de continuation dans les conférences publiques que fait donner la Société dont nous donnons le relevé plus loin.

**PRIX FONDÉS PAR MM. DE MOROGUES, PERROT, DAVOUST
ET DÉCERNÉS PAR LA SOCIÉTÉ**



PRIX DE MOROGUES

En 1840, M. le baron de Morogues, membre titulaire de la section d'Agriculture, fonde un prix d'agriculture avec les arrérages d'une somme de 1,500 fr.

REMISE DU PRIX

DATES.	NOMS des lauréats. MM.	NOM DU RAPPORTEUR et date de la lecture du rapport.	LIEU ET HEURE de la séance
1) 1850 16 juin.	Bailly, cultivateur à Châteaurenard (Montargis).	A. Perrot, 1848 18 août.	A l'Institut, à 1 heure de l'après-midi, séance solennelle sous la présidence d'honneur de M. Dubessay, préfet du Loiret, entouré du Premier Président, de M ^{sr} l'Evêque, du Général et du Procureur général.
2) 1856 1 ^{er} juin.	Bobée, cultivateur à Chenailles (Saint-Denis-de-l'Hôtel).	Baguenault de Viéville, 1856 18 janvier.	A la Préfecture, en la salle du Conseil général, à 4 heures de l'après-midi, séance solennelle sous la présidence d'honneur de M. Bosselli, préfet du Loiret.
3) 1862 28 août.	Pinçon, aux Chapelles (Marcilly-en-Villette).	A. de Tristan, 1862 28 août.	Dans les salons de la Préfecture, à 8 heures du soir, séance solennelle sous la présidence du préfet du Loiret, le comte de Coëtlogon.
4) 1874 6 février.	Ch. Leroy, au Préau (Saint-Cyr-en-Val).	A. Perrot, 1870 6 mai.	Au siège de la Société, à 8 heures du soir, en séance solennelle, sous la présidence de M. de Sainte-Marie, président de la Société.
5) 1877 16 mars.	Lefebvre-Gandrille, à Rouvray-Sainte-Croix (Patay).	D'Arlon, 1876 7 avril.	Au siège de la Société, à 8 heures du soir, en séance solennelle, sous la présidence de M. Sazerac de Forges, préfet du Loiret, et de plusieurs magistrats.
6) 1884 31 janvier.	Boyenval, à Bellecour (Sainte-Geneviève-des-Bois), et Niez, aux Avrils (Nogent-sur-Vernisson).	Paulmier, 1884 31 janvier.	Au siège de la Société, à 8 heures du soir, en séance solennelle, sous la présidence d'honneur de M. Ch. Sanglier, maire d'Orléans.

DATES (1).	NOMS des lauréats. MM.	NOM DU RAPPORTEUR et date de la lecture du rapport.	LIEU ET HEURE de la séance.
7) 1897 15 janvier.	Albert de Puyvallée, à Boisgibault (Ardon), et Gorin, à la Chardon- nière (Jouy-le-Po- tier).	Paulmier, 1896 4 décembre.	Au siège de la Société, à 8 heures du soir, en séance ordinaire.
8) 1909 5 février.	Quèvre, à Vaupy (Bonny- sur-Loire), et Marchand, à la Cotte (Saint-Benoît- sur-Loire).	Raoul de Tristan, 1909 5 février.	Au siège de la Société, à 8 h. 1/2 du soir, en séance ordinaire.

(1) Les dates sont celles de la réception du prix.

Voir pour détails Procès-verbaux et Mémoires 1905, page 225. Notes sur le prix de Morogues, par M. Banchereau.

B

PRIX PERROT

En 1871, M. Perrot, membre titulaire de la section d'Agriculture, fonde un prix d'agriculture avec les arrérages d'une somme de 3,000 francs.

REMISE DU PRIX.

DATES.	NOMS des lauréats. MM.	NOM DU RAPPORTEUR et date de la lecture du rapport.	LIEU ET HEURE de la séance.
1) 1884 31 janvier.	Peigné, au Mancy (commune de St-Brisson).	Comte du Roscoat. 1883 16 février.	Au siège de la Société, à 8 heures du soir, en séance solennelle, sous la présidence d'honneur de M. Ch. Sanglier, maire d'Orléans.
2) 1889 3 mai.	Ludovic Héau, à la Queuvre (Jargeau), et Debrenne, à la Houssaye (Loury).	Albert Pinçon, 1888 7 décembre.	Au siège de la Société, à 8 heures du soir, en séance solennelle, sous la présidence d'honneur de M. Colas des Francs, maire d'Orléans.
3) 1891 5 juin.	Eugène Lesage, à Fresne (Marsainvil- liers).	Albert Pinçon, 1891 5 juin.	Au siège de la Société, en séance ordinaire.
4) 1894 2 mars.	Ch. Lambert, à Froides- Œuvres (Férolles).	Victor Huau, 1893 17 novembre.	Au siège de la Société, en séance ordinaire.
5) 1900 21 décembre.	Legros, à la Fontaine (Saint-Lyé), et Baudu-Pes- chard, à la Tison- nière (Jargeau).	Maurice des Francs, 1900 21 décembre.	Au siège de la Société, à 8 heures du soir, en séance solennelle. Réunion des trois Sociétés sa- vantes.

DATES (1).	NOMS des lauréats. MM.	NOM DU RAPPORTEUR et date de la lecture du rapport.	LIEU ET HEURE de la séance.
6) 1902 5 décembre.	Quèvre, à Vaupy (Bonny- sur-Loire), et Marchand, à la Cotte (Saint-Benoît- sur-Loire), et Lefebvre, aux Alla- neaux (Saint-Florent- le-Jeune).	M. de Larzage, 1902 20 juin.	Au siège de la Société, en séance ordinaire.
7) 1907 20 décembre.	Louis Lesage, à Fresne (Marsainvil- liers).	Maxime Didier, 1907 20 janvier.	Au siège de la Société, à 8 h. 1/2 du soir. en séance solennelle. Réunion des trois Sociétés sa- vantes.

(1) Pour plus amples détails, voir Procès-verbaux et Mémoires 1831, pages 191 et 366, Remise du Prix Perrot, par M. Eug. Bimbenet.

C

PRIX DAVOUST

En 1890, M. E. Davoust, membre de la section des Sciences et Arts, fonde un prix d'art ou de littérature avec les arrérages d'une somme de 5,000 francs.

REMISE DU PRIX.

DATES (1).	NOMS des lauréats. MM.	NOM DU RAPPORTEUR et date de la lecture du rapport.	LIEU ET HEURE de la séance.
1) 1900 21 décembre.	Henri Jamet, professeur de peinture à Orléans, et Penchaud, professeur de dessin au Lycée d'Orléans.	Léon Dumuys, 1900 25 juin.	Au siège de la Société, à 8 heures du soir, en séance solennelle. Réunion des trois Sociétés sa- vantes.
2) 1905 15 décembre.	Henri Rapine et Moreau, architectes à Paris, auteurs d'un projet primé de reconstruction de notre Musée de Peinture.	L. Guillaume, 1905 15 décembre.	Au siège de la Société, en séance ordinaire.

(1) Pour plus amples détails : voir Procès-verbaux et Archives : carton C.

RÉUNION DES TROIS SOCIÉTÉS SAVANTES D'ORLÉANS

1885. — La mort de M. Egger, membre honoraire des trois Sociétés savantes d'Orléans, survenue subitement à Royat (30 août 1885), fut pour M. Bailly, membre titulaire de la Société des Sciences et de la Société d'Archéologie, l'occasion d'un remarquable article nécrologique, qu'il lut le 27 novembre 1885 à la salle des Thèses.

Le Président de la Société Archéologique et Historique de l'Orléanais eut l'heureuse pensée d'inviter les membres de la Société des Sciences et de l'Académie de Sainte-Croix à venir entendre l'éloge funèbre de M. Egger, membre de l'Institut.

Cette réunion solennelle des trois Sociétés savantes d'Orléans donna à plusieurs, mais principalement à M. Tranchau, recteur d'Académie, l'idée de renouveler ces réunions.

Cette idée mûrit pendant l'année 1886 : les membres des diverses Sociétés en causèrent entre eux ; une commission, composée des membres des trois Académies, élaborait un projet de règlement pour ces assises solennelles et, le 7 janvier 1887, la Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts acceptait le principe d'une réunion annuelle des trois Sociétés savantes, dans le lieu ordinaire de leurs séances, à la condition que les lectures faites au cours de cette réunion solennelle émanent des seuls membres de la Société recevante.

Dans la séance du 18 février 1887, notre Société adoptait le projet de règlement pour la réunion commune annuelle des trois Sociétés savantes d'Orléans.

Les séances seraient triennales pour chacune des trois Sociétés, désireuses de resserrer les liens de confraternité qui les unissent.

La Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts tiendrait la réunion la première année, soit en l'année 1887. La Société Archéologique et Historique de l'Orléanais recevrait les Sociétés sœurs en 1888, et l'Académie de Sainte-Croix en 1889, et ainsi de suite.

RÉCEPTION DES DEUX SOCIÉTÉS SAVANTES D'ORLÉANS
PAR NOTRE SOCIÉTÉ

DANS LE LIEU ORDINAIRE DE SES SÉANCES, 5, RUE ANTOINE-PETIT

N° D'ORDRE.	DATES et HEURES.	SOUS LA PRÉSIDENTE de MM.	LECTURES.
1.	1887 6 mai 8 heures du soir.	Eug. Bimbenet.	<i>Aug. Paillet.</i> — Inscriptions hiéroglyphiques des momies récemment acquises par le Musée historique d'Orléans. <i>Abbé Desnoyers.</i> — La question de Genabum. <i>Daniel Bimbenet.</i> — Le jurisconsulte Alciat et son livre des Emblèmes. <i>E. Pelletier.</i> — Note sur le Musée de peinture d'Orléans.
2.	1890 21 mars 8 heures du soir.	Eug. Bimbenet.	<i>Chanoine Cochard.</i> — La Juiverie d'Orléans. <i>E. Davoust.</i> — Le comte André-Gaspard-Parfait de Bizemont. <i>Abbé Desnoyers.</i> — Étude sur le tableau de sainte Cécile, par M. de Bizemont, au Musée d'Orléans.
3.	1893 17 mars 8 h. 1/2 du soir.	Paulmier.	<i>Abbé Desnoyers.</i> — L'Homme préhistorique. <i>Quantin.</i> — Les rapports de la chimie avec l'agriculture. <i>Bouchet.</i> — A propos du dictionnaire de l'Académie.
4.	1896 20 mars 8 h. 1/2 du soir.	Paulmier.	<i>Abbé Maillard.</i> — Le physicien Charles. <i>Guerrier.</i> — Proverbes Toscans. <i>De Buzonnière.</i> — La destruction du lapin en Sologne.
5.	1900 21 décembre 8 h. 1/2 du soir.	Marcel Charoy.	<i>Guerrier.</i> — Histoire de la Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts, depuis son origine jusqu'à nos jours. <i>Dr Arqué.</i> — Poésies. Remise du prix Perrot et Davoust.
6.	1903 18 décembre 8 h. 1/2 du soir.	Marcel Charoy.	<i>Angot.</i> — Étude sur le Japon. <i>Dr Fauchon.</i> — La Tuberculose, question sociale. <i>Cuissard.</i> — Antiquités du Loiret. <i>Ch. Michau.</i> — Poésies.

N° D'ORDRE.	DATE et HEURE.	SOUS LA PRÉSIDENTIE de M.	LECTURES.
7.	1907 20 décembre 8 h. 1/2 du soir.	A. Basseville.	<p><i>J. Banchereau.</i> — Notice sur Gustave Vapereau.</p> <p><i>Ch. Michau.</i> — Poésies.</p> <p><i>Abbé Maillard.</i> — La Trombe de Cravant.</p> <p><i>M. Didier.</i> — Rapport sur le prix Perrot.</p> <p><i>D^r Garsonnin.</i> — L'Hôtel-Dieu d'Orléans.</p> <p><i>Chanoine Cochard.</i> — La Mère de Jeanne d'Arc.</p> <p>Remise du prix Perrot.</p>

CONFÉRENCES DONNÉES PAR LA SOCIÉTÉ

N° D'ORDRE.	DATES.	LOCAL.	CONFÉRENCIERS.	SUJETS TRAITÉS.	PRÉSIDENTS D'HONNEUR.
1.	1897 vendredi 17 décembre 8 heures du soir.	Au siège de la Société.	Abbés Blanchet, membre de l'Académie de Sainte-Croix, et Maillard, membre titulaire de la Société.	La Grèce et le Par- thénon, avec projec- tions (1).	
2.	1901 mardi 26 mars 8 heures du soir.	A l'Institut.	M. Léon Dumuys, membre titulaire de la Société.	D'Orléans au Cap Nord, avec projections.	
3.	1906 jeudi 26 avril 9 heures du soir.	A l'Institut.	Dr Jean Charcot, directeur de l'Expédition antarctique française.	L'Expédition antarc- tique française 1903- 1905, avec projections.	Général Millet, commandant le 5 ^e corps d'armée.
4.	1906 jeudi 22 novembre 9 heures du soir.	A l'Institut.	M. E.-A. Martel, directeur du journal <i>La Nature</i> .	Les Explorations souterraines, avec pro- jections.	M. Fachot, premier président à la Cour d'appel.
5.	1907 mercredi 13 mars 9 heures du soir.	A l'Institut.	M. Léo Claretie, agrégé de l'Université, docteur ès lettres.	Le Théâtre contem- porain, de Scribe à Her- vieu.	
6.	1907 jeudi 28 novembre 9 heures du soir.	Salle Hardoui- neau.	M. Daniel Bellet, professeur à l'école libre des Sciences politiques.	Hygiène de l'habita- tion et hygiène des villes, avec projections.	
7.	1907 jeudi 19 décembre 9 heures du soir.	A l'Institut.	M. Wallon, professeur de physique au Lycée Janson de Sully.	La photographie des couleurs, avec projec- tions.	M. Tallon, préfet du Loiret.
8.	1909 lundi 13 décembre 9 heures du soir.	A l'Institut.	M. Lefèvre- Pontalis, professeur à l'Ecole des Chartes, directeur de la Société française d'archéologie.	L'Architecture mo- nastique du XII ^e au XVI ^e siècle, avec pro- jections (2).	M. Godefroy, préfet du Loiret.

(1) A cette conférence furent admises les femmes des membres de la Société.

(2) Cette conférence fut donnée sous les auspices de notre Société et de la Société archéologique et historique de l'Orléanais.

GALERIE DE PORTRAITS

DES

MEMBRES TITULAIRES DE LA SOCIÉTÉ

1809-1909

PAR M. LE D^r FAUCHON

Secrétaire général
Membre de la Section de Médecine

Séance du 1^{er} octobre 1909

Il était d'usage, au début du dernier siècle, de reproduire par la lithographie les traits des hommes qui avaient brillé dans les Sciences, les Lettres ou les Arts.

C'est à cet usage que nous devons de posséder, dans notre salle des séances, les portraits de certains de nos prédécesseurs, mais, il faut bien le reconnaître, en nombre trop restreint.

Aussi, le 19 janvier 1872, la Société, voulant en augmenter le nombre et constituer une vraie galerie de portraits, décida « qu'à l'avenir on placerait dans la salle des séances les portraits lithographiés et publiés des membres de la Société. »

La question revient sur le tapis le 19 décembre 1902 et, sur la proposition du Secrétaire général, il est convenu que « des portraits des anciens membres de la Société pourront compléter la série des portraits qui ornent la salle des séances. »

Malheureusement, ces résolutions n'aboutissent pas, et les portraits restent en nombre infime.

Il nous a semblé que les progrès de la photographie nous faisaient un devoir de reproduire et de multiplier les por-

traits de ceux de nos collègues qui avaient marqué leur passage dans notre Académie.

Ce fut un des premiers soucis de notre charge de Secrétaire général.

C'est ainsi que nous avons reconstitué la série de portraits de tous nos présidents et secrétaires généraux, de la plupart de nos vice-présidents, secrétaires particuliers, trésoriers, ainsi que ceux des membres marquants qui ne firent pas partie du bureau.

Cette collection pourrait être plus complète : il y a des vides, qu'à notre grand regret, nous n'avons pu combler. Au lendemain de la célébration de notre Centenaire, il nous a semblé bon de publier l'inventaire de nos portraits, avec l'espoir que nos successeurs les garderont avec un soin jaloux et se feront un pieux devoir de l'augmenter de ceux des membres marquants de leur génération.

L'Académie d'Orléans forme une famille intellectuelle qui se doit de garder le souvenir de ses membres les plus distingués et de livrer leurs traits à la génération suivante. C'est nous honorer nous-mêmes que d'honorer ceux qui ont jeté quelque éclat sur notre Compagnie.

Les portraits, au nombre de 53, sont encadrés d'une baguette de bois doré ; ils répondent à deux modèles différents : le grand modèle, 386 × 295 ; le petit modèle, 320 × 250.

Il est regrettable qu'ils n'aient pas tous la même dimension : le cadre qui doit servir de modèle, et qui est d'ailleurs très généralement adopté, est le premier. Je me permets de demander à mes successeurs de s'en tenir à ce modèle et de ne pas tolérer des cadres fantaisistes afin de maintenir l'uniformité.

Nous avons collé derrière les portraits la notice biographique de chaque membre.

Plusieurs de ces portraits nous ont été donnés, à titre gracieux, par les familles des membres décédés ; qu'elles veuillent bien recevoir ici la nouvelle expression de notre reconnaissance.

**LISTE DES PORTRAITS
EXPOSÉS DANS LA SALLE DES SÉANCES**

Présidents

1. D' LANOIX.....	1809-1813
2. F. DU GAIGNEAU.....	1815
3. Comte DE CHOISEUL-DAILLECOURT.....	1818
4. DE LA PLACE DE MONTEVRAI.....	1819-1842
5. D' RANQUE.....	1842-1849
6. LAISNÉ DE SAINTE-MARIE.....	1849-1875
7. BAGUENAUT DE VIÉVILLE.....	1875-1883
8. Eug. BIMBENET.....	1883-1892
9. A. PAULMIER.....	1892-1901

La Société n'acceptant dans sa galerie de tableaux que les portraits de ses membres décédés, nous pouvons dire que les portraits de nos présidents sont au complet.

Vice-Présidents

1. Comte Jules DE TRISTAN..	1810-1813.	1819-1826
2. JOLLOIS.....		1827-1830
3. LECOMTE.....		1849-1864
4. Abbé DESNOYERS.....		1892-1897
5. Edouard PELLETIER.....		1897-1900

Nous ne possédons que 5 portraits de vice-présidents sur 19 que nous devrions posséder pour avoir la collection complète ; mais, comme plusieurs vice-présidents sont devenus présidents et que les portraits de ces derniers sont au complet, en réalité il ne nous manque que trois portraits : ceux du docteur Fouré, Lemolt-Phalarg, Gaulthier.

Secrétaires Généraux

1. D ^r LATOUR fils.....	1809-1813
2. D ^r JALLON.....	1815-1821

3. D ^r PELLETIER-SAUTELET.....	1821-1870
4. LOISELEUR.....	1870-1900
5. GUERRIER.....	1900-1901
6. D ^r ARQUÉ.....	1901-1906

Cette collection est au complet.

Secrétaires Particuliers

1. D ^r CHARPIGNON.....	1870-1880
2. Emile DAVOUST.....	1880-1891

Nous comptons seize secrétaires particuliers, dont trois vivants. Plusieurs ont occupé, dans la suite, des postes plus élevés dans le bureau, et leur portrait est placé dans la série de la charge principale. De fait, nous manquent les portraits de MM. Aug. de Saint-Hilaire, Fougeron, Benoist-Latour, Lacave, Desportes, Lemolt-Phalary.

Trésoriers

1. Achille DE MOROGUES.....	1853-1868
2. NOUEL-LECOMTE.....	1868-1878
3. D ^r PATAY.....	1878-1894

La Société a compté 12 trésoriers. Manquent les portraits du docteur Payen, Guyot aîné, Gay-Miron, Lauzeral, Aubin.

Bibliothécaires

La charge de bibliothécaire n'a été créée qu'en 1867. Il n'est donc point étonnant que, sur nos quatre bibliothécaires, un seul soit décédé : c'est le premier en date, l'abbé Desnoyers, dont le portrait se voit à son rang parmi ceux des vice-présidents.

**Portraits de Membres Titulaires
n'ayant pas fait partie du Bureau**

1. D' LATOUR père.....	1809
2. BIGOT DE MOROGUES.....	1809
3. DE CHAMPVALLINS.....	1809
4. A.-G.-P. DE BIZEMONT.....	1809
5. DE LOCKART.....	1810
6. LE BRUN.....	1818
7. SEVIN-MAREAU.....	1823
8. JACOB.....	1825
9. VERGNAUD-ROMAGNESI.....	1825
10. F. DE LAAGE DE MEUX.....	1827
11. PENSÉE.....	1828
12. A. DE BUZONNIÈRES.....	1834
13. PERROT.....	1840
14. DE PIBRAC.....	1842
15. CHOUPPE.....	1855
16. F. DUPUIS.....	1855
17. DE LANGALERIE.....	1857
18. COLLIN.....	1859
19. MAZURE.....	1862
20. SAINJON.....	1862
21. Eudoxe MARCILLE.....	1872
22. ARNOUX.....	1872
23. D' CHIPAULT.....	1876
24. LOUIS JARRY.....	1877
25. DUSSEY.....	1877
26. DOMET.....	1889
27. H. HUAU.....	1892
28. Ch. MICHAU.....	1904

NOTE

SUR LE

MUSÉE DE L'ARMÉE ET L'HOTEL DES INVALIDES

En suite de la communication à la Société
des Statuts de la SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE DE L'ARMÉE
et de l'ouvrage du général NIOX : L'HOTEL DES INVALIDES

PAR M. LE COLONEL MALLETERRE

Membre de la Section des Lettres

Séance du 15 octobre 1909

En offrant à la Société, de la part du général Niox, directeur du Musée de l'Armée et commandant l'établissement national des Invalides, les statuts de la Société des Amis du Musée de l'Armée et l'opuscule qu'il vient de publier sur l'hôtel des Invalides, je regarde comme un devoir, à la fois très doux et très patriotique, d'attirer la bienveillante attention de la Société sur l'œuvre remarquable qui se poursuit actuellement à l'ombre du grand dôme des Invalides. Œuvre militaire et populaire au premier chef ! Il suffit, pour s'en rendre compte, d'entrer un dimanche, par la grande grille de l'Esplanade ou par la porte de la place Vauban, et de se mêler à la foule qui y circule à partir de midi.

Foule des dimanches parisiens, composée de petits bourgeois, d'employés de toutes catégories, de commerçants, d'ouvriers, de soldats, de pas mal d'étrangers

aussi ! Tout ce monde grouillant, en familles, par bandes, femmes, enfants et bonnes, jeunes et vieux, qui badaudent dans ce Paris merveilleux où l'on apprend tout par la vue, le bien comme le mal, le passé comme le présent, où toute notre histoire se déroule sur les bords de cette Seine majestueuse qui reflète les vieux et nouveaux palais, les dômes et les tours, sous le même soleil qui éclaira cent générations, toutes marquées de vaillance et de belle humeur !

Ils sont des milliers, qui passent ainsi le dimanche et le jeudi, dans les galeries, entre le Dôme et la cour d'honneur. Tous les Parisiens, tous les Français, tous les étrangers vont d'instinct au *Dôme* doré, mausolée sans pareil, recouvrant le tombeau de l'homme le plus prodigieux qui ait jamais paru ! Tous connaissent ou ont connu ces vieux invalides, glorieux débris de nos guerres, réchauffant leurs membres mutilés et endoloris, sous le costume légendaire, dans ce large espace où pas un rayon de soleil ne se perd !

Mais un attrait nouveau excite aujourd'hui et multiplie les visiteurs. Du tombeau, qui est la première station, obligatoire et consacrée, la foule n'a que quelques pas à faire pour entrer dans les salles qui entourent la cour d'honneur et où sont installées les collections du Musée de l'Armée.

Le Musée de l'Armée est d'origine récente. Il date à peine de quinze ans. Formé par le général Vanson, sous le nom de *Musée historique*, avec l'aide d'un groupement d'amateurs militaires, la *Sabretache*, installé petitement d'abord dans un des anciens grands réfectoires des Invalides, il s'est accru peu à peu. Mais il n'a pris sa forme définitive et son aspect actuel qu'après la fusion du vieux *Musée d'artillerie* et du Musée histo-

rique, sous la dénomination actuelle de Musée de l'Armée.

Le général Niox, l'ancien et distingué professeur de géographie de l'Ecole supérieure de guerre, fut chargé, comme commandant de la Place de Paris, de préparer cette organisation, et il en prit définitivement la direction, ainsi que le commandement de l'hôtel des Invalides, en 1905, lorsqu'il fut atteint par la limite d'âge. Personne n'était mieux qualifié que lui pour donner à ce Musée nouveau le caractère à la fois artistique et historique qu'il comportait, dans le cadre grandiose qui lui était réservé.

La cour d'honneur des Invalides, avec ses doubles galeries superposées et la statue de Napoléon dominant le fronton de la chapelle, est le centre du Musée de l'Armée dont les salles se répartissent tout autour, du rez-de-chaussée jusqu'aux mansardes si curieusement festonnées d'admirables lucarnes. Et dans ces vieux réfectoires, décorés des fresques des grands peintres militaires du xvii^e siècle, qui ont abrité les dernières années et les humeurs gauloises de milliers d'invalides, sont disposés, avec la plus sûre méthode historique, respectueuse des moindres souvenirs, les reliques des guerres de l'ancienne Monarchie, de la République, de l'Empire et du xix^e siècle, les tableaux, les statues, les bustes, les costumes, les armures, tout ce qui rappelle la vie héroïque de notre France ! Et la foule en sent bien le prix, et toute l'âme populaire s'émeut devant les vieux drapeaux, haillons glorieux qui gardent dans leurs plis lacérés et troués l'âme épique de nos armées, devant les drapeaux décorés, les trophées enlevés à l'ennemi, et par-dessus tout devant les souvenirs personnels de l'empereur Napoléon, tous groupés dans

une même salle : la redingote grise, le chapeau de la campagne de France, l'habit de Marengo, la selle de parade, le lit de campagne, la table du lieutenant Bonaparte ! etc.

Mais, non content de rendre le Musée de l'Armée plus compréhensible et plus attrayant pour la masse, le général Niox a voulu en faire un foyer où s'entreten-drait la flamme patriotique, une école où se donnerait, par les témoins du passé, la leçon du présent, où se confirmerait la confiance dans l'avenir ! Il lui était facile d'y faire amener les soldats parisiens, et des promenades-conférences furent organisées dans les différents régiments de la capitale. Sous la conduite des officiers et des sous-officiers, les soldats viennent, à certains jours réservés pour eux, parcourir les salles et aspirer l'héroïsme des ancêtres ! Ce mouvement a été suivi par un certain nombre d'instituteurs de Paris qui y amènent leurs jeunes écoliers. Le général aurait souhaité que de toute la France on puisse venir au Musée, que les officiers et les instituteurs du moins y soient appelés, pour en éprouver l'émouvante et durable impression. Il a eu alors l'heureuse inspiration de fonder une *Société des Amis du Musée de l'Armée*, analogue à ces Sociétés déjà existantes, qui groupent les Amis du Musée du Louvre, du Palais de Versailles, de l'Ecole polytechnique, etc., et forment comme une garde d'honneur et de dévouement autour de ces gloires nationales et contribuent à les conserver et à les enrichir.

Les Amis du Musée de l'Armée ! Mais ils sont des centaines de mille, anonymes, obscurs, fidèles à revenir. Le tout est de les atteindre pour la propagande ! C'est une affaire de temps ! Le succès a confirmé l'idée du général et déjà un groupe très important s'est constitué

à Paris et s'est grossi de nombreux adhérents de province. Tous les mois, des conférences ont lieu dans le Musée de l'Armée et sont suivies d'une visite détaillée des salles correspondantes. Un bulletin rend compte de ces conférences et tient les Amis du Musée au courant de ce qui s'y passe d'intéressant. La plupart des journaux parisiens insèrent les communications du Musée de l'Armée.

Incessamment, sous cette direction éclairée et constante, l'œuvre se transforme, s'embellit et s'enrichit ! Ce sont de nouvelles salles qui s'ouvrent, le Musée de l'artillerie qui s'élargit et va offrir à l'émerveillement des yeux et du sens artistique d'admirables spécimens de ciselure et de fabrication d'armes du Moyen-âge et de la Renaissance. C'est la *tombe de Napoléon à Sainte-Hélène*, reconstituée avec un soin pieux, tout auprès du tombeau connu, dans une chapelle latérale de la grande chapelle !

Ce fut un étonnement, dans ces premières semaines de 1910, d'apprendre que la tombe de Napoléon n'était pas restée à Sainte-Hélène, mais que les dalles de granit, qui recouvraient le cercueil dans le caveau ouvert par les Anglais, avaient été enlevées et transportées en même temps que la dépouille glorieuse de l'empereur, sur la frégate la *Belle-Poule*, en 1842. Ces dalles étaient restées déposées et inventoriées dans l'arsenal de Cherbourg, où le général Niox les a retrouvées, sans que le moindre doute puisse s'élever sur leur authenticité. Et ainsi les visiteurs peuvent s'incliner, en sortant de la grande crypte triomphale sous le dôme, devant le simple et émouvant mausolée qui, pendant 21 ans, dans la Vallée des Gêraniums de l'île tristement immortalisée, scella le repos de celui qui avait tant troublé le monde.
« *Ici gît..... point de nom !.....* »

L'hôtel des Invalides est donc devenu, en même temps que le tombeau de l'empereur, le reliquaire de notre histoire militaire et nationale. Les Guides, qui savent l'attrait extraordinaire qu'il excite, lui consacrent des notes détaillées. Mais, si on en connaît bien maintenant les nouveaux aménagements et les richesses qui y sont exposées, combien peu, même parmi les Parisiens, savent la touchante et glorieuse histoire de cet édifice colossal, de ces pierres magnifiques, témoins vieux de plus de deux siècles ; de cette sorte de vaste cité militaire, entourée de ses fossés et de ses remparts, isolée pour ainsi dire de la grande ville, mais prenant part à ses fêtes et à ses émotions par le grondement de ses vieux canons inoffensifs et par le triomphe des héros nationaux que le deuil public y accompagne en de solennelles funérailles !

Il n'y aura bientôt plus d'invalides aux Invalides ! Les derniers qui restent disparaîtront bientôt avec la suppression des crédits ; mais, à défaut de ces reliques vivantes que l'hôtel conservait souvent jusqu'aux plus extrêmes limites de la vieillesse, il reste du moins le souvenir de l'institution dans le nom, à jamais ineffaçable, et dans le spectacle du palais.

Fondé par Louis XIV au milieu de la pompe grandiose de cette époque que nous rappellent les sculptures et les tableaux, tous d'accord dans l'apothéose du grand roi, l'hôtel des Invalides n'a pas seulement abrité, conformément à l'édit de 1674, des milliers d'invalides, mais il a été, pendant deux siècles, le foyer militaire de la France, où se conservait la tradition héroïque, où princes, généraux et vieux soldats aimaient à se rencontrer et à exalter les vertus guerrières. Tel il apparaît aujourd'hui, non seulement avec le tombeau de Napo-

l'éon et le Musée de l'Armée, qui en sont les pièces principales, mais dans cette concentration du commandement de l'armée de Paris, sous l'égide du Roi fondateur et de l'Empereur, qui, plus heureux que Louis XIV, y dort son dernier sommeil.

C'est à ce glorieux hôtel que le général-directeur du Musée de l'Armée a consacré le premier des livres qu'il a l'intention de publier, sur les souvenirs dont il a la garde et le soin. Dans une brochure restreinte, l'histoire de l'hôtel est exposée avec sobriété et élégance. De nombreuses illustrations embellissent et expliquent le texte. C'est plus qu'un guide, c'est un livre de piété nationale ! Il apprendra à tous des faits oubliés ou inconnus, il excitera, nous l'espérons, des lecteurs à venir contempler de près, non seulement les collections du Musée de l'Armée, mais l'hôtel des Invalides lui-même, avec la respectueuse émotion due à tous les souvenirs qui vibrent dans l'air de son enceinte !

CONFERENCE

DE

M. LEFEVRE-PONTALIS

EN LA

SALLE DE L'INSTITUT

Le 13 décembre 1909

Le lundi 13 décembre 1909, la Société a fait donner, dans la salle de l'Institut, une conférence (1), par M. Lefèvre-Pontalis, professeur à l'Ecole des chartes, directeur de la Société française d'Archéologie, sur l'Architecture monastique du XII^e au XV^e siècle.

Cette conférence, présidée par M. le général Ferré, commandant le 5^e corps d'armée, membre d'honneur de la Société, a présenté, pour la première fois, cette particularité d'être donnée sous les auspices et de notre Société et de la Société Archéologique et Historique de l'Orléanais.

Le conférencier fut présenté par M. Basseville, président de la Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans, et remercié par M. Léon Dumuys, président de la Société Archéologique et Historique de l'Orléanais.

Nous donnons les discours des deux présidents :

DISCOURS DE M. BASSEVILLE

Président de la Société
Membre de la Section des Lettres

MESDAMES, MESSIEURS,

Pour la quatrième fois, la Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans, toujours

(1) On trouvera tous les détails concernant cette conférence dans le carton n° 37 (1909), des Archives.

fidèle au but qu'elle poursuit d'aider à la vulgarisation de la science et de la faire aimer de tous, vient à nouveau vous offrir une conférence; mais, cette fois, elle n'a pas voulu être seule et a cru devoir associer à sa perseverante initiative sa sœur cadette, la Société archéologique et historique de l'Orléanais. Cette union fraternelle des deux Sociétés savantes d'Orléans s'imposait d'ailleurs forcément, notre distingué conférencier étant membre correspondant de la dernière et le sujet qu'il doit traiter rentrant dans le pur domaine de l'archéologie.

M. le Préfet devait présider notre séance de ce soir, une indisposition, que nous aimons à croire passagère, l'a empêché de se rendre à notre désir; nous prions son représentant de lui transmettre l'expression sincère des regrets que nous cause son absence parmi nous.

Mon général, vous avez bien voulu accepter l'invitation un peu tardive de suppléer M. le Préfet; nous vous sommes reconnaissants de votre bienveillance à notre égard, à laquelle, d'ailleurs, vous nous avez accoutumés, et nous vous en remercions de tout cœur.

Comme président de la Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts, m'incombait naturellement la mission, bien douce et bien facile d'ailleurs à remplir, de vous présenter le conférencier et de vous dire ce qu'il est.

M. Lefèvre-Pontalis est tout d'abord l'arrière-petit-neveu de Soufflot, l'habile architecte du Panthéon; mais ce qui nous intéresse davantage, il est le petit-neveu de l'ingénieur et antiquaire Jollois, qui fit un assez long séjour dans notre ville, fut l'un des membres les plus distingués de notre Société et à qui l'on doit une *Histoire de Jeanne d'Arc*, un livre sur les *Antiquités du départe-*

ment du Loiret, une *Histoire du siège mémorable d'Orléans* et plusieurs autres ouvrages relatifs à notre province et qui sont justement estimés des savants et des archéologues.

Fidèle continuateur des nobles et studieuses traditions de sa famille, M. Lefèvre-Pontalis a lui-même publié de nombreux et savants travaux d'archéologie parmi lesquels on peut citer plus particulièrement son grand ouvrage sur les *Eglises du Soissonnais, bâties aux XI^e et XII^e siècles* ; son *Histoire de la cathédrale de Noyon*, ses *Etudes sur l'architecture gothique en Champagne*, sur *l'Etat primitif de la façade de la cathédrale de Chartres* ; son travail, en collaboration avec notre érudit compatriote M. Eugène Jarry, sur la *Cathédrale romane d'Orléans*.

M. Lefèvre-Pontalis est directeur de la Société française d'archéologie, société fondée en 1834, par l'illustre de Caumont, de regrettée mémoire, et dont le but principal et éminemment patriotique est de contribuer, par les moyens qu'il est possible de mettre en œuvre et plus particulièrement par des congrès tenus annuellement dans les plus importantes villes, à la restauration intelligente et surtout à la conservation des monuments d'architecture ancienne qui couvrent la France et en constituent une des richesses les plus précieuses et les plus enviées.

Sous les auspices de cette Société est éditée chaque année une publication, appelée *Bulletin monumental*, dont M. Lefèvre-Pontalis est le directeur et qui renferme sur nos antiquités nationales et sur les monuments du moyen âge des études variées du plus haut intérêt.

J'oubliais de vous dire que M. Lefèvre-Pontalis enseigne la science archéologique à l'Ecole des chartes.

Tels sont les titres qui ont recommandé M. Lefèvre-Pontalis à notre choix, persuadés que vous ne nous désapprouverez pas quand vous l'aurez entendu.

Le sujet que va traiter notre éminent conférencier a pour titre : « De l'architecture monastique du ^{xii}^e au ^{xvi}^e siècle »; n'est-ce pas là un sujet bien digne de fixer notre attention ? Je n'essaierai pas de vous le prouver, je n'en ai ni le temps, ni surtout la compétence; je me contenterai de vous rappeler — ce que tout le monde sait aussi bien que moi — que c'est pendant cette période qui précéda la Renaissance que furent édifiées ces magnifiques cathédrales qui font encore notre admiration, ces superbes abbayes dont beaucoup déjà, hélas ! ont disparu sous le marteau des démolisseurs et dont les autres, abandonnées de leurs hôtes, sont peut-être menacées de subir le même sort dans un avenir prochain, s'il ne s'élève pas de hardis et puissants défenseurs, comme M. Lefèvre-Pontalis, pour les signaler à l'attention publique et les sauver de la ruine.

Nous croyons donc, sans être téméraires, que tout concourt à rendre intéressante notre séance de ce soir et nous pouvons concevoir la légitime espérance qu'elle n'aura pas auprès de vous moins de succès que celles qui l'ont précédée.

DISCOURS DE M. L. DUMUYS

Président de la Société Archéologique et Historique de l'Orléanais

MONSIEUR,

Mes fonctions de Président de la Société archéologique et historique de l'Orléanais me valent, ce soir, le privilège de vous remercier au nom de tous les amis de l'art et du passé, groupés dans cette salle, pour entendre la belle et savante conférence que vous venez d'y donner.

Nous nous souviendrons longtemps de cette soirée aussi instructive qu'agréable, dont l'éclat a été rehaussé par une série de tableaux présentés avec goût et méthode, pour le plaisir des yeux et de l'intelligence.

En voyant apparaître tour à tour ces chefs-d'œuvre de l'architecture monastique médiévale inspirés par le génie d'artistes incomparables bien souvent inconnus, je rapprochais malgré moi le prodige que vous veniez d'accomplir de celui que tenta vainement Mahomet.

Le prophète, nous dit l'histoire, somma, certain jour, la montagne de venir à lui, mais celle-ci demeura sourde (et pour cause !) à ses ordres ; Mahomet dut racheter son insuccès par ces astucieuses paroles : « *Puisque tu ne veux pas venir à moi, eh bien ! j'irai vers toi !* »

Plus heureux que l'auteur du Coran, vous avez appelé à vous les grandioses monuments du passé et voici qu'à votre ordre, des quatre coins de la vieille Europe, cloîtres variés, nefs, porches, clochers, cuisines monumentales, salles capitulaires, lavabos, dortoirs, chauffoirs, etc., sont apparus à nos yeux.

Pour nous, Monsieur, vous avez détaillé, comparé, reconstitué ces merveilles ; enfin, de votre savante étude vous avez su déduire les plus intéressantes conclusions.

Grâce à votre dévouement, à votre érudition, nous

venons de jouir, sans la moindre fatigue, d'un admirable spectacle et nous tirerons de cette étude architecturale un réel profit.

Soyez donc remercié de vos efforts, cher maître, et vous aussi, Messieurs *les projecteurs*, dont le rôle effacé, mais important, a si largement contribué à la réussite de cette conférence.

« Joignant l'utile à l'agréable », selon le conseil du poète latin, vous avez su fixer, ce soir encore, l'attention de vos auditeurs. Initiés et profanes, vieux et jeunes ont été charmés et instruits. En leur nom, en celui des Sociétés qui ont fait appel à votre concours, je vous dis : Merci et... *au revoir !*

La vue des trésors artistiques que vous avez étalés sous nos yeux, le charme de votre savante parole nous laissent au cœur le désir de vous suivre de nouveau, quelque jour, à travers les autres domaines dépendant du fief archéologique dont vous êtes, par droit de conquête scientifique, « le très haut, très puissant et légitime seigneur ».



RAPPORT
DE LA COMMISSION D'AGRICULTURE
Au sujet de l'attribution du
PRIX DE MOROGUES
EN 1908

PAR M. R. DE TRISTAN

Membre de la Section d'Agriculture

Séance du 5 février 1909

MESSIEURS,

Votre Société avait à décerner en 1908 le prix de Morogues qui, d'après la volonté même du testateur, doit être attribué à celui qui aura le plus contribué au progrès de l'agriculture dans le département du Loiret.

Deux candidats seulement se sont présentés à ce concours : M. Marchand, cultivateur à la Cotte, commune de Saint-Benoît-sur-Loire, et M. Quèvre, cultivateur à Vaupy, commune de Bonny-sur-Loire.

La commission, composée de M. Angot, président de la section d'Agriculture; de MM. le commandant de la Loge, Callier et R. de Tristan, membres de cette section, a visité ces exploitations le 10 juillet dernier.

Grâce à l'automobile mise à la disposition de la commission par votre Société, les trajets d'Orléans à Saint-Benoît-sur-Loire, puis de Saint-Benoît-sur-Loire à Bonny-sur-Loire furent rapidement franchis, ce qui permit à la commission de visiter sérieusement ces deux fermes.

Avant d'entrer dans les détails, je dois vous dire que la commission s'est trouvée en présence de deux exploi-

tations absolument différentes, tant au point de vue du mode de culture employé que du but à atteindre.

L'une est exploitée par un homme intelligent, actif, entreprenant, peut-être trop même, qui fait plutôt de l'industrie agricole que de la culture proprement dite.

Dans l'autre, nous trouvons un cultivateur sérieux, travaillant consciencieusement les terres qui lui sont confiées, les cultivant selon le vieux principe, en bon père de famille, les ménageant et sortant presque à regret des habitudes anciennes.

L'une est plutôt un champ d'expérience pour engrais chimiques, l'autre une ferme d'élevage, avec toutes les cultures s'y rapportant.

Chez M. Marchand, pas de bestiaux ou à peu près, du moins pendant une partie de l'année. De même qu'il loue à des prix souvent très élevés des terres abandonnées et en tire un bon parti, de même il achète des bestiaux souvent en mauvais état, les engraisse avec les produits de sa ferme et les revend ensuite. Au printemps, tous les bestiaux sont vendus et tout le personnel de la ferme est employé dans les champs à préparer la prochaine récolte.

Chez M. Quèvre, au contraire, un bétail nombreux et varié : juments poulinières, vaches, veaux, moutons, porcs, volailles, etc., etc. Dans l'une, c'est la petite culture, sans assolement régulier; dans l'autre, la grande culture, avec assolement quaternal; dans l'une, la culture intensive; dans l'autre, la culture ordinaire.

La Cotte. — La commission se transporte d'abord à la ferme de la Cotte, exploitée par M. Marchand.

Cette ferme a une contenance totale de quarante-quatre hectares quarante-quatre ares, comprenant un certain nombre de parcelles, dont quelques-unes sont

assez éloignées de la ferme. Ces quarante-quatre hectares se décomposent ainsi : trente-cinq hectares quarante-cinq ares de terres labourables ; un hectare quatre-vingt-sept ares de prairies naturelles ; sept hectares douze ares de prairies temporaires.

L'assolement n'est pas bien déterminé et paraît être un mélange d'assolement triennal et d'assolement quaternal.

Nous trouvons : 1° 20 *hectares de céréales* ainsi répartis : 15 hectares de blé, 2 hect. 25 d'avoine d'hiver ; 2 hect. 75 d'avoine de printemps.

2° 14 *hect. 28 de légumes* dont 9 hectares de pommes de terre, 2 hect. 50 de betteraves, 1 hect. 18 de carottes, 1 hect. 60 de choux-raves et navets.

3° 2 *hect. 50 de fourrages verts* dont 0 hect. 50 de maïs, 1 hect. 50 de trèfle incarnat, 0 hect. 50 de vesce d'hiver.

Le cheptel comprend six bonnes juments et deux poulains de l'année ; neuf vaches, au moment de la visite de la commission ; quatre porcs à l'engrais ; quatre-vingts moutons, seulement pendant une partie de l'année.

Le poulailler n'existe pas. Quelques poules seulement, quelques lapins, un rucher.

Comme ensemble, ce cheptel n'a rien de remarquable. La vacherie laisse même un peu à désirer.

M. Marchand cultive cette ferme depuis le 1^{er} novembre 1895, aidé de ses trois enfants, un fils et deux filles, et de quatre autres domestiques.

Les terres, généralement siliceuses, argileuses dans certains endroits, ont un sous-sol imperméable, ce qui oblige à faire lesensemencements de printemps très tardivement. Lorsque de grandes pluies surviennent,

l'eau remonte dans certaines pièces de terre et envahit les récoltes.

M. Marchand emploie les engrais chimiques en grande quantité. Il fait faire assez régulièrement l'analyse de ses terres. Pour les grains, il emploie du superphosphate, du chlorure de potassium et du nitrate de soude.

Pour les légumes : 100 kilos de superphosphate, 200 kilos de chlorure de potassium, 100 kilos de sulfate d'ammoniaque, 200 kilos de nitrate de soude et 20 à 25.000 kilos de fumier à l'hectare.

En 1907, il a employé dans sa ferme pour 4.568 francs d'engrais chimiques et, du 1^{er} janvier 1908 au mois de juillet de la même année, il en a déjà employé pour 3.235 francs.

Par ces procédés, M. Marchand obtint, en 1907, 37 hect. 50 de blé à l'hectare; 32 hectolitres de colza; 25 hectolitres de seigle; 52 hectolitres d'avoine; 16.400 kilos de pommes de terre et 50.000 kilos de carottes rouges. En feuilletant les livres de M. Marchand, nous trouvons une année où les pommes de terre ont rapporté 28.000 kilos à l'hectare, les carottes 80.000 kilos, l'avoine 87 hectolitres.

Ces rendements sont considérables et sont évidemment dus à l'emploi des engrais en grande quantité.

Tout ce qui n'est pas consommé dans la ferme, c'est-à-dire la plus grande partie des récoltes, tant en fourrages qu'en pailles, légumes, est vendu.

Les récoltes sont propres et bien tenues. Elles ont un bel aspect et la couleur des feuilles dénote de suite la présence de l'azote à haute dose et des engrais chimiques. Il est certain que, pour l'œil le moins exercé, il y a une différence considérable entre l'aspect des cultures de la Cotte et celui des cultures avoisinantes.

L'attirail de la ferme est très complet. On y trouve des moissonneuses-lieuses, faucheuses, râteau à cheval, semoir, scarificateur, bascule à bestiaux, hermes articulées, charrues brabant, etc., etc. et en communauté une batteuse et un trieur.

Par contre, tout ce qui concerne la basse-cour est peu intéressant. La laiterie, très simple et assez primitive, ne fournit que ce qui est nécessaire à la maison. Tout le laitage est transformé en fromages.

La comptabilité de M. Marchand est fort bien tenue, bien mieux qu'elle ne l'est généralement dans les fermes : il est vrai que nous sommes plutôt dans l'industrie et qu'une bonne comptabilité est absolument nécessaire. Nous y trouvons un livre journal, un grand livre, un livre budget, un livre achat, un livre vente : un livre pour les dépenses et les produits de chaque pièce de terre : un livre pour les comptes des domestiques et ouvriers, un livre de marchés et conventions et, enfin, un livre d'inventaire.

En résumé, l'exploitation de M. Marchand est intéressante par les résultats obtenus, mais les procédés employés n'offrent-ils pas quelques dangers ? Peuvent-ils être cités comme exemple aux autres cultivateurs ? Ce sont les questions que la commission s'est posées. Si l'on ne considère que les rendements obtenus, c'est très beau, pour le présent, mais faut-il s'en tenir à cela ? Ne faut-il pas aussi envisager l'avenir de la terre ? Que se passera-t-il le jour où les terres ne recevront plus la même quantité d'engrais, où elles ne seront plus cultivées de la même façon ? Ne pourra-t-on pas dire de ces procédés ce que l'on a dit de l'emploi de la chaux dans certaines régions : « la chaux enrichit le père et ruine le fils » ?

L'emploi des engrais chimiques à haute dose, s'il donne des rendements superbes, est toujours onéreux et nécessite, pour le fermier, des avances importantes. L'analyse des terres doit être faite fréquemment, sans quoi on risque de prendre à la terre plus qu'on ne lui donne, ou de changer les proportions de chaque élément et en arriver fatalement à l'épuisement.

Tant que la ferme de la Cotte sera cultivée de cette façon, on peut espérer y obtenir les mêmes résultats: mais que, pour une raison quelconque, on vienne à changer le mode de culture, que celui qui l'exploitera dans l'avenir ne puisse pas y apporter les mêmes quantités d'engrais, les récoltes seront ou pourront être à peu près nulles. En un mot, c'est une terre qui produit, mais qui ne s'améliore pas.

Ainsi que le disait l'un des membres de la commission, si M. Georges Ville était encore de ce monde, il serait évidemment très satisfait de l'application que M. Marchand fait de ses méthodes et des résultats qu'il obtient, mais le cultivateur, soucieux de sa terre et pour le présent et pour l'avenir, serait un peu effrayé.

La commission pense qu'il serait plus salubre pour l'avenir de la terre d'employer plus de fumier et de ne prendre les engrais chimiques que comme complément, les rendements seraient évidemment inférieurs à ce qu'ils sont, mais l'avenir de la terre ne serait pas compromis.

Enfin, une dernière critique. On regrette, dans une ferme où les récoltes sont si belles, de voir certaines choses complètement sacrifiées. On aimerait à y voir un beau troupeau, de belles volailles, une laiterie bien aménagée et munie d'instruments perfectionnés, en un mot un bel ensemble que la ferme de la Cotte ne possède pas.

On doit néanmoins féliciter M. Marchand de son travail et souhaiter que, s'inspirant des exploitations qui existent dans certaines régions, sa ferme devienne une ferme modèle dans laquelle les cultivateurs trouveront, tant au point de vue de la culture qu'au point de vue de l'élevage, les conseils et les enseignements dont ils ont toujours besoin.

Vaupy. — La ferme de Vaupy, exploitée par M. Quèvre, a une contenance de 131 hectares 50 ares, qui se décomposent ainsi : céréales, 65 hectares ; légumes, 6 hectares ; prairies naturelles, 14 hectares 50 ares ; prairies temporaires, 8 hectares ; fourrages verts, 1 hectare 50 ares.

L'assolement est quaternal; nous trouvons 28 hectares de blé; 1 hectare de seigle; 4 hectares d'orge; 32 hectares d'avoine; 3 hect. 50 de betteraves; 1 hect. 50 de pommes de terre; 1 hect. 01 de maïs, haricots, etc.

Le cheptel de cette ferme est assez considérable et comprend notamment : 8 juments poulinières d'un bon modèle; 2 poulains de 2 ans; 3 poulains de l'année; 1 cheval.

La vacherie contient 17 vaches mères, 12 génisses de 2 ans, 12 veaux de 1 an, 12 veaux de l'année, 3 veaux à l'engrais, 2 taureaux, soit un total de 58 bêtes à cornes.

La bergerie contient 124 brebis, 2 béliers, 9 agneaux.

La porcherie, 3 porcs.

La basse-cour, 70 poules, 335 poulets, 80 canards, 80 dindons, 40 lapins.

La vacherie est entièrement composée de bêtes de race nivernaise, dont quelques-unes sont malheureusement un peu défectueuses, surtout dans le lot de bêtes de 2 ans. Il y aurait lieu de l'améliorer par l'apport de nouveau sang.

Les bâtiments de la ferme sont spacieux et bien tenus ; les fumiers sont bien entassés dans la cour ; les instruments placés en ordre sous les hangars.

M. Quèvre dirige cette exploitation depuis 14 ans, aidé de son fils, de sa belle-fille et cinq domestiques.

La commission trouve à Vaupy des terres toutes différentes de celles de la ferme de la Cotte : ce n'est plus le Val de Loire, mais presque le Nivernais, dont on aperçoit les coteaux à quelque distance de la ferme. Une partie de la ferme se trouve d'ailleurs dans le département de la Nièvre.

Les terres sont généralement bonnes, bien qu'au dire du fermier elles soient bien ingrates dans certains endroits. Ce sont des terres fortes, bien assainies et drainées. M. Quèvre en a marné 45 arpents $\frac{1}{2}$.

Contrairement à ce que fait M. Marchand, M. Quèvre emploie surtout du fumier qu'il a en grande quantité et n'ajoute qu'un complément d'engrais chimiques qui paraît être insuffisant. Néanmoins, il semble satisfait des résultats qu'il obtient. Au moment de la visite de la commission, les récoltes offraient un bel aspect, mais bien différent cependant de celui qu'elle avait constaté à la ferme de la Cotte. M. Quèvre n'emploie chaque année que 75 à 90 sacs de superphosphate 13/15 : il aurait sans doute avantage à en employer un peu plus.

La ferme est bien montée en instruments agricoles, charrues Dombasle, herses articulées, rouleaux en fonte, bascule à bestiaux, trieurs, concasseurs, etc., etc.

M. Quèvre cultive surtout en vue de l'élevage. Chaque année, il élève 12 veaux, ce qui réduit considérablement les produits de la laiterie. Il peut néanmoins vendre 25 à 30 livres de beurre par semaine et environ 1,200 fromages par an, en dehors de ce qui est consommé dans la ferme.

La laiterie est propre et bien tenue, quoique un peu primitive ; mais elle forme, avec la basse-cour, un ensemble qui est tout à la louange de la fermière.

La comptabilité est assez rudimentaire, mais elle existe.

Tous les fourrages artificiels, environ 110,000 kilos par an, et les foins naturels, 40,000 kilos environ, sont consommés dans la ferme.

La ferme de Vaupy est assez complète et, par suite, intéressante à visiter ; malheureusement, quelques branches sont un peu défectueuses et il y aurait quelques améliorations à y apporter. Ce n'est pas encore le Nivernais, ce n'est presque plus le Loiret. Se ressent-elle de cette situation ? Ce ne sont plus les bestiaux que l'on trouve dans les fermes du Val de la Loire et ce ne sont pas encore les belles bêtes du Nivernais.

Comme je le disais au début de ce rapport, la ferme de Vaupy est sérieusement et consciencieusement administrée, mais M. Quèvre, tout en conservant les vieux principes qui sont toujours bons, devrait être un peu plus audacieux et ne pas hésiter à leur adjoindre quelques principes nouveaux.

Quelles conclusions tirer de ces deux visites ?

Votre section, ne pouvant établir de parallèle entre les deux candidats et tenant à remplir exactement les conditions imposées par M. de Morogues, a dû rechercher s'ils avaient, comme l'indique le testament, contribué aux progrès de l'agriculture. Ni l'un ni l'autre n'ayant rempli cette condition, elle a jugé qu'il n'y avait pas lieu de décerner le prix de Morogues dans sa totalité.

Elle vous propose de donner, à titre d'encouragement, un objet d'art à M. Marchand et une médaille d'or à M. Quèvre.

EXERCICE 1908

Rapport du Trésorier lu dans la séance du 15 janvier 1909

MESSIEURS,

Dans notre rapport sur l'exercice 1907, nous signalions le mode d'éclairage défectueux de notre salle des séances et nous exprimions l'espoir d'arriver à le transformer avantageusement dans le cours de l'année 1908.

Grâce aux habiles démarches de notre Secrétaire général, cette transformation a pu se réaliser sans trop de frais pour notre caisse : la Ville, propriétaire de l'immeuble que nous occupons, a consenti à se charger de faire établir la prise de courant nécessaire pour notre éclairage électrique et nous n'avons eu à payer que l'achat et l'installation des appareils qui, d'ailleurs, restent notre propriété particulière.

D'autres dépenses importantes ont été faites également en 1908, pour renouveler la décoration de notre grande salle ; mais, comme votre trésorier n'a rien eu à déboursier de ce fait, il n'y a pas lieu d'y insister et je ne les signale ici que pour prendre date en quelque sorte, parce qu'il peut être utile plus tard de savoir que c'est pendant le présent exercice que ces améliorations ont été obtenues (1).

Voici maintenant le détail de notre situation financière au 31 décembre 1908 :

(1) Sur la demande de M. le docteur Fauchon, secrétaire général de la Société, **la ville** nous a ouvert un crédit de 150 francs pour la peinture des boiseries, le renouvellement du papier et le blanchissage du plafond.

De son côté, **le Conseil général**, à l'occasion du centenaire de la Société, a voté une subvention supplémentaire de 300 francs pour renouveler le drap qui recouvre nos tables et confectionner nos rideaux de fenêtres.

§ 1^{er}

Caisse des legs

1^o Legs de Morogues :

Avoir au 1 ^{er} janvier 1908.....	331 f. 70
Intérêts de l'année.....	81 90
Total.....	413 f. 60

A déduire :

Frais de déplacement et affiches.....	125 »
Reste au 31 décembre.....	288 f. 60

2^o Legs Perrot :

Avoir au 1 ^{er} janvier.....	77 f. 60
Intérêts.....	86 30
Total au 31 décembre.....	163 f. 90

3^o Legs Davoust :

Avoir au 1 ^{er} janvier.....	203 f. 64
Intérêts.....	140 10
Total au 31 décembre.....	343 f. 74

Résumé de l'avoir :

Legs de Morogues.....	288 f. 60
Legs Perrot.....	163 90
Legs Davoust.....	343 74
Ensemble.....	796 f. 24

Cette somme est garantie par notre dépôt à la Caisse d'épargne.

Les fonds disponibles pour le prix de Morogues étant de peu d'importance, il a été décidé qu'on se bornerait à décerner cette année une médaille en argent ou en vermeil.

	<i>Report</i>	3.124 f. 45
Jetons distribués. { 4 A. } ci.....	370 B. }	567 »
Droit de garde.....		4 10
Pour balance.....		1.336 62
	Total.....	<u>5.035 f. 17</u>

La balance de ce compte nous accuse un avoir de 1,336 fr. 62 qui se décompose de la manière suivante :

Réserve de jetons. { 138 A. } ci.....	19 B. }	442 f. 50
Avoir à la Caisse d'épargne.....		858 02
Reliquat à la Société générale.....		30 15
Chez le trésorier.....		5 95
	Total.....	<u>1.336 f. 62</u>

Remarquons ici que les 442 fr. 50 qui représentent la valeur de notre réserve de jetons constituent un avoir précieux pour le service de nos séances, mais non un capital disponible ; quant aux 858 fr. 02 déposés à la Caisse d'épargne, ils doivent être diminués de la somme due à la Caisse des legs, soit 796 fr. 24 ; il en résulte que, même en comprenant les reliquats qui se trouvent à la Société générale et chez le trésorier, notre réserve effective est tout à fait insignifiante ; nous devons agir avec beaucoup de prudence dans le prochain exercice et nous borner à n'engager que les dépenses strictement urgentes.

Le nombre de jetons distribués en séance a été de 370 en 1908, au lieu de 421 en 1907.

Le bureau, ayant pris connaissance des comptes précédents, propose de fixer à 25 francs la cotisation des membres titulaires pour l'année 1909.

Orléans, le 15 janvier 1909.

G. LALBALETTIER,
Trésorier.



PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

ANNÉE 1909

SECRÉTAIRE PARTICULIER : M. l'abbé IAUCH.

Séance du vendredi 15 janvier 1909

PRÉSIDENCE DE M. BASSEVILLE, PRÉSIDENT

Présents : MM. Basseville, du Roscoat, Fauchon, Iauch, Lalbalettrier, Guillaume, Marmasse, Geffrier, d'Illiers, Albert Didier, Maxime Didier, Guillon, Cagnieul, Berton, Huard, Courgeon, Baillet, de Tristan, Denizet, Banchereau, Callier.
— Total : 21 membres.

Lettres
de
remerciements.
Démissions.

MM. de Vilmorin, Lagny, Tabart remercient la Société de leur élection comme membres correspondants.

M. le Président annonce la démission de M. Maurice des Francs, de la section d'Agriculture, nommé sur sa demande membre correspondant ; de M. d'Arlon, de la section d'Agriculture ; du docteur Le Page-Viger, de la section de Médecine.

Election
de M. l'abbé
Basseville.

M. l'abbé Basseville, vicaire de Saint-Paterne, est élu membre correspondant.

Rapport verbal
de
M. Paul Berton
sur le travail
de M. l'abbé
Saget.

M. Berton, au nom de la section des Lettres, propose l'insertion dans les *Mémoires* du travail de M. l'abbé Saget sur Louis XI, tout en faisant sur cette intéressante étude quelques aimables critiques de détails. Il s'agit en particulier, certaines dates étant controversées, de savoir si Marguerite

d'Ecosse a baisé en bouche « Alain Chartier endormi » : ce que nie M. l'abbé Saget, ce qu'affirme M. Berton. Quoi qu'il en soit, et sous bénéfice de correction s'il y a lieu, l'insertion dans les *Mémoires* est votée.

M. le Trésorier expose les comptes de l'année 1908 et le budget de 1909 ; les comptes de 1908 sont adoptés. Relativement au budget de 1909, il est voté, pour l'année 1909, à l'occasion du centenaire, une gratification de 200 francs au concierge de la Société. Les comptes sont ainsi apurés et des félicitations votées au Trésorier.

La séance est levée à 9 h. 30.

Séance du vendredi 29 janvier 1909

PRÉSIDENCE DE M. BASSEVILLE, PRÉSIDENT

Présents : MM. Basseville, du Roscoat, Fauchon, Lalbalettrier, Iauch, Marmasse, Coville, Touche, d'Illiers, Dumuys, Guillon, Courgeon, de la Loge, de Tristan, Maxime Didier, Denizet, Banchereau, Rocher, Angot. — Total : 19 membres.

M. l'abbé Basseville, vicaire de Saint-Paterne, remercie de son admission comme membre correspondant.

M. Jean de Champvallins pose sa candidature comme membre correspondant. Il est présenté par MM. de la Loge, Basseville, l'abbé Maillard.

M. le Président prononce quelques paroles émues de regret sur la mort de M. le comte de Croze-Lemercier, ancien membre titulaire, membre correspondant de la Société.

Décès
de
M. de Croze-
Lemercier.

La vacance du siège occupé par M. le docteur Le Page-Viger est déclarée par la section de Médecine.

A la suite d'une nouvelle discussion, ou plutôt d'un nouvel exposé d'opinions et de documents, le « baiser d'Alain Chartier », que quelques-uns prétendent légendaire, semble de plus en plus entrer dans le domaine historique.

M. Lalbalettrier donne lecture d'une notice sur notre confrère décédé, M. Charles Michau ; cette notice sera insérée dans les *Mémoires*.

Notice
de
M. Lalbalettrier
sur
M. Ch. Michau.

M. Fauchon fait passer sous les yeux des membres de la Société trois diplômes de maîtres-chirurgiens d'Orléans et le sceau de Nicolas de Hoëre, doyen de Saint-Aignan.

La séance est levée à 9 h. 15.

Séance du vendredi 5 février 1900

PRÉSIDENCE DE M. BASSEVILLE, PRÉSIDENT

Présents : MM. Basseville, du Roscoat, Fauchon, Lalbalettrier, Jauch, Garsonnin, Coville, d'Illiers, de Kerviler, Perrin, Dumuys, Cagnieul, Huard, Courgeon, Baillet, de la Loge, Banchereau, de Larnage, de Tristan, Guillaume, Angot, Maxime Didier, Touche, Maillard, Geffrier, Rousseau. — Total : 26 membres.

M. Cochinal, pharmacien, pose sa candidature au siège vacant de M. le docteur Le Page-Viger, démissionnaire.

M. le Président offre, au nom de la Société, des félicitations à M. Albert Didier, conservateur du Musée de peinture, nommé officier d'Académie, et à M. le vicomte de Larnage qui a reçu la médaille d'or de la Société d'agriculture pour ses travaux sur le gemmage des pins.

M. Jean de Champvallins est élu membre correspondant.

M. René Michau, ingénieur-agronome, fils de notre regretté confrère, pose sa candidature au titre de membre correspondant.

Deux vacances sont déclarées dans la section d'Agriculture.

M. de Tristan donne lecture du rapport de la section d'Agriculture sur les candidats du prix de Morogues. Ces candidats sont au nombre de deux. La Commission, jugeant que les deux candidats, si méritants qu'ils soient, ne sont ni l'un ni l'autre dignes de recevoir la totalité du prix en question, propose d'offrir une médaille d'or de 100 francs environ à M. Quèvre, de la ferme de Vaupy, commune de Bonny-sur-Loire, et un objet d'art d'environ 50 francs à M. Marchand,

Election
de M. Jean
de Champvallins.

Lauréats du prix
de Morogues.

de la ferme de la Cotte, commune de Saint-Benoît-sur-Loire. Après observations de MM. Cagnieul, de Larnage, Angot, de Tristan, les conclusions de la Commission sont adoptées par la Société.

M. Dumuys présente à la Société une représentation de Jeanne d'Arc placée, par l'éditeur Berger-Levrault, en frontispice de l'étude du général Dragomiroff ; c'est une reproduction de la Jeanne d'Arc de M. d'Epinay. M. Dumuys en fait remarquer l'heureuse inspiration.

La séance est levée à 9 h. 15.

Séance du vendredi 19 février 1909

PRÉSIDENCE DE M. BASSEVILLE, PRÉSIDENT

Présents : MM. Basseville, du Roscoat, Fauchon, Iauch, Guillaume, Marmasse, Coville, Geffrier, Rocher, Vacher, Garsonnin, Maillard, Dumuys, Guillon, Cagnieul, Banchereau, de la Loge, Callier, Max. Didier, Denizet, Angot. Total : 21 membres.

M. Jean de Champvallins adresse des remerciements pour son élection au titre de membre correspondant.

M. de Bengy de Puyvallée donne sa démission de membre titulaire pour cause de santé ; il est nommé de droit membre correspondant.

Démission
de M. A. de
Puyvallée.

M. Maximilien d'Allaines pose sa candidature au titre de membre titulaire dans la section d'Agriculture.

M. René Michau est élu membre correspondant.

Élection
de M. René
Michau.

La section de Médecine présente la candidature de M. Cochinal.

M. Guillon lit son travail sur *Le zéro de l'échelle de la Loire à Orléans.*

« Le Zéro
de l'échelle
de la Loire. »
par
M. Guillon.

La séance est levée à 9 h. 30.

Séance du vendredi 5 mars 1909

PRÉSIDENCE DE M. DU ROSCOAT, VICE-PRÉSIDENT

Présents : MM. du Roscoat, Fauchon, Lalbalettrier, Guillaume, Touche, Marmasse, Pilate, Vacher, Geffrier, Garsonnin, Dessaux, Dumuys, Banchereau, Berton, de la Loge, Denizet, Callier, Angot, Coville, Iauch. — Présents : 20 membres.

L'élection de M. Cochinal est remise à quinzaine, avec vote par correspondance, après un premier vote qui réunit 19 voix contre un bulletin blanc, un membre ayant quitté la salle.

Communication
de M. l'abbé
Saget.

M. l'abbé Saget fait une communication orale sur des parchemins d'Antiphonaire, du xv^e siècle, et sur une collection de clefs romaines, gallo-romaines et de l'époque de Henri II.

Communication
de M. le Dr
Garsonnin.

M. Garsonnin signale que M. Blanchard, professeur à l'Académie de Médecine, entreprend la publication d'un *Corpus* d'inscriptions intéressant la médecine et demande si quelqu'un a connaissance de l'épitaphe signalée, mais non retrouvée, du docteur orléanais Etienne Nubert, mort en 1614 et inhumé dans la chapelle Saint-Samson : cette épitaphe a ou avait ce caractère particulièrement intéressant d'être quadrilingue.

M. Garsonnin signale également une image populaire « Adieux du duc de Malbrouck (*sic*) à son épouse », publiée à Orléans, chez Perdoux, probablement vers 1780 ; jusqu'ici, il n'était connu que trois images publiées chez Perdoux.

Communication
de M. Léon
Dumuys.

M. Dumuys fait une communication orale sur les monuments orléanais de Jeanne d'Arc.

La séance est levée à 9 h. 30.

Séance du vendredi 19 mars 1909

PRÉSIDENCE DE M. BASSEVILLE, PRÉSIDENT

Présents : MM. Basseville, Fauchon, Lalbalettrier, Banchereau, de la Loge, Rimbert, Max. Didier, Marmasse, Garsonnin, Iauch, Rousseau, Huard, Berton, Baillet, Angot, du Roscoat, Dumuys, Cagnieul, Denizet, Coville, Geffrier, Bourdaloue, Perrin, Rocher, Touche, Renardier. — Total : 26 membres.

M. Eugène Jarry offre à la Société une brochure sur la maison de Jeanne d'Arc, brochure intitulée : *Une relique nationale*.

Hommage
à la Société
d'*Une relique
nationale*,
par M. Eug.
Jarry.

M. le comte A. de Mathan, M. Pierre Fougeron posent leur candidature comme membres titulaires.

MM. Bouvier, professeur au Lycée, Louis Desbois, artiste peintre, posent leur candidature comme membres correspondants.

La section d'Agriculture présente les candidatures de M. d'Allaines au siège de M. d'Arlon, de M. le comte de Mathan au siège de M. de Bengy de Puyvallée, de M. Pierre Fougeron au siège de M. Maurice des Francs.

La section des Lettres déclare la vacance du siège de M. Michau.

M. Cochinal, pharmacien de l'Hôtel-Dieu, est élu membre titulaire. 13 membres ont voté par correspondance : MM. Barranger, Guillon, Guillaume, Charoy, Pilate, Vacher, le docteur Baillet, Sainjon, Thévenin, Charpentier, Renardier, Marmasse, Fauconnier.

Élection
de
M. Cochinal.

M. le Secrétaire général lit une pièce de vers de M. l'abbé Barbier, membre correspondant.

M. Dumuys fait passer sous les yeux des membres de la Société, d'abord des cartes postales représentant les divers monuments élevés à Orléans en l'honneur de Jeanne d'Arc, puis une « bombarde à main » trouvée dans la Loire et provenant probablement du siège de 1429.

La séance est levée à 9 h. 5.

Séance du vendredi 2 avril 1909

PRÉSIDENCE DE M. BASSEVILLE, PRÉSIDENT

Présents : MM. Basseville, du Roscoat, Fauchon, Lalbalettrier, Iauch, Guillaume, Callier, Denizet, Banchereau, Rimbert, de Tristan, de la Loge, Bourdaloue, Courgeon, Berton, Cagnieu, Dumuys, Dessaux, Perrin, Maillard, Rousseau, Papelier, Garsonnin, Rocher, Coville, Marmasse, Touche, Baillet. — Total : 28 membres.

Dons
à la Société.

La famille de M. Charles Michau fait hommage à la Société du portrait de notre regretté confrère ; M. Louis Nicolas, d'un crayon gouaché dont il est l'auteur. Des remerciements sont votés à la famille de M. Michau et à M. L. Nicolas.

M. le lieutenant-colonel Malleterre, sous-chef d'état-major du 5^e corps, professeur à l'Ecole libre des sciences politiques, pose sa candidature au siège de M. Michau.

Plaque
de marbre
des donateurs.

La Société a fait poser, dans la salle de ses séances, une plaque de marbre blanc, sur laquelle sont et seront inscrits les noms de ceux qui ont ou feront une donation en faveur de la Société.

Élections
de
MM. de Mathan,
Pierre Fougeron,
Max. d'Allaines.

M. de Mathan, M. Pierre Fougeron, M. Maximilien d'Allaines sont élus membres titulaires.

Élections
de
MM. Bouvier,
L. Desbois.
Le Centenaire
de la Société.

MM. Bouvier et Louis Desbois sont élus membres correspondants.

Le Bureau propose que la célébration du Centenaire de la Société ait lieu le 18 mai, qu'à la séance solennelle soient invités les femmes des sociétaires, les membres de la Société Archéologique et de l'Académie de Sainte-Croix, les bureaux du Conseil municipal et du Conseil général, les membres d'honneur de droit ; la séance solennelle sera célébrée dans le local de la Société et sera suivie d'un lunch. Il est décidé qu'à cette réunion seront également invités les bureaux des Sociétés savantes de l'Orléanais. Chacun des membres de la Société souscrira une somme de 6 francs, pour solder les frais de cette célébration. Un banquet par souscription aura lieu dans la soirée.

Après un rapport verbal de M. le docteur Marmasse, la Société vote l'insertion dans les *Mémoires* du travail de M. le chanoine Cochard, sur *Les blessés du siège de 1429*.

La séance est levée à 9 h. 30.

Séance du vendredi 30 avril 1909

PRÉSIDENCE DE M. BASSEVILLE, PRÉSIDENT

Présents : MM. Basseville, du Roscoat, Fauchon, Lalbalettrier, Iauch, Garsonnin, Marmasse, Touche, Cochinal, Gefrier, Thévenin, Maillard, Perrin, Dessaux, Albert Didier, Courgeon, de Tristan, Denizet, Banchereau, Callier, Guillaume, Coville. — Total : 22 membres.

M. Charles Bencit, directeur de la manufacture des tabacs, pose sa candidature comme membre correspondant

M. le Maire d'Orléans invite M. le Président et les membres du Bureau à prendre place dans le « Cortège commémoratif » du 8 mai.

MM. de Mathan, P. Fougeron, M. d'Allaines, Bouvier, L. Desbois envoient des lettres de remerciements à l'occasion de leur élection.

Lettres
de
remerciements.

M. le Président lit l'éloge de nos deux collègues décédés : MM. Guillon et Sainjon.

Éloge funèbre
de MM. Guillon
et Sainjon.

La section des Lettres présente la candidature de M. le lieutenant-colonel Malletterre.

La prochaine séance aura lieu le lundi 10 mai, en raison de la fête de Jeanne d'Arc.

La séance est levée à 8 h. 50.

Séance du lundi 10 mai 1909

PRÉSIDENCE DE M. BASSEVILLE, PRÉSIDENT

Présents : MM. Basseville, du Roscoat, Fauchon, Lalbalettrier, d'Illiers, Guillaume, Rocher, Marmasse, Coville, Garsonnin, Perrin, Thévenin, Papelier, Maillard, Dumuys, Berton, Callier, de Tristan, Denizet, Banchereau, Angot, Touche, Cochinal, de la Loge, d'Allaines, Dessaux, de Mathan, Maxime Didier, Albert Didier, Fougeron, Jauch, Bourdaloue.
— Total : 32 membres.

Élections
de MM. le
lieutenant-
colonel
Malleterre
et
Charles Benoît.

M. le Président souhaite la bienvenue aux nouveaux membres : MM. de Mathan, d'Allaines et Fougeron.

M. le lieutenant-colonel Malleterre est nommé membre de la Société, au siège de M. Charles Michau, dans la section des Lettres.

M. Charles Benoît, directeur de la manufacture des tabacs, est élu membre correspondant.

Le chevalier
de Planoeck,
par
M. Destenay.

M. le Secrétaire général lit : *Une figure d'autrefois, le Chevalier de Planoeck*, par M. Destenay, membre correspondant.

La séance est levée à 9 h. 20.

Pour le Secrétaire particulier,

G. D'ILLIERS.

Mardi 18 mai 1909

LE CENTENAIRE DE LA SOCIÉTÉ

La séance solennelle pour la célébration du Centenaire de la Société a eu lieu le mardi 18 mai 1909, à 3 heures de l'après-midi, dans la salle des séances.

Après le *Discours* de M. Basseville, président, M. le Secrétaire général lit une pièce de vers de M. l'abbé Barbier, curé de Beaugency, intitulée : *Adieu, vers écrits sur un album* ; puis M. le docteur Courgeon donne lecture d'une étude qui a pour titre : *Deux pages autographes de Scribe, trouvées dans une collection orléanaise*.

La séance est levée à 3 h. 45.

Séance du vendredi 21 mai 1909

PRÉSIDENCE DE M. BASSEVILLE, PRÉSIDENT

Présents : MM. Basseville, Fauchon, Marmasse, Garsonnin, Iauch, Cochinal, Guillaume, Coville, Dumuys, Courgeon, Baillet, Denizet, d'Allaines, Berton, Albert Didier, Maillard, Angot, Lalbalettrier, Fougeron, Cagnieul. — Total : 20 membres.

M. Emile Huet fait hommage à la Société d'un exemplaire de son ouvrage : *Jeanne d'Arc et la Musique* (Deuxième édition).

M. le lieutenant-colonel Malletterre remercie de son élection la Société.

M. Doret, professeur de quatrième au Lycée, pose sa candidature comme membre correspondant.

M. le Secrétaire général lit une pièce de vers de M. Sullian-Collin, membre correspondant : *La Mer de Bretagne*. Ces vers sont remis à la section des Lettres.

M. Baillet lit une étude sur *Les Capucins de Saint-Jean-le-Blanc*. Cette étude est renvoyée à la section des Lettres.

La séance est levée à 9 heures.

Poésie
de M. Sullian
Collin.

« Les Capucins
de Saint Jean-
le-Blanc, » par
M. Aug. Baillet.

Séance du vendredi 4 juin 1909

PRÉSIDENCE DE M. BASSEVILLE, PRÉSIDENT

Présents : MM. Basseville, Fauchon, Lalbalettrier, Iauch, Guillaume, Marmasse, Garsonnin, Rousseau, Dessaux, Thévenin, Coville, A. Didier, Cagnieul, Huard, Malletterre, Courgeon, de la Loge, Pilate, Angot, Fougeron, Denizet, de Mathan, Maillard, Touche. — Total : 24 membres.

Démission
de M. Drioux.

M. l'avocat général Drioux, appelé à Paris par ses nouvelles fonctions, donne sa démission de membre titulaire.

MM. les docteurs Baillet, Fauchon, Baranger présentent la candidature, comme membre correspondant, de M. Lucien Chancerel, inspecteur adjoint des Eaux et Forêts, docteur en droit, en médecine, ès sciences ; MM. de la Loge, de Mathan, d'Allaines, celle de M. le comte Jean de Saint-Pol.

Après un rapport verbal de M. le docteur Courgeon et un rapport écrit de M. Cagnieul, les travaux, lus récemment, de M. Sullian-Collin et de M. Auguste Baillet seront, selon le vote de la Société, insérés dans les *Mémoires* ; il en sera de même pour le rapport de M. Cagnieul.

Élection
de M. Doret.

M. Doret, professeur au Lycée, est élu membre correspondant.

« *Lorris
en Gâtinais.* »
par M. l'abbé
Bernois, membre
correspondant.

M. le Secrétaire général lit quelques pages du travail de M. l'abbé Bernois sur *Lorris-en-Gâtinais* ; puis le chapitre second du travail de M. Destenay sur *Le Chevalier de Planoeck*. L'étude de M. l'abbé Bernois est renvoyée à la section des Lettres.

M. le lieutenant-colonel Malletterre prend la parole et remercie, en termes très gracieux, la Société qui l'a admis au nombre de ses membres titulaires.

La séance est levée à 9 h. $\frac{1}{2}$.

Séance du vendredi 18 juin 1909

PRÉSIDENCE DE M. BASSEVILLE, PRÉSIDENT

Présents : MM. Basseville, Fauchon, Lalbalettrier, Jauch, Dumuys, Garsonnin, Guillaume, Denizet, de Mathan, Albert Didier, de la Loge, Perrin, Banchereau, Huard, Cagnieul, Angot, Thévenin, Maillard, Pilate, Maxime Didier, Cochinal, Touche, Courgeon. — Total : 23 membres.

M. Banchereau fait hommage à la Société d'une brochure sur une *Excursion à la forêt de Marchenoir*.

M. le Président annonce la mort de M. Saint-Yves Ménard, membre d'honneur, et fait l'éloge du défunt.

La section des Lettres déclare vacant le siège de M. Drioux.

MM. Chancerel et Jean de Saint-Pol sont élus membres correspondants.

M. le Trésorier donne l'état des comptes de la fête du Centenaire ; le petit excédent en recettes contribuera à payer les frais d'un tirage à part du récit de la fête.

M. Dumuys et M. l'abbé Maillard font une communication sur un morceau de fulgurite formé sous l'influence de la foudre, à Saint-Péravy-la-Colombe, pendant un récent orage ; une analyse complémentaire de ce fragment sera faite par les soins de la section des Sciences.

M. le Secrétaire général continue la lecture du travail de M. Destenay.

La séance est levée à 9 h. 35.

Décès du
Dr Saint-Yves-
Ménard.

Élections
de
MM. Chancerel
et Jean de
Saint-Pol.

Comptes
des fêtes
du Centenaire.

Séance du vendredi 2 juillet 1909

PRÉSIDENCE DE M. BASSEVILLE, PRÉSIDENT

Présents : MM. Basseville, Fauchon, Marmasse, Guillaume, Thévenin, Dessaux, Rousseau, Huard, Courgeon, Baillet, de

la Loge, de Tristan, de Mathan, Banchereau, Angot, Maxime Didier. — Total : 16 membres.

M. Banchereau fait hommage à la Société d'une brochure sur *Les Jetons de présence de la Société*.

Remerciements
de
MM. Chancerel
et Jean de
Saint-Pol.

M. le Président fait part à la Société des remerciements de MM. Chancerel et Jean de Saint-Pol.

MM. Basseville, Fauchon et Callier présentent, comme membre correspondant, M. Loiseau, avocat.

M. le Secrétaire général termine la lecture du travail de M. Destenay.

M. de Tristan demande qu'il soit fait un rapport sur le cyclone de Saint-Cyr.

La séance est levée à 9 heures.

Pour le Secrétaire particulier,
Maxime DIDIER.

Séance du vendredi 16 juillet 1909

PRÉSIDENCE DE M. BASSEVILLE, PRÉSIDENT

Présents : MM. Basseville, Fauchon, Garsonnin, Rousseau, Maillard, Cagnieul, Angot, Huard, Malleterre, A. Didier, Baillet, Touche, Coville, Cochinat. — Total : 14 membres.

M. le docteur Fauchon, secrétaire général, fait l'analyse des publications reçues par la Société.

Rapport
de M. l'abbé
Maillard
sur le travail
de M. Guillon.

M. l'abbé Maillard présente un rapport sur un travail du regretté M. Guillon, sur *Le zéro de l'échelle de la Loire, à Orléans, et l'abaissement de l'étiage*. Ce travail, laissé inachevé par M. Guillon, a été très heureusement mis au point par M. Rousseau. A l'unanimité, l'impression de ce travail est votée.

Don
de M. le colonel
Malleterre.

M. le Président, au nom de la Société, adresse ses remerciements à M. le lieutenant-colonel Malleterre, qui a fait don de ses ouvrages à la Société.

M. le Président donne lecture de son rapport sur *La monographie de Lorrès et de ses environs*, par M. l'abbé Bernois, et met en lumière toute l'importance de ce beau travail.

Rapport
de
M. Basseville
sur le travail
de M. l'abbé
Bernois

L'impression du rapport de M. Basseville est votée à l'unanimité.

La séance est levée à 9 heures.

Pour le Secrétaire particulier,

A. CAGNIEUL.

Séance du vendredi 1^{er} octobre 1909

PRÉSIDENCE DE M. HUARD, DOYEN D'ÂGE

Présents : MM. Huard, Fauchon, Lalbalettrier, Marmasse, Cochinal, Perrin, Courgeon, Cagnieul, Guillaume, Dr Coville ; l'abbé Saget et Bouvier, membres correspondants. — Total : 12 membres.

M. le docteur Fauchon, secrétaire général, fait l'analyse des ouvrages reçus.

La Société vote des remerciements à M. le Directeur de la Médecine internationale pour le don d'un tirage à part du portrait d'Antoine Petit.

Don
d'un portrait
d'Antoine Petit.

M. le Président souhaite la bienvenue à M. Bouvier, membre correspondant.

La Société n'étant pas en nombre, l'élection d'un membre correspondant est renvoyée à la prochaine séance.

La Société autorise M. Fauchon, secrétaire général, à publier diverses notes dans la deuxième partie du *Bulletin*.

M. Eck (Théophile), conservateur des musées de Saint-Quentin, présenté par MM. Basseville, Fauchon et Lalbalettrier, posé sa candidature au titre de membre correspondant.

M. l'abbé Saget donne lecture d'un mémoire intitulé : *Eloge de Dunois*.

La séance est levée à 9 h. 1/2.

Pour le Secrétaire particulier,

A. CAGNIEUL.

Séance du vendredi 15 octobre 1909

PRÉSIDENCE DE M. BASSEVILLE, PRÉSIDENT

Présents : MM. Basseville, du Roscoat, Fauchon, Iauch, Lalbalettrier, Marmasse, Coville, Banchereau, Callier, Courgeon, Malleterre, Albert Didier, Perrin, Touche, Cochinal ; Saget, membre correspondant, et Bouvier, membre correspondant. — Total : 15 membres.

M. Gabriel Loiseau, avocat, est élu membre correspondant.

MM. Marmasse, Fauchon, Basseville présentent la candidature, comme membre correspondant, de M. Paul-Elie Fougerson.

M. l'abbé Saget continue la lecture de son travail : *Eloge de Dunois*.

M. le lieutenant-colonel Malleterre annonce qu'une copie de la bannière de Jeanne d'Arc, telle qu'elle existe à notre Musée historique, a été déposée au Musée de l'Armée, par ses soins et par ceux de M. le général Niox. M. Malleterre en profite pour faire ressortir l'intérêt historique du Musée de l'Armée et annonce la fondation d'une Société des « Amis du Musée de l'Armée ».

M. Malleterre donnera une note concernant le Musée de l'Armée.

La séance est levée à 9 h. 1/4.

Séance du vendredi 5 novembre 1909

PRÉSIDENCE DE M. BASSEVILLE, PRÉSIDENT

Présents : MM. Basseville, du Roscoat, Fauchon, Iauch, Lalbalettrier, Guillaume, Marmasse, Coville, Geffrier, Luizy, Rousseau, Dessaux, Courgeon, Malleterre, Baillet, Touche,

Élection
de M. Gabriel
Loiseau,
membre
correspondant.

Communication
orale
de M. le colonel
Malleterre
sur le Musée
de l'Armée.
aux invalides.

Cagnieul ; Saget et Bouvier, membres correspondants. — Total : 19 membres.

M. André Chadourne, publiciste à Brive, fait hommage à la Société d'un poème sur *Jeanne d'Arc*. La Société remercie M. Chadourne.

Hommage
de
M. Chadourne.

MM. Albert et Maxime Didier, docteur Fauchon présentent la candidature, comme membre correspondant, de M. Maurice Alaret-Taillefer, propriétaire à la Touche (Donnery).

M. le Président propose que, le lundi 13 décembre, une conférence sur l'architecture gothique dans les cathédrales de France soit donnée, sous le patronage de nos deux sociétés orléanaises, par M. Lefèvre-Pontalès. La proposition est bien accueillie ; la réalisation en sera encore étudiée.

Projet
de
conférence.

M. Théophile Eck est élu membre correspondant. MM. le docteur Rocher, Paul Charpentier, Fauconnier, Rimbert ont voté par correspondance.

Élection
de M. Eck,
membre
correspondant.

M. l'abbé Saget termine la lecture de son Mémoire : *Eloge de Dunois*. Le travail de M. Saget est renvoyé à la section des Lettres.

Éloge
de Dunois,
par M. l'abbé
Saget.

M. Bouvier, membre correspondant, commence la lecture d'une étude sur *Mirabeau*, d'après des lettres inédites du grand orateur et de plusieurs membres de sa famille, lettres qui se trouvent à la Bibliothèque d'Orléans.

« Les Mirabeau »
par
M. Bouvier.

M. le lieutenant-colonel Malleterre offre à la Société, de la part de M. le général Niox, le volume que celui-ci vient de publier sur *L'Hôtel des Invalides*, et donne lecture de la préface de ce volume. Des remerciements sont adressés à M. le général Niox.

Hommage
du
général Niox.

La séance est levée à 9 h. 35.

Séance du vendredi 19 novembre 1909

PRÉSIDENCE DE M. BASSEVILLE, PRÉSIDENT

Présents : MM. Basseville, du Roscoat, Fauchon, Iauch, Lalbalettrier, Malleterre, Coville, Garsonnin, Maillard, Thé-

venin, Rousseau, Albert Didier, Maxime Didier, Dumuys, Cagnieul, Huard, Courgeon, Banchereau, Callier, Marmasse, Angot, Luizy, Geffrier ; L. Desbois et Bouvier, membres correspondants.

M. Eck remercie de son admission comme membre correspondant.

MM. du Roscoat, Denizet, Dumuys présentent la candidature, comme membre correspondant, de M. Paul Hazard, président de la Société de Géographie du Cher, au Gilloy (Neuvy-en-Sullias).

MM. Alaret-Taillefer et Paul Fougeron sont élus membres correspondants. MM. Pilate, Charoy, Cochinal, de la Loge, Rimbert, Pierre Fougeron, Charpentier, Aug. Baillet, soit 8 membres, ont voté par correspondance.

La conférence de M. Lefèvre-Pontalis aura lieu à l'Institut, le 13 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, sur « l'Architecture monastique du XII^e au XVI^e siècle ».

M. le Secrétaire général donne lecture d'un travail de M. Huard.

M. Bouvier continue la lecture de son étude sur *Mirabeau* ; cette étude est renvoyée à la section des Lettres.

M. le lieutenant-colonel Malleterre présente quelques observations sur une question actuelle : l'introduction des « apaches » ou condamnés de droit commun dans l'armée française.

La séance est levée à 9 h. 55.

Séance du vendredi 3 décembre 1909

PRÉSIDENCE DE M. BASSEVILLE, PRÉSIDENT

Présents : MM. Basseville, du Roscoat, Fauchon, Lalballettrier, Jauch, Guillaume, Banchereau, Callier, Denizet, Albert Didier, Maxime Didier, Cagnieul, Courgeon, Huard, Dumuys, Perrin, de Kerviler, Dessaux, Rousseau, Papelier, Thévenin, Garsonnin, Touche, Coville, Geffrier ; M. Bouvier, membre correspondant. — Total : 25 membres.

Élections
de MM.
Alaret-Taillefer
et
Paul-Elie
Fougeron,
membres
correspondants.

Conférence
Lefèvre-Pontalis

« Les Apaches
dans l'armée. »
par M. le colonel
Malleterre.

MM. Alaret-Taillefer et Paul Fougeron remercient de leur admission comme membres correspondants.

M. Paul Hazard est élu membre correspondant.

Élection
de M. Paul
Hazard.

M. le Président signale le décès et fait l'éloge de M. Maurice le Comte du Colombier, ancien élève de l'Ecole polytechnique, membre correspondant de la Société et auteur d'une étude parue dans nos *Mémoires*.

Décès
de M. Maurice
le Comte
du Colombier.

M. Papelier, au nom de la section des Sciences, déclare la vacance du siège de M. Sainjon ; M. Basseville, au nom de la section des Lettres, déclare la vacance des sièges de MM. Guillon et Drioux.

M. le docteur Courgeon fait un rapport sur le travail de M. Destenay : *Le Cheralier de Planoeck*. Vu le caractère de roman qu'a ce travail, la Société ne peut, à son grand regret, lui donner place dans ses *Mémoires*, et tient à le déposer dans ses Archives.

Rapport
sur le travail
de M. Destenay.

M. le Secrétaire général commence la lecture d'un travail de M. l'abbé Bernois, curé de Jouy-le-Pothier, membre correspondant, sur *L'Abbaye de Saint-Euverte d'Orléans*.

La séance est levée après une communication de M. Dumuys sur une porte Renaissance intéressante surtout par ses ferrures ; il est 9 h. 1/4.

Séance du vendredi 17 décembre 1909

PRÉSIDENCE DE M. BASSEVILLE, PRÉSIDENT

Présents : MM. Basseville, du Roscoat, Fauchon, Lalbalettrier, Iauch, Guillaume, Rocher, Marmasse, Touche, Coville, Maillard, Perrin, Dessaux, de Kerviler, Dumuys, Courgeon, Huard, Cagnieul, Berton, Baillet, de Tristan, Pierre Fougeron, de la Loge, Denizet, Maxime Didier. — Total : 25 membres.

M. Paul Hazard remercie la Société qui l'a élu membre correspondant.

Remerciements.

MM. Jacques Soyer et Rochoux d'Aubert posent leur candidature aux sièges vacants de MM. Guillon et Drioux ; M. Louis Desbois pose sa candidature au siège vacant de M. Sainjon.

L'amiral Caillard
élu membre
d'honneur.

M. l'amiral Caillard est élu membre d'honneur de la Société.

M. le Président, au nom de la Société, félicite M. le docteur Rocher, récemment promu chevalier de la Légion d'honneur.

Insertion dans
nos Mémoires
des travaux
de MM. l'abbé
Saget
et Bouvier,
membres
correspondants.

Après rapports de M. Cagnieul, au nom de la section des Lettres, la Société vote l'insertion dans ses *Mémoires* du travail de M. Saget sur Dunois, et du travail de M. Bouvier sur Mirabeau ; le rapport de M. Cagnieul sur le travail de M. Saget sera également imprimé.

Don
de M. Berton.

M. le conseiller Berton offre à la Bibliothèque de la Société un volume qui lui appartient : « Le Commerce et le Gouvernement considérés relativement l'un à l'autre, par M. l'abbé de Condillac, de l'Académie française et membre de la Société royale d'agriculture d'Orléans » (1776). M. le Président remercie M. le conseiller Berton.

M. Dumuys fait une communication orale sur des pièces de monnaie et des sceaux récemment trouvés dans la Loire, spécialement un sceau de Breteuil.

La séance est levée à 9 h. 20.



TABLE DU TOME NEUVIÈME

DE LA V^e SÉRIE DES PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ

	Pages.
NOTES SUR LES PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ.....	5
LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ.....	9
DONATEURS DE LA SOCIÉTÉ.....	24
LAURÉATS DU PRIX DE MOROGUES.....	24
SOCIÉTÉS ET INSTITUTIONS CORRESPONDANTES.....	25
MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ PENDANT SON PREMIER CENTENAIRE.....	29
L'ASSISTANCE AUX BLESSÉS PENDANT LE SIÈGE D'ORLÉANS (1428-1429), par M. le chanoine Th. COCHARD.....	63
ÉTUDE SUR LA PHYSIONOMIE MORALE DE LOUIS XI, par M. l'abbé SAGET.....	90
LE ZÉRO DE L'ÉCHELLE DE LA LOIRE A ORLÉANS, par M. GUILLON.	119
LA MER DE BRETAGNE, poésie, par M. S. COLLIN... ..	135
LES CAPUCINS D'ORLÉANS, par M. Aug. BAILLET.....	138
RAPPORT sur le mémoire précédent, par M. A. CAGNIEUL.....	152
ÉLOGE DE JEAN, COMTE DE LONGUEVILLE, dit LE BATARD D'ORLÉANS, par M. l'abbé SAGET.....	157
RAPPORT sur le mémoire précédent, par M. A. CAGNIEUL.	171
LES MIRABEAU d'après quelques autographes inédits, par M. A. BOUVIER.	174
CENTENAIRE DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS D'ORLÉANS :	
— Compte rendu, par M. le docteur FAUCHON, secrétaire général.....	201
— Discours de M. BASSEVILLE, président.....	205
— ADIEU, poésie de M. l'abbé Paul BARBIER.....	212
— DEUX PAGES AUTOGRAPHES DE SCRIBE, par M. le docteur COURGEON.....	214
NOTICE SUR CH. MICHAU, par M. LALBALETTRIER.....	231
NOTICE NÉCROLOGIQUE SUR MM. GUILLON et SAINJON, par M. BASSEVILLE.....	248

	Pages.
DISCOURS prononcé sur la tombe de M. Sainjon, par M. le docteur FAUCHON.....	250
RAPPORT de M. BASSEVILLE sur LORRIS, CHATELLENIE ROYALE, par M. l'abbé BERNOIS	252
LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS D'ORLÉANS, DE 1809 A 1909, par M. le docteur FAUCHON.....	255
GALERIE DE PORTRAITS DES MEMBRES TITULAIRES DE LA SOCIÉTÉ (1809-1909), par M. le docteur FAUCHON.....	289
NOTE SUR LE MUSÉE DE L'ARMÉE ET L'HOTEL DES INVALIDES, par M. le colonel MALLETERRE....	294
CONFÉRENCE DE M. LEFÈVRE-PONTALIS, SUR L'ARCHITECTURE MONASTIQUE DU XII ^e AU XV ^e SIÈCLE	301
— DISCOURS DE MM. BASSEVILLE et DUMUYS... ..	301
RAPPORT SUR LE PRIX DE MOROGUES, par M. R. DE TRISTAN.....	307
RAPPORT DU TRÉSORIER : Exercice 1908.....	316
PROCÈS-VERBAUX des séances de l'année 1909.....	320





